



351315

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

CE

Cyrano de Bergerac

LE PÉDANT JOUÉ.

LETIRES SATIRIQUES ET AMOUREUSES.

SCÈNES DE LA MORT D'AGRIPPINE. — ENTRETIENS POINTUS.

VOYAGE A LA LUNE ET AU SOLEIL.

FRAGMENTS DE PHYSIQUE.

APPENDICE : DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES.

JUGEMENTS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES. — BIBLIOGRAPHIE.

AVEC DES PAGES INÉDITES,

UN PORTRAIT, DEUX GRAVURES ANCIENNES

ET UNE NOTICE DE

REMY DE GOURMONT

TROISIÈME ÉDITION

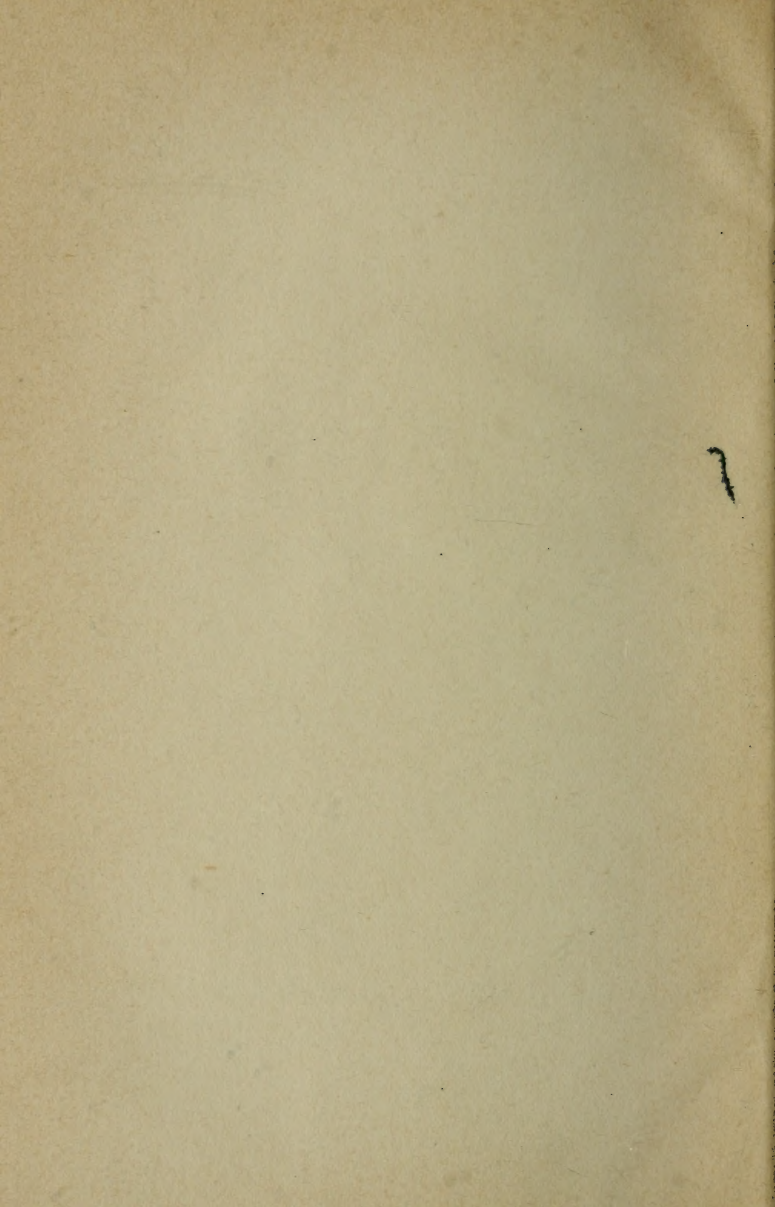


PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMVIII



CYRANO DE BERGÉCAC

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. REMY DE GOURMONT

Série in-18 à 3 fr. 50.

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un portrait.	1 vol.
GÉRARD DE NEVAL, avec une notice et un portrait...	1 vol.
CHAMFORT, avec une notice et un portrait.....	1 vol.
RIVAROL, avec une notice et un portrait.....	1 vol.
HENRI HEINE, avec une notice et un portrait.....	1 vol.
ALFRED DE MUSSET, avec une notice de Jean de Gourmont et un portrait d'après Clésinger.....	1 vol.
TALLEMANT DES RÉAUX, avec une notice.....	1 vol.
STENDHAL (HENRI BEYLE), avec une notice de Paul Léautaud et un portrait d'après Sœdermark.....	1 vol.

Série in-16 à 3 fr.

THÉOPHILE, avec le portrait de Danet et une notice de Remy de Gourmont.....	1 vol.
SAINT-AMANT, avec une notice de Remy de Gourmont.	1 vol.



CYRANO de BERGERAC
Gentil-homme du Perigord,
Auteur et Poëte françois mort à
Paris en 1655. âgé de 35. ans.

à Paris chez Daumont.

Telle est la vive ressemblance
Du vray favori de Pallas,
Sa valeur le guidoit au milieu des combats
Et dans le cabinet il avoit sa science.

Cyrano de Bergerac

LE PÉDANT JOUÉ.

LETTRES SATIRIQUES ET AMOUREUSES.

SCÈNES DE LA MORT D'AGRIPPINE. — ENTRETIENS POINTUS.

VOYAGE A LA LUNE ET AU SOLEIL.

FRAGMENTS DE PHYSIQUE.

APPENDICE : DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES.

JUGEMENTS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES. — BIBLIOGRAPHIE.

AVEC DES PAGES INÉDITES,

UN PORTRAIT, DEUX GRAVURES ANCIENNES

ET UNE NOTICE DE

REMY DE GOURMONT

TROISIÈME ÉDITION

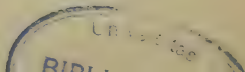


PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMVIII



PQ

1793

A14

1908

ex. 3

CYRANO DE BERGERAC

Sans doute les amis de la littérature française en voudront longtemps à M. Rostand d'avoir façonné un Cyrano de Bergerac aussi éloigné de la vérité que celui qu'il mit à la scène; cependant, ils lui sauront gré, d'autre part, d'avoir rendu populaire un nom, qui est un des beaux noms de l'histoire littéraire. Le nom désormais connu de tous, il s'agit de figurer le personnage réel qui le porta. Pour cela, il faut d'abord effacer à peu près tous les traits dessinés par la main vraiment trop romanesque de l'auteur dramatique. Premièrement, Cyrano de Bergerac n'était point originaire de la Gascogne, mais bien Parisien, et d'une vieille famille parisienne (1); ensuite, il ne fut ni bretteur, ni matamore, ni particulièrement ami des jeux d'épée. Il eut des duels, mais n'en chercha jamais aucun (2); il n'en eut pas davantage que les autres

(1) Voyez à l'Appendice les notes généalogiques.

(2) Le Bret dit même qu'il ne se battit jamais pour son compte, mais seulement pour défendre ses amis.

gentilshommes de son temps. Enfin, jamais personne ne fut moins que lui un homme de plaisir. Il ne buvait guère que de l'eau et se souciait assez peu des femmes. On ne lui a jamais attribué ni une aventure sentimentale ni une aventure galante ; de mœurs à la Théophile, encore moins. Les deux graves blessures qu'il avait reçues au siège de Mouzon et au siège d'Arras, la poitrine traversée, la gorge entaillée, lui imposaient une existence réglée et calme. Dernière observation : cet homme, que M. Rostand donne comme un poète improvisateur, n'a presque jamais fait de vers lyriques. On ne connaît guère de lui, outre sa grave tragédie d'*Agrippine*, qu'un médiocre sonnet de circonstance adressé à mademoiselle d'Arpajon. Son talent est celui du plus alerte prosateur, le montrant doué tantôt de la verve comique ou pittoresque, tantôt de cette vivacité d'esprit qui a permis à plusieurs écrivains français, de Montaigne et de Rabelais à Renan, à Taine, à M. Anatole France, de rendre amusantes les questions humaines les plus sévères de la science et de la philosophie.

Il y a loin, vraiment, du Cyrano de la légende au vrai Cyrano, au créateur en France de la comédie en prose, au disciple de Gassendi et de Descartes, à l'inventeur du voyage imaginaire et philosophique, au savant physicien ! Car Cyrano termina sa courte vie de trente-cinq ans dans l'étude de la physique. A partir

de 1671, toute la jeunesse française, durant trois quarts de siècle, prit les éléments de la science dans la *Physique* de Rohault. Or, cette *Physique* est rédigée, au moins pour les premiers livres, sur un plan ordonné et déjà détaillé par Cyrano de Bergerac. Tel est le bouffon que l'on joue sur le théâtre avec un faux nez!

La hardiesse philosophique de Cyrano a quelque chose d'incroyable. Ses idées, en l'an 1650, sont exactement au niveau des plus libres que l'on puisse professer de nos jours. On peut les résumer en quelques mots : il ne croit à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme, ni à la morale conventionnelle. Les pages inédites de *l'Autre Monde*, que j'ai trouvées à la Bibliothèque nationale, ne laissent aucun doute à cet égard (1). C'est peut-être l'esprit de son temps le plus complètement dégagé de l'enseignement chrétien. Voltaire n'a pas tourné en ridicule avec plus d'esprit les dogmes grossiers de la Bible sur le paradis terrestre, le serpent, la pomme. Il prend ces histoires, sur lesquelles des pauvres d'esprit disputent encore, pour ce qu'elles sont, pour des contes curieux, mais qui deviennent de monstrueuses niaiseries, si l'on prétend en faire des vérités éternelles. Son interprétation du mythe du serpent, dont la femme peut, à son gré,

(1) Voyez à l'Appendice l'histoire de ce manuscrit, que personne n'avait encore eu la curiosité de lire jusqu'au bout.

faire lever ou baisser la tête, est assurément un peu risquée, mais tout de même d'une bonne qualité d'esprit gaulois. Le publicateur des *Etats et Empires de la Lune*, le bon chanoine Lebret, quoique bien fidèle ami de Cyrano, supprima naturellement de tels passages. On ne peut lui en vouloir d'avoir peu goûté la perspective de l'échafaud ou même de la prison. Il préférerait sa prébende de Montauban, et non sans d'excellentes raisons. Il ne pouvait guère, non plus, laisser passer un discours où Cyrano démontre que, séparée du corps, l'âme, en supposant son existence, ne serait plus rien qu'un peintre sans pinceaux, un orateur sans organes de la voix, un artisan sans outils. Puisqu'elle pense avec le cerveau et pense de travers si le cerveau est malade, comment pensera-t-elle quand elle n'aura plus de cerveau du tout? Je donne textuellement l'idée de Cyrano. Elle est d'une certaine logique. Je ne crois pas qu'il l'ait tout à fait inventée, mais il lui a donné une forme nouvelle et amusante (1).

Sur les miracles, les guérisons miraculeuses, en particulier, Cyrano de Bergerac expose nettement la théorie toute moderne de l'auto-suggestion (2). Et il ajoute cette remarque. Si le malade demande au ciel sa guérison et qu'il soit guéri, les prêtres diront qu'il

(1) Voyez, page 211, ce morceau, fort maltraité dans les éditions antérieures, purgé de tout son venin.

(2) Voyez page 209. Même remarque.

a reçu la récompense de sa foi ; s'il ne guérit pas, ils diront qu'il n'a pas prié avec assez de ferveur.

Sa manière de traiter la question de Dieu est encore plus irrespectueuse. S'il existe, dit-il, qu'il se fasse voir, qu'il se fasse reconnaître, du moins, qu'il se prouve de manière irrécusable. Quel est donc ce Dieu qui se manifeste aux uns et pas aux autres, aux coquins d'une religion et pas aux honnêtes gens de l'autre ? Quel est donc ce Dieu qui joue avec l'humanité « à clignemusette et à Coucou, le voilà » ? Il se fait dire ces belles choses par un habitant de la Lune, qu'il a soin, pour ne pas finir comme Vanini, d'accuser de lui tenir « d'impertinents raisonnements », mais le coup est porté et il imagine aussitôt une diversion qui le dispense de réfuter un adversaire qui pense justement tout comme lui (1). Nous qui jouissons, et il n'y a pourtant pas bien longtemps, de la pleine liberté de parler et d'écrire, nous sommes quelquefois étonnés des précautions que prenait autrefois, pour s'exprimer, une pensée libre. Voltaire encore y a recours. Il met en présence le pour et le contre : au bon sens du lecteur de décider. Cyrano est un des écrivains anciens qui parlent le plus franchement : le manuscrit original de la première partie de *l'Autre Monde* est peut-être le traité de philosophie le plus hardi, sous sa

(1) Voyez cette discussion, tout à fait inédite, pages 211 à 214.

forme divertissante, qui fut jamais publié jusqu'à ces dernières années.

Que l'on joigne à cela les *Etats et Empires du Soleil* d'un esprit si curieux, si dégagé, si imaginaire, les *Lettres sur les Sorciers*, où la pénétration philosophique est soutenue par une langue admirable, d'une verdeur presque unique, *le Pédant joué*, comédie qui est une sorte de mine où tout le monde a fouillé, comédie qui, un peu allégée de certaines longueurs (1), s'égale vraiment à du Molière, des fragments d'*Agrippine* où il y a de nobles vers pleins de pensée, et l'on se trouvera en présence d'une œuvre qui honore hautement un homme, surtout si l'on songe que cet homme est mort à l'âge où bien des écrivains de génie cherchent encore leur voie.

Cyrano de Bergerac est un esprit de premier ordre, auquel il n'a manqué que dix ans de vie et de labeur pour devenir une des grandes figures littéraires et philosophiques du dix-septième siècle.

REMY DE GOURMONT.

(1) Comme on la présente dans ces *Plus belles pages*, sans avoir du reste rien coupé d'utile à la fable, aux caractères, sans avoir supprimé un seul personnage. Même système pour *l'Autre Monde*.

LIVRE PREMIER

LE PÉDANT JOUÉ

COMÉDIE

PERSONNAGES

GRANGER, pédant.

CHATEAUFORT, capitaine.

MATHIEU GAREAU, paysan.

DE LA TREMBLAYE, gentilhomme amoureux de la fille du pédant.

CHARLOT GRANGER, fils du pédant.

CORBINELI, valet du jeune Granger, fourbe.

PIERRE PAQUIER, cuisinier du pédant, faisant le plaisant.

FLEURY, cousin du pédant.

MANON, fille du pédant.

GENEVOTE, sœur de M. de La Tremblaye.

CUISTRES.

La scène est à Paris, au collège de Beauvais.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, PAQUIER

GRANGER

Me voici embarqué sur une mer où la moitié du monde fait naufrage. C'est l'amour chez moi, l'amour dehors, l'amour partout. Je n'ai qu'une fille à marier, et j'ai trois gendres prétendus. L'un se dit brave, je sais le contraire ; l'autre riche, mais je ne sais ; l'autre gentilhomme, mais

il mange beaucoup. O Nature, vous croiriez vous être mise en frais, si vous aviez fagoté tant seulement trois belles qualités en un individu! Ah! Pierre Paquier, le monde s'en va renverser.

PAQUIER

Tant mieux; car autrefois j'entendais dire la même chose, que tout était renversé. Or, si l'on renverse aujourd'hui ce qui était renversé, c'est le remettre en son sens.

GRANGER

Mais ce n'est pas encore là ma plus grande plaie : j'aime, et mon fils est mon rival! Depuis le jour que cette furieuse pensée a pris gîte au ventricule de mon cerveau, je ne mange pour toute viande qu'un *pœnitel*, *tædet*, *miseret* (1). Ah! c'en est fait, je vais me pendre!

PAQUIER

Là, là, espérez en Dieu; il vous assistera : il assiste bien les Allemands qui ne sont pas de ce-pays-ci...

GRANGER

Si je l'envoyais à Venise? *Haud dubie* (2), c'est le meilleur. C'est le meilleur? Oh! oui, sans doute. Bien donc! Dès demain je le mettrai sur mer.

PAQUIER

Au moins, ne le laissez pas embarquer, sans attacher sur lui de l'anis à la reine, car les médecins en ordonnent contre les vents.

GRANGER

Va-t'en dire à Charlot Granger qu'il avole (3) subitement ici. S'il veut savoir qui le demande, dis-lui que c'est moi.

(1) Je me repens, je m'ennuie, je suis désolé.

(2) Sans doute.

(3) Accoure.

SCÈNE II

GRANGER, seul.

Me puis-je résoudre au mariage, moi que les livres ont instruit des accidents qu'il tire à sa cordelle? Que je me marie ou ne me marie pas, je suis assuré de me repentir. N'importe! ma femme prétendue n'est pas grande : ayant à vêtir une haine, je ne la puis prendre trop courte. On dit cependant qu'elle veut plastronner sa virginité contre les estocades de mes perfections. Eh! à d'autres! un pucelage est plus difficile à porter qu'une cuirasse. Toutes les femmes ne sont-elles pas semblables aux arbres? Pourquoi donc ne voudrait-elle pas être arrosée? *Ac primo*, comme les arbres, elles ont plusieurs têtes; comme les arbres, si elles sont ou trop ou trop peu humectées, elles ne portent point; comme les arbres, elles ont les fleurs auparavant les fruits; comme les arbres, elles déchargent, quand on les secoue. Enfin Jean Despautères (1) le confirme, quand il dit: *Arboris est nomen muliebre* (2). Mais je crois que Paquier a bu de l'eau du fleuve Léthé, ou que mon fils s'approche à pas d'écrevisse. Je m'en vais *obviam*, droit à lui.

SCÈNE III

CHARLOT, PAQUIER.

CHARLOT

Je ne puis rien comprendre à ton galimatias.

PAQUIER

Pour moi, je ne trouve rien de si clair.

CHARLOT

Mais enfin me saurais-tu dire qui c'est qui me demande?

(1) Sa *Grammaire latine* était suivie dans tous les collèges. C'est de là que Granger tire la plupart de ses citations pédantes.

(2) *Arbor*, arbre, est un nom féminin.

PAQUIER

Je vous dis que c'est moi.

CHARLOT

Comment, toi ?

PAQUIER

Je ne vous dis pas moi ; mais je vous dis que c'est moi, car il m'a dit en partant : « Dis-lui que c'est moi. »

CHARLOT

Ne serait-ce point mon père, que tu veux dire ?

PAQUIER

Eh ! vraiment, oui. A propos, je pense qu'il a envie de vous envoyer sur la mer.

CHARLOT

Eh ! quoi faire, Paquier ?

PAQUIER

Il ne me l'a point dit ; mais je crois que c'est pour voir la campagne.

CHARLOT

J'ai trop voyagé, j'en suis las.

PAQUIER

Qui, vous ? Je vais gager chapeau de cocu, qui est un des vieux de votre père, que vous n'avez jamais vu la mer que dans une huître à l'écaille !

CHARLOT

Et toi, Pasquier, en as-tu vu davantage ?

PAQUIER

Oui-da ; j'ai vu les Bonshommes (1), Chaillot, Saint-Cloud, Vaugirard.

(1) Le couvent des *Bonshommes* ou Minimes, à Chaillot.

CHARLOT

Et qu'y as-tu remarqué de beau, Paquier ?

PAQUIER

A la vérité, je ne les vis pas trop bien, pour ce que les murailles m'empêchaient.

CHARLOT

Je pense, ma foi, que tes voyages n'ont pas été plus longs que sera celui dont tu me parles. Va, tu peux l'assurer que je ne désire pas...

SCÈNE IV

GRANGER, CHARLOT, PAQUIER

GRANGER

Que tu demeures plus longtemps ici ? Vite, Charlot, il faut partir. Songe à l'adieu dont tu prendras congé des dieux Foyers, protecteurs du toit paternel ; car demain l'Aurore porte-safran ne se sera pas plutôt jetée des bras de Tithon dans ceux de Céphale, qu'il te faudra fier à la discrétion de Neptune guide-nefs. C'est à Venise où je t'envoie : *Tuus enim patruus* (1) m'a mandé qu'étant orbe (2) d'hoirs mâles, il avait besoin d'un personnage, sur la fidélité duquel il pût se reposer du maniement de ses facultés. Puis donc que tu n'as jamais voulu t'abreuver aux marais fils de l'ongle du Cheval emplumé (3), et que la lyrique harmonie du savant meurtrier de Python (4) n'a jamais enflé ta parole, essaie si, dans la marchandise, Mercure aux pieds ailés te prêtera son caducée. Ainsi, le turbulent Éole te soit aussi affable qu'aux pacifiques nids des alcyons ! Enfin, Charlot, il faut partir !

(1) En effet, ton oncle...

(2) Privé.

(3) La fontaine de l'Hippocrène que Pégase fit jaillir d'un coup de sabot.

(4) Apollon, vainqueur du serpent Python.

CHARLOT

Pour où aller, mon père?

GRANGER

A Venise, mon fils.

CHARLOT

Je vois bien, Monsieur, que vous voulez éprouver si je serais assez lâche pour vous abandonner, et par mon absence vous arracher d'entre les bras un fils unique. Mais non, mon père; si vos tendresses sont assez grandes pour sacrifier votre joie à mon avancement, mon affection est si forte qu'elle m'empêchera de vous obéir. Aussi, quoi que vous puissiez alléguer, je demeurerai sans cesse auprès de vous, et serai votre bâton de vieillesse.

GRANGER

Ce n'est pas pour prendre votre avis, mais pour vous apprendre ma volonté, que je vous ai fait venir. Donc, demain je vous emmaillotte dans un vaisseau, pendant que l'air est serein; car, s'il venait à nébulifier, nous sommes menacés, par les Centuries de Nostradamus, d'un temps fort incommode à la navigation.

CHARLOT

C'est donc sérieusement que vous ordonnez de ce voyage? Mais apprenez que c'est ce que je ne puis faire, et que je ne ferai jamais.

SCÈNE V (1).

LES MÊMES, FLEURY, CUISTRES

CHARLOT

Moi, j'irais à Venise! et j'abandonnerais la chose pour laquelle seulement j'aime le jour? J'irai plutôt aux enfers! Plutôt d'un poignard j'ouvrirai le sein de mon barbare

(1) Cf. *Médecin malgré lui*, sc. V.

père! et plutôt, de mes propres mains, ayant choisi son cœur dans un ruisseau de sang, j'en battrai les murailles!

FLEURY

Oh! Grand Dieu! quelle rage!

CHARLOT

Non, mon père, je n'y puis consentir.

FLEURY, fuyant.

Liez-le, mon cousin, liez-le! Il ne faut qu'un malheur.

GRANGER

Piliers de classes, Tire-gigots, Ciseaux de portions (1), Exécuteurs de Justice! *Adeste subito, adeste, ne dicam advolate* (2). Jetez-moi promptement vos bras achillains sur ce microcosme erroné de chimères abstractives, et liez-le aussi fort que Prométhée sur le Caucase.

CHARLOT

Vous avez beau faire, je n'irai point!

GRANGER

Gardez bien qu'il n'échappe, il ferait un haricot de nos scientifiques substances!

Les cuistres le lient.

CHARLOT

Mais, mon père, encore, dites-moi pour quel sujet vous me traitez ainsi! Ne tient-il qu'à faire le voyage de Venise pour vous contenter? J'y suis tout prêt.

Les cuistres le relâchent.

CHARLOT

Oui, mon père, je vous promets de vous obéir en toutes choses; mais, pour aller à Venise, il n'y faut pas penser.

Les cuistres le saisissent à nouveau.

(1) Sobriquets donnés aux valets de collègue, aux cuistres fouetteurs.

(2) Venez vite, venez, que dis-je? volez plutôt.

CHARLOT

Ah! mon père, ne me liez point, je suis tout prêt à partir.

On le relâche.

GRANGER

Ah! je le savais bien, que mon fils était trop bien morigéné pour donner chez lui passage à la frénésie. Va, mon dauphin, mon infant, mon prince de Galles! Tu seras quelque jour la bénédiction de mes vieux ans. Excuse un esprit prévenu de faux rapports; je te promets en récompense d'allumer pour toi mon amour au centuple, dès que tu seras là.

CHARLOT

Où, là, mon père?

GRANGER

A Venise, mon fils.

CHARLOT

A Venise, moi? Plutôt la mort!

GRANGER

Au fou, au fou! Ne voyez-vous pas comme il m'a jeté de l'écume en parlant? Voyez ses yeux tout renversés dans sa tête! Ah! mon Dieu, faut-il que j'aie un enfant fou! Vite! qu'on me l'empoigne!

On le saisit encore.

CHARLOT

Mais encore, apprenez-moi pourquoi on m'attache?

UN CUISTRE

Parce que vous ne voulez pas aller à Venise.

CHARLOT

Moi, je n'y veux pas aller? On vous le fait accroire. Hélas! mon père, tant s'en faut! Toute ma vie j'ai sou-

naité avec passion de voir l'Italie, et ces belles contrées qu'on appelle le jardin du Monde.

On le relâche.

GRANGER

Donc, mon fils, tu n'as plus besoin d'ellébore. Donc, la tête reste encore aussi saine que celle d'un chou cabus après la gelée. Viens m'embrasser, viens, mon toutou, et va-t'en aussitôt chercher quelque chose de gentil et bon marché, qui soit rare hors de Paris, pour en faire un présent à ton oncle ; car je vais tout à cette heure te retenir une place au coche de Lyon.

SCÈNE VI

CHARLOT, seul.

Que de fâcheuses conjonctures où je me trouve embarrassé ! Après toute ma feinte, il faut encore ou abandonner ma maîtresse, c'est-à-dire mourir, ou me résoudre à vêtir un pourpoint de pierre : cela s'appelle Saint-Victor ou Saint-Martin (1).

SCÈNE VII

CORBINELI, CHARLOT

CORBINELI

Si vous me voulez croire, votre voyage ne sera pas long.

CHARLOT

Ah ! mon pauvre Corbineli, te voilà ! Sais-tu donc bien les malheurs où mon père m'engage ?

CORBINELI

Il m'en vient d'apostropher tout le *Tu autem* (2). Il vous envoie à Venise ; vous devez partir demain ; mais, pourvu que vous m'écoutez, je pense que si le bonhomme, pour

(1) Abbayes où les pères pouvaient enfermer leurs fils.

(2) Tout le *quant à toi*, tout ce qui vous concerne.

tracer le plan de cette ville, attend votre retour, il peut dès maintenant s'en fier à la carte. Il vous commande d'acheter ici quelque bagatelle à bon marché, qui soit rare à Venise, pour en faire un présent à votre oncle : c'est un couteau qu'il vient d'émoudre pour s'égorger. Suivez-moi seulement.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

CHATEAUFORT, *seul*.

Il s'interroge et se répond lui-même.

Vous vous êtes battu? Et donc? Vous avez eu avantage sur votre ennemi? Fort bien. Vous l'avez désarmé? Facilement. Et blessé? Hon. Dangereusement, s'entend? A travers le corps. Vous vous éloignerez? Il le faut! Sans dire adieu au Roi? Ha, a, a. Mais cet autre, mordiable! de quelle mort le ferons-nous tomber? De l'étrangler comme Hercule fit Antée, je ne suis pas bourreau. Lui ferai-je avaler toute la mer? Le monument d'Aristote est trop illustre pour un ignorant. S'il était maquereau, je le ferais mourir en eau douce. Dans la flamme, il n'aurait pas le temps de bien goûter la mort. Commanderai-je à la terre de l'engloutir tout vif? Non, car, comme ces petits gentil-lâtres sont accoutumés à manger leurs terres, celui-ci pourrait bien manger celle qui le couvrirait. De le déchirer par morceaux, ma colère ne serait pas contente, s'il restait de ce malheureux un atome après sa mort. O Dieu! je suis réduit à n'oser pas seulement lui défendre de vivre, parce que je ne sais comment le faire mourir!

SCÈNE II

GAREAU, CHATEAUFORT

GAREAU

Vartigué, vela de ces mangeux de petits enfants! La

vegne (1) de la Courtille : belle montre, et peu de rapport.

CHATEAUFORT

Où vas-tu, bonhomme ?

GAREAU

Tout devant moi.

CHATEAUFORT

Mais je te demande où va le chemin que tu suis ?

GAREAU

Il ne va pas, il ne beuge.

CHATEAUFORT

Pauvre rustre, ce n'est pas cela que je veux savoir. Je te demande si tu as encore bien du chemin à faire aujourd'hui ?

GAREAU

Nanain da, je le trouverai tout fait.

CHATEAUFORT

Tu parais, Dieu me damne, bien gaillard, pour n'avoir pas diné ?

GAREAU

Dix nez ? Qu'en fera-je de dix ? il ne m'en faut qu'un.

CHATEAUFORT

Quel docteur ! Il en sait autant que son curé.

GAREAU

Aussi si je (2) ; n'est-il pas bien curé, qui n'a rien au ventre ? Hé ! là, ris, Jean, on te frit des œufs. Testigué, est-ce à cause qu'ous êtes Monsieu, qu'ous faites tant de menes (3) ? Dame, qui tare a, guare a (4). Tenez, n'avous

(1) Vigne.

(2) Aussi ainsi suis-je.

(3) Mines.

(4) Terre, guerre.

point vu mal va ? Bonjour donc, Monsieu, s'tu l'es. Hé, qu'est-ce donc ? Je pense donc qu'ous me prendrais pour queuque inorant ? Hé ! si tu es riche, dîne deux fois. Aga, quien, qui m'a angé (1) de ce galouriau (2) ? Bonnefi sfesmon ! vela un homme bien vidé ; vela un engin de belle dégaine ; vela un biau vaissiau (3), s'il avait deux saicles (4) sur le cul. Par la morguoi, si j'avouas une sarpe et un bâton, je ferouas un gentizome tout auqueu. C'est de la noblesse à Maquieu Furon : Va te coucher, tu souperas demain. Est-ce donc, pelamor (5), qu'ous avez un engin de far (6) au côté, qu'ous faites l'Olbrius et le Vespasian ? Vartigué, ce n'est pas encore comme ça. Dame, acoutez, je vous dorais (7) bian de la gaule par sous l'huis, mais, par la morguoi, ne me jouez pas de trogédies, car je vous ferouas du bezot (8). Jarnigué, je ne sis pas un gniais. J'ai été sans repruche marguillier, j'ai été beguiaiu (9), j'ai été porto-frande, j'ai été chasse-chien, j'ai été Guieu et Guiebe (10), je ne sais pus qui je sis. Mais ardé de tout ça, brerrrrr, j'en dis du mirliro, permets que j'aie de stic.

CHATEAUFORT

Malheureux excommunié, voilà bien du haut style.

GAREAU

Monsieu de Marsilly m'apelait bian son bâtard. Il ne s'en est pas falli l'épaisseur d'un tornas (11), qu'il ne m'ait

(1) Les mots difficiles non expliqués de ce jargon paysan nous sont restés mystérieux. Beaucoup de ces mots obscurs semblent bien être le produit de fautes d'impression dans les éditions originales.

(2) Godelureau.

(3) Vaisseau, tonneau.

(4) Cercles.

(5) Par la mort.

(6) Fer.

(7) Donnerais.

(8) Cf. argot ancien : *bazir*, tuer *bezarder*, mourir.

(9) Bedeau.

(10) Dieu et Diable.

(11) Tournois.

ait apprenti conseiller. « Viens çà, ce me fit-il une fois, gros
ils de putain (car j'équions tout comme deux frères), je
eux, ce fit-il, que tu venais, ce fit-il, autour de moi, ce fit-
l, dans la Turquie (1), ce me fit-il, — O! ce l'y fis-je,
ela vous plaît à dire. — Non est, ce me fit-il. — O! si
est, ce l'y fis-je. — O! ce me fis-je, à part moi : « Écoute,
ean, ne faut point faire le bougre, faut sauter. » Dame,
e ne fesi point de défiguration davantage, je me boutis
avec li cahin caha, tout à la maxite françoise. Mais quand
on gn'y est, on gn'y est. Bonnefi, pourtant, je paraisis
un sot basquié (2), un sot basquié je paraisis; car Martin
Binet... Et y à propos Denis le Balafgré, son onque, ce grand
céné (3), s'en venit l'autre jour la remontée lanterner envi-
ron moi. Ah! ma foi, ma foi, je pense que Guieu merci,
e vous l'y ramenais le plus biau chinfregniau (4) sus le
noustafa qu'oul l'y en demeuri les badigoines écarbouillées
tant avaux l'hyvar. Que Guiebe aussi! Tous les jours que
Guieu faisait, ce baignoquier-là me ravaudait comme un
Satan. C'éetet sa sœur qui épousit le grand Thiphoiné.
Acoutez, ol n'a que faire de faire tant l'énhasée (5), ol n'a
goutte ne brin de biau. Par ma fi, comme dit l'autre, ce
n'est pas grand chance; la reine de Nior, malheureuse en
biauté. Pour son homme, quand oul (6) est déshabillé,
c'est un biau cornu. Mais regardez un petit : ce n'était
encore qu'une varmene (7), et si (8) ol faisait déjà tant la
lévargondée, pour autant qu'ol savait lire dans les Ses-
siaumes (9), qu'on n'en savait chevir. Ol se carrait comme
un pou dans eune rogne. Dame, aussi ol avait la voix,

(1) Turquie.

(2) Baté ?

(3) Hacquené ?

(4) Horion.

(5) L'empresée.

(6) Oul=il ; ol=elle.

(7) Vermine.

(8) Cependant.

(9) Sept psaumes.

reverence parler, aussi finement claire qu'eune iau de roche. L'en disait que Monsieu le curé avait bian trampé souvent son goupillon dans son benaiquié (1), mais ard, sont des médiseurs, les faut laisser dire; et pis, quand oul aurait ribaudé un tantinet, c'est à li à faire et à nous à nous taire; pis qu'il donne bian la pollution (2) aux autres, il ne l'oublie par pour li. Monsieu le vicaire itou était d'une humeur bian domicile et bian turquoise; mais ardé...

CHATEAUFORT

Et! de grâce, villageois, achève-nous tes aventures du voyage de monsieur de Marcilly.

GAREAU

Oh, oh! ous n'êtes pas le Roi Minos, ous êtes le Roi Priant. O donc je voyagisme sur l'Or riant, et vers la Mardi Terre Année.

CHATEAUFORT

Tu veux dire, au contraire, vers l'Orient, sur la Méditerranée?...

GAREAU

Eh! si je ne veux pas dire comme ça, moi? Tanquia qu'à la parfin je nous en revinsmes. Il apportit de ce pays-là tant de guiamans (3) rouges, des hemoroïdes (4) vartes, et une grande épée qui atteindrait d'ici à demain. C'est à tout ces farrements que ces mangeux de petits enfants se battent en deuil (5). Il apportit itou de petits engingornaux remplis de naissance (6), à celle fin de conserver, ce faisait-il, l'humeur ridicule, à celle fin, ce faisait-il, de vivre aussi longtemps que Maquieu Salé (7). Tenez, n'avons

(1) Bénitier.

(2) L'absolution.

(3) Diamants.

(4) Emeraudes.

(5) Duel.

(6) D'essence.

(7) Mathusalem.

point veu Niquedouille qui ne saurait rire sans montrer ses dants?

CHATEAUFORT

Je ne ris pas de la vertu de tes essences.

GAREAU

O guian, sachez que les naissances ont des merveilleuses propriétés (1). (*Il le frappe.*) C'est un certain oignement dont les Anciens s'oignient quand ils étoient morts, dont ils vivent si longuement. Mais, mourgué, si vous êtes un si bon diseux, mourgué, tapons-nous donc la gueule comme il faut. Dame, il ne faut point tant de beurre pour faire un quartron. Eh quien, et vela pour toi !

Il le frappe encore.

CHATEAUFORT

Ce coup ne m'offense point ; au contraire, il publie mon courage invincible à souffrir. Toutefois, afin que tu ne te rendes pas indigne de pardon par une seconde faute, encore que ce soit ma coutume de donner plutôt un coup d'épée qu'une parole, je veux bien te dire qui je suis. J'ai fait en ma vie septante mille combats, et n'ai jamais porté botte qui n'ait tué sans confession. Ce n'est pas que j'aie jamais ferrailé le fleuret ; je suis adroit, la grâce à Dieu, et, partant, la science que j'ai des armes, je ne l'ai jamais apprise que l'épée à la main. Mais que cet avertissement ne t'effraie point ; je suis tout cœur, et il n'y a point, par conséquent, de place sur mon corps où tu puisses adresser tes coups sans me tuer. Sus donc, mais gardons la vue, ne portons point de même temps, ne poussons point de près, ne tirons point de seconde. Mais vite, vite, je n'aime pas tant de discours ; mardieu ! depuis le temps, je me serais mis en garde, j'aurais gagné la mesure, je l'aurais rompue, j'aurais surpris le fort, j'aurais pris le temps, j'aurais coupé sous le bras, j'aurais marqué tous les battemens,

(1) Propriétés.

j'aurais tiré la flanconade, j'aurais porté le coup de dessous, je me serais allongé de tierce sur les armes, j'aurais quarté du pied gauche, j'aurais marqué feinte à la pointe et dedans et dehors, j'aurais estremaçonné, ébranlé, empiété, engagé, volté, porté, paré, riposté, quarté, passé (1), désarmé et tué trente hommes.

GAREAU

Vrament, vrament, vela bian la musicle de Saint-Innocent, la pus grande piqué (2) du monde. Quel embrocheux de limas ! Et quien, quien, vela encore pour t'agacer !

Il le frappe encore.

CHATEAUFORT

Je ne sais, Dieu me damne, ce que m'a fait ce maraud : je ne me saurais fâcher contre lui. (*Gareau le frappe.*) Foi de Cavalier, cette gentillesse me charme. Voilà le faquin du plus grand cœur que je vis jamais. (*Gareau le frappe encore.*) Il faut nécessairement, ou que ce bëlître soit mon fils, ou qu'il soit démoniaque. (*Il est frappé derechef.*) D'égorger mon fils à mon escient, je n'ai garde ; de tuer un possédé, j'aurais tort, puisqu'il n'est pas coupable des fautes que le Diable lui fait faire. Toutefois, ô pauvre paysan ! sache que je porte à mon côté la mère nourrice des fossoyeurs ; que, de la tête du dernier sophi, je fis un pommeau à mon épée ; que, du vent de mon chapeau, je submerge une armée navale, et que qui veut savoir le nombre des hommes que j'ai tués n'a qu'à poser un 9, et tous les grains de sable de la mer ensuite qui serviront de zéros. (*Il est encore battu.*) Quoi que tu fasses, ayant protesté que je gagnerais cela sur moi-même de me laisser battre une fois en ma vie, il ne sera pas dit qu'un maraud comme toi me fasse changer de résolution. (*Gareau se retire en un coin du théâtre, et le Capitan demeure seul.*) Quel-

(1) Termes d'escrime.

(2) Pitié.

que faquin, de cœur bas et ravalé, aurait voulu mesurer son épée avec ce vilain ; mais moi qui suis gentilhomme, et gentilhomme d'extraction, je m'en suis fort bien su garder. Il ne s'en est cependant quasi rien fallu, que je ne l'aie percé de mille coups, tant les noires vapeurs de la bile offusquent quelquefois la clarté des plus beaux génies. En effet, j'allais tout massacrer. Je jure donc aujourd'hui par cette main, cette main dispensatrice des couronnes et des houlettes, de ne plus dorénavant recevoir personne au combat, qu'il n'ait lu devant moi, sur le pré, ses lettres de noblesse ; et, pour une plus grande prévoyance, je m'en vais faire promptement avertir messieurs les Maréchaux qu'ils m'envoient des gardes pour m'empêcher de me battre ; car je sens ma colère qui croît, mon cœur qui s'enfle, et les doigts qui me démangent de faire un homicide. Vite, vite, des gardes, car je ne réponds plus de moi ! Et vous autres, Messieurs, qui m'écoutez, allez m'en quérir tout à l'heure, ou, par moi, tantôt vous n'aurez point d'autre lumière à vous en retourner, que celle des éclairs de mon sabre, quand il vous tombera sur la tête ; et la raison est que je vais, si je n'ai un garde, souffler d'ici le soleil dans les cieux comme une chandelle. Je te massacrerai, mais tu as du cœur, et j'ai besoin de soldats.

Gareau, revenant, le frappe encore, et le Capitain s'en va.

SCÈNE III

GRANGER, GAREAU, MANON, FLEURY

MANON

Quel démêlé donc, mon pauvre Jean, avais-tu avec ce capitaine ?

GAREAU

Aga, oul me venait ravodé sa philosophie. Ardé, tenez c'est tout fin dret comme ce grand cocsigruë de Monsieur

du Meny, vous savez bian ? qui avait ces grands penaches, quand je demeurais avec Mademoiselle de Carnay. O donc c'était Mademoiselle notre metraisse qui m'avait loué, et stanpandant il voulut, ce dit-il, me faire, ce dit-il, enfiler la porte. « Oh ! ce me fit-il, je te ferai bian enfiler la porte », ce fit-il. Guian, cette parole-là me prenit au cœur. « Oh ! par la morgoi, ce l'y fis-je, vous ne me ferai point enfiler la porte ; et pis, au fond, ce l'y fis-je, si Mademoiselle veut que je l'enfile, je l'enfilerai bian, mais non pas pour vous. »

GRANGER

Or, ça, notre gendre, mettons toutes querelles sous le pied, et donnons-leur d'un oubli à travers les hypocondres. Si l'Hyménée porte un flambeau, ce n'est pas celui de la discorde ; il doit allumer nos cœurs, non pas notre fiel : c'est le sujet qui nous assemble tous. Voilà ma fille, qui voudrait qu'on dit d'elle et de vous : *Sub, super, in, subter, casu junguntur utroque, in vario sensu* (1).

MANON

Mon père, je ne suis pas capable de former des souhaits, mais de seconder les vôtres ; conduisez ma main dans celle que vous avez choisie, et vous verrez votre fille, d'un visage égal, ou descendre, ou monter.

GRANGER

Rien donc ne nous empêche plus de conclure cet accord aussitôt que nous saurons les natures de votre bien.

FLEURY

Là, donc, ne perdons point de temps.

GRANGER

Vos facultés consistent-elles en rentes, en maisons ou en meubles ?

(1) Règle dix-septième de la *Syntaxe* de Despautères : Sous, dessus, dans, dessous, dedans, se mettent aux deux cas, dans tous les sens.

GAREAU

Dame, oui, j'ai très-bian de tout ça par le moyen d'un héritage.

GRANGER

Qu'on donne promptement un siège à Monsieur. Manon, saluez votre mari. Cette succession est-elle grande ?

GAREAU

Elle est de vingt mille francs.

GRANGER

Vite, Paquier, qu'on mette le couvert !

GAREAU (il se met dans une chaise).

Là, là, vous moquez-vous ? Rafubez votre bonnet ; entre nous autres, il ne faut point tant de fresme (1) ni de simonies (2).

GRANGER

Avez-vous ici les contrats acquisitoires de ces héritages-là ?

GAREAU

Nanain, vrament, et si l'on ne me les veut pas donner, mais je me doute bian de ce qu'oul y a. Testigué, je m'amuse bian à des papiers, moi ! Hé, ardé, tous ces brinborsions de contrats, ce n'est que de l'écriture qui n'est pas vraie, car ol n'est pas moulée. Hobian, acoutez-là, c'est une petite suisson (3), qui est vrament bian grande, da, de Nicolas Girard ; eh là, le père de ce petit Louis Girard, qui était si semillant, ne vous-sçauriais-vous recorder ? C'est li qui s'allit neger (4) à la grand mare. O bian, son père est mort, et si je l'avons conduit en tarre, si il a plu à Guieu, sans repruche, comme dit l'autre. Ce pauvre guiebe était

(1) Frimes.

(2) Cérémonies.

(3) Succession.

(4) Noyer.

aller dénicher des pies sur l'orme de la commère Massée : dame, comme oul était au copiau (1) le vela, bredi, breda, qui commence à griller (2) tout à vaux (3) les branches, et cheit eune grande escousse, pouf, à la renvarse. Guieu benit la cresquianté! je crois que le cœur li écarbouillit dans le ventre, car oul ne sonit jamais mot, ne grouillit, sinon qu'oul grimonit (4) en trépassant : « Guiebe set de la pie et des piaux! » O donc li, il était mon compère, et sa femme ma commère. Or, ma commère, pis que commère y a, auparavant que d'avoir épousé mon compère, avait épousé en premières noces le cousin de la bru de Pierre Olivier, qui touchait de bian près à Jean Henault, de par le gendre du biaufère de son onque. Or, celi-ci, retenez bian, avait eu des enfants de Jacqueline Brunet, qui mourirent sans enfants; mais il se trouve que le neveu de Denis Gauthet avait tout baillé à sa femme par contrat de mariage, à celle fin de frustriser les heriquiers de Thomas Plançon, qui devaient y rentrer, pis que sa mère-grand n'avait rian laissé aux mineux de Denis Vanel l'ainé : or il se trouve que je sommes parent en queuque magnière de la veuve de Denis Vanel le jeune, et, par conséquent, ne devons-je pas avoir la sussion de Nicolas Girard (5)?

GRANGER

Mon ami, je fais ouvrir à ma conception plus d'yeux que n'en eut jamais le gardien de la vache Io (6), et je ne vois goutte en votre affaire.

(1) Cime.

(2) Glisser.

(3) Le long.

(4) Murmura.

(5) « On nous a assuré, disent les auteurs de *l'Histoire du Théâtre Français* (t. VIII, p. 9), qu'un habile avocat s'était, à ses heures de loisir, donné la peine d'examiner le droit de ce paysan et avait reconnu qu'effectivement il avait raison et que la succession devait lui appartenir. » (LACROIX.)

(6) C'est-à-dire, Argus.

GAREAU

O Monsieur, je m'en vas vous l'éclaircir aussi finement claire que la voix des enfants de chœur de nostre village. Acoutez donc : il faut que vous sachiez que la veuve de Denis Vanel le jeune, dont je sommes parents en queuque magnière, était fille du second lit de Georges Marquiau, le biaufrère de la sœur du neveu de Pierre Brunet, dont j'avons tant fait mention ; or, il est bian à clair que si le cousin de la bru de Pierre Olivier, qui touchait de bian près à Jean Henault, de par le gendre du biaufrère de son onque, était père des enfants de Jacqueline Brunet trépassés sans enfants, et qu'après tout ce tintamare-là on n'avait rien laissé aux mineux de Denis Vanel le jeune, j'y devons rentrer, n'est-ce pas ?

GRANGER

Paquier, repliez la nappe, Monsieur n'a pas le loisir de s'arrêter (1). Ma foi, beau sire, depuis le jour que Cupidon ségrégea (2) la lumière du Chaos, il ne s'est point vu sous le soleil un démêlé semblable. Dédale et son labyrinthe en ont bien dans le dos. Je vous remercie cependant de l'honneur qu'il vous plaisait nous faire : vous pouvez promener votre charrue ailleurs que sur le champ virginal du ventre de ma fille.

MANON

Les valets de la fête vous remerciassent.

FLEURY

Vous avez bon courage, mais les jambes vous faillent.

GAREAU

Ma foi voire ; aussi bian, n'en velai-je pus. J'aime bian mieux eune bonne grosse ménagère, qui vous travaille de

(1) Revirement bien souvent imité, et encore tout récemment, dans une scène qui a paru « originale ».

(2) Sépara.

ses dix doigts, que non pas de ces madames de Paris qui se fesont courtiser des courtisans. Vous verrais ces galouriaux, tant que le jour est long, leur dire : *Mon cœur, mamour*, parci, parlà. Je le veux bian. Le veux-tu bian ? Et pis c'est à se sabouler, à se patiner, à plaquer les mains au commencement sur les joues, pis sur le cou, pis sur les tripes, pis sur le brinchet (1), pis encore pus bas, et ainsi le visse glisse (2). Stanpandant, moi qui ne veux pas qu'on me fasse des trogédies, si j'avouais trouvé queque ribaut licher le morviau à ma femme, comme cet affront-là frappe bian au cœur, peut-être que, dans le désespoir, je m'emporterouais à jeter son chapiau par les fenestres, pis ce serait du scandale. Tigué, queueq gniais !

GRANGER

O espérances fuites du concept des humains ! De même que les chats, tu ne flattes que pour égratigner, Fortune malicieuse !

SCÈNE IV (3)

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER

CORBINELI

Elle n'est pas seulement malicieuse, elle est enragée. Hélas ! tout est perdu, votre fils est mort.

GRANGER

Mon fils est mort ! Es-tu hors de sens ?

CORBINELI

Non, je parle sérieusement. Votre fils, à la vérité, n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

(1) Bréchet, sein.

(2) L'édition originale écrit *le vitse glisse*. L'édition de 1658 porte encore : *vitse*. L'édition de Rouen, 1678, met sans façon : *le v. se glisse* (Lacroix).

(3) Cf. *Fourberies de Scapin*, acte II, sc. XI.

GRANGER

Entre les mains des Turcs? Soutiens-moi, je suis mort!

CORBINELI

A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle au quai de l'École...

GRANGER

Et qu'allais-tu faire à l'école, baudet?

CORBINELI

Mon maître, s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fût rare à Venise et de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle, s'était imaginé qu'une douzaine de cotrets n'étant pas chers, et ne s'en trouvant point, par toute l'Europe, de mignons comme en cette ville, il devait en porter là : c'est pourquoi nous passions vers l'École pour en acheter : mais à peine avons-nous éloigné la côte, que nous avons été pris par une galère turque.

GRANGER

Eh! de par le cornet retors de Triton, dieu marin! qui jamais ouït parler que la mer fût à Saint-Cloud? qu'il y eût là des galères, des pirates, ni des écueils?

CORBINELI

C'est en cela que la chose est plus merveilleuse; et, quoi que l'on ne les aie point vus en France que là, que sait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusques ici entre deux eaux?

PAQUIER

En effet, Monsieur, les Topinambours, qui demeurent quatre ou cinq cents lieues au delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris; et, l'autre jour encore, les Polonais enlevèrent bien la princesse Marie, en plein jour, à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler.

CORBINELI

Mais ils ne se sont pas contentés de ceci : ils ont voulu poignarder votre fils...

PAQUIER

Quoi ! sans confession ?

CORBINELI

S'il ne se rachetait par de l'argent.

GRANGER

Ah ! les misérables ! c'était pour incuter (1) la peur dans cette jeune poitrine.

PAQUIER

En effet, les Turcs n'ont de garde de toucher l'argent des chrétiens, à cause qu'il a une croix.

CORBINELI

Mon maître ne m'a jamais pu dire autre chose, sinon : « Va-t'en trouver mon père, et lui dis... » Ses larmes, aussitôt suffoquant sa parole, m'ont bien mieux expliqué, qu'il n'eût su faire, les tendresses qu'il a pour vous.

GRANGER

Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc ? D'un Turc ! *Perge* (2).

CORBINELI

Ces écumeurs impitoyables ne me voulaient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fusse jeté aux genoux du plus apparent d'entre eux. « Eh ! Monsieur le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son père, qui vous enverra tout à l'heure sa rançon. »

GRANGER

Tu ne devais pas parler de rançon. Ils se seront moqués de toi.

(1) Faire entrer.

(2) Continue.

CORBINELI

Au contraire ; à ce mot, il a un peu resséréiné sa face. « Va, m'a-t-il dit ; mais, si tu n'es ici de retour dans un moment, j'irai prendre ton maître dans son collège, et vous étranglerai tous trois aux antennes de notre navire. » J'avais si peur d'entendre encore quelque chose de plus fâcheux, ou que le Diable ne me vint emporter étant en la compagnie de ces excommuniés, que je me suis promptement jeté dans un esquif, pour vous avertir des funestes particularités de cette rencontre.

GRANGER

Que diable aller faire dans la galère d'un Turc ?

PAQUIER

Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans.

GRANGER

Mais penses-tu qu'il soit bien résolu d'aller à Venise ?

CORBINELI

Il ne respire autre chose.

GRANGER

Le mal n'est donc pas sans remède. Paquier, donne-moi le réceptacle des instruments de l'immortalité, *scriptorium scilicet* (1).

CORBINELI

Qu'en désirez-vous faire ?

GRANGER

Écrire une lettre à ces Turcs.

CORBINELI

Touchant quoi ?

GRANGER

Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire ;

(1) C'est-à-dire l'écrivoire.

qu'au reste ils doivent excuser la jeunesse, qui est sujette à beaucoup de fautes; et que, s'il lui arrive une autre fois de se laisser prendre, je leur promets, foi de docteur, de ne leur en plus obtondre (1) la faculté auditive.

CORBINELI

Ils se moqueront, par ma foi, de vous.

GRANGER

Va-t'en donc leur dire, de ma part, que je suis tout prêt de leur répondre par-devant notaire, que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renverrai pour rien... Ah! que diable, que diable aller faire en cette galère?... Ou dis-leur qu'autrement je vais m'en plaindre à la justice. Sitôt qu'ils l'auront remis en liberté, ne vous amusez ni l'un ni l'autre, car j'ai affaire de vous.

CORBINELI

Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER

Mon Dieu! faut-il être ruiné à l'âge où je suis? Va-t'en avec Paquier; prends le reste du teston que je lui donnai pour la dépense il n'y a que huit jours... Aller sans dessein dans une galère!... Prends tout le *reliquat* de cette pièce... Ah! malheureuse géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant!... Paie la rançon, et ce qui restera, emploie-le en œuvres pies... Dans la galère d'un Turc!... Bien, va-t'en!... Mais, misérable, dis-moi, que diable allais-tu faire dans cette galère?... Va prendre, dans mes armoires, ce pourpoint découpé que quitta feu mon père l'année du grand hiver.

CORBINELI

A quoi bon ces fariboles? Vous n'y êtes pas. Il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

(1) Assourdir.

GRANGER

Cent pistoles ! Ah ! mon fils, ne tient-il qu'à ma vie, pour conserver la tienne ? Mais cent pistoles !... Corbineli, va-t'en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot ; cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en ferai bien repentir.

CORBINELI

Mademoiselle Genevoté n'était pas trop sotté, qui refusait tantôt de vous épouser, sur ce que l'on l'assurait que vous étiez d'humeur, quand elle serait esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER

Je les ferai mentir... S'en aller dans la galère d'un Turc ! Hé, quoi faire, de par tous les diables, dans cette galère ? O galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères !

SCÈNE V

PAQUIER, CORBINELI

PAQUIER

Voilà ce que c'est que d'aller aux galères. Qui Diable le pressait ? Peut-être que, s'il eût la patience d'attendre encore huit jours, le roi l'y eût envoyé en si bonne compagnie, que les Turcs ne l'eussent pas pris.

CORBINELI

Notre *domine* (1) ne songe pas que ces Turcs me dévoreront ?

PAQUIER

Vous êtes à l'abri de ce côté-là, car les Mahométans ne mangent point de porc.

(1) Maître.

SCÈNE VI

GRANGER, CORBINELI, PAQUIER

GRANGER

Tiens, va-t'en, emporte tout mon bien !

Granger revient lui donner une bourse,
et s'en retourne en même temps.

SCÈNE VII

CORBINELI, CHARLOT

CORBINELI, frappant à la porte de La Tremblaye.

Montjoye Saint-Denis ! Ville gagnée ! *Accede* (1), Granger le jeune. *accede*. O le plus heureux des hommes ! ô le plus chéri des dieux ! Tenez, prenez, parlez à cette bourse, et lui demandez ce que je vauz.

CHARLOT

Allons vite, allons inhumer cet argent, mort pour mon père, au coffre de mademoiselle Genevoté : ce sera de bon cœur, et sans pleurer, que je rendrai les derniers devoirs à ce pauvre trépassé. Et cependant admirons la médisance du peuple, qui jurait que mon père, bien loin de consentir au mariage de mademoiselle Genevoté et de moi, prétendait lui-même à l'épouser ; et voici que pour découvrir l'imposture des calomniateurs, il envoie de l'argent pour faire les frais de nos cérémonies.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

PAQUIER, GRANGER

PAQUIER

Car, par les feux je l'ai brûlée, par les charbons je l'ai entêtée, et par les traits je l'ai percée.

(1) Approche.

GRANGER

Ah ! Paquier, tu t'es aujourd'hui surpassé toi-même. N'espère pas toutefois de l'auréole condigne à cet exploit. Un tel service mérite des empires, et la fortune, cette ennemie de la vertu, ne m'en a pas donné. Mais viens, chez ma maîtresse, me voir entrer dans la place, dont tu m'as ouvert la brèche.

PAQUIER

Ne courez point si vite : vous cherchez votre âne, quand vous êtes dessus. Ne vous ai-je pas dit qu'elle vous doit venir trouver ici ?

GRANGER

Il m'en souvient. Je n'ai donc plus qu'à choisir lequel me siéra le mieux de mes habits pontificaux. (*Il ouvre un grand bahut, d'où il tire de vieux habits avec un miroir, etc.*) O Déesse paphienne ! sois-moi en aide et confort en cette présente mienne tribulation ! Et vous, sacrés haillons de mes ancêtres, qui ne gagnez des crottes qu'aux bons jours, vous qui n'avez point vu le jour depuis celui du mariage de mon bisaïeul : qu'il n'y ait sur votre texte (1), tache, trou, balafre ou déchirure, qui ne reçoive un sanglot, une larme et une quérémonie particulière ! Amour, flamme follette, qui n'es jamais qu'au bord d'un principe ; ardent (2), qui brilles pour nous éblouir ; feu, qui brûles et ne consumes point ; guide aveugle, qui crèves les yeux à ceux que tu conduis ; bourreau, qui fais rire en tuant ; poison que l'on boit par les yeux ; assassin, que l'âme introduit dans sa maison par les fenêtres ; Amour, petit poupard, c'est à tes côtés douillettement frétillards que je viens perager les reliques (3) de la journée ! Plantons-nous diamétralement devant ce chef-d'œuvre vénitien (4), et faisons avec un

(1) Tissu ; équivoque sur les mots latins *textum* et *textus* (L.).

(2) Feu follet.

(3) Achever le reste.

(4) Miroir de Venise.

compte exact la revue de tous les traits de mon visage. Que le poil de ma barbe qui paraîtra hors d'œuvre soit châtié comme un passe-volant (1)! Essayons quel personnage il nous siéra mieux de représenter devant elle, de Caton ou de Momus? (*Il rit et pleure en même temps.*) Je tâche à rire et à pleurer sans intervalle, et je n'en puis venir à bout. Mais que viens-je de voir? Quand je ris, ma mâchoire, ainsi que la muraille d'une ville battue en ruine, découvre à côté droit une brèche à passer vingt hommes. C'est pourquoi, mon visage, il vous faut styler à ne plus rire qu'à gauche; et, pour cet effet, je vais marquer, sur mes joues, de petits points que je défends à ma bouche, quand je rirai, d'outrepasser. On m'a dit que j'ai la voix un peu cassée; il faut surprendre avec l'oreille mon image en ce miroir, avant qu'elle se taise : *Je salue très humblement le bastion des grâces et la citadelle des rigueurs de mademoiselle Genevoté.* Ai-je parlé trop haut ou trop bas? Il serait bon, ce me semble, d'avoir des lieux communs tout prêts pour chaque passion que je voudrai vêtir. Il faudra faire éclater, selon que je serai bien ou mal reçu, le dédain, la colère ou l'amour. Ça, pour le *dédain* :

« Quoi! tu penserais que tes yeux eussent fêré ma poitrine au défaut de la cuirasse? Non, non, tes traits sont si doux qu'ils ne blessent personne. Quoi! je t'aurais aimée, chétif égot de la concupiscence, vase de nécessité, pot de chambre du sexe masculin? Hélas! petite gueuse, regarde-moi seulement, admire, et te tais. »

Pour la *Colère* : Oh! trois et quatre fois mégère impitoyable, puisse le ciel en courroux ébouler, sur ton chef, des haliebardes, au lieu de pluie! Puisse-tu boire autant d'encre que ton amour m'a fait verser de larmes! Puisse-tu cent fois le jour servir aux chiens de muraille pour pis-

(1) Faux soldat qui se présentait aux revues, pour toucher la paye au profit du capitaine. Le passe-volant était puni du fouet ou de la marque (L.).

ser! Enfin, puisse la destinée tisser la trame de tes jours avec du crin, des chardons et des étoupes! »

Pour l'Amour : « Soleil, principe de ma vie, vous me donnez la mort, et déjà je ne serais plus qu'une ombre vaine et gémissante qui marquerait de ses pas la rive blême de l'Achéron, si je n'eusse redouté de faire périr en moi votre amour, qui ne doit pas moins vivre que sa cause. Peut-être, ô tigresse! que mon chef neigeux vous fait peur? Je sais bien aussi que les jeunes ont dans les yeux moins de rouge et plus de feu que nous ; que vous aimez mieux notre bourse au singulier qu'au pluriel ; qu'au déduit amoureux une femme est insatiable, et que, si la première nuit *optat ut excedat digito* (1), la seconde nuit elle en veut *pede longior uno* (2). Mais sachez qu'un jour l'âge, ayant promené sa charrue sur les roses et sur les lys de votre teint, fera de votre front un grimoire en arabe, et que jeunes et vieux sont quotidiennement épitaphés, à cause que : *Compositum simplexque modo simili gradiuntur* (3).

SCÈNE II (4)

GRANGER, PAQUIER, GENEVOTE

GRANGER

Mademoiselle, soyez-vous venue autant à la bonne heure que la grâce aux pendus, quand ils sont sur l'échelle!

GENEVOTE

Est-ce l'amour qui vous a rendu criminel? Vraiment, la faute est trop illustre pour ne vous la pas pardonner. Toute la pénitence que je vous ordonne, c'est de rire avec moi d'un petit conte que je suis venue ici pour vous faire. Ce conte, toutefois, se peut appeler une histoire, car rien ne

(1) Elle en désire un peu plus long que le doigt.

(2) Plus d'un pied.

(3) Le simple et le composé se déclinent de même.

(4) Cf. *Fourberies de Scapin*, acte III, sc. III.

fut jamais plus véritable. Elle vient d'arriver, il n'y a pas deux heures, au plus facétieux personnage de Paris, et vous ne sauriez à quel point elle est plaisante. Quoi ! vous n'en riez pas ?

GRANGER

Mademoiselle, je crois qu'elle est divertissante au delà de ce qui le fut jamais. Mais...

GENEVOTE

Mais vous n'en riez pas ?

GRANGER

Ah, ah, ah, ah, ah !

GENEVOTE

Il faut, avant que d'entrer en matière, vous anatomiser ce squelette aux mêmes termes qu'un savant m'en a tantôt fait la description. Figurez-vous un rejeton de ce fameux arbre cocos (1), qui seul fournit un pays entier des choses nécessaires à la vie. Premièrement, en ses cheveux, on trouve de l'huile, de la graisse et des cordes de luth ; sa tête peut fournir de corne les couteliers, et son front, les négromanciens, de grimoire à invoquer le diable ; son cerveau, d'enclume ; ses yeux, de cire, de vernis et d'écarlate ; son visage, de rubis ; sa gorge, de clous ; sa barbe, de décrottoires (2) ; ses doigts, de fuseaux ; sa peau, de lime ; son haleine, de vomitif ; ses cautères, de pois ; ses dartres, de farine ; ses oreilles, d'ailes à moulin ; son derrière, de vent à le faire tourner ; sa bouche, de four à ban (3) ; et sa personne, d'âne à porter la mounée (4). Pour son nez, il mérite bien une égratignure particulière. Cet authentique nez arrive partout un quart d'heure devant son

(1) Le cocotier.

(2) Cure-dents.

(3) Four banal.

(4) Mouture.

maître; dix savetiers, de raisonnable rondeur, vont travailler dessous à couvert de la pluie. Eh bien, Monsieur, ne voilà pas un joli Ganimède? et c'est pourtant le héros de mon histoire. Cet honnête homme régenté une classe dans l'Université. C'est bien le plus faquin, le plus chiche, le plus avare, le plus sordide, le plus mesquin... Mais riez donc!

GRANGER

Ah, ah, ah, ah, ah!

GENEVOTE

Ce vieux rat de collègue a un fils, qui, je pense, est le recéleur des perfections que la nature a volées au père. Ce chiche-pénard (1), ce radoteur...

GRANGER

Ah! malheureux, je suis trahi! C'est sans doute ma propre histoire qu'elle me conte. Mademoiselle, passez ces épithètes, il ne faut pas croire tous les mauvais rapports, outre que la vieillesse doit être respectée.

GENEVOTE

Quoi! le connaissez-vous?

GRANGER

Non, en aucune façon.

GENEVOTE

Oh bien, écoutez donc. Ce vieux bouc veut envoyer son fils en je ne sais quelle ville, pour s'ôter un rival; et, afin de venir à bout de son entreprise, il lui veut faire accroire qu'il est fou. Il le fait lier et lui fait ainsi promettre tout ce qu'il veut. Mais le fils n'est pas longtemps créancier de cette fourbe. Comment, vous ne riez point de ce vieux bossu, de ce maussade à triple étage?

GRANGER

Baste, baste, faites grâce à ce pauvre vieillard!

(1) Vilain avare.

GENEVOTE

Or, écoutez le plus plaisant. Ce goutteux, ce loup-garou, ce moine bourru...

GRANGER

Passez outre ; cela ne fait rien à l'histoire.

GENEVOTE

Commanda à son fils d'acheter quelque bagatelle pour faire un présent à son oncle le vénitien, et son fils, un quart d'heure après, lui manda qu'il venait d'être pris prisonnier par des pirates turcs, à l'embouchure du golfe des Bons-hommes (1) ; et, ce qui n'est mal plaisant, c'est que le bon homme aussitôt envoya la rançon. Mais il n'a que faire de craindre pour sa pécune : elle ne courra point de risque sur la mer du Levant.

GRANGER

Traître Corbineli, tu m'as vendu ! mais je te ferai donner la salle (2). Il est vrai, Mademoiselle, que je suis interdit ; mais jugez aussi, par le trouble de mon visage, de celui de mon âme. L'image de votre beauté joue incessamment, dans mon cœur, à remue-ménage. Ce n'est pas toutefois du désordre d'un esprit égaré que je prétends mériter ma récompense ; c'est de la force de ma passion, que je prétends vous prouver par quatre figures de Rhétorique, les Antithèses, les Métaphores, les Comparaisons et les Arguments. Et, pour les déplier, écoutez parler l'*Antithèse*.

Si, mais je ne dis point *si* ; il est plus véritable que la vérité ; *si*, dis-je, l'amère douceur et la douce amertume, le poison médicinal et la médecine empoisonnée, qui partent sans sortir de vous, ô monstre indéfectueux, n'embrassaient mon esprit en le glaçant, et n'y faisaient tantôt

(1) Entre Chaillot et l'île des Cygnes.

(2) Dans les collèges, cette expression proverbiale signifiait *donner le fouet* parce que l'exécution avait lieu dans une salle à ce destinée (Lacroix).

vivre, tantôt mourir, un immortel petit géant (j'appelle ainsi les flammes visibles, dont le plus grand et le plus petit des dieux m'échauffe et me fait trembler); ou *si* ces aveugles clairvoyans (je veux dire vos yeux, belle tigresse, ces innocens coupables), se publiant, sans dire mot, amis ennemis de l'esclave liberté des hommes, n'avaient contraint volontairement mon génie dans la libre prison de votre sorcière beauté...

GENEVOTE

Comment appelez-vous cette figure-là?

GRANGER

Nos ancêtres jadis la baptisèrent *antithèse*.

GENEVOTE

Et, moi, qui la confirme aujourd'hui, je lui change son nom, et lui donne celui de *galimatias*.

GRANGER

Voici la *Métaphore*, et la *Comparaison*, qui viennent à vos pieds demander audience.

GENEVOTE

Faites-les entrer.

GRANGER

Tout ainsi qu'un neigeux torrent, fier enfant de l'Olympe, quand son chenu coupeau acravanté d'orages, et courbant sous le faix des froidureux cotons, franc qu'il se voit de l'étroite conciergerie, où le calme le tenait serf, *qua data porta ruit* (1), va ravager insolemment le sein fertile des pierreuses campagnes, et, déshonorant sans vergogne, par le guéret champêtre, la perruque dorée de Cérès aux pâles couleurs, fait brouter illec le troupeau écaillé, où le coutre tranchant du ménager laboureur pieça se promenait : ainsi mes espérances, ne pouvant plus tenir contre

(1) Se rue par la porte ouverte.

l'impétuosité de mon déplaisir, l'huissier de ma tristesse, tenant en main la baguette de mes douleurs; j'ai débarriqué mes clameurs, lâché la bride à mes sanglots, donné de l'éperon à mes larmes, et fouetté mes cris devant moi...

GENEVOTE

Amen.

GRANGER

Soyez comme un Jupiter qui s'apaise par de l'encens; je serai comme Alexandre à vous en prodiguer. Soyez de même que le lion qui se laisse fléchir par les larmes; je serai de même qu'Héraclite à force de pleurer. Soyez tout ainsi que le naphte auprès du feu; et je serai tout ainsi que le mont Etna qui ne saurait s'éteindre. Soyez ne plus ne moins que le bon terroir, qui rend ce qu'on prête; et je serai ne plus ne moins que Triptolème à vous ensemen-
cer... Soyez à la façon des trous qui ne refusent point le mortier; et je serai à la façon de la truëlle qui bouchera votre crevasse.

GENEVOTE

Vraiment, Monsieur, quoique vous soyez incomparable, vous n'êtes pas un homme sans comparaison.

GRANGER

Ce n'est pas par la métaphore seule, pain quotidien des scholares, que je prétends capter votre bënëvolence: voyons si mes argumens trouveront forme à votre pied. Du monde, la plus belle partie, c'est l'Europe. La plus belle partie de l'Europe, c'est la France, *secundum geographos* (1). La plus belle ville de la France, c'est Paris. Le plus beau quartier de Paris, c'est l'Université, *propter Musas* (2). Le plus beau collège de l'Université, je soutiens, à la barbe de Sorbonne, de Navarre et de Harcourt, que c'est

(1) Selon les géographes.

(2) A cause des Muses.

Beauvais, *quasi* beau à voir. La plus belle chambre de Beauvais, c'est la mienne. *Atqui*, le plus beau de ma chambre, c'est moi. *Ergo*, je suis le plus beau du monde. *Et hinc infero* (1) que, vous, pucélette mignardelette, mignardelette pucélette, étant encore plus belle que moi, il serait, je dis, *sole ipso clarius* (2), que, vous incorporant au corps de l'Université, en vous incorporant au mien, vous seriez plus belle que le plus beau du monde.

GENEVOTE

Monsieur, il est vrai, je ne puis le céler, c'est à ce coup que je rends les armes. Enfin, je m'abandonne tout à vous ; usez de moi aussi librement que le chat fait de la souris ; rognez, tranchez, taillez, faites-en comme des choux de votre jardin.

PAQUIER

Je trouve pourtant bien du *distinguo* entre les femmes et les choux, car des choux la tête en est bonne, et des femmes, c'est ce qui n'en vaut rien.

GRANGER

Auriez-vous donc agréable, Mademoiselle, lorsque la nuit au visage de More aura, de ses haillons noirs, embéguiné le minois souffreteux de notre zénith, que je transporte mon individu aux lares domestiques de votre toit, pour humer à longs traits votre éloquence melliflua, et faire sur votre couche un sacrifice à la déesse tutélaire de Paphos ?

GENEVOTE

Oui, venez, mais avec une échelle, et montez par ma fenêtre, car mon frère serre tous les jours les clefs de notre maison sous son chevet.

GRANGER

Oh ! que ne suis-je maintenant Julius César, ou le pape

(1) Et de là j'infère.

(2) Plus clair que le jour.

Grégoire, qui firent passer le soleil sous leur fêrule ! Je ne le reculerais, ni ne l'arrêterais, en Thyeste ou en Josué ; mais je le contraindrais de marquer minuit à six heures.

SCÈNE III

GENEVOTE, LA TREMBLAYE, GRANGER le jeune,
CORBINELI

GENEVOTE

Je pensais aller plus loin vous faire rire : mais je vois bien qu'il me faut décharger ici.

GRANGER le jeune.

Aux dépens de mon père ?

GENEVOTE

C'est bien le plus bouffon personnage de qui jamais la tête ait dansé les sonnettes (1) ; et moi, par contagion, je suis devenue facétieuse, jusques à lui permettre d'escalader ma chambre. A bon entendeur, salut. Il se fait tard ; les machines sont peut-être déjà en chemin ; retirons-nous.

SCÈNE IV

LA TREMBLAYE, CORBINELI

LA TREMBLAYE

Va donc avertir mademoiselle Manon. Tout va bien, la bête donnera dans nos panneaux, ou je suis mauvais chasseur.

Il heurte à la porte de Manon.

SCÈNE V

LA TREMBLAYE, CORBINELI, MANON

LA TREMBLAYE

Je m'en vais amasser de mes amis pour m'assister, en

(1) La danse des sonnettes était une danse de bouffon (LACR.).

cas que son collègue voulût le secourir. Mais une autre difficulté m'embarrasse; c'est que je crains, si je ne suis arrivé assez tôt, qu'il n'entre dans la chambre de ma sœur; et comme enfin elle est fille, qu'elle n'ait de la peine à se dépêtrer des poursuites de ce docteur échauffé; et qu'au contraire, s'il trouve la fenêtre fermée, contre la parole qu'il a reçue d'elle, qu'il ne s'en aille, pensant que ce soit une burle (1).

CORBINELI

Oh! de cela n'en soyez point en peine, car je l'arrêterai en sorte qu'il ne courra pas fort vite escalader la chambre et n'osera, pour quelque autre raison que je vous tais, retourner en son logis. C'est pourquoi je vais m'habiller pour la pièce.

LA TREMBLAYE

J'étais venu pour imaginer avec vous un moyen de hâter notre mariage; mais votre père lui-même nous en donne un fort bon. (*Il lui parle bas à l'oreille.*) Il va tout à l'heure assiéger notre château, pour voir ma sœur; et moi je...

MANON

C'est par là qu'il s'y faut prendre, n'y manquez pas. Adieu.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, PAQUIER, CORBINELI

GRANGER

Tout est endormi chez nous d'un somme de fer; tout y ronfle, jusqu'aux grillons et aux crapauds. Paquier, avance ton échelle: mais que c'est bien pour moi l'échelle de Jacob, puisqu'elle me va monter au paradis d'amour.

(1) Plaisanterie.

PAQUIER

Je crois que voici la maison... Ah ! je suis mort ! C'est ma faute, je ne lui avais pas donné assez de pied.

Il tombe, ayant appuyé son échelle sur le dos de Corbineli.

GRANGER

Monte encore un coup, pour voir si elle est bien appuyée.

Il l'y met encore et monte.

PAQUIER

J'ai peur d'avoir donné trop de pied. Comment, je ne rencontre point de mur ! (*Il nage des bras dans la nuit, pour toucher le mur.*) Notre machine tiendrait-elle bien toute seule ? *Domine*, plantez vous-même votre échelle, je n'y oserais plus toucher.

GRANGER

Vade retro, mauvaise bête ; je l'appliquerai bien moi-même. Je pense que j'y suis, voici la porte ; je la connais aux clous, sur chacun desquels j'ai composé jadis maintes bonnes épigrammes. *Scande* (1), pour essayer si elle est ferme.

PAQUIER

Ah ! misérable que je suis ! on vient d'arracher les dents à mon échelle. (*Corbineli transpose l'échelle d'un côté et d'autre avec tant d'adresse que Paquier, faisant aller sa main à droite et à gauche, frappe toujours un des côtés de l'échelle, sans trouver d'échelons.*) Miséricorde ! mon échelle vient d'enfanter. Qui l'aurait engrossie ? Ne serait-ce point moi, car j'ai monté dessus ? Mais quoi ! l'enfant est déjà aussi gros que la mère.

GRANGER

Tais-toi, Paquier ! J'ai vu tout à l'heure passer je ne sais

(1) Monte.

quoi de noir. C'est peut-être une de ces larves au teint noir, dont nous parlions tantôt, qui vient pour le effrayer?

PAQUIER

Domine, on dit que, pour épouvanter le Diable, il faut témoigner du cœur; toussiez deux ou trois fois, vous vous rassurerez.

Granger toussé.

GRANGER

Qui es-tu ?

PAQUIER

Un peu plus haut.

GRANGER

Qui es-tu ?

PAQUIER

Encore plus fort.

GRANGER

Qui es-tu donc ?

PAQUIER

Chantez un peu, pour vous rassurer. (*Granger chante.*)
Bon, fort. Faites accroire au spectre que vous ne le craignez point. *Domine*, c'est un diable huguenot, car il ne se soucie point de la croix.

GRANGER

Il a peur lui-même, car il n'ose parler. Mais, Paquier, ne serait-ce point mon ombre ? car elle est vêtue tout comme moi, fait tous mes mêmes gestes, recule quand j'avance, avance quand je recule. Il faut que je m'éclaircisse. Notre-Dame ! elle me frappe !

Il donne un coup et Corbineli le lui rend ;
Corbineli entre vitement avec un passe-partout, et Granger court après pour entrer aussi.

PAQUIER

Monsieur, il se peut faire que les ombres de la nuit,

étant plus épaisses que celles du jour, sont aussi plus robustes, et qu'ainsi elles pourraient frapper les gens. Entrez, voilà la porte ouverte.

GRANGER

Ma foi, l'ombre est plus habile que moi. Ecoutez donc ? Me voici, c'est moi !

CORBINELI, par la fenêtre.

Je suis le grand Diable Vauvert. C'est moi qui fais dire la patenôte du loup ; qui noue l'aiguillette aux nouveaux mariés ; qui fais tourner le sas ; qui pétris le gâteau triangulaire ; qui rends invisibles les frères de la Rose-Croix ; qui dicte aux rabbins la Cabale et le Talmud ; qui donne la main de gloire, le trèfle à quatre, la pistole volante, le gey de l'an neuf, l'herbe de fourvoisement, la graine de fougère, le parchemin vierge, les gamahés, l'emplâtre magnétique. J'enseigne la composition des brevets, des sorts, des charmes, des sigilles, des caractères, des talismans, des images, des miroirs, des figures constellées. Je prêtai à Socrate un démon familier ; je fis voir à Brutus son mauvais génie ; j'arrêtai Drusus, à l'apparition d'un lutin ; j'envoie les démons familiers, les esprits, les martinets, les gobelins, le moine-bourru, le loup-garou, la mule-ferrée, le marcou, le cauchemar, le roi Hugon, le Connétable, les hommes noirs, les femmes blanches, les ardents, les lemures, les farfadets, les ogres, les larves, les incubes, les succubes, les lamies, les fées, les ombres, les mânes, les spectres, les fantômes. Enfin, je suis le grand veneur de la forêt de Fontainebleau.

GRANGER

Ah ! Paquier, qu'est ceci ?

PAQUIER

Voilà un démon qui n'a pas eu toute sa vie les mains dans ses pochettes.

GRANGER

Qu'augures-tu de cette vision ?

PAQUIER

Que c'est un diable femelle, puisqu'il a tant de caquet.

GRANGER

En effet, je crois qu'il n'est pas méchant; car j'ai remarqué qu'il ne nous a dit mot, jusques à ce qu'il s'est vu armé d'un corselet de pierre (1).

PAQUIER

Ma foi, Monsieur, ne craignez point les diables, jusques à ce qu'ils vous emportent. Pour moi, je ne les appréhende que sur les épaules des femmes.

SCÈNE II

LA TREMBLAYE, GRANGER, PAQUIER, CHATEAUFORT

LA TREMBLAYE

Aux voleurs ! aux voleurs ! Vous serez pendus, coquins ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous en mêlez. Peuple, vous n'avez qu'à chanter le *Salve* ; le patient est sur l'échelle (2).

PAQUIER

En mourra-t-il, Monsieur ?

LA TREMBLAYE

Tu t'y peux bien attendre.

PAQUIER

Seigneur, ayez donc pitié de l'âme de feu mon pauvre maître Nicolas Granger : si vous ne le connaissez, Seigneur, c'est ce petit homme qui avait un chapeau à grand bord, et un haut-de-chausse à la culotte.

(1) C'est-à-dire : jusqu'à ce qu'il se soit caché derrière une muraille (LACR.).

(2) Pour être pendu.

GRANGER

Au secours, monsieur de Châteaufort ! C'est votre ami Granger. que La Tremblaye veut poignarder !

CHATEAUFORT, par la fenêtre.

Qui sont les canailles qui font du bruit là-bas ? Si je descends, je lâcherai la bride aux Parques.

LA TREMBLAYE

Soldats, qu'on leur donne les osselets (1).

GRANGER

Ah ! monsieur de Château-très-fort, envoyez, de l'arsenal de votre puissance, la foudre craquetante sur la témérité criminelle de ces chétifs myrmidons !

CHATEAUFORT, descendu sur le théâtre.

Vous voilà donc, marauds ! Hé ! ne savez-vous pas qu'à ces heures muettes j'ordonne à toutes choses de se taire. hormis à ma renommée ? Ne savez-vous pas que mon épée est faite d'une branche des ciseaux d'Atropos ? Ne savez-vous pas que si j'entre, c'est par la brèche ; si je sors, c'est du combat ; si je monte, c'est dans un trône ; si je descends, c'est sur le pré ; si je couche, c'est un homme par terre ; si j'avance, ce sont mes conquêtes ; si je recule, c'est pour mieux sauter ; si je joue, c'est au roi dépouillé ; si je gagne, c'est une bataille ; si je perds, ce sont mes ennemis ; si j'écris, c'est un cartel ; si je lis, c'est un arrêt de mort ; enfin, si je parle, c'est par la bouche d'un canon ? Donc, pendard, tu savais ces choses, et tu n'as pas redouté mon tonnerre ? Choisis toi-même le genre de ton supplice ; mais dépêche-toi de parler, car ton heure est venue.

(1) Espèce de torture infligée aux voleurs et aux accusés, pour leur faire avouer la vérité. On leur mettait des os ou des cailloux entre les doigts, que l'on serrait ensuite plus ou moins avec des cordes (LACROIX).

LA TREMBLAYE

Pour éviter un semblable malheur, je vous fais commandement de me suivre. Allons, monsieur l'Archi-épouvantable, je vous fais prisonnier, à la requête de l'univers.

CHATEAUFORT

Vous voyez, Docteur, pour ne vous pas envelopper dans le désastre de ce coquin, j'ai pu me résoudre à lui pardonner.

SCÈNE III

MANON, GRANGER, PAQUIER, LA TREMBLAYE,
CHATEAUFORT

MANON

Ah ! monsieur de la Tremblaye, mon cher Monsieur, donnez la vie à mon père, et je me donne à vous ! Bon Dieu ! j'étais dans le collège, attendant qu'il fût arrivé pour fermer les portes de notre montée, lorsque j'ai entendu un grand bruit dans la rue. Le cœur m'a dit qu'indubitablement il avait eu quelque mauvaise rencontre. Hélas ! mon bon ange ne m'avertit point à faux ! Il est vrai, Monsieur, qu'il mérite la mort, d'avoir été surpris en volant votre maison ; mais je sais bien aussi que tous les gentilshommes sont généreux, et tous les généreux, pitoyables. Vous m'avez autrefois tant aimée : ne puis-je, en devenant votre femme, obtenir la grâce de mon père ? Si vous croyez que ceci soit dit seulement pour vous amuser, allons consommer notre mariage, pourvu qu'auparavant vous me promettiez de lui donner la vie. Encore qu'il ne témoigne pas d'y consentir, excusez-le, Monsieur ; c'est qu'il a le cœur un plus haut, et tout homme courageux ne fléchit pas facilement ; mais, pour lui sauver la vie, je ferais bien pis que de lui désobéir.

GRANGER

O Dieux ! quelle fourbe ! Sans doute la misérable est

d'intelligence avec son traître d'amoureux. Non, non, ma fille, vous ne l'épouserez jamais.

MANON

Ah ! monsieur de La Tremblaye, arrêtez ! Je connais, à vos yeux, que vous l'allez tuer. Bon Dieu ! faut-il voir massacrer mon père devant moi, ou mourir ignominieusement par les mains de la justice ? Donc, à l'âge où je suis, il faut que je perde mon père ? Eh ! pour l'amour de Dieu, mon père, mon pauvre père, sauvez-vous, sauvant la vie et l'honneur à vos enfants. Vous voyez que La Tremblaye est un brutal, qui ne vous pardonnera jamais si vous ne devenez son beau-père ? Pensez-vous que votre mort ne me touche point ?... Sachez que je ne vous survivrais guère, et que même, pour vous sauver d'un péril encore moindre que celui-ci, je ne balancerais point de me prostituer ; à plus forte raison, pour vous sauver du gibet, n'ayant qu'à devenir la femme d'un brave gentilhomme, pourquoi ne le ferais-je pas ?

GRANGER

Quo vertam (1), mes amis, l'optique de ma vue et de mes espérances ? C'est à vous, monsieur de La Tremblaye. *Ne reminiscaris delicta nostra* (2). Je me reposais sur la protection de Châteaufort, et je croyais que ce tranche-montagne...

CHATEAUFORT

Que diable voulez-vous que je fasse ? Perdrai-je tous les hommes pour un ?

GRANGER

Oserais-je, en ce piteux état, vous offrir ma fille et demander votre sœur ? Je sais que, si vous ne détournez les yeux de mes fautes, je cours fortune de rester un pitoyable raccourci des catastrophes humaines.

(1) Où tourner.

(2) Ne vous souvenez pas de nos péchés.

LA TREMBLAYE

Désirer cela, c'est me le commander. Mais n'oublions pas à punir ce grotesque Rodomont de son impertinence.

La Tremblaye frappe, et Châteaufort compte les coups.

CHATEAUFORT

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze... Ah! le rusé, qu'il a fait sagement! S'il en eût donné treize, il était mort.

LA TREMBLAYE

Voilà pour vous obliger à ce meurtre.

Il le jette à terre d'un coup de pied.

CHATEAUFORT

Aussi bien, me voulais-je coucher.

LA TREMBLAYE

Allons chez nous passer l'accord.

GRANGER

Entrez toujours, je vous suis. Je demeure ici un moment pour donner ordre que nous ayons de quoi nous ébaudir.

SCÈNE IV

GRANGER, PAQUIER, CORBINELI

GRANGER

Paquier, va-t'en *subito* m'accerser (1) les confrères d'Orphée... Pour toi, Corbineli, je te pardonne ta fourbe, en faveur de ma conjonction matrimoniale...

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

GRANGER, PAQUIER

GRANGER

Quoi! tout ce que j'ai vu...

(1) Me chercher.

PAQUIER

N'est que feinte.

GRANGER

Donc mes yeux, donc mes oreilles...

PAQUIER

Vous ont trompé.

GRANGER

Conte-moi donc la série et la concaténation (1) des projets qu'ils machinent.

PAQUIER

Que diantre, que vous avez la tête dure ! Je vous ai dit que votre fils a contrefait l'ivrogne, afin que tantôt Corbineli vous persuade plus facilement qu'ayant pris querelle dans les fumées de la débauche il se sera battu et aura été tué sur la place.

GRANGER

Mais *cui bono* (2) toute cette machine de fourbes ?

PAQUIER

Cui bono ? Je m'en vais vous l'apprendre. C'est qu'étant ainsi trépassé, mademoiselle Genevot, laquelle a pris langue des conjurés, doit feindre qu'il avait promis au défunt de l'épouser vif ou mort, et qu'à moins de s'être acquittée de sa parole, elle n'ose vous donner la main. Corbineli, là-dessus, vous conseillera de lui faire épouser le cadavre (au moins de faire toutes les cérémonies qu'on observe dans l'action des épousailles), afin qu'étant ainsi libre de sa promesse elle vous la puisse engager. Donc, comme ils s'y attendent bien, quand vous leur aurez fait prêter la foi conjugale, votre fils doit ressusciter et vous remercier du présent que vous lui aurez fait.

(1) Enchaînement.

(2) A quoi bon.

GRANGER

Donc, la mine est éventée, et j'en suis obligé à Paquier, mon *factotum*. Je ne te donnerai point une couronne civique à la façon des Romains, quoique tu aies sauvé la vie à un bourgeois, honorable homme, maître Nicolas Granger, ayant pignon sur rue ; mais je te donne un impôt sur la pitance de mes disciples. Voici l'heure à laquelle ces pêcheurs s'empêtreront dans leurs propres filets. Justement, j'aperçois le fourbe qui vient. Considère à ton aise la tempête du port.

SCÈNE II

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER

CORBINELI

Serai-je toujours ambassadeur de mauvaises nouvelles ? Votre fils est mort. Au sortir d'ici, étant (comme vous savez) un peu plus gai que de raison, il a choqué d'un S un cavalier qui passait. L'un et l'autre se sont offensés ; ils ont dégainé, et, presque en même temps, votre fils est tombé mort, traversé de deux grands coups d'épée. J'ai fait porter son corps...

GRANGER

Quoi ! la fortune réservait au déclin de mes ans le spectacle d'un revers si lugubre ! Misérable individu, je te plains, non point pour t'être acquitté de bonne heure de la dette où nous nous obligeons tous en naissant ; je te plains, ô trois et quatre fois malheureux ! de ce que tu as succombé d'une mort où l'on ne peut rien dire qui n'ait déjà été dit ; car, de bon cœur, je voudrais avoir donné un talent et que tu eusses été mangé des mouches à ces vendanges dernières : j'aurais composé là-dessus une épitaphe, la plus acute (1) qu'aient jamais vantée les siècles pristins (2).

(1) La mieux aiguisée.

(2) Anciens.

PAQUIER

A-t-il eu le temps de se reconnaître? Est-il bien mort?

CORBINELI

Si bien mort qu'il n'en reviendra point.

GRANGER

Corbineli, appelle mademoiselle Genevoté. Elle diminuera mes douleurs, en les partageant. Vraiment oui, c'est aux pèlerins de Saint-Michel qu'il faut apporter des coquilles!

SCÈNE III

GENEVOTE, GRANGER, PAQUIER, CORBINELI

GRANGER

Mon fils a vécu, Mademoiselle, et je dirais qu'il vit encore, si j'avais achevé un poëme que je médite sur le genre de son trépas. Je vous avertis, toutefois, que vous seriez sacrilège si vous lamentiez la fin d'un homme qui, pour une vie méchante et périssable, en recouvre une dans mes cahiers, immortelle et tranquille.

GENEVOTE

Quoi! monsieur Granger n'est plus? Nous étions trop bien unis pour être sitôt séparés! Je veux, comme lui, sortir de la vie : mais, d'autant que la nature, qui nous a mis au jour sans notre consentement, ne nous permet pas de le quitter sans le sien, je veux sortir de la vie et rester entre les vivants; c'est-à-dire que, dès aujourd'hui, je vais faire dans un cloître un solennel sacrifice de moi-même. Je n'ignore pas, Monsieur, ce que je dois à votre affection; mais l'honneur, qui me défend de manquer à ma foi, ne me défend pas de manquer à mon amour; et je vous jure que si, par un impossible, ces deux incidents ne souffraient point de répugnance, je me sacrifierais de tout mon cœur à votre désir.

GRANGER

Oui, ma Cythérée, oui, vous pouvez m'épouser et garder votre parole. Il faut, pour vous rendre quitte de votre promesse, que vous l'épousiez mort. Nous passerons le contrat et ferons le reste des cérémonies ; puis, quand ainsi vous serez libre de votre serment, nous procéderons tout à loisir à notre mariage.

CORBINELI

Il semble que vous soyez inspiré de Dieu, tant vous parlez divinement.

GRANGER

Une seule chose m'arrête : c'est qu'étant un miracle, vous n'en fassiez un ; que vous ne rendiez la vie à ceux qui ne sont pas morts, et que vous ne fassiez arriver céans la Résurrection avant Pâques ?

CORBINELI, tout bas.

O puissant Dieu des fourbes, ma corde vient de rompre ; fais que je la renouvelle, en sorte, par ton moyen, qu'elle vaille mieux qu'une neuve !

GRANGER

Et toi, tu me trahis, fugitif infidèle du parti de mon amour ! Toi que j'avais élu pour la boîte, l'étui, le coffre et le garde-manger de toutes mes pensées... !

PAQUIER

Choisis lequel tu aimes le mieux, d'être assommé ou pendu.

CORBINELI

J'aime mieux boire.

GRANGER

Ce n'était pas assez de m'avoir volé au nom des Turcs, il fallait ajouter une nouvelle trahison ! Et de son corps, donc, menteur infâme, qu'en as-tu fait ?

CORBINELI

Ma foi ! là-dessus, je m'éveillai.

GRANGER

Que veux-tu dire, tu t'éveillas ?

CORBINELI

Vraiment oui ; il ne me fut pas possible de dormir davantage, car votre fils faisait un tonnerre de diable, avec une assiette dont il tambourinait sur la table.

GENEVOTE

Et moi, j'ai fait semblant de croire que votre fils était mort, pour vous faire goûter, quand vous le reverriez, un plus pur contentement par l'opposition de son contraire.

GRANGER

Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, le fiel opportun de mes angoisses n'est que trop adouci par le miel sucré d'un si friand discours. Mais pour ce fourbe de Corbineli, il faut avouer que c'est un grand menteur.

CORBINELI

J'affecte, pour moi, d'être remarqué par le titre de Grand, sans me soucier que ce soit celui de grand menteur, grand ivrogne, grand politique, grand Czar, grand Cam, grand Turc, grand Mufti, grand Vizir, grand Tephterdar (1), Alexandre le Grand ou grand Pompée. Il ne m'importe, pourvu que cette épithète remarquable m'empêche de passer pour médiocre.

GRANGER

Tu t'excuses de si bonne grâce que je serais presque en colère que tu ne m'eusses point fâché. Je t'ordonne pourtant, pour pénitence, de nous exhiber le spectacle de quelque intrigue, de quelque comédie. J'avais mis en jeu

(1) Autrefois, ministre des finances en Turquie.

mon Paranymphe des Muses, mais monsieur de La Tremblaye n'a pas trouvé bon que rien se passât sur ces matières, sans prendre ton avis.

CORBINELI

En effet, votre déclamation n'eût pas été bonne, parce qu'elle est trop bonne. Ces doctes antiquités ne sont pas proportionnées à l'esprit de ceux qui composent les membres de cette compagnie. J'en sais une italienne, dont le démêlement est fort agréable. Amenez seulement ici monsieur de la Tremblaye, votre fils et les autres, afin que je distribue les rôles sur-le-champ.

GRANGER

Extemplo (1), je vais les congréger.

SCÈNE IV

GENEVOTE, CORBINELI

GENEVOTE

La corde a manqué, Corbineli.

CORBINELI

Oui, mais j'en avais plus d'une. Je vais engager notre bon seigneur dans un labyrinthe où de plus grands docteurs que lui demeureront à *quia*.

SCÈNE V

GRANGER, PASQUIER, GENEVOTE, CORBINELI

CORBINELI

Nous perdons autant de temps que si nous ne devons pas aujourd'hui faire la comédie! Je m'en vais instruire ces gens-ci de ce qu'ils auront à dire. Je te donnerais bien des préceptes, Pasquier, mais tu n'aurais pas le temps d'apprendre tant de choses par cœur; je prendrai soin, me tenant derrière toi, de te souffler ce que tu auras à

(1) Immédiatement.

dire. Vous, Monsieur, vous paraîtrez durant toute la pièce ; et, quoique d'abord votre personnage semble sérieux, il n'y en pas un si bouffon.

GRANGER

Qu'est ceci ? Vous m'engagez à soutenir les rôles dans vos batelages, et vous ne m'en racontez pas seulement le sujet.

CORBINELI

Je vous en cache la conduite, parce que, si je vous l'expliquais à cette heure, vous auriez bien le plaisir maintenant de voir un beau démêlement, mais non pas celui d'être surpris. En vérité, je vous jure que, lorsque vous verrez tantôt la péripétie d'une intrigue si bien démêlée, vous confesserez vous-même que nous aurions été des idiots, si nous vous l'avions découverte. Je veux toutefois vous en ébaucher un raccourci. Donc, ce que je désire vous représenter est une véritable histoire, et vous le connaîtrez, quand la scène se fermera. Nous la posons à Constantinople, quoiqu'elle se passe autre part. Vous verrez un homme du tiers état, riche de deux enfants, et de force quarts d'écus ; le fils restait à pourvoir ; il s'affectionne d'une demoiselle de qualité, fort proche parente de son beau-frère ; il aime, il est aimé, mais son père s'oppose à l'achèvement mutuel de leurs desseins. Il entre en désespoir ; sa maîtresse, de même. Enfin, les voilà prêts, en se tuant, de clore cette pièce ; mais ce père, dont le naturel est bon, n'a pas la cruauté de souffrir, à ses yeux, une si tragique aventure : il prête son consentement aux volontés du ciel, et fait les cérémonies du mariage, dont l'union secrète de ces deux cœurs avait déjà commencé le sacrement.

GRANGER

Tu viens de rasseoir mon âme dans la chaire pacifique d'où l'avaient culbutée mille appréhensions cornues. Va paisiblement conférer avec tes acteurs...

SCÈNE VI

GRANGER, GAREAU, CHATEAUFORT, PAQUIER

GRANGER

Je vous décoche le bon jour, chevalier du grand revers, et vous, l'homme à l'héritage, salut et dilection!

GAREAU

Parguene, je sis venu nonobstant pour vous défrincher ma sussion encore eune petite escousse : excusez l'importunance, da ; car c'est la maniagere de mon onque qui ne faisait que huyer environ moi, que je venis. Que velez-vous que je vous dise ? Ol fesait la guieblesse. « Ah ! vramant, se faisait-elle à part soi, monsieur Granger, pis qu'il sait tout, c'est à li à savoir ça. Va-t'en, va, Jean, il te dorra un conseil là-dessus. » Dame, j'y sis venu.

GRANGER

O mon cher ami ! par Apollon claire-face qui communique sa lumière aux choses les plus obscures ! ne nous veuille rejeter dedans le creux manoir de cette spelonque (1) généalogique !

GAREAU

Parguene, Monsieu, acoutez don un tantet, et vous orez si je ne vous la boute pas aussi à clair qu'un cribe.

GRANGER

Ma parole est aussi tenable qu'un décret du destin.

GAREAU

Oh bian, comme dit Pilatre, *quod scrisi, quod scrisi* : n'importe, n'importe, ce nianmoins, tanquia, qu'odon, comme dit l'autre, vela eune petite douceur que nostre mère-grand vous envoie.

Il lui présente une fressure de veau pendue au bout d'un bâton.

(1) Caverne.

GRANGER

Va, cher ami, je ne suis point jurisconsulte mercenaire.

GAREAU

Là, là, prenez trejours ; vaut mieux un tian que deux tu l'auras.

GRANGER

Je te dis encore un coup que je remercie.

GAREAU

Prenez, vous dis-je ! Vous ne sçavez pas qui vous prendra ?

GRANGER

O vénérable confrère de Pan, des Faunes, des Sylvains, des Satyres et des Driades, cesse enfin, par un excès de bonne volonté, de diffamer mes ornements, et je te permets, par rémunération, de rester spectateur d'une invention théâtrale la plus hilarieuse du monde.

CHATEAUFORT

J'y entre aussi, et, pour récompense, je te permets, en cas d'alarme, de te mettre à couvert sous le bouclier impénétrable de mon terrible nom.

GRANGER

J'en suis d'accord, car que saurait refuser un mari le jour de ses noces ?

PAQUIER, à Châteaufort.

Mais, Monsieur, je voudrais bien savoir qui vous êtes, vous qui voulez entrer ?

CHATEAUFORT

Je suis le fils du tonnerre, le frère aîné de la foudre, le cousin de l'éclair, l'oncle du tintamarre, le neveu de Caron, le gendre des Furies, le mari de la Parque, le ruffien de la mort, le père, l'ancêtre et le bisaïeul des éclaircissements.

PAQUIER

Voyez si j'avais tort de lui refuser l'entrée ! Comment un si grand homme pourrait-il passer par une si petite porte ? Monsieur, on vous souffre, à condition que vous laisserez là vos parents ; car, avec le bruit, le tonnerre et le tintamarre, on ne pourrait rien entendre.

CHATEAUFORT

Garde-toi bien, une autre fois, de te méprendre. D'abord que quelqu'un viendra s'offrir, demande-lui son nom ; car, s'il s'appelle la Montagne, la Tour, la Roche, la Butte, Fort-Château, Châteaufort, ou de quelque autre titre inébranlable, tu peux t'assurer que c'est moi.

PAQUIER

Vous portez plusieurs noms, pource que vous avez plusieurs pères.

Ils entrent.

SCÈNE VII

CORBINELI, GRANGER, CHATEAUFORT, PAQUIER, GAREAU,
LA TREMBLAYE, GRANGER le jeune, GENEVOTE, MANON

CORBINELI, à Granger.

Toutes choses sont prêtes : faites seulement apporter un siège et vous y colloquez. car vous avez à paraître pendant toute la pièce.

PAQUIER, à Châteaufort.

Pour vous, ô seigneur de vaste étendue. plongez-vous dans celle-ci ; mais gardez d'ébouler sur la compagnie, car nos reins ne sont pas à l'épreuve des pierres, des montagnes, des tours, des rochers, des buttes et des châteaux.

GRANGER

Çà donc, que chacun s'habille. Eh quoi ! je ne vois point de préparatifs ! Où sont donc les masques des Satyres ? les chapelets et les barbes d'Hermites ? les trous-

ses des Cupidons ? les flambeaux poiraisins (1) des Furies ?
Je ne vois rien de tout cela.

GENEVOTE

Notre action n'a pas besoin de toutes ces simagrées.
Comme ce n'est pas une fiction, nous n'y mêlons rien de feint, nous ne changeons point d'habit ; cette place nous servira de théâtre, et vous verrez toutefois que la comédie n'en sera pas moins divertissante.

GRANGER

Je conduis la ficelle de mes désirs au niveau de votre volonté... Ça, qui de vous le premier estropiera le silence ?

COMMENCEMENT DE LA PIÈCE

GENEVOTE

« Enfin, qu'est devenu mon serviteur ?

GRANGER le jeune.

« Il est si bien perdu, qu'il ne souhaite pas de se retrou-
« ver.

GENEVOTE

« Je n'ai point encore su le lieu ni le temps où com-
« mença votre passion.

GRANGER le jeune.

« Hélas ! ce fut aux Carmes, un jour que vous étiez au
« sermon. Toutes les espèces de votre beauté vinrent en
« gros assiéger ma raison ; mais il ne me fut pas possible
« de haïr mes ennemis, après que je les eus considérés. »

GRANGER le père, interrompant.

Allons, ma nymphelette, il est vergogneux aux filles de colloquiser *diu et privatim* (2) avec tant vert jouvenceau.

(1) De poix résine.

(2) Longtemps et en particulier.

Encore, si c'était avec moi ; ma barbe jure de ma sagesse, mais avec un petit cajoleur!...

CORBINELI

Que diable ! laissez-les parler, si vous voulez, ou bien nous donnerons votre rôle à quelqu'un qui s'en acquittera mieux que vous !

GENEVOTE, à Granger le jeune.

« Je m'étonne donc que vous ne travailliez plus courageusement aux moyens de posséder une chose pour qui vous avez tant de passion.

GRANGER le jeune.

« Mademoiselle, tout ce qui dépend d'un bras plus fort que le mien, je le souhaite et ne le promets pas. Mais, au moins, suis-je assuré de vous faire paraître mon amour par mon combat, si je ne puis vous témoigner ma bonne fortune par ma victoire. Je me suis jeté aujourd'hui plusieurs fois aux genoux de mon père, le conjurant d'avoir pitié des maux que je souffre ; et je m'en vais savoir de mon valet s'il lui a dit la résolution que j'avais prise de lui désobéir, car je l'en avais chargé. Viens çà, Paquier ! As-tu dit à mon père que j'étais mal résolu, malgré son commandement, de passer outre ? »

PAQUIER

Corbineli, souffle-moi !

CORBINELI, tout bas.

« Non, Monsieur, je ne m'en suis pas souvenu.

PAQUIER

« Non, Monsieur, je ne m'en suis pas souvenu.

GRANGER le jeune.

« Ah ! maraud, ton sang me vengera de ta perfidie ! »

Il tire l'épée sur lui.

CORBINELI

Fuis-t'en donc, de peur qu'il ne te frappe !

PAQUIER

Cela est-il de mon rôle?

CORBINELI

Oui.

PAQUIER

« Fuis-t'en donc, de peur qu'il ne te frappe!

GRANGER le jeune.

« Je sais qu'à moins d'une couronne sur la tête, je ne saurais seconder votre mérite.

GENEVOTE

« Les rois, pour être rois, ne cessent pas d'être hommes ; pensez vous que... »

GRANGER le père, interrompant.

En effet, les mêmes appétits qui agitent un ciron agitent un éléphant ; ce qui nous pousse à battre un support de marmite fait à un roi détruire une province ; l'ambition allume une querelle entre deux comédiens, la même ambition allume une guerre entre deux potentats. Ils veulent de même que nous, mais ils peuvent plus que nous...

CORBINELI

Ma foi, je vous enchaînerai !

GRANGER le jeune.

« On croira...

GENEVOTE

« Suffise qu'on croie toutes choses à votre avantage. A quoi bon me faire tant de protestations d'une amitié dont je ne doute pas ? Il vaudrait bien mieux être pendu au cou de votre père, et, à force de larmes et de prières, arracher son consentement pour notre mariage.

GRANGER le jeune.

« Allons-y donc ! Monsieur, je viens vous conjurer d'avoir pitié de moi, et...

GENEVOTE

« Et moi, vous témoigner l'envie que j'ai de vous faire
« bientôt grand-père... »

GRANGER

Comment? grand-père! Je veux bien tirer de vous une
propagation de petits individus; mais j'en veux être cause
prochaine et non pas cause éloignée.

CORBINELI

Ne vous tairez-vous pas ?

GRANGER

Cœur bas et ravalé, n'as-tu point de honte de consu-
mer l'avril de tes jours à cajoler une fille?

CORBINELI

Ne voyez-vous pas que l'ordre de la pièce demande qu'ils
disent tout cela?

GRANGER

« Ils n'ont pas assez de bien l'un pour l'autre; je ne
« souffrirai jamais...

GENEVOTE

« Non, non, Monsieur, je suis d'une condition qui vous
« défend d'appréhender la pauvreté. Je souhaiterais seule-
« ment que vous eussiez vu une terre que nous avons à
« huit lieues d'ici. La solitude agréable des bois, le vert
« émaillé des prairies, le murmure des fontaines, l'harmo-
« nie des oiseaux, tout cela repeinturerait de noir votre
« poil déjà blanc.

PAQUIER

« Mademoiselle, ne passez pas outre, voilà tout ce qu'il
« faut à Charlot. Il ne saurait mourir de faim, s'il a des
« bois, des prés, des oiseaux et des fontaines, car les arbres
« lui serviront à se guérir du mal des mouches, les prés lui
« fourniront de quoi paître, et les oiseaux prendront le soin
« de chiffler (1), quand il ira boire à la fontaine.

(1) *Siffler.*

GRANGER

« Ah ! sirénique larronnesse des cœurs ! Je vois bien que
 « vous guettez ma raison au coin d'un bois, que vous la
 « voulez égorger sur le pré, ou bien, l'ayant submergée à
 « la fontaine, la donner à manger aux oiseaux.

GRANGER le jeune.

« Je suis venu...

PAQUIER

« J'ai vu, j'ai vaincu ! dit César, au retour des Gaules.

GRANGER le jeune.

« Vous conjurer...

PAQUIER

« Dieu vous fasse bien, monsieur l'exorciste ! Mon maître
 « n'est pas démoniaque.

GRANGER le jeune.

« Par les services que je vous ai faits...

PAQUIER

« Et par celui des morts, qu'il voudrait bien vous avoir
 « fait faire.

GRANGER le jeune.

« De reprendre la vie que vous m'avez prêtée.

PAQUIER

« Il était bien fou de vous prêter une chose dont on n'a
 « jamais assez !

GRANGER le jeune.

« Prenez ce poignard ! (*Il tire un poignard.*) Père dénaturé,
 « faites deux homicides par un meurtre ; écrivez le
 « destin de ma maîtresse avec mon sang, et ne permettez
 « pas que la moitié d'un si beau couple expire de... Mais
 « à quoi bon tant de discours ? Frappez ! Qu'attendez-
 « vous ? »

CORBINELI

Répondez donc, si vous voulez! Qu'est-ce? Etes-vous tré-passé?

GRANGER

Ah! que tu viens de m'arracher une belle pensée! Je rêvais quelle est la plus belle figure, de l'antithèse ou de l'interrogation.

CORBINELI

Ce n'est pas cela dont il est question.

GRANGER

Et je ruminais encore à ces spéculateurs, qui tant de fois ont fait faire à leurs rêveries le plongeon dans la mer, pour découvrir l'origine de son flux et de son reflux. mais pas un à mon goût n'a frappé dans la visière. Ces raisons salées me semblent si fades que je conclus qu'infailliblement...

CORBINELI

Ce n'est pas de ces matières-là, vous dit-on, dont il est question. Nous parlons de marier mademoiselle et votre fils, et vous nous embarquez sur la mer!

GRANGER

Quoi! parlez-vous de mariage avec ce hobereau? Etes-vous orbe (1) de la faculté intellectuelle? Etes-vous hétéro-clite d'entendement, ou le microcosme parfait d'une continuité de chimères abstractives?

CORBINELI

A force de représenter une fable, la prenez-vous pour une vérité? Ce que vous avez inventé vous fait-il peur? Ne voyez-vous pas que l'ordre de la pièce veut que vous donniez votre consentement? Et toi, Paquier, surtout maintenant, garde-toi bien de parler, car il paraît ici un muet que

(1) Privé.

tu représentes ! Là donc, dépêchez-vous d'accorder votre fils à mademoiselle. Mariez-les.

GRANGER

Comment, marier ? C'est une comédie ?

CORBINELI

Eh bien, ne savez-vous pas que la conclusion d'un poème comique est toujours un mariage ?

GRANGER

Oui ; mais comment serait-ce ici la fin ? Il n'y a pas encore un acte de fait.

CORBINELI

Nous avons uni tous les cinq en un, de peur de conclusion : cela s'appelle pièce à la polonaise.

GRANGER

Ah ! bon... « Comme cela, je te permets de prendre « mademoiselle pour légitime épouse.

GENEVOTE

« Vous plaît-il de signer les articles ? Voilà le notaire « tout prêt.

GRANGER

« *Sic ita sanè*, très volontiers. »

Il signe.

PAQUIER

J'enrage d'être muet, car je l'avertirais.

FIN DE LA COMÉDIE

CORBINELI

Tu peux parler, maintenant : il n'y a plus de danger.

GRANGER

Eh bien, Mademoiselle, que dites-vous de notre comédie ?

GENEVOTE

Elle est belle ; mais apprenez qu'elle est de celles qui durent autant que la vie. Nous vous en avons tantôt fait le récit comme d'une histoire arrivée, mais elle devait arriver. Au reste, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, car vous nous avez mariés vous-même, vous-même vous avez signé les articles de contrat. Accusez-vous seulement d'avoir enseigné le premier à fourber : vous fîtes accroire aux parents de votre fils qu'il était fou, quand vous vîtes qu'il ne voulait point entendre au voyage de Venise ; cette insigne fausseté lui montra le chemin de celle-ci ; il crut qu'il ne pouvait faillir, en imitant un si bon père.

CORBINELI

Enfin, c'est une pilule qu'il vous faut avaler.

LA TREMBLAYE

Vous l'avalerez, ou, par la mort...

GAREAU

Ah ! par ma fi, je sommes logés à l'ensaigne de *J'en tenons*. Parmanda, j'en avouas queuque souleur, que cette petite ravodière-là li grimoneret queuque trogédie. Eh bian, ne vela pas notre putain de mainagère toute revenue ? Feue la pauvre défunte, devant Guieu set son âme, da ! m'en baillit eun jour d'eune belle vredée. Par ma fiquette ! ol me boutit à Cornüaille en tout bian et tout honneur. Stapandant la bonne chienne qu'ol était... Aga, eh ! ous estes don de ces saintes sucrées-là ! Bonnefi, je le voyas bian, qu'ous aviais le nez torné à la friandise. Or, un jour qu'il plut tant : « Jacqueline, li fis-je tout en gaussant, il fait cette nuit clair de leune, il fera demain clair de l'autre. » Enfin, tanquia, qu'odon, ce nonobstant, après ça, ô dame, éclairez-moi à dire : tanquia que je m'en revenis tout épouvanté tintamarrer à notre huis. A la parfin, je me couchis tout fin nu auprès de notre bonne femme. Un tantet après que je me fuis rabougri tout en un petit

tapon, je sentis queuque chose qui groüillait. « Jacqueline, ce li fis-je, je pense qu'il y a queuqu'un couché. — Oüi, ce me fit-elle, je t'en répons, et que guiantre y aurait-il? » Eune bonne escousse après, je sacoute encore fretiller : « Han, Jacquelaïne, il y a là queuqu'un. » J'allongis ma main, je tâtis. « Hoüi! ce fis-je, eune, deux têtes! » Pis, frougonant entre les draps : « Deux jambes, quatre jambes : han! Jacquelaïne, il y a là queuqu'un. — Eh! Piarre, que tu es fou, ce me fit-elle, tu contes mes jambes deux fouas! » Parguene, je ne me contentis point, je me levis; dame, je découvris le pot aux roses. « Oh! oh! vilaine, ce li fis-je, qu'est-ce que ça? *Fili Davi!* Ton ribaud sera étripé! — Vrament, Jean, ce me fit-elle, garde-t'en bian; c'est ce pauvre maître Louis, le barbier, qui venait de saigner eun malade de tout là-bas; il était tout raide de fred, et avait encore bian du vilain chemain à passer. Il m'exhorsisait d'allumer du feu; dame, comme tu sais, le bois est char; je lui ai dit qu'il se venît plutôt réchauffer environ moi : il ne faisait que de s'y bouter, quand tu es venu. — Allons, allons, ce li fis-je, maître Louis, on vous apranra de venir coucher avec les femmes des gens. » Dame, je ne fus ni fou, ni étourdi : je le claquis bel et bian, et le portis sur mes épaules jusqu'à moiquié chemain de sa maison : « Mais n'y revenez pas eune autre fouas! Car, parguene, s'il vous arrive, je vous porterai encore eune escousse aussi loin. » Eh bian, regardez, il ne faut qu'eun malheur. Cette petite dévargondée m'en eût peut-être fait autant. C'est pourquoi bon jour et bon soir, c'est pour deux fouas.

CORBINELI, à Châteaufort.

C'est maintenant à vous, Monsieur, pour combler la félicité de ces nouveaux mariés, d'augmenter leur revenu de celui d'un empire. Il vous sera bien aisé, puisque vous faites chanceler la couronne d'un monarque en le regardant.

CHATEAUFORT

Je donne assez, quand je n'ôte rien, et je leur ai fait beaucoup de bien de ne leur avoir point fait de mal.

GRANGER le jeune.

Mon petit cœur, il est fort tard : allons nous mettre au lit.

PAQUIER

Je n'ai donc plus qu'à faire venir la sage-femme, car vous allez entrer en travail d'enfant.

LA TREMBLAYE

Je n'oserais quasi prendre la hardiesse de vous consoler.

GRANGER

N'en prenez pas la peine, je me consolerais bien moi-même. *O Tempora ! ô Mores !*

LETTRES ET FRAGMENTS LITTÉRAIRES

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ARPAJON

MONSEIGNEUR,

Ce livre ne contient presque qu'un ramas confus des premiers caprices, ou, pour mieux dire, des premières folies de ma jeunesse ; j'avoue même que j'ai quelque honte de l'avouer dans un âge plus avancé : et cependant, Monseigneur, je ne laisse pas de vous le dédier avec tous ses défauts, et de vous supplier de trouver bon qu'il voie le monde sous votre glorieuse protection. Que direz-vous, Monseigneur, d'un procédé si étrange ? Vous croirez peut-être que c'est manquer de respect pour vous, que de vous offrir une chose que je méprise moi-même, et de mettre votre nom illustre à la tête d'un ouvrage, où j'ai bien de la répugnance de voir le mien ? J'espère néanmoins, Monseigneur, que mon respect et mon zèle vous seront trop connus, pour attribuer la liberté que je prends à une cause qui me serait si désavantageuse. Il y a près d'un an que je me donnai à vous ; et depuis cet heureux moment, tenant pour perdu tout le temps de ma vie que j'ai passé ailleurs qu'à votre service, et ne me contentant pas de vous avoir dévoué tout ce qui m'en reste, j'ai tâché de réparer cette perte, en vous en consacrant encore les commencements ; et, parce que le passé ne se peut rappeler pour vous être offert, vous présenter au moins tout ce qui m'en demeure, et faire en sorte, par ce moyen, que, n'ayant pas eu l'honneur d'être à vous toute ma vie, toute ma vie ne laisse pas en quelque façon d'avoir été pour vous.

D'ailleurs, Monseigneur, vous savez que, de toutes les offrandes qui se présentaient à Dieu dans l'ancienne Loi, il n'en avait point de si agréables que celles qui se faisaient des premiers fruits, quoiqu'ils ne soient point ordinairement les meilleurs ; et, s'il est permis d'ajouter une chose profane en suite d'une si sainte, vous n'ignorez pas non plus que les Athéniens ne pensaient pas pouvoir faire de présent plus agréable à Apollon, qu'en envoyant leur première chevelure à son temple de Delphes, et lui présentant ces premières productions de leur cerveau. C'est ce qui me fait espérer, Monseigneur, que vous ne refuserez pas l'offrande que je vous fais de cet ouvrage, et que vous ne trouverez pas mauvais que je me die aussi bien au commencement de ces Lettres qu'au commencement de l'Agrippine,

Monseigneur,

Votre très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

DE CYRANO BERGERAC.

A MADEMOISELLE D'ARPAJON

SONNET

Le vol est trop hardi, que mon cœur se propose.
 Il veut peindre un soleil, par les dieux animé ;
 Un visage qu'Amour de ses mains a formé,
 Où des fleurs du printemps la jeunesse est éclose ;

Une bouche où respire une haleine de rose,
 Entre deux arcs flambant d'un corail allumé ;
 Un balustre de dents, en perles transformé,
 Au devant d'un palais où la langue repose ;

Un front où la pudeur tient son chaste séjour,
 Dont la table polie est le trône du jour ;
 Un chef-d'œuvre où s'est peint l'Ouvrier admirable :

Superbe, tu prétends par-dessus tes efforts !
 L'éclat de ce visage est l'éclat adorable
 De son âme qui luit au travers de son corps.

LETTRES SATIRIQUES

I

POUR LES SORCIERS

Monsieur,

Il m'est arrivé une si étrange aventure depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, que, pour y ajouter foi, il en faut avoir beaucoup plus que ce personnage qui, par la force de la sienne, transporta des montagnes. Afin donc de commencer mon histoire, vous saurez qu'hier, lassé sur mon lit de l'attention que j'avais prêtée à ce sot livre que vous m'aviez autrefois tant vanté, je sortis à la promenade pour dissiper les sombres et ridicules imaginations dont le noir galimatias de la science m'avait rempli; et comme je m'efforçais à déprendre ma pensée de la mémoire de ces contes obscurs, m'étant enfoncé dans votre petit bois, après un quart d'heure, ce me semble, de chemin, j'aperçus un manche de balai, qui se vint mettre entre mes jambes, et à califourchon, bon gré mal gré que j'en eusse, et je me sentis envoler par le vague de l'air.

Or, sans me souvenir de la route de mon enlèvement, je me trouvai sur mes pieds au milieu d'un désert où ne se rencontrait aucun sentier; je repassai cent fois sur mes brisées; mais cette solitude m'était un nouveau monde. Je résolus de pénétrer plus loin; mais, sans apercevoir aucun obstacle, j'avais beau pousser contre l'air, mes efforts ne me faisaient rencontrer partout que l'impossibilité de passer outre. A la fin, fort harassé, je tombai sur mes genoux; et ce qui m'étonna davantage, ce fut d'avoir passé en un moment de midi à minuit. Je voyais les étoiles luire au ciel avec un feu bluetant; la lune était en son plein, mais beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire: elle éclipsa trois fois, et trois fois dévala de son cercle; les vents étaient paralyti-

ques, les fontaines étaient muettes; les oiseaux avaient oublié leur ramage; les poissons se croyaient enchaînés dans du verre; tous les animaux n'avaient de mouvement que ce qu'il leur en fallait pour trembler; l'horreur d'un silence effroyable régnait partout et partout la nature semblait être en suspens de quelque grande aventure.

Je mêlais ma frayeur à celle dont la face de l'horizon paraissait agitée, quand, au clair de la lune, je vis sortir du fond d'une caverne, un grand et vénérable vieillard, vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus et relevés, l'œil effrayant, la barbe renversée par-dessus les épaules; il avait sur sa tête un chapeau de verveine, et sur le dos une ceinture tissée de fougère de mai, faite en tresses. A l'endroit du cœur, était attachée sur sa robe une chauve-souris à demi morte, et autour du col un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses, dont chacune portait le caractère de la planète qui la dominait. Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase fait en triangle, plein de rosée, et de la droite une houssine de sureau en sève, dont l'un des bouts étant ferré d'un mélange de tous les métaux, l'autre servait de manche à un petit encensoir, il baisa le pied de sa grotte; puis, après s'être déchaussé, et arraché en grommelant certains mots du creux de sa poitrine, il aborda le couvert d'un vieux chêne, à reculons, à quatre pas duquel il creusa trois cercles (1) l'un dans l'autre, et la terre, obéissant aux ordres du négromancien, prenait elle-même, en frémissant, les figures qu'il voulait y tracer. Il y grava les noms des intelligences, tant du siècle que de l'année, de la saison, du mois, de la semaine, du jour et de l'heure; de même ceux de leurs rois avec leurs chiffres différents, chacun en sa place propre, et les encensa tous chacun avec leurs cérémonies particulières. Ceci achevé, il posa son vase au milieu des cercles, le découvrit, mit le bout pointu de sa

(1) Cercles.

baguette entre ses dents, se coucha la face tournée vers l'Orient, puis il s'endormit. Environ au milieu de son sommeil, j'aperçus tomber dans le vase cinq graines de fougère. Il les prit toutes, quand il fut éveillé, en mit deux dans ses oreilles, une dans sa bouche, l'autre qu'il replongea dans l'eau, et la cinquième il la jeta hors des cercles. Mais à peine celle-là fut-elle partie de sa main que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure, tant d'insectes que de parfaits. Il toucha de sa baguette un chat-huant, un renard et une taupe, qui aussitôt entrèrent dans les cernes, enjetant un formidable cri. Avec un couteau d'airain, il leur fendit l'estomac ; puis, leur ayant arraché le cœur, et enveloppé chacun dans trois feuilles de laurier, il les avala. Il sépara le foie, qu'il épreignit dans un vaisseau de figure hexagone. Cela fini, il recommença les suffumigations ; il mêla la rosée et le sang dans un bassin, y trempa un gant de parchemin vierge, qu'il mit à sa main droite, et, après quatre ou cinq hurlemens horribles, il ferma les yeux et commença les invocations.

Il ne remuait presque point les lèvres ; j'entendais néanmoins dans sa gorge un brouissement, comme de plusieurs voix entremêlées. Il fut élevé de terre à la hauteur d'une palme, et, de fois à autre, il attachait fort attentivement la vue sur l'ongle indice de sa main gauche. Il avait le visage enflammé, et se tourmentait fort. Ensuite de plusieurs contorsions épouvantables, il chut en gémissant sur ses genoux ; mais, aussitôt qu'il eut articulé trois paroles d'une certaine oraison, devenu plus fort qu'un homme, il soutint sans vaciller les monstrueuses secousses d'un vent épouvantable qui soufflait contre lui, tantôt par bouffées, tantôt par tourbillons ; ce vent semblait tâcher à le faire sortir des cernes. Après ce signe, les trois ronds tournèrent sous lui. Cet autre fut suivi d'une grêle rouge comme du sang, et celui-ci fit encore place à un quatrième beaucoup

plus effroyable. C'était un torrent de feu, qui brouissait en tournant et se divisait par globes, dont chacun se fendait en éclats avec un grand coup de tonnerre.

Il fut le dernier, car une belle lumière blanche et claire dissipa ces tristes météores. Tout au milieu, parut un jeune homme, la jambe droite sur un aigle, l'autre sur un lynx, qui donna au magicien trois fioles pleines de je ne sais quelle liqueur. Le magicien lui présenta trois cheveux, l'un pris au devant de sa tête, les deux autres aux tempes ; il fut frappé sur l'épaule, d'un petit bâton que tenait le fantôme, et puis tout disparut. Ce fut alors que les étoiles, blémies à la venue du soleil, s'unirent à la couleur des cieux. Je m'allais remettre en chemin pour trouver mon village, mais, sur ces entrefaites, le sorcier, m'ayant envisagé, s'approcha du lieu où j'étais. Encore qu'il cheminât à pas lents, il fut plus tôt à moi que je ne l'aperçus bouger. Il étendit sous ma main une main si froide que la mienne en demeura fort longtemps engourdie. Il n'ouvrit ni la bouche ni les yeux, et dans ce profond silence, il me conduisit à travers des masures, sous les effroyables ruines d'un vieux château déshabité, où les siècles depuis mille ans travaillaient à mettre les chambres dans les caves.

Aussitôt que nous fûmes entrés : « Vante-toi, me dit-il, en se tournant vers moi, d'avoir contemplé face à face le sorcier Agrippa, et dont l'âme, par métempsychose, est celle qui jadis animait le savant Zoroastre, prince des Bactriens. Depuis près d'un siècle que je disparus d'entre les hommes, je me conservé ici par le moyen de l'or potable, dans une santé qu'aucune maladie n'a jamais interrompue. De vingt ans en vingt ans, j'avale une prise de cette médecine universelle, qui me rajeunit, restituant à mon corps ce qu'il a perdu de ses forces. Si tu as considéré trois fioles que m'a présentées le roi des Démons ignés, la première en est pleine ; la seconde, de poudre de projection, et le troisième, d'huile de talc. Au reste, tu

m'es bien obligé, puisque, entre tous les mortels, je t'ai choisi pour assister à des mystères que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans. C'est par mes charmes que sont envoyées, quand il me plaît, les stérilités ou les abondances. Je suscite les guerres, en les allumant entre les génies qui gouvernent les rois. J'enseigne aux bergers la patenôtre du loup. J'apprends aux devins la façon de tourner le sas. Je fais courir les ardents sur les marais et sur les fleuves, pour noyer les voyageurs. J'excite les fées à danser au clair de la lune. Je pousse les joueurs à chercher le trèfle à quatre, sous les gibets. J'envoie à minuit les esprits hors du cimetière, entortillés d'un drap, demander à leurs héritiers l'accomplissement des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je commande aux démons d'habiter les châteaux abandonnés, d'égorger les passants qui y viendront loger, jusqu'à ce que quelque résolu les contraigne de lui montrer le trésor. Je fais trouver des mains de gloire aux misérables que je veux enrichir. Je fais brûler, aux voleurs, des chandelles de graisse de pendu, pour endormir les hôtes, pendant qu'ils exécutent leurs vols. Je donne la pistole volante, qui vient ressauter dans la poche, quand on l'a employée. Je donne aux laquais ces bagues, qui les font aller et revenir de Paris à Orléans en un jour. Je fais tout renverser dans une maison, par des Esprits, qui font culbuter les bouteilles, les verres, les plats, quoique rien ne casse, rien ne se répande, et qu'on ne voie personne. Je montre aux vieilles à guérir la fièvre avec des paroles. Je réveille les villageois, la veille de Saint-Jean, pour cueillir son herbe à jeun et sans parler. J'enseigne aux sorciers à devenir loups-garous. Je les force à manger les enfants sur le chemin, et puis les abandonne, quand, quelque cavalier leur coupant une patte (qui se trouve la main d'un homme), ils sont reconnus et mis au pouvoir de la justice. J'envoie aux personnes affligées un grand Homme noir, qui promet de les faire riches, s'ils se veulent donner à lui.

J'aveugle ceux qui prennent des cédules, en sorte que, quand ils demandent trente ans de terme, je leurs fais voir le 3 devant le zéro, que j'ai mis après. Je tors le col à ceux qui, lisant dans le grimoire sans le savoir, me font venir et ne me donnent rien. Je m'en retourne paisiblement d'avec ceux qui, m'ayant appelé, me donnent seulement une savate, un cheveu, ou une paille. J'emporte, des églises qu'on dédie, les pierres qui n'ont pas été payées. Je ne fais paraître, aux principales ennuités qui rencontrent les sorciers allant au sabbat, qu'une troupe de chats, dont le prince est Marcou. J'envoie tous les confédérés à l'offrande, et leur présente à baiser le cul du Bouc, assis dessus une escabelle. Je les traite splendidement, mais avec des viandes sans sel. Je fais tout évanouir, si quelque étranger, ignorant des coutumes, fait la bénédiction ; et je le laisse dans un désert, au milieu des épines, à trois cents lieues de son pays. Je fais trouver, dans le lit des ribauds, aux femmes, des incubes ; aux hommes, des succubes. J'envoie dormir le cauchemar, en forme d'une longue pièce de marbre, avec ceux qui ne se sont pas signés en se couchant. J'enseigne aux négromanciens à se défaire de leurs ennemis, faisant une image de cire, et la piquant ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original ce qu'ils font souffrir à la copie. J'ôte, sur les sorciers, le sentiment aux endroits où le bélier les a marqués de son sceau. J'imprime une vertu secrète à *Nolite fieri*, quand il est récité à rebours, qui empêche que le beurre ne se fasse. J'instruis les paysans à mettre, sous le seuil de la bergerie qu'ils veulent ruiner, une toupe (1) de cheveux, ou un crapaud, avec maudissons, pour faire mourir étiques les moutons qui passent dessus. Je montre aux bergers à nouer l'éguillette le jour des noces, lorsque le prêtre dit *Conjungo vos*. Je donne de l'argent, qui se trouve, après, des feuilles de chêne. Je prête aux magiciens un démon fami-

(1) Touffe.

lier, qui les accompagne, et leur défend de rien entreprendre sans le congé de maître Martinet. J'enseigne, pour rompre le sort d'une personne charmée, à faire pétrir le gâteau triangulaire de Saint-Loup, et le donner, par aumône, au premier pauvre qu'il trouvera. Je guéris les malades du loup-garou, leur donnant un coup de fourche, justement entre les deux yeux. Je fais sentir les coups aux sorciers, pourvu qu'on les batte avec un bâton de sureau. Je délire le Moine Bourru aux avents de Noël : je lui commande de rouler comme un tonneau, ou traîner à minuit des chaînes dans les rues, afin de tordre le cou à ceux qui mettront la tête aux fenêtres. J'enseigne la composition des brevets, des sorts, des charmes, des sigilles, destalismans, des miroirs magiques, et des figures constellées. Je leur apprends à trouver le gui de l'an neuf, l'herbe de fourvoisement (1), les gamahés (2), l'emplâtre magnétique. J'envoie le gobelin, la Mule ferrée, le Filourdi, le roi Hugon, le Connétable, les hommes noirs, les femmes blanches, les lemures, les farfadets, les larves, les lamies, les ombres, les mânes, les spectres, les fantômes ; enfin, je suis le diable Vauvert, le Juif Errant, et le Grand Veneur de la forêt de Fontainebleau. »

Avec ces dernières paroles, le magicien disparut, les couleurs des objets s'éloignèrent, une large et noire fumée couvrit la face du climat, et je me trouvai sur mon lit, le cœur encore tout palpitant, et le corps tout froissé du travail de l'âme ; mais avec une si grande lassitude qu'alors que je m'en souviens je ne crois pas avoir la force d'écrire au bas de ma lettre : Je suis,

Monsieur,

Votre serviteur.

(1) Herbe magique qui a la propriété d'égarer les gens qui la portent sur eux (LACR.).

(2) Pierres magiques, portant des figures et des signes naturels (LACR.).

II

CONTRE LES SORCIERS

Monsieur,

En bonne foi, ma dernière lettre ne vous a-t-elle point épouvanté? Quoi que vous en disiez, je pense que le grand Homme noir aura pu faire quelque émotion, sinon dans votre âme, au moins dans quelqu'un de vos sens. Voilà ce que c'est de m'avoir autrefois voulu faire peur des Esprits: ils ont eu leur revanche, et je me suis vengé malicieusement de l'importunité, dont tant de fois j'ai été persécuté, de reconnaître les vérités de la magie. Je suis pourtant fâché de la fièvre, qu'on m'a écrit que cet horrible tableau vous a causée; mais, pour effacer ma faute, je le veux effacer à son tour, et vous faire voir, sur la même toile, la tromperie de ses couleurs, de ses traits, et de ses ombres.

Imaginez-vous donc qu'encore que par tout le monde on ait tant brûlé de sorciers, convaincus d'avoir fait pacte avec le diable; que tant de misérables aient avoué sur le bûcher d'avoir été au sabbat, et que même quelques-uns, dans l'interrogatoire, aient confessé aux juges qu'ils avaient mangé à leurs festins des enfants, qu'on a, depuis la mort des condamnés, trouvés pleins de vie, et qui ne savaient ce qu'on leur voulait dire, quand on leur en parlait; on ne doit pas croire toutes choses, parce qu'un homme peut dire toutes choses; car, quand même, par une permission particulière de Dieu, une âme pourrait revenir sur la terre, demander à quelqu'un le secours de ses prières, est-ce à dire que des Esprits ou des Intelligences, s'il y en a, soient si badines que de s'obliger aux quintes écervelées d'un villageois ignorant; d'apparaître à chaque bout de champ, selon que l'humeur noire sera plus ou moins forte dans la tête mal timbrée d'un ridicule berger; venir au leurre, comme un faucon, sur le poing du giboyeur

qui le réclame, et, selon le caprice de ce maraud, danser la guimbarde ou les matassins ? Non, je ne crois point de sorciers, encore que plusieurs grands personnages n'aient pas été de mon avis, et je ne défère à l'autorité de personne, si elle n'est accompagnée de raison, ou si elle ne vient de Dieu, Dieu qui tout seul doit être cru de ce qu'il dit, à cause qu'il le dit. Ni le nom d'Aristote plus savant que moi, ni celui de Platon, ni celui de Socrate, ne me persuadent point, si mon jugement n'est convaincu, par raison, de ce qu'ils disent. La raison seule est ma reine, à qui je donne volontairement les mains ; et puis, je sais par expérience que les esprits les plus sublimes ont chopé le plus lourdement : comme ils tombent de plus haut, ils font de plus grandes chutes ; enfin nos pères se sont trompés jadis, leurs neveux se trompent maintenant, les nôtres se tromperont quelque jour.

N'embrassons donc point une opinion, à cause que beaucoup la tiennent, ou parce que c'est la pensée d'un grand philosophe ; mais seulement à cause que nous voyons plus d'apparence qu'il soit ainsi, que d'être autrement. Pour moi, je me moque des pédants qui n'ont point de plus forts arguments pour prouver ce qu'ils disent, sinon d'alléguer que c'est une maxime, comme si leurs maximes étaient bien plus certaines que leurs autres propositions. Je les en croirai pourtant, s'ils me montrent une philosophie, dont les principes ne puissent être révoqués en doute, desquels toute la nature soit d'accord, ou qui nous aient été révélés d'en haut ; autrement, je m'en moque, car il est aisé de prouver tout ce qu'on veut, quand on ajuste les principes aux opinions, et non pas les opinions aux principes. Outre cela, quand il serait juste de déférer à l'autorité de ces grands hommes, et quand je serais contraint d'avouer que les premiers philosophes ont établi ces principes, je les forcerais bien d'avouer à leur tour que ces anciens-là, non plus que nous,

n'ont pas toujours écrit ce qu'ils ont cru. Souvent les lois et la religion de leur pays les ont contraints d'accommoder leurs préceptes à l'intérêt et au besoin de la politique. C'est pourquoi on ne doit croire d'un homme que ce qui est humain, c'est-à-dire, possible et ordinaire; enfin, je n'admets point de sorciers, à moins qu'on ne me le prouve.

Si quelqu'un, par des raisonnements plus forts et plus pressants que les miens me le peut démontrer, ne doutez point que je ne lui dise : « Soyez, Monsieur, le bienvenu; c'est vous que j'attendais, je renonce à mes opinions, et j'embrasse les vôtres! » Autrement, qu'aurait l'habile pardessus le sot, s'il pensait ce que pense le sot? Il doit suffire au peuple qu'une grande âme fasse semblant d'acquiescer aux sentiments du plus grand nombre pour ne pas résister au torrent, sans entreprendre de donner des menottes à sa raison; au contraire, un philosophe doit juger le vulgaire, et non pas juger comme le vulgaire. Je ne suis point pourtant si déraisonnable qu'après m'être soustrait à la tyrannie de l'autorité, je veuille établir la mienne sans preuve; c'est pourquoi vous trouverez bon que je vous apprenne les motifs que j'ai eu de douter de tant d'effets étranges qu'on raconte des Esprits; il me semble avoir observé beaucoup de choses bien considérables pour me débarrasser de cette chimère.

Premièrement, on ne m'a jamais récité aucune histoire de sorciers, que je n'aie pris garde qu'elle était ordinairement arrivée à trois ou quatre cents lieues de là. Cet éloignement me fit soupçonner qu'on avait voulu dérober aux curieux l'envie et le pouvoir de s'en informer. Joignez à cela que cette bande d'hommes habillés en chats s'est trouvée au milieu de la campagne, sans témoins. La foi d'une personne seule doit être suspecte en chose si miraculeuse; près d'un village, il en a été plus facile de tromper des idiots. C'était une pauvre vieille, elle était pauvre; la nécessité l'a pu contraindre à mentir pour de

l'argent; elle était vieille : l'âge affaiblit la raison ; l'âge rend babillard ; elle a inventé ce conte pour entretenir ses voisines ; l'âge affaiblit la vue ; elle a pris un lièvre pour un chat ; l'âge rend timide : elle en a cru voir cinquante au lieu d'un. Car, enfin, il est plus facile qu'une de ces choses soit arrivée, qu'on voit tous les jours arriver, qu'une aventure, surnaturelle, sans raison et sans exemple.

Mais, de grâce, examinons ces sorciers pris : vous trouverez que c'est un paysan fort grossier, qui n'a pas l'esprit de se démêler des filets dont on l'embarrasse ; à qui la grandeur du péril assomme l'entendement, en telle sorte qu'il n'a plus l'âme assez présente pour se justifier ; qui n'oserait même répondre pertinemment, de peur de donner à conclure aux préoccupés que c'est le diable qui parle par sa bouche. Si cependant il ne dit mot, chacun crie qu'il est convaincu de sa conscience, et aussitôt le voilà jeté au feu. Mais le diable est-il si fou, lui qui a bien pu autrefois le changer en chat, de ne le pas maintenant changer en mouche, afin qu'il s'envole ? Les sorciers, disent-ils, n'ont aucune puissance, dès qu'ils sont entre les mains de la justice. Oh ! par ma foi ! cela est bien trouvé ; donc, Maître Jean Guillot, de qui le père a volé les biens de son pupille, s'est acquis par le moyen de vingt mille écus dérobés, que lui coûta son office de juge, le pouvoir de commander aux diables. Vraiment, les diables portent grand respect aux larrons. Mais ces diables au moins devaient éloigner ce pauvre malheureux, leur très humble serviteur, quand ils surent qu'on était en campagne pour le prendre : car, ce n'est pas donner courage à personne de le servir, d'abandonner ainsi les siens ; pour des natures qui ne sont qu'esprits, elles font de grands pas de clerc.

J'ai aussi remarqué que tous ces magiciens prétendus sont gueux comme des Diogènes. O Ciel ! est-il donc vrai-

semblable qu'un homme s'exposât à brûler éternellement, sous l'espérance de demeurer pauvre, haï, affamé, et en crainte continuelle de se voir griller en place publique? Satan lui donnerait, non des feuilles de chêne, mais des pistoles de poids, pour acheter des charges qui le mettraient à couvert de la justice. Mais vous verrez que les démons de ce temps-ci sont extrêmement niais, et qu'ils n'ont pas l'esprit d'imaginer tant de finesses. Ce malotru berger, que vous tenez dans vos prisons, à la veille d'être bouilli, sur quelles convictions le condamnez-vous? On l'a surpris, récitant la patenôte du loup. Ah! de grâce, qu'il la répète; vous n'y remarquerez que de grandes sottises, et moins de mal qu'il n'y en a dedans une mort-diable (1), pour laquelle cependant on ne fait mourir personne. Outre cela, dit-on, il a ensorcelé des troupeaux. Ou ce fut par paroles, ou par la vertu cachée de quelques poisons naturels. Par paroles, je ne crois pas que les vingt-quatre lettres de l'alphabet couvent dans la grammaire la malignité occulte d'un venin si présent, ni que d'ouvrir la bouche, serrer les dents, appuyer la langue au palais, de telle ou telle façon, ait la force d'empester les moutons, ou de les guérir; car, si vous répondez que c'est à cause du pacte, je n'ai point encore lu, dans la chronologie, le temps auquel le diable accorda avec le genre humain, que, quand on articulerait de certains mots qui doivent avoir été spécifiés au contrat, il tuerait; qu'à d'autres il guérirait, et qu'à d'autres il viendrait nous parler; et je veux qu'il en eût passé le concordat avec un particulier, ce particulier-là n'aurait pas le consentement de tous les hommes, pour nous obliger à cet accord. A quelques syllabes toutefois, qu'un lourdaud sans y penser aura proférées, il avolera incontinent pour l'effrayer, et ne rendra pas la moindre visite à une personne puissante, dépravée, illustre, spirituelle, qui se donne à

(1) Phylactère, amulette préservatrice contre le diable (Lacr.).

lui de tout son cœur, et qui, par son exemple, serait cause de la perte de cent mille âmes!

Vous m'avouerez peut-être que les paroles magiques n'ont aucun pouvoir, mais qu'elles couvrent sous des mots barbares la maligne vertu des simples, dont tous les enchanteurs empoisonnent le bétail? Eh bien, pourquoi donc ne les faites-vous mourir en qualité d'empoisonneurs et non pas de sorciers? Ils confessent, répliquez-vous, d'avoir été au sabbat, d'avoir envoyé des diables dans le corps de quelques personnes, qui se sont trouvées démoniaques. Pour les voyages du sabbat, voici ma créance : c'est qu'avec des huiles assoupissantes, dont ils se graissent, comme alors qu'ils veillent, ils se figurent être bientôt emportés à califourchon sur un balai par la cheminée, dans une salle où l'on doit festiner danser, faire l'amour, baiser le cul au bouc. L'imagination, fortement frappée de ces fantômes, leur représente dans le sommeil ces mêmes choses, comme un balai entre les jambes, une campagne qu'ils passent en volant, un bouc, un festin, des dames; c'est pourquoi, quand ils se réveillent, ils croient avoir vu ce qu'ils ont songé.

Quant à ce qui concerne la possession, je vous en dirai aussi ma pensée, avec la même franchise. Je trouve, en premier lieu, qu'il se rencontre dix mille femmes pour un homme. Le diable serait-il un ribaud, de chercher avec tant d'ardeur l'accouplement des femmes? Non, non, mais j'en devine la cause : une femme a l'esprit plus léger qu'un homme, et plus hardi, par conséquent, à résoudre des comédies de cette nature; elle espère que, pour peu de latin qu'elle écorchera, pour peu qu'elle fera de grimaces, de sauts, de caprioles et de postures, on les croira toujours beaucoup au-dessus de la pudeur et de la force d'une fille; et, enfin, elle pense être si forte de sa faiblesse que, l'imposture étant découverte, on attribuera ses extravagances à quelques suffocations de matrice, ou qu'au pis aller on

pardonnera à l'infirmité de son sexe. Vous répondrez peut-être que, pour y en avoir de fourbes, cela ne conclut rien contre celles qui sont véritablement possédées. Mais si c'est là votre nœud gordien, j'en serai bientôt l'Alexandre.

Examinons donc, sans qu'il nous importe de choquer les opinions du vulgaire, s'il y a autrefois eu des démoniaques, et s'il y en a aujourd'hui. Qu'il y en ait eu autrefois, je n'en doute point, puisque les Livres sacrés assurent qu'une Chaldéenne, par art magique, envoya un démon dans le cadavre du prophète Samuel, et le fit parler; que David conjurait avec sa harpe celui dont Saül était obsédé; et que notre Sauveur Jésus-Christ chassa les diables des corps de certains Hébreux, et les envoya dans des corps de pourceaux. Mais nous sommes obligés de croire que l'empire du diable cessa quand Dieu vint au monde; que les oracles furent étouffés sous le berceau du Messie, et que Satan perdit la parole en Béthléem, l'influence altérée de l'étoile des trois Rois lui ayant sans doute causé la pépie.

C'est pourquoi je me moque de tous les énergumènes d'aujourd'hui, et m'en moquerai jusqu'à ce que l'Eglise me commande de les croire; car, de m'imaginer que cette pénitente de Goffridi (1), cette religieuse de Loudun, cette fille d'Evreux (2) soient endiablées, parce qu'elles font des culbutes, des grimaces et des gambades; Scaramouche, Colle et Cardelin les mettront à *quia*. Comment? elles ne savent pas seulement parler latin! Lucifer

(1) Louis Goffridi, ou Gaufridis, curé de l'église des Acoules, à Marseille, fut brûlé comme sorcier en 1611, pour avoir séduit, par l'intermédiaire du diable, auquel il s'était donné, une fille de seize ans, sa pénitente, nommée Madeleine de Mandols. Le parlement d'Aix l'avait condamné pour crimes de magie, de sorcellerie et d'impiété (LACROIX).

(2) La possession de cette religieuse, nommée Madeleine Bavent, était un fait plus récent encore, qui avait eu lieu dans le couvent de Saint-Louis de Louviers. Mathurin Picard, curé du Mesnil-Jourdain, et son complice Thomas Boullé, accusés d'avoir ensorcelé cette religieuse et ses compagnes, furent condamnés au bûcher avec elle, par arrêt du parlement de Rouen du 23 août 1647 (L.).

a bien peu de soin de ses diables, de ne pas les envoyer au collège. Quelques-unes répondent assez pertinemment, quand l'exorciste déclame une oraison de bréviaire, dont en quelque façon elles écorchent le sens, à force de le réciter; à moins que cela, vous les voyez contrefaire les enragées, feindre, à tout ce qu'on leur prêche, une distraction d'esprit perpétuelle; cependant j'en ai surpris d'attentives à guetter au passage quelque verset de leur office pour répondre à propos, comme ceux qui veulent chanter à vêpres, et ne le savent pas, attendent à l'affût le *Gloria Patri*, etc., pour s'y égosiller.

Ce que je trouve encore de bien divertissant sont les méprises, où elles s'embarrassent, quand il faut obéir ou n'obéir pas. Le conjurateur commandait à une de baiser la terre toutes les fois qu'il articulerait le sacré nom de Dieu : ce diable d'obéissance le faisait fort dévotement; mais, comme il vint encore un coup à lui ordonner la même chose en autres termes que ceux dont il usait ordinairement, car il lui commanda par le Fils coéternel du Souverain Etre, ce novice démoniaque, qui n'était pas théologien, demeura plat, rougit, et se jeta aux injures, jusqu'à ce que, l'exorciste l'ayant apaisé par des mots plus ordinaires, il se remit à raisonner. J'observe, outre cela, que, selon que le prêtre haussait sa voix, le diable augmentait sa colère, bien souvent à des paroles de nul poids, à cause qu'il les avait prononcées avec plus d'éclat, et qu'au contraire il avalait, doux comme lait, des exorcismes qui faisaient trembler, à cause qu'étant las de crier ils les avait prononcés d'une voix basse.

Mais ce fut bien pis quelque temps après, quand un abbé les conjura : elles n'étaient point faites à son style, et cela fut cause que celles qui voulurent répondre répondirent si fort à contre-sens que ces pauvres diables, au front de qui restait encore quelque pudeur, devinrent tout honteux, et depuis, en toute la journée, il ne fut pas possible de tirer

un méchant mot de leur bouche. Ils crièrent, à la vérité, fort longtemps qu'ils sentaient là des incroyables ; qu'à cause d'eux ils ne voulaient rien faire de miraculeux, de peur de les convertir. Mais la feinte me sembla bien grossière ; car s'il était vrai, pourquoi les en avertir ? Ils devaient, au contraire, pour nous endurcir en notre incrédulité, se cacher dans ce corps, et ne pas faire des choses qui pussent nous désaveugler. Vous répondez que Dieu les force à cela pour manifester la foi. Oui, mais je ne suis point convaincu, ni obligé de croire que ce soit le diable qui fasse toutes ces singeries, puisqu'un homme les peut faire naturellement. De se contourner le visage vers les épaules : je l'ai vu pratiquer aux Bohémiens. De sauter : qui ne le fait point, hors les paralytiques ? De jurer : il ne s'en rencontre que trop ! De marquer sur la peau certains caractères : ou des os ou des pierres colorent ainsi sans prodige notre chair.

Si les diables sont forcés, comme vous dites, de faire des miracles afin de nous illuminer, qu'ils en fassent de convaincants : qu'ils prennent les tours de Notre-Dame de Paris, où il y a tant d'incroyables, et les portent sans fraction dans la campagne Saint-Denis danser une sarabande espagnole. Alors nous serons convaincus.

J'ai pris garde encore que le diable, qu'on dit être si médisant, n'induit jamais ces personnes démoniaques, au milieu de leurs grandes fougues à médire l'une de l'autre : au contraire, elles s'entreprennent en très grand respect, et n'ont garde d'agir autrement, parce que la première offensée découvrirait le mystère. Pourquoi, mon révérend Père, n'instruit-on votre procès, en conséquence des crimes dont le diable vous accuse ? Le diable, dites-vous, est père de mensonge. Pourquoi donc, l'autre jour, fîtes-vous brûler ce magicien, qui ne fut accusé que par le diable ? Car je répons comme vous : « Le diable est père de mensonge. » Avouez, avouez, mon Révérendissime, que le diable dit vrai, ou faux, selon qu'il est utile à votre malicieuse paternité.

Mais, bons Dieux ! je vois tressaillir ce diable, quand on lui jette de l'eau bénite ; est-ce donc une chose si sainte, qu'il ne la puisse souffrir sans horreur ? Certes, cela fait que je m'étonne qu'il ait osé s'enfermer dans un corps humain, que Dieu a fait à son image, capable de la vision du Très-Haut, reconnu son enfant par la régénération baptismale, marqué des saintes huiles, le temple du Saint-Esprit, et le tabernacle de la sainte hostie. Comment a-t-il eu l'impudence d'entrer dans un lieu qui lui doit être bien plus vénérable que de l'eau, sur laquelle on a simplement récité quelques prières ? Mais nous en aurons bonne issue ; je vois le démoniaque qui se tempête fort à la vue d'une croix qu'on lui présente. O monsieur l'exorciste, que vous êtes bon ! Ne savez-vous pas qu'il n'y a aucun endroit dans la nature, où il n'y ait des croix, puisque, par toute la matière, il y a longueur et largeur, et que la croix n'est autre chose qu'une longueur considérée avec une largeur. Qu'ainsi ne soit, cette croix que vous tenez, n'est pas une croix, à cause qu'elle est d'ébène ; cette autre n'est pas une croix, à cause qu'elle est d'argent ; mais l'une et l'autre sont des croix, à cause que, sur une longueur, on a mis une largeur qui la traverse. Si donc cette énergomène a cent mille longueurs et cent mille largeurs, qui sont autant de croix, pourquoi lui en présenter de nouvelles ? Cependant vous voyez cette femme, qui, pour en avoir approché les lèvres par force, contrefait l'interdite. O quelle piperie ! Prenez, prenez une bonne poignée de verges, et me la fouettez en ami ; car je vous engage ma parole que, si on condamnait d'être jetés à l'eau tous les énergomènes, que cent coups d'étrivières par jour n'auraient pu guérir, il ne s'en noierait point.

Ce n'est pas, comme je vous ai dit, que je doute de la puissance du créateur sur ses créatures ; mais à moins d'être convaincu par l'autorité de l'Eglise, à qui nous devons donner aveuglément les mains, je nommerai tous ces grands

effets de magie, la gazette des sots, ou le credo de ceux qui ont trop de foi. Je m'aperçois que ma lettre est un peu trop longue. C'est le sujet qui m'a poussé au delà de mon dessein; mais vous pardonnerez cette importunité à une personne qui fait vœu d'être, jusqu'à la mort, de vous et de vos contes d'esprit,

Monsieur.

Le serviteur très humble.

III

CONTRE UN POLTRON

Monsieur,

Je sais que vous êtes trop sage pour conseiller jamais un duel; c'est pourquoi je vous demande votre avis sur celui que j'ai résolu de faire; car enfin, comme vous savez, l'honneur sali ne se lave qu'avec du sang. Hier, je fus appelé *sot*, et l'on s'émancipa de me donner un soufflet en ma présence. Il est vrai que ce fut en une compagnie fort honorable. Certains, stupides en matière de démêlés, disent qu'il faut que je périsse ou que je me venge. Vous, Monsieur, dites-moi, vous, mon plus cher ami, et que j'estime trop sage pour m'exciter à aucune action cruelle: ne suis-je pas assez maltraité de la langue et de la main de ce poltron, sans irriter encore son épée? Car, quoique je sois marri d'être appelé *sot*, je serais bien plus fâché qu'on me reprochât d'être défunt. Si j'étais enfermé dans un sépulcre, il pourrait, à son aise et en sûreté, mal parler de mon courage. Ne ferais-je donc pas mieux de demeurer au monde, afin d'être toujours présent pour le châtier, quand sa témérité m'en donnera sujet? Infailliblement, ceux qui me conseillent la tragédie ne jugent pas que, si j'en suis la catastrophe, il se moquera de ma valeur; si je le tue, on croira que je l'ai chassé du monde, parce que je n'osais y

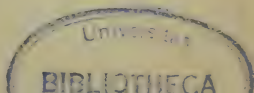
demeurer, tant qu'il y serait ; si je lui ôte la rapière, on dira que j'appréhendais qu'il demeurât armé ; si nous demeurons égaux, à quoi bon se mettre au hasard du plus grand de tous les malheurs, qui est la mort, pour ne rien décider ? Et puis, quand j'aurais lettre du Dieu Mars, de sortir de ce combat à mon honneur, il pourrait au moins se vanter de m'avoir contraint à commettre une insigne folie.

Non, non, je ne dégaîne point ; c'est craindre son ennemi, de vouloir, par le moyen de la mort, ou l'éloigner de soi, ou s'éloigner de lui. Pour moi, je n'appréhende pas qu'il soit où je serai. Il tient à gloire de n'avoir jamais redouté les Parques ; s'il veut que je le croie, qu'il se tue ! J'irai consulter tous les sages pendant soixante ou quatre-vingts ans, pour savoir s'il a bien fait ; et si l'on me répond que oui, alors je tâcherai d'en vivre encore autant pour faire le reste de mes jours pénitence de ma poltronnerie. Vous trouverez peut-être ce procédé fort étrange dans un homme de cœur comme moi ? Mais, Monsieur, à parler franc, je trouve que j'aime mieux me tenir à ma carte que de me mettre au hasard, en les brouillant, d'en avoir une pire. Ce monsieur le matamore veut peut-être mourir bientôt, afin d'en être quitte de bonne heure ; mais, moi, qui suis plus généreux, je tâche de vivre plus longtemps, au risque d'être longtemps en état de pouvoir mourir. Pense-t-il se rendre plus recommandable, pour témoigner qu'il s'ennuie de ne pas retourner à la nuit de sa première maison ? Est-ce qu'il a peur du soleil ? Hélas ! le pauvre buffle, s'il savait quelle vilaine chose c'est que d'être trépassé, rien ne le presserait. Un homme ne fait rien d'illustre, qui devant trente ans met sa vie en danger, parce qu'il expose ce qu'il ne connaît pas ; mais, lorsqu'il la hasarde depuis cet âge-là, je soutiens qu'il est enragé de la risquer, l'ayant connue. Quant à moi, je trouve le jour très beau, et je n'aime point à dormir sous terre, à cause qu'on n'y voit goutte. Qu'il ne s'enfle point pourtant de ce refus, car je veux bien

qu'il sache que je sais une botte à tuer même un géant charmé, et qu'à cause de cela je ne veux point me battre, de peur qu'on ne l'apprenne.

Il y a encore cent autres raisons qui me font abhorrer le duel. Moi, j'irais sur le pré, et là, fauché parmi l'herbe, m'embarquer possible pour l'autre monde! Hélas! mes créanciers n'attendent que cela pour m'accuser de banqueroute! Mais penserait-il même m'avoir mis à jubé quand il m'aurait ôté la vie? Au contraire, j'en deviendrais plus terrible, et je suis assuré qu'il ne pourrait me regarder quinze jours après, sans que je lui fisse peur. S'il aspire à la gloire de m'avoir égorgé, pourvu que je me porte bien, je lui permets de se vanter partout d'être mon bourreau; aussi bien, quand il m'aurait tué, la gloire ne serait pas grande; une poignée de ciguë en ferait bien autant. Il va s'imaginer peut-être que la nature m'a fort mal traité, en me refusant du courage; mais, qu'il apprenne que la nature ne saurait nous jouer un plus vilain trait que de se servir contre nous de celui du sort; que la moindre puce en vie vaut mieux que le grand Alexandre décédé; et qu'enfin je me sens indigne d'obliger des torches bénites à pleurer sur mes armoiries. J'aime véritablement qu'on me flatte de toutes les qualités d'un bel esprit, hormis de celle d'heureuse mémoire, qui m'est insupportable, et pour cause. Une autre raison me défend encore les batailles. J'ai composé mon épitaphe, dont la pointe est fort bonne, pourvu que je vive cent ans; et j'en ruinerais la rencontre heureuse, si je me hasardais à mourir plus jeune. Ajoutez à cela que j'abhorre sur toutes choses les maladies, et qu'il n'y a rien plus nuisible à la santé que la mort. Ne vaut-il donc pas mieux s'encourager à devenir poltron que de se rendre la cause de tant de désastres?

Ainsi, forts de notre faiblesse, on ne nous verra jamais ni pâlir, ni trembler, que d'appréhension d'avoir trop de cœur. Et toi, ô salutaire poltronnerie! je te voue un autel,



et je promets de te servir avec un culte si dévot que, pour commencer dès aujourd'hui, je dédie cette épître au lâche le plus confirmé de tes enfants, de peur que quelque brave, à qui je l'eusse envoyée, ne se fût imaginé que j'étais homme à le servir, pour ces quatre méchants mots qu'on est obligé d'écrire à la fin de toutes les lettres : Je suis,

Monsieur,

Votre serviteur.

IV

APOTHÉOSE D'UN ECCLÉSIASTIQUE BOUFFON (1)

Messire Jean,

Je m'étonne fort que, sur la chaire de vérité, vous dressiez un théâtre de charlatan ; qu'au lieu de prêcher l'évangile à vos paroissiens, vous repaissiez leurs oreilles de cent contes pour rire ; que vous ayez l'insolence de réciter des choses que Trivelin rougirait, sous son masque, de prononcer ; que, profanant la dignité de votre caractère, vous décriviez les plus sales plaisirs de la débauche, sous ombre de les reprendre, avec des circonstances si particulières que vous nous faites souvenir (quelle abomination !) des sacrifices qu'autrefois on faisait à Priape, de qui le prêtre était le maquereau.

Certes, messire Jean, vous devriez exercer votre charge avec moins de scandale, quand vous ne lui auriez aucune autre obligation que celle de vous avoir appelé du fumier, où l'on vous a vu naître, à l'état ecclésiastique ; car, si vous n'avez pas assez de force pour résister à votre bouffon d'ascendant, du moins dissimulez, et, quand votre devoir vous obligera d'annoncer l'évangile, faites semblant de le croire. Permettez que nous puissions nous tromper, et

(1) Titre donné par le Ms. Les imprimés portent simplement : *A messire Jean.*

nous crever les yeux de la raison, pour ne pas voir que vous sentez le fagot; et, puisqu'en dépit du loup-garou, vous êtes résolu de débiter nos mystères comme une farce, ne faites donc pas sonner les cloches pour appeler le monde à votre sermon : descendez de la chaire de vérité et montez sur une borne au coin du carrefour; servez-vous d'un tambourin de Biscaye; mettez gambader sur vos épaules une guenon; puis, pour achever la momerie en toutes ses mesures, passez la main dans votre chemise, vous y trouverez Godenot dans sa gibecière. Alors on ne se scandalisera point que vous divertissiez le badaud : vous pourrez, comme un bateleur, raconter les vertus de votre mithridate (1), débiter des chapelets de baume, des savonnets pour la gale et des pommades odoriférantes. Vous pourrez même faire provision d'onguent pour la brûlure; car les sorciers du pays m'ont juré avoir lu dans la cédule que vous avez donnée (vous savez bien à qui?) que le terme en expire à Noël. Vous avez beau même ne pas croire aux possédés, on voit assez, par les contorsions dont vous agitez les pendants de votre gaine corporelle, que vous avez le diable au corps; mais vous avez beau tâcher à vous guérir du mal d'enfer par une forte imagination et courir les lieux de débauche, il ne nous importe, pourvu que vous n'accrochiez que des vieilles ou des stériles, parce que la venue de l'antechrist nous fait peur, et vous savez la prophétie.

Mais vous riez, messire Jean, vous qui croyez à l'Apocalypse comme à la mythologie, et qui dites que l'enfer est un petit conte pour épouvanter les hommes, de même que, pour effrayer les enfants, on les menace de les faire manger à la lune! Avouez, avouez que vous êtes l'incomparable; car expliquez-moi, je vous conjure, comment vous pouvez être impie et bigot tout ensemble, et composer, avec les filets de tissu de votre vie, une toile mêlée de

(1) Contre-poison.

superstition et d'athéisme? Ah! messire Jean, mon ami, vous mourrez en dansant les sonnettes!...

Je passerais plus loin; mais, comme j'attends visite, je craindrais de perdre l'occasion de vous mander à la fin de ma lettre ce que l'on n'y mande pas ordinairement; c'est que je ne suis et ne serai jamais,

Messire Jean,

Votre serviteur.

V

POUR MADEMOISELLE ***

A MONSIEUR LE COQ

Monsieur le Coq,

Votre coquette m'a prié de vous envoyer ce poulet de sa part. Tant d'autres que vous avez reçus d'elle n'ont vécu qu'en papier; mais celui-ci, élevé avec plus de soin, ette, rit et respire; car la poule a demeuré, contre l'ordinaire de ses semblables, neuf mois avant que de l'éclore. On le prendrait, ce poussin, pour un petit homme sans barbe, et ceux qui ont dressé son horoscope ont prédit qu'il serait un jour grand seigneur à Rome, à cause que la première fois qu'il a rompu le silence, ç'a été par le mot de *papa*. Je lui ai fort recommandé de vous reprocher votre ingratitude, et de vous conjurer de venir au nid de votre aimable poule; mais encore qu'il ne le fasse qu'en son langage, n'ayez pas le cœur plus dur que saint Pierre, à qui le même langage put suffire autrefois pour l'appeler à résipiscence. Cessez donc, ô volage Coq! de déboucher les femmes de vos voisins; revenez au poulailler de celle qui depuis un si long temps vous a donné son cœur, de celle dont si souvent les caresses ont prévenu vos désirs, et de celle enfin qui m'a protesté, tout ingrat que vous êtes, de vous accabler de ses plus chères faveurs, si vous

lui faites seulement paraître l'ombre d'un repentir. Mais rien ne vous émeut? Eh quoi! Coq effronté, ne voyez-vous pas que votre barbe en rougit même de honte, quand, au lieu de venir à ses pieds humblement traîner vos ailes contre terre, vous vous dressez sur vos ergots pour lui chanter des satires? Vous voyez bien peut-être que ce n'est pas là parler en terme de poule; mais je comprends bien aussi que les airs que vous entonnez à sa louange ne sont pas des *coquericos*. Vraiment, voilà de beaux témoignages de gratitude, pour reconnaître la libéralité d'une personne qui vous envoie sa première couvée! Sans doute que, l'autre jour, quand vous le fûtes voir, vous ne le considérâtes qu'à demi; regardez-le maintenant de plus près, ce petit tableau de vous-même. Il vous ressemble fort: aussi, l'a-t-elle fait d'après vous, et je vous proteste que c'est le plus beau fruit de bon chrétien qu'on ait cueilli chez elle de cet automne. Mais à propos, je me trompe, ce n'est pas un fruit, c'est un poulet. Faites donc à ce poulet un aussi bon accueil qu'elle l'a fait aux vôtres. Quand ce ne serait que par rareté, vous pouvez le montrer à tout Paris, comme le premier Coq qui jamais soit né sans coquille; autrement, je désavouerais tout; et, pour excuser la coquetterie de votre poule, je publierai que tout ce qu'elle en a fait n'a été que pour faire,

Monsieur le Coq,

Un petit Coq-à-l'âne.

VI

CONTRE LES MÉDECINS

Monsieur,

Puisque je suis condamné (mais ce n'est que du médecin, dont j'appellerai plus aisément que d'un arrêt prévôtal), vous voulez bien que, de même que les criminels qui

prêchent le peuple quand ils sont sur l'échelle, moi qui suis entre les mains du bourreau, je fasse aussi des remontrances à la jeunesse. La fièvre et le drogueur me tiennent le poignard sur la gorge avec tant de rigueur que j'espère d'eux qu'ils ne souffriront pas que mon discours vous puisse ennuyer. Il ne laisse pas, monsieur le Gradué, de me dire que ce ne sera rien, et proteste cependant à tout le monde que, sans miracle, je n'en puis relever. Leurs présages, toutefois, encore que funestes, ne m'alarment guère; car je connais assez que la souplesse de leur art les oblige de condamner tous leurs malades à la mort, afin que, si quelqu'un en échappe, on attribue la guérison aux puissants remèdes qu'ils ont; et, s'il meurt, chacun s'écrie que c'est un habile homme et qu'il l'avait bien dit.

Mais admirez l'effronterie de mon bourreau: plus je sens empirer le mal qu'il me cause par ses remèdes, et plus je me plains d'un nouvel accident, plus il témoigne s'en réjouir et ne me pense d'autre chose que d'un *Tant mieux!* Quand je lui raconte que je suis tombé dans un syncope (1) léthargique qui m'a duré près d'une heure, il répond que c'est bon signe. Quand il me voit entre les ongles d'un flux de sang qui me déchire: « Bon! dit-il, cela vaudra une saignée! » Quand je m'attriste de sentir comme un glaçon qui me gagne toutes les extrémités, il rit, en m'assurant qu'il le savait bien, que ses remèdes éteindraient ce grand feu. Quelquefois même que, semblable à la mort, je ne puis parler, je l'entends s'écrier aux miens qui pleurent de me voir à l'extrémité: « Pauvres nigauds que vous êtes, ne voyez-vous pas que c'est la fièvre qui tire aux abois? » Voilà comme ce traître me berce; et cependant, à force de me bien porter, je me meurs. Je n'ignore pas que j'ai grand tort d'avoir réclamé mes ennemis à mon secours. Mais quoi, pouvais-je deviner

(1) Mot alors masculin.

que ceux dont la science fait profession de guérir l'emploieraient tout entière à me tuer? car, hélas! c'est ici la première fois que je suis tombé dans la fosse; et vous le devez croire, puisque si j'y avais passé quelque autre fois, je ne serais plus en état de m'en plaindre. Pour moi, je conseille aux faibles lutteurs, afin de se venger de ceux qui les ont renversés, de se faire médecins, car je les assure qu'ils mettront en terre ceux qui les y avaient mis.

En vérité, je pense que de songer seulement, quand on dort, qu'on rencontre un médecin, est capable de donner la fièvre. A voir leurs animaux étiques, affublés d'un long drap mortuaire, soutenir immobilement leur immobile maître, ne semble-t-il pas d'une bière où la Parque s'est mise à califourchon, et ne peut-on pas prendre leur houssine pour le guidon de la Mort, puisqu'elle sert à conduire son lieutenant? C'est pour cela sans doute que la police leur a commandé de monter sur des mules et non pas sur des cavales, de peur que, la race des gradués venant à croître, il n'y eût à la fin plus de bourreaux que de patients. Oh! quel contentement j'aurais d'anatomiser leurs mules, ces pauvres mules qui n'ont jamais senti d'aiguillon, ni dedans, ni dessus la chair, parce que les éperons et les bottes sont des superfluités que l'esprit délicat de la Faculté ne saurait digérer! Ces Messieurs se gouvernent avec tant de scrupule qu'ils font même observer à ces pauvres bêtes (parce qu'elles sont leurs domestiques) des jeûnes plus rigoureux que ceux des Ninivites, et quantité de très longs, dont le rituel ne s'était point souvenu: ils leur attachent, par les diètes, la peau tout à cru dessus les os, et ne nous traitent pas mieux, nous qui les payons bien; car ces docteurs morfondus, ces médecins de neige, ne nous font manger que de la gelée. Enfin, tous leurs discours sont si froids que je ne trouve qu'une différence entre eux et les peuples du Nord, c'est que les Norvégiens ont toujours les mules (1) aux talons, et

(1) Engelures.

qu'eux ont toujours les talons aux mules. Ils sont tellement ennemis de la chaleur qu'ils n'ont pas sitôt connu dans un malade quelque chose de tiède, que, comme si ce corps était un mont Gibel (1), les voilà tous occupés à saigner, à clistériser, à noyer ce pauvre estomac dans le séné, la casse, la tisane, et à débilitier la vie pour débilitier, disent-ils, ce feu qui prend nourriture, tant qu'il rencontre de la matière ; de sorte que, si la main tout expresse de Dieu les fait rajamber vers le monde, ils l'attribuent aussitôt à la vertu de réfrigératifs dont ils ont assoupi cet incendie. Ils nous dérobent la chaleur et l'énergie de l'être qui est au sang : ainsi, pour avoir été trop saignés, nos âmes, en s'envolant, servent de volant aux palettes de leurs chirurgiens.

Eh bien, Monsieur, que vous en semble ? Après cela, n'avons-nous pas grand tort de nous plaindre de ce qu'ils demandent dix pistoles pour une maladie de huit jours ? N'est-ce pas une cure à bon marché où il n'y a point de charge d'âmes ? Mais confrontez un peu, je vous prie, la ressemblance qu'il y a entre le procédé des drogueurs et le procédé d'un criminel. Le médecin, ayant considéré les urines, interroge le patient sur la selle, le condamne ; le chirurgien le bande et l'apothicaire décharge son coup par derrière. Les affligés même, qui pensent avoir besoin de leur chicane, n'en font pas grande estime. A peine sont-ils entrés dans la chambre, qu'on tire la langue au médecin, on tourne le cul à l'apothicaire et l'on tend le poing au barbier. Il est vrai qu'ils s'en vengent de bonne sorte : il en coûte toujours au railleur le cimetière. J'ai remarqué que tout ce qu'il y a de funeste aux enfers est compris au nombre de trois : on y voit trois fleuves, trois chiens, trois juges, trois Parques, trois Gérions, trois Hécates, trois Gorgones, trois Furies. Les fléaux dont Dieu se sert à punir les hommes sont divisés aussi par trois : la peste, la guerre et la faim ; le monde, la chair et le diable ; la

(1) Un volcan. C'était alors le nom de l'Etna.

foudre, le tonnerre et l'éclair; la saignée, la médecine et le lavement. Enfin, trois sortes de gens sont envoyés au monde tout exprès pour martyriser l'homme pendant la vie : l'avocat tourmente la bourse, le médecin le corps, et le théologien l'âme. Encore ils s'en vantent, nos écuyers à mules ! car, comme un jour le mien entraît dans ma chambre sans autre explication, je ne lui fis que dire : *Combien ?* L'impudent meurtrier, qui comprit aussitôt que je lui demandais le nombre de ses homicides, empoignant sa grosse barbe, me répondit : « *Autant !* Je n'en fais point, continua-t-il, la petite bouche, et, pour vous montrer que nous apprenons aussi bien que les escrimeurs l'art de tuer, c'est que nous nous exerçons, de même qu'eux, toute notre vie, sur la tierce et sur la quarte. » La réflexion que je fis sur l'innocence effrontée de ce personnage fut que si les autres disaient moins, ils en font bien autant; que celui-là se contentait de tuer, et que ses camarades joignaient au meurtre la trahison; que, qui voudrait écrire les voyages d'un médecin, on ne pourrait pas les compter par les épitaphes de sa paroisse. et qu'enfin si la fièvre nous attaque, le médecin nous tue et le prêtre en chante. Mais ce serait peu à madame la Faculté d'envoyer nos corps au sépulcre, si elle n'attentait sur notre âme. Le chirurgien enragerait, plutôt qu'avec sa charpie tous les blessés qui font naufrage entre ses mains ne fussent trouvés morts couchés avec leurs tentes (1).

Concluons donc, Monsieur, que, tantôt ils envoient et la Mort et sa faux ensevelies dans un grain de mandragore, tantôt liquéfiées dans le canon d'une seringue. tantôt sur la pointe d'une lancette; que, tantôt, avec un juillet, ils nous font mourir en octobre, et qu'enfin ils sont accoutumés d'envelopper leurs venins dans de si beaux termes, que dernièrement je pensais que le mien m'eût obtenu du roi une

(1) Jeu de mots : *tente*, qui se prononce *tante*, est le nom de la charpie que le chirurgien met dans les plaies (LACR.).

abbaye commendataire. quand il m'assura qu'il m'allait donner un bénéfice de ventre. Oh! qu'alors j'eusse été réjoui si j'eusse pu trouver à le battre par équivoque, comme fit une villageoise à qui un de ces bateleurs demandant si elle avait du pouls, elle lui répondit avec force soufflets et force égratignures, qu'il était un sot, et qu'en toute sa vie elle n'avait jamais eu ni poux ni puces! Mais leurs crimes sont trop grands pour ne les punir qu'avec des équivoques; citons-les en justice de la part des trépassés. Entre tous les humains, ils ne trouveront pas un avocat; il n'y aura juge qui n'en convainque quelqu'un d'avoir tué son père; et, parmi toutes les pratiques qu'ils ont couchées au cimetière, il n'y aura pas une tête qui ne leur grince les dents. Que les pussent-elles dévorer! Il ne faudrait pas craindre que les larmes qu'on jetterait de leur perte fissent grossir les rivières: on ne pleure, aux trépas de ces gens-là, que de ce qu'ils ont trop vécu. Ils sont tellement aimés, qu'on trouve bon tout ce qui vient d'eux même jusqu'à leur mort; comme s'ils étaient d'autres messies, ils meurent aussi bien que Dieu pour le salut des hommes. Mais, bons Dieux! n'est-ce pas encore là mon mauvais ange qui s'approche? Ah! c'est lui-même! je le connais à sa soutane. *Vade retro, Satanas!* Champagne, apportez-moi le bénitier. Démon gradué, je te renonce! Oh! l'effronté Satan! Ne me viens-tu pas encore donner quelque aposème (1)? Miséricorde! c'est un diable huguenot, il ne se soucie point de l'eau bénite! Encore si j'avais des poings assez raides pour former un cassemuseau; mais, hélas! ce qu'il m'a fait avaler s'est si bien tourné en ma substance qu'à force d'user de consommés je suis tout consommé moi-même. Venez donc vite à mon secours, ou vous allez perdre,

Monsieur,

Votre plus fidèle Serviteur,

D. C. D. B.

(1) Décoction.

VII

CONTRE SCARRON (1)

POÈTE BURLESQUE

Monsieur,

Vous me demandez quel jugement je fais de ce renard, à qui semblent trop vertes les mûres où il ne peut atteindre? Je pense que, comme on arrive à la connaissance d'une cause par ses effets, qu'ainsi pour connaître la force ou la faiblesse de l'esprit de ce personnage il ne faut que jeter la vue sur ses productions. Mais je parle fort mal de ses *productions* : il n'a jamais su que détruire, témoin le dieu des poètes de Rome, qu'il fait encore aujourd'hui radorer. Je vous avouerai donc, au sujet sur lequel vous désirez avoir mon sentiment, que je n'ai jamais vu ridicule plus sérieux, ni de sérieux plus ridicule que le sien. Le peuple l'approuve : après cela, concluez. Ce n'est pas toutefois que je n'estime son jugement, d'avoir choisi, pour écrire, un style moqueur, puisque écrire comme il fait, c'est se moquer du monde. Ses partisans ont beau crier, pour élever sa gloire, qu'il travaille d'une façon où il n'a personne pour guide, je le confesse, mais qu'ils mettent la main sur leur conscience. En vérité, n'est-il pas plus aisé de faire l'Énéide de Virgile, comme Scarron, que de faire l'Énéide de Scarron, comme Virgile? Pour moi, je m'imagine, quand il se mêle de profaner le saint art d'Apollon, entendre une grenouille fâchée coasser au pied du Parnasse. Vous me reprocherez peut-être que je traite un peu mal cet auteur, de le réduire à l'insecte; mais, ne l'ayant jamais vu, puisque vous m'obligez à faire son tableau, je ne saurais, pour le peindre, agir d'autre façon, que de suivre l'idée que j'en ai reçue de tous ses

(1) Dans les éditions posthumes, le nom a été anagrammatisé en *Ronscar*.

amis. Il n'y en a pas un qui ne tombe d'accord, que, sans mourir, il a cessé d'être homme, et n'est plus que façon. Mais, en effet, à quoi le reconnaitrions-nous ? Il marche à rebours du sens commun, et il en est venu à ce point de bestialité, que de bannir les pointes et les pensées de la composition des ouvrages. Quand, par malheur, en lisant, il tombe sur quelqu'une, on dirait, à voir l'horreur dont il est surpris, qu'il est tombé des yeux sur un basilic, ou qu'il a marché sur un aspic. Si la terre n'avait jamais connu d'autres pointes que celles des chardons, la nature l'a formé de sorte, qu'il ne les aurait pas trouvées mauvaises ; car, entre vous et moi, lorsqu'il fait semblant de sentir qu'une pointe le pique, je ne puis m'empêcher de croire que c'est afin de nous persuader qu'il n'est pas ladre ; mais, ladre ou non, je le laisserais en patience, s'il n'érigeait point de trophées à la stupidité, en l'appuyant de son exemple. Comment ! ce bon seigneur veut qu'on n'écrive que ce qu'on a lu, comme si nous ne parlions aujourd'hui français, qu'à cause que jadis on a parlé latin, et comme si l'on n'était raisonnable que quand on est moulé. Nous sommes donc beaucoup obligés à la nature, de ne l'avoir pas fait naître le premier homme ; car, indubitablement, il n'aurait jamais parlé, s'il avait entendu braire auparavant. Il est vrai que, pour faire entendre ses pensées, il emploie une espèce d'idiome qui force tout le monde à s'étonner comment les vingt-quatre lettres de l'alphabet se peuvent assembler en tant de façons sans rien dire. Après cela, vous me demanderez le jugement que je fais de cet homme, qui, sans rien dire parle, sans cesse ? Hélas ! Monsieur, aucun...

VIII

POUR LE PRINTEMPS

A M. Lebret, avocat au conseil.

Monsieur,

Ne pleurez plus, le beau temps est revenu, le soleil s'est réconcilié avec les hommes, et sa chaleur a fait trouver des jambes à l'hiver, tout engourdi qu'il fût; il ne lui a prêté de mouvement que ce qu'il en fallait pour fuir, et cependant ces longues nuits, qui semblaient ne faire qu'un pas en une heure (à cause que, pour être dans l'obscurité, elles n'osaient courir à tâtons), sont aussi loin de nous que la première qui fit dormir Adam; l'air, naguère si condensé par la gelée que les oiseaux n'y trouvaient point de place, semble n'être aujourd'hui qu'un grand espace imaginaire, où ces musiciens, à peine soutenus de notre pensée, paraissent au ciel de petits mondes balancés par leur propre centre... Enfin, nous tenons la terre en bonne humeur, nous n'avons dorénavant qu'à bien ménager ses bonnes grâces. A la vérité, dépitée de s'être vue au pillage de l'automne, elle s'était tellement endurcie contre nous avec les forces que lui prêta l'hiver que si le ciel n'eût pleuré deux mois sur son sein, elle ne se fût jamais attendrie; mais, Dieu merci, elle ne se souvient plus de nos larcins; toute son attention n'est aujourd'hui qu'à méditer quelque fruit nouveau; elle se couvre d'herbe molle, afin d'être plus douce à nos pieds; elle n'envoie rien sur nos tables, qui ne regorge de son lait; si elle nous offre des chenilles, c'est en guise de vers à soie sauvages. et les hannetons sont de petits oiseaux, qui montrent qu'elle a eu soin d'inventer jusqu'à des jouets à nos enfants: elle s'étonne elle-même de sa richesse, elle s'imagine à peine d'être la mère de tout ce qu'elle produit; et, grosse de quinze jours, elle avorte de mille sortes d'insectes, parce que, ne

pouvant toute seule goûter tant de plaisirs, elle ébauche des enfants à la hâte, pour avoir à qui faire du bien... Partout on voit la nature accoucher, et ses enfans, à mesure qu'ils naissent, jouer dans leur berceau. Considérez le zéphyr qui n'ose quasi respirer qu'en tremblant : comme il agite les blés et les caresse ! Ne diriez-vous pas que l'herbe est le poil de la terre, et que ce vent est le peigne qui a soin de le démêler ? Je pense même que le soleil fait l'amour à cette saison, car j'ai remarqué qu'en quelque lieu qu'elle se retire il s'en approche toujours. Ces insolens aquilons qui nous bravaient en l'absence de ce dieu de tranquillité, surpris de sa venue, s'unissent à ses rayons pour obtenir la paix par leurs caresses ; et les plus coupables se cachent dans les atomes et se tiennent coi sans bouger, de peur d'en être reconnus : tout ce qui ne peut nuire par sa vie est en pleine liberté. Il n'est pas jusqu'à notre âme qui ne se répande plus loin que sa prison, afin de montrer qu'elle n'en est pas contenue. Je pense que la nature est aux noces : on ne voit que danses, que concerts, que festins, et qui voudrait chercher dispute n'aurait pas le contentement d'en trouver, sinon de celles qui, pour la beauté, surviennent entre les fleurs. Là, possible au sortir du combat, un œillet tout sanglant tombe de lassitude : là un bouton de rose, enflé du mauvais succès de son antagoniste, s'épanouit de joie : là, le lis, ce colosse entre les fleurs, ce géant de lait caillé, glorieux de voir ses images triompher au Louvre, s'élève sur ses compagnes, les regarde du haut en bas, et fait devant soi prosterner la violette, qui, jalouse et fâchée de ne pas monter aussi haut, redouble ses odeurs, afin d'obtenir de notre nez la préférence que nos yeux lui refusent ; là, le gazon de thym s'agenouille humblement devant la tulipe, à cause qu'elle porte un calice ; là, d'un autre côté, la terre, dépitée que les arbres portent si haut et si loin d'elle les bouquets dont elle les a couronnés, refuse de leur envoyer des fruits, qu'ils ne lui

aient redonné ses fleurs. Cependant je ne trouve pas, pour ces disputes, que le printemps en soit moins agréable... Le vigneron, appuyé sur son échalas, rit dans sa barbe, à mesure qu'il voit pleurer sa vigne. Enfin, l'exemple de la nature me persuade si bien le plaisir que, toute sujétion étant douloureuse, je suis presque à regret,

Monsieur,

Votre Serviteur.

IX

SUR L'OMBRE QUE FAISAIENT DES ARBRES DANS L'EAU

Monsieur,

Le ventre couché sur le gazon d'une rivière et le dos étendu sous les branches d'un saule, qui se mire dedans, je vois renouveler aux arbres l'histoire de Narcisse : cent peupliers précipitent dans l'onde cent autres peupliers, et ces aquatiques ont été tellement épouvantés de leur chute, qu'ils tremblent encore tous les jours du vent qui ne les touche pas. Je m'imagine que, la nuit ayant noirci toutes choses, le soleil les plonge dans l'eau pour les laver. Mais que dirai-je de ce miroir fluide, de ce petit monde renversé, qui place les chênes au-dessous de la mousse, et le ciel plus bas que les chênes ? Ne sont-ce point de ces vierges de jadis métamorphosées en arbres, qui désespérées de sentir violer leur pudeur par les baisers d'Apollon, se précipitent dans ce fleuve la tête en bas ? Ou n'est-ce point qu'Apollon lui-même, offensé qu'elles aient osé protéger contre lui la fraîcheur, les ait ainsi pendues par les pieds ? Aujourd'hui, le poisson se promène dans les bois, et des forêts entières sont au milieu des eaux sans se mouiller ; un vieil orme, entre autres, vous ferait rire, qui s'est quasi couché jusque dessus l'autre bord, afin que, son image prenant la même posture, il fit de son corps et de son portrait un hameçon pour la pêche...

Le rossignol, qui du haut d'une branche se regarde dedans, croit être tombé dans la rivière : il est au sommet d'un chêne, et toutefois il a peur de se noyer ; mais lorsque, après s'être affermi de l'œil et des pieds, il a dissipé la frayeur, son portrait ne lui paraissant plus qu'un rival à combattre, il gazouille, il éclate, il s'égosille, et cet autre rossignol, sans rompre le silence, s'égosille en apparence comme lui, et trompe l'âme avec tant de charmes qu'on se figure qu'il ne chante que pour se faire ouïr de nos yeux ; je pense même qu'il gazouille du geste, et ne pousse aucun son dans l'oreille, afin de répondre en même temps à son ennemi, et pour n'enfreindre pas les lois du pays, dont le peuple est muet ; la perche, la dorade et la truite, qui le voient, ne savent si c'est un poisson vêtu de plumes, ou si c'est un oiseau dépouillé de son corps : elles s'amasent autour de lui, le considèrent comme un monstre ; et le brochet, ce tyran des rivières, jaloux de rencontrer un étranger sur son trône, le cherche en le trouvant, le touche et ne le peut sentir, court après lui, au milieu de lui-même, et s'étonne de l'avoir tant de fois traversé sans le blesser. Moi-même, j'en demeure tellement consterné que je suis contraint de quitter ce tableau. Je vous prie de suspendre sa condamnation, puisqu'il est malaisé de juger d'une ombre : car, quand mes enthousiasmes auraient la réputation d'être fort éclairés, il n'est pas impossible que la lumière de celui-ci soit petite, ayant été prise à l'ombre ; et puis, quelle autre chose pourrais-je ajouter à la description de cette image enluminée, sinon que c'est un rien visible, un caméléon spirituel, une nuit que la nuit fait mourir, un procès des yeux et de la raison, une privation de clarté, que la clarté met au jour ; enfin que c'est un esclave qui ne manque non plus à la matière qu'à la fin de mes lettres.

Votre Serviteur, etc.

X

POUR UNE DAME ROUSSE

Madame,

Je sais bien que nous vivons dans un pays, où les sentiments du vulgaire sont si déraisonnables que la couleur rousse, dont les plus belles chevelures sont honorées, ne reçoit que du mépris, mais je sais bien aussi que ces stupides, qui ne sont animés que de l'écume des âmes raisonnables, ne sauraient juger comme il faut des choses excellentes, à cause de la distance qui se trouve entre la bassesse de leur esprit et la sublimité des ouvrages dont ils portent jugement sans les connaître; mais, quelle que soit l'opinion malsaine de ce monstre à cent têtes, permettez que je parle de vos divins cheveux comme un homme d'esprit. Lumineux dégorgement de l'essence du plus beau des êtres visibles, intelligente réflexion du feu radical de la nature, image du soleil la mieux travaillée, je ne suis point si brutal de méconnaître, pour ma reine, la fille de celui que mes pères ont connu pour leur Dieu...

Il est jeune comme vous, vous êtes belle comme lui; son tempérament et le vôtre sont tout de feu; il donne la vie et la mort aux hommes, et vos yeux comme les siens font la même chose; comme lui, vous avez les cheveux roux..... J'en étais là de ma lettre; adorable M..... lorsqu'un censeur à contre-sens m'arracha la plume, et me dit que c'était mal se prendre au panégyrique de louer une jeune personne de beauté, parce qu'elle était rousse. Moi, ne pouvant punir cet orgueilleux plus sensiblement que par le silence, je pris une autre plume, et continuai ainsi : Une belle tête, sous une perruque rousse, n'est autre chose que le soleil au milieu de ses rayons; ou le soleil lui-même n'est autre chose qu'un grand œil sous la perruque d'une rousse; cependant tout le monde en médit, à cause que peu de monde a la gloire de

l'être : et cent femmes à peine en fournissent une, parce qu'étant envoyées du Ciel pour commander, il est besoin qu'il y ait plus de sujets que de seigneurs. Ne voyons-nous pas que toutes choses en la nature sont plus ou moins nobles, selon qu'elles sont plus ou moins rousses? Entre les éléments, celui qui contient le plus d'essence et le moins de matière, c'est le feu, à cause de sa rousse couleur; l'or a reçu, de la beauté de sa teinture, la gloire de régner sur les métaux; et de tous les astres, le soleil n'est le plus considérable, que parce qu'il est le plus roux. Les comètes chevelues qu'on voit voltiger au ciel, à la mort des grands hommes, sont-ce pas les rouses moustaches des Dieux, qu'ils s'arrachent de regret? Castor et Pollux, ces petits feux qui font prédire aux matelots la fin de la tempête, peuvent-ils être autre chose que les cheveux roux de Junon qu'elle envoie à Neptune en signe d'amour? Enfin, sans le désir qu'eurent les hommes de posséder la toison d'une brebis rousse, la gloire de trente demi-dieux serait au berceau des choses qui ne sont pas nées; et (un navire n'étant encore qu'un être de raison) Améric ne nous aurait pas conté que la terre a quatre parties. Apollon, Vénus et l'Amour, les plus belles divinités du Panthéon, sont rouses en cramoisi; et Jupiter n'est brun que par accident, à cause de la fumée de son foudre qui l'a noirci.

Mais si les exemples de la mythologie ne satisfont pas les aheurtés, qu'ils confrontent l'histoire. Samson, qui tenait toute sa force pendue à ses cheveux, n'avait-il pas reçu l'énergie de son miraculeux être dans le roux coloris de sa perruque? Les destins n'avaient-ils pas attaché la conservation de l'empire d'Athènes à un seul cheveu rouge de Nisus? Et Dieu n'eût-il pas envoyé aux Ethiopiens la lumière de la foi, s'il eût trouvé parmi eux seulement un rousseau? On ne douterait point de l'éminente dignité de ces personnes-là, si l'on considérait que tous les hommes qui n'ont point été faits d'hommes, et pour l'ouvrage de

qui Dieu lui-même a choisi et pétri la matière, ont toujours été rousseaux. Adam, qui, étant créé par la main de Dieu même, doit être le plus accompli des hommes, fut rousseau; et toute philosophie bien correcte doit apprendre que la nature, qui tend au plus parfait, essaie toujours, en formant un homme, de former un rousseau, de même qu'elle aspire à faire de l'or en faisant du mercure; car, quoi qu'elle rencontre, un archer n'est pas estimé maladroit, qui, lâchant trente flèches, en adresse cinq ou six au but; comme le tempérament le mieux balancé est celui qui fait le milieu du flegme et de la mélancolie, il faut être bien heureux pour frapper justement un point indivisible : au deçà sont les blonds, au delà sont les noirs; c'est la raison qui fait que les rousseaux blanchissent plus tard que les noirs, comme si la nature se fâchait de détruire ce qu'elle a pris plaisir à faire.

En vérité, je ne vois jamais de perruque blonde, que je ne me souvienne d'une touffe de filasse mal habillée (1); mais je veux que les femmes blondes, quand elles sont jeunes, soient agréables : ne semble-t-il pas, sitôt que leurs joues commencent à cotonner, que leur chair se divise par filaments pour leur faire une barbe? Je ne parle point des barbes noires, car on sait bien que, si le diable en porte, elle ne peut être que fort brune. Puis donc que nous avons tous à devenir esclaves de la beauté, ne vaut-il pas bien mieux que nous perdions notre franchise dessous des chaînes d'or, que sous des cordes de chanvre ou des entraves de fer? Pour moi, tout ce que je souhaite, ô ma belle M...., est qu'à force de promener ma liberté dedans ces petits labyrinthes d'or, qui vous servent de cheveux, je l'y perde bientôt; et tout ce que je souhaite, c'est de ne la jamais recouvrer quand je l'aurai perdue. Voudriez-vous bien me promettre que ma vie ne sera point plus longue que

(1) Peignée.

ma servitude? et que vous ne serez point fâchée que je me die jusqu'à la mort,

Madame,

Votre je ne sais quoi?

XI

A MONSIEUR GERZAN

SUR SON « TRIOMPHE DES DAMES »

Après les éloges que vous donnez aux dames, résolument je ne veux plus être homme. Je m'en vais tout à l'heure porter ma chandelle au père Bernard (1), afin d'obtenir de ce pitoyable saint ce qu'impétra l'empereur Héliogabale du rasoir de ses empiriques : puisque les miracles qu'exhale tous les jours cette précieuse momie sont si nombreux, qu'ils regorgent par-dessus les murs de la Charité jusque dans votre Parnasse. Il n'est pas impossible qu'un bienheureux fasse pour moi ce que la plume d'un malheureux poète a bien fait pour Tirésias; mais, en tous cas, c'est à me faire tronçonner, d'un coup de serpe, le morceau qui me fait porter un caleçon. La sottise chose, en effet, de ne se masquer qu'au carnaval! Je ne l'eusse, par ma foi, pas cru, si vous ne m'eussiez envoyé votre livre. Oh! que Notre-Seigneur savait bien ce que vous diriez là-dessus, quand, à la confusion de l'homme, il voulut naître d'une femme : sans doute il connaissait la dignité de leur sexe. C'est aussi une marque évidente de l'estime particulière qu'il en a faite, de les avoir choisies pour nous porter, ne s'étant pas voulu fier de notre jeunesse à nous-mêmes; mais la nature aussi nous fait connaître, au partage de ses

(1) Le tombeau de Claude Bernard, dit le *pauvre prêtre*, mort en odeur de sainteté en 1641, faisait alors des miracles et attirait beaucoup d'offrandes à l'hôpital de la Charité des Hommes, fondé en 1602, dans le faubourg Saint-Germain, par la reine Marie de Médicis (LACR.).

biens, qu'elle a voulu avantager la cadette au préjudice de l'aînée, lui donnant la beauté, dont chaque trait est une armée, qui va, quand il lui plaît, bouleverser des trônes, déchirer des diadèmes et traîner en servitude les orgueilleuses puissances de la terre. Que si, comme nous, elles ne vaquent pas à massacrer des hommes, si elles ont horreur de porter au côté ce qui nous fait détester un bourreau, c'est à cause qu'il serait honteux que celles qui nous donnent la lumière portassent de quoi nous la ravir; et parce aussi qu'il est beaucoup plus honnête de suer à la construction, qu'à la destruction de son espèce.

Donc, en matière de visage, nous sommes de grands gueux; et, sur ma foi, de tous les biens de la terre en général, je les vois plus riches que nous, puisque si le poil fait la principale distinction de la brute et du raisonnable, les hommes sont, au moins par l'estomac, les joues et le menton, plus bêtes que les femmes. Malgré toutefois ces muettes, mais convaincantes prédications de Dieu et de la nature, sans vous, Monsieur, ce déplorable sexe allait tomber sous le nôtre; vous qui, tout caduc, et prêt à choir de cette vie, avez relevé cent mille dames qui n'avaient point d'appui!... Ce qui m'étonne, à la vérité, c'est que vous ne leur avez point mis en main, pour nous détruire, les armes ordinaires; vous n'avez point cloué des étoiles dans leurs yeux; vous n'avez point dressé des montagnes de neige à la place de leur sein; l'or, l'ivoire, l'azur, le corail, les roses et les lis n'ont point été les matériaux de votre bâtiment, ni le feu, ni la flamme, ne vous ont point donné de froides imaginations. Vous nous avez porté des bottes, dont nous ignorons la parade; jamais homme n'a monté si haut sur des femmes. Enfin, je rencontre dans ce livre des choses si divinement conçues que j'ai de la peine à croire que le Saint-Esprit fût à Rome, quand vous le composâtes. Jamais les dames n'ont sorti de la presse en meilleure posture, ni moi mieux résolu de ne pas aller au tombeau du père Ber-

nard, pour voir un miracle, puisque M. de Gerzan loge à la porte de l'église. O dieux ! encore une fois, la belle chose que vos dames ! Ah ! Monsieur, vous avez tellement obligé le sexe par ce panégyrique, que pour mériter aujourd'hui l'affection d'une reine, il ne faut être,

Monsieur,

Que votre Serviteur.

XII (1)

CONTRE UN JÉSUI TE ASSASSIN ET MÉDISANT

Père criminel,

Assurément vous me preniez pour un roi, quand vous prêchiez vos disciples de m'assassiner, mais ce n'est pas de toute farine que se font les Châtels et les Ravailacs ; on a purgé vos collègues de ce mauvais sang, et le souvenir de la pyramide empêche que le massacre ne passe de votre bouche dans les mains de ceux qui vous écoutent. Vous ne laissez pas cependant, du faite de votre tribune (pédagogue et bourreau de huit cents écoliers), de leur prêcher ma mort comme une croisade ; mais des enfants sont trop tendres pour être exhortés au poignard ; vous cajoleriez plus aisément la conscience d'un brutal déjà fait au meurtre. comme celui qui ne manqua mon sort qued'une journée. Il était homme d'exécution, celui-là : vous lui aviez très bien prouvé qu'un assassinat était la voie de se réconcilier avec Dieu ; il vous avait très bien cru, et si une pistole, dont vous fûtes chiche, au lieu des indulgences et des médailles dont vous le chargeâtes, eût secoué son courage, l'embuscade. prolongée de vingt-quatre heures, rougissait le pavé de mon sang. Et puis, vous êtes de la compagnie de Jésus ? O Dieu ! Jésus avait-il en sa compagnie

(1) Inédit. Mss. de la Bibliothèque Nationale, N. A. Fr. 4557 : *Contre un Jé. assassin et médisant.*

des personnes qui conseillassent l'homicide? Non, vous n'en êtes point, ou bien vous êtes de celle qu'il eut en croix avec deux meurtriers. Si vous jugez ma mort œuvre méritoire, que n'y employez-vous votre main? Si elle ne l'est pas, pourquoi la conseillez-vous?... Barbare maître d'école, quel sujet avez-vous de me tant vouloir de mal? Vous feuilletiez, possible, tous les crimes dont vous êtes capable, et sur cela vous concluez que je suis athée. Mais, Père écervelé, me croyez-vous si stupide de me figurer que le monde soit né comme un champignon, que les astres aient pris feu et se soient arrangés au hasard, qu'une matière morte, de telle ou telle façon disposée, ait pu faire raisonner un homme, sentir une bête, végéter un arbre? Pensez-vous que je ne reconnaisse pas la providence de Dieu, quand je vous regarde sous un chapeau dont le sacré circuit vous met à couvert de la foudre, quand je vous regarde dans une compagnie dont la sainte réputation purge la vôtre, enfin quand je vous regarde si faible et si méchant? Non, non, le véritable sujet de la haine que vous me portez, c'est l'envie et la ridicule imagination que vous avez eue de vous rendre recommandable en me choquant, comme ce fut la même quinte qui conduisit à l'hôpital l'esprit et le corps du père Garasse. Pardonnez-moi donc, je vous supplie, car je ne savais pas que de venir au monde avec de l'esprit était vous offenser, ni, comme vous savez, je n'étais point au ventre de la jument qui vous conçut, pour disposer à l'humanité les organes et la complexion qui concouraient à vous faire cheval. J'ai tort, à la vérité, de donner à votre naissance une cause si basse; je crois que votre origine est, à tous, très remarquable, vous autres dont les gestes ont pour monuments les monuments de nos rois. Ce n'est pas que j'impute au dérèglement de tout un corps la corruption d'un membre, car on sait bien que si de ce corps vous composez quelque chose, vous en êtes les parties honteuses, que votre âme est noire à cause qu'elle

porte le deuil du trépas de votre conscience, et que votre habit garde la même couleur pour servir de petite oie à votre âme... Ce n'est pas que vous ne méritiez (quand la fortune et la justice seront bien ensemble) que de trois ou quatre mille ânes qui établent à votre collège on vous déclare le principal. Oui, certes, vous le méritez, car je ne sache personne à qui le fouet appartienne justement comme à vous; vous le savez manier de si bonne grâce que vous achetez l'affection des pères par le supplice de leurs enfants; vous pendez les cœurs à vos verges et vous vous introduisez dans leur esprit par la porte de derrière. Ce n'est pas que je n'en sache tel qui voudrait, pour dix pistoles, vous avoir écorché, mais si vous me croyez, vous le prendrez au mot pour l'attraper, car dix pistoles sont plus que ne saurait valoir la peau d'une bête à corne. Je ne suis pas
 Votre serviteur.

LETTRES AMOUREUSES

I

A MADAME *****

Madame,

Pour une personne aussi belle qu'Alcidiane (1), il vous fallait sans doute, comme à cette héroïne, une demeure inaccessible; car, puisqu'on n'abordait à celle du roman que par hasard, et que, sans un hasard semblable, on ne peut aborder chez vous, je crois que par enchantement vos charmes ont transporté ailleurs, depuis ma sortie, la province où j'ai eu l'honneur de vous voir. Je veux dire, Madame, qu'elle est

(1) *La jeune Alcidiane*, roman de Gomberville, publié à Paris, en 1651. C'est la suite de son *Polexandre*.

devenue une seconde île flottante, que le vent trop furieux de mes soupirs pousse et fait reculer devant moi, à mesure que j'essaie d'en approcher. Mes lettres mêmes, pleines de soumissions et de respects, malgré l'art et la routine des messagers les mieux instruits, n'y sauraient aborder. Il ne me sert de rien que vos louanges, qu'elles publient, les fassent voler de toutes parts; elles ne vous peuvent rencontrer et je crois même que si, par le caprice du hasard ou de la renommée qui se charge fort souvent de ce qui s'adresse à vous, il en tombait quelque une du ciel dans votre cheminée, elle serait capable de faire évanouir votre château. Pour moi, Madame, après des aventures si surprenantes, je ne doute quasi plus que votre comté n'ait changé de climat avec le pays qui lui est antipode; et j'appréhende que, le cherchant dans la carte, je ne rencontre à sa place, comme on trouve aux extrémités du septentrion : *Ceci est une terre où les glaces empêchent d'aborder*. Ah! Madame, le soleil à qui vous ressemblez, et à qui l'ordre de l'univers ne permet point de repos, s'est bien fixé dans les cieux pour éclairer une victoire, où il n'avait presque pas d'intérêt. Arrêtez-vous, pour éclairer la plus belle des vôtres; car je proteste (pourvu que vous ne fassiez pas disparaître ce palais enchanté, où je vous parle tous les jours en esprit) que mon entretien muet et discret ne vous fera jamais entendre que des vœux, des hommages et des adorations.

Vous savez que mes lettres n'ont rien qui puisse être suspect; pourquoi donc appréhendez-vous la conversation d'une chose qui n'a jamais parlé? Ah! Madame, s'il m'est permis d'expliquer mes soupçons, je pense que vous me refusez votre vue pour ne pas communiquer avec un profane, par miracle, plus d'une fois. Cependant, vous savez que la conversion d'un incrédule comme moi (c'est une qualité que vous m'avez jadis reprochée) demanderait que je visse un tel miracle plus d'une fois. Soyez donc accessible aux témoignages de vénération que j'ai dessein de vous ren-

dre. Vous savez que les dieux reçoivent favorablement la fumée de l'encens que nous leur brûlons ici-bas, et qu'il manquerait quelque chose à leur gloire, s'ils n'étaient adorés. Ne refusez donc pas de l'être car, si tous vos attributs sont adorables, puisque vous possédez très humblement les deux principaux, la sagesse et la beauté, vous me feriez faire un crime, m'empêchant d'adorer en votre personne le divin caractère que les dieux y ont imprimé, moi principalement, qui suis et serai toute ma vie,

Madame,

Votre très humble et très passionné serviteur.

II

Madame,

Vous me voulez du bien ! Ah ! dès la première ligne, je suis votre très humble, très obéissant et très passionné serviteur ; car je sens déjà mon âme, par l'excès de sa joie, se répandre si loin de moi qu'elle aura passé sur mes lèvres auparavant que j'aie le temps de finir ainsi ma lettre. Toutefois, la voilà conclue, et je puis, si je veux, la fermer. Aussi bien, puisque vous m'assurez de votre affection, tant de lignes ne sont pas nécessaires contre une place prise ; et n'était que c'est la coutume qu'un héros meure debout et un amoureux en se plaignant, j'aurais pris congé de vous et du soleil, sans vous le faire savoir ; mais je suis obligé d'employer les derniers soupirs de ma vie à publier, en vous disant adieu, que j'expire d'amour, vous saurez bien pour qui ? Vous croirez peut-être que le mourir des amants n'est autre chose qu'une façon de parler, et qu'à cause de la conformité des noms de l'amour et de la mort, ils prennent souvent l'un pour l'autre ; mais je suis fort assuré que vous ne douterez pas de la possibilité du mien, quand vous aurez considéré la violence et la lon-

gueur de ma maladie, et moins encore quand, après avoir lu ce discours, vous trouverez à l'extrémité,

Madame,

Votre Serviteur.

III

Madame,

Bien loin d'avoir perdu le cœur, quand je vous fis hommage de ma liberté, je me trouve, au contraire, depuis ce jour-là, le cœur beaucoup plus grand. Je pense qu'il s'est multiplié, et que, comme s'il n'était pas assez d'un pour tous vos coups, il s'est efforcé de se produire en toutes mes artères, où je le sens palpiter, afin d'être présent en plus de lieux, et de devenir, lui seul, le seul objet de tous vos traits...

Ne vous souvient-il pas de ma dernière visite, où, me plaignant de vos rigueurs, vous me promîtes, au sortir de chez vous, que je vous retrouverais plus humaine si vous me trouviez plus discret, et que je vinsse, en me disant adieu, le lendemain, parce que vous aviez résolu d'en faire l'épreuve? Mais, hélas! demander l'espace d'un jour pour appliquer le remède à des blessures qui sont au cœur! N'est-ce pas attendre, pour secourir un malade, qu'il ait cessé de vivre? Et ce qui m'étonne encore davantage, c'est que, vous défiant que ce miracle ne puisse arriver, vous fuyez de chez vous pour éviter ma rencontre funeste. Eh bien, Madame, eh bien, fuyez-moi, cachez-vous, même de mon souvenir. On doit prendre la fuite et l'on se doit cacher, quand on a fait un meurtre. Que dis-je? grands dieux! Ah! Madame, excusez la fureur d'un désespéré; non, non, paraissez! c'est une loi pour les hommes, qui n'est pas faite pour vous; car il est inouï que les souverains aient jamais rendu compte de la mort de leurs esclaves. Oui, je dois estimer mon sort trop glo-

rieux d'avoir mérité que vous prissiez la peine de causer sa ruine ; car, du moins, puisque vous avez daigné me haïr, ce sera un témoignage à la postérité, que je ne vous étais pas indifférent. Aussi, la mort, dont vous avez cru me punir, me cause de la joie ! Et si vous avez de la peine à comprendre quelle peut être cette joie, c'est la satisfaction secrète que je ressens d'être mort pour vous, en vous faisant ingrate.

Oui, Madame, je suis mort, et je prévois que vous aurez bien de la difficulté à concevoir comment il se peut faire, si ma mort est véritable, que moi-même je vous en mande la nouvelle. Cependant il n'est rien de plus vrai ; mais apprenez que l'homme a deux trépas à souffrir sur la terre : l'un violent, qui est l'amour, et l'autre naturel qui nous rejoint à l'indolence de la matière. Et cette mort, qu'on appelle *amour*, est d'autant plus cruelle qu'en commençant d'aimer on commence aussitôt à mourir. C'est le passage réciproque de deux âmes qui se cherchent pour animer en commun ce qu'elles aiment, et dont une moitié ne peut être séparée de sa moitié, sans mourir, comme il est arrivé,

Madame, à

Votre fidèle Serviteur.

IV

Mademoiselle,

J'ai reçu vos magnifiques bracelets, qui m'ont semblé tout glorieux de porter vos chiffres ; ne craignez plus, après cela, qu'un prisonnier, arrêté par les bras et par le cœur, vous puisse échapper. Je confesse cependant que votre don m'eût été suspect, à cause qu'il entre presque toujours des cheveux et des caractères dans la composition des charmes ; mais, comme vous avez tant d'autres moyens plus nobles pour causer la mort, je n'ai garde de vous soupçon-

ner de sortilège ; et puis, j'aurais tort de me dérober aux secrets de votre magie, ne m'étant pas possible de me soustraire à mon horoscope, qui s'est accordée avec la vôtre, de ma triste aventure. Ajoutez à cette considération qu'elle sera beaucoup plus recommandable si elle arrive par des moyens surnaturels et s'il faut un miracle pour la causer. Je m'imagine, Mademoiselle, que vous prenez ceci pour une raillerie ? Eh bien, parlons sérieusement. Dites-moi donc en conscience : N'est-ce pas acquérir un cœur à bon marché, qui ne vous coûte que cinq ou six coups de brosse ? Par ma foi, si vous en trouvez d'autres à ce prix-là, je vous conseille de les prendre ; car il peut revenir plus facilement des cheveux à la tête que des cœurs à la poitrine. Mais n'auriez-vous point choisi, par malice, des cheveux à me faire présent, pour m'expliquer en hiéroglyphe l'insensibilité de votre cœur ? Non, je vous tiens plus généreuse ; mais, quelque mal intentionnée que vous soyez, je confonds tellement dans ma joie toutes les choses qui me viennent de votre part que les mains qui m'outragent ou qui me caressent me sont également souhaitables, pourvu qu'elles soient les vôtres, et la lettre que je vous envoie en est une preuve, puisqu'elle ne tend qu'à vous remercier de m'avoir lié les bras, de m'avoir tiré par les cheveux ; et, par toutes ces violences, m'avoir fait,

Mademoiselle,

Votre Serviteur.

V

Madame,

Vous vous plaignez d'avoir reconnu ma passion dès le premier moment que la fortune m'obligea de votre rencontre ! Mais, vous, à qui votre miroir fait connaître, quand il vous montre votre image, que le soleil a toute sa lumière et toute son ardeur, dès l'instant qu'il paraît ; quel motif

avez-vous de vous plaindre d'une chose à qui ni vous ni moi ne pouvons apporter d'obstacle ? Il est essentiel, à la splendeur des rayons de votre beauté, d'illuminer les corps, comme il est naturel au mien de réfléchir vers vous cette lumière que vous jetez sur moi ; et, de même qu'il est de la puissance du feu de vos brûlants regards d'allumer une matière disposée, il est de celle de mon cœur d'en pouvoir être consumé. Ne vous plaignez donc pas, Madame, avec injustice, de cet admirable enchaînement, dont la nature a joint d'une société commune les effets avec leurs causes. Cette connaissance imprévue est une suite de l'ordre qui compose l'harmonie de l'Univers ; et c'était une nécessité, prévue au jour natal de la création du monde, que je vous visse, vous connusse et vous aimasse ; mais, parce qu'il n'y a point de cause qui ne tende à une fin, le point auquel nous devons unir nos âmes étant arrivé, vous et moi tenterions en vain d'empêcher notre destinée.

Mais admirez les mouvements de cette prédestination. Ce fut à la pêche où je vous rencontraï : les filets, que vous dépliâtes en me regardant, ne vous annonçaient-ils pas ma prise ? Et, quand j'eusse évité vos filets, pouvais-je me sauver des hameçons pendus aux lignes de cette belle lettre que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer quelques jours après, dont chaque parole obligeante n'était composée de plusieurs caractères qu'afin de me charmer ? Aussi, je l'ai reçue avec des respects, dont je ferais l'expression, en disant que je l'adore, si j'étais capable d'adorer quelque autre chose que vous. Je la baisai au moins avec beaucoup de tendresse, et je m'imaginai, en pressant mes lèvres sur votre chère lettre, baiser votre bel esprit dont elle est l'ouvrage. Mes yeux prenaient plaisir de repasser plusieurs fois sur tous les caractères que votre plume avait marqués : insolents de leur fortune, ils attiraient chez eux toute mon âme, et, par de longs regards, s'y attachaient pour se joindre à ce beau crayon de la vôtre.

Vous fussiez-vous imaginé, Madame, que, d'une feuille de papier, j'eusse pu faire un si grand feu? Il ne s'éteindra jamais pourtant, que le jour ne soit éteint pour moi! Que si mon âme et mon amour se partagent en deux soupirs, quand je mourrai, celui de mon amour partira le dernier. Je conjurerai, à l'agonie, le plus fidèle de mes amis de me réciter cette aimable lettre; et, lorsqu'en lisant il sera parvenu à la fin, où vous vous abaissez jusqu'à vous dire *ma Servante*, je m'écrierai jusqu'à la mort : Ah! cela n'est pas possible, car moi-même j'ai toujours été,

Madame,

Votre très humble, très fidèle et très
obéissant Esclave,

DE BERGERAC.

VI

M.....

Je ne te vois qu'à demi, parce que je t'aime trop; et tu penses me voir trop, parce que tu ne m'aimes qu'à demi! Viens chez moi tout à l'heure, si tu veux convaincre de mensonge l'appréhension que j'ai de ne te voir jamais. Il y a déjà un jour que nous ne nous sommes vus! Un jour, bons Dieux! Ah! je ne le veux pas croire, ou bien il faut me résoudre à mourir. Penses-tu donc m'avoir laissé dans le cœur ton image assez achevée, pour se reposer sur elle de tout ce qu'elle me doit promettre de ta part? Il est vrai qu'elle y est, et très véritable, encore qu'elle y est peinte fort bien; mais je n'oserais la présenter à mes yeux, parce que je m'imagine qu'il la faudrait tirer de mon cœur, et je ne sais si je l'y pourrais remettre sans toi. Je vois bien maintenant que je ne suis pas un soleil, comme tu m'as souvent appelé; car les cadrans ne s'accordent pas au compte que je fais des heures : j'en compte plus de mille depuis ta cruelle absence de chez nous. Cependant tu ne

regardes l'horloge que pour y apprendre l'heure de ton dîner, sans te soucier si celle que tu souhaites ne sera point peut-être ma dernière, ou, quand tu viendrais faire de belles excuses, si tu me trouveras en vie pour les écouter!

SCÈNES DE LA MORT D'AGRIPPINE

I

SÉJANUS, TÉRENTIUS

SÉJANUS

Mon sang n'est point royal, mais l'héritier d'un Roi
 Porte-t-il un visage autrement fait que moi?
 Encor qu'un toit de chaume eût couvert ma naissance,
 Et qu'un Palais de marbre eût logé son enfance,
 Qu'il fût né d'un grand roi, moi d'un simple pasteur,
 Son sang auprès du mien est-il d'autre couleur?
 Mon nom serait au rang des héros qu'on renomme,
 Si mes prédécesseurs avaient saccagé Rome;
 Mais je suis regardé comme un homme de rien,
 Car mes prédécesseurs se nommaient gens de bien.
 Un César, cependant, n'a guère bonne vue:
 Dix degrés sur sa tête en bornent l'étendue;
 Il ne saurait au plus faire monter ses yeux
 Que depuis son berceau jusques à dix aïeux.
 Mais moi, je rétrograde aux cabanes de Rome,
 Et depuis Séjanus jusques au premier homme:
 Là, n'étant pas borné du nombre ni du choix,
 Pour quatre dictateurs, j'y rencontre cent rois.

TÉRENTIUS

Mais le crime est affreux de massacrer son maître!

SÉJANUS

Mais on devient au moins un magnifique traître.
 Quel plaisir sous ses pieds de tenir aux abois
 Celui qui sous les siens fait gémir tant de rois !
 Fouler impunément des têtes couronnées,
 Faire du genre humain toutes les destinées,
 Mettre aux fers un César, et penser dans son cœur :
 « Cet esclave jadis était mon empereur ! »

TÉRENTIUS

Peut-être, en l'abattant, tomberas-tu toi-même.

SÉJANUS

Pourvu que je l'entraîne avec son diadème,
 Je mourrai satisfait, me voyant terrassé
 Sous le pompeux débris d'un trône renversé.
 Et puis, mourir n'est rien, c'est achever de naître !
 Un esclave hier mourut pour divertir son maître :
 Aux malheurs de la vie on n'est point enchaîné,
 Et l'âme est dans la main du plus infortuné.

TÉRENTIUS

Mais n'as-tu point d'horreur pour un tel parricide ?

SÉJANUS

Je marche sur les pas d'Alexandre et d'Alcide,
 Penses-tu qu'un vain nom de traître, de voleur,
 Aux hommes demi-dieux doive abattre le cœur ?

TÉRENTIUS

Mais d'un coup si douteux peux-tu prévoir l'issue

SÉJANUS

De courage et d'esprit cette trame est tissée.
 Si, César massacré, quelques nouveaux tyrans,
 Élevés par mon crime au trône où je prétends,
 Songent à s'emparer du pouvoir monarchique,
 J'appellerai pour lors le peuple en république,

Et je lui ferai voir que par des coups si grands
Rome n'a point perdu, mais changé ses tyrans.

TÉRENTIUS

Tu connais cependant que Rome est monarchique,
Qu'elle ne peut durer dans l'aristocratie,
Et que l'aigle romaine aura peine à monter,
Quand elle aura sur soi plus d'un homme à porter.
Respecte et crains des dieux l'effroyable tonnerre!

SÉJANUS

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre.
J'ai six mois pour le moins à me moquer des dieux.
Ensuite je ferai ma paix avec les cieux.

TÉRENTIUS

Ces dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SÉJANUS

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TÉRENTIUS

Qui les craint ne craint rien.

SÉJANUS

Ces enfans de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore, et sans savoir pourquoi,
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,
Ces dieux que l'homme a faits, et qui n'ont point fait l'homme
Des plus fermes États ce fantasque soutien,
Va, va, Térentius, qui les craint ne craint rien.

TÉRENTIUS

Mais, s'il n'en était point, cette machine ronde...

SÉJANUS

Oui, mais s'il en était, serais-je encore au monde?

II

AGRIPPINE, SÉJANUS

AGRIPPINE

Demeure, Séjanus ! On te l'ordonne, arrête !
 Je te viens annoncer qu'il faut perdre la tête :
 Rome en foule déjà court au lieu de ta mort.

SÉJANUS

D'un courage au-dessus des injures du sort,
 Je tiens qu'il est si beau de choir pour votre cause,
 Qu'un si noble malheur borne tout ce que j'ose ;
 Et déjà mes travaux sont trop bien reconnus,
 S'il est vrai qu'Agrippine ait pleuré Séjanus.

AGRIPPINE

Moi, pleurer Séjanus ? Moi, te pleurer, perfide ?
 Je verrai d'un œil sec la mort d'un parricide.
 Je voulais, Séjanus, quand tu t'offris à moi,
 T'égorger par Tibère, ou Tibère par toi ;
 En feignant tous les jours de t'engager mon âme,
 Tous les jours en secret je dévidais la trame....

SÉJANUS

Il est d'un grand courage et d'un cœur généreux,
 De ne point insulter au sort d'un malheureux....
 Mais j'en sais le motif : pour effacer la trace
 Des soupçons qui pourraient vous joindre à ma disgrâce,
 Vous bravez mes malheurs, encor qu'avec regret,
 Afin de vous purger d'être de mon secret :
 Madame, ce n'est pas connaître mon génie,
 Car j'aurais fort bien su mourir sans compagnie.

AGRIPPINE

Ne t' imagine pas que, par un feint discours,
 Je tâche vainement à prolonger mes jours !

Car, puisqu'à l'empereur ta trame est découverte,
 Il a su mon complot, et résolu ma perte ;
 Aussi j'en soutiendrai le coup sans reculer.
 Mais je veux de ta mort pleinement me souler,
 Et goûter à longs traits l'orgueilleuse malice
 D'avoir par ma présence augmenté ton supplice.

SÉJANUS

De ma mortalité je suis fort convaincu :
 Eh bien, je dois mourir, parce que j'ai vécu.

AGRIPPINE

Mais as-tu de la mort contemplé le visage ?
 Conçois-tu bien l'horreur de cet affreux passage ?
 Connais-tu le désordre où tombent leurs accords,
 Quand l'âme se déprend des attaches du corps ?
 L'image du tombeau, qui nous tient compagnie,
 Qui trouble de nos sens la paisible harmonie,
 Et ces derniers sanglots, dont avec tant de bruit
 La nature épouvante une âme qui s'enfuit ?
 Voilà de ton destin le terme épouvantable.

SÉJANUS

Puisqu'il en est le terme, il n'a rien d'effroyable.
 La mort rend insensible à ses propres horreurs.

AGRIPPINE

Mais une mort honteuse étonne les grands cœurs !

SÉJANUS

Mais la mort nous guérit de ces vaines chimères !

AGRIPPINE

Mais ta mort pour le moins passera les vulgaires.
 Écoute les malheurs de ton dernier soleil,
 Car je sais de ta fin le terrible appareil.
 De joie et de fureur la populace émue
 Va, pour aigrir tes maux, en repaître sa vue :

Tu vas sentir chez toi la mort s'insinuer,
 Partout où la douleur se peut distribuer :
 Tu vas voir les enfants te demander leurs pères,
 Les femmes, leurs maris, et les frères, leurs frères,
 Qui, pour se consoler, en foule s'étouffant,
 Iront voir à leur rage immoler tes enfants.
 Ton fils, ton héritier, à la haine de Rome,
 Va tomber, quoiqu'enfant, du supplice d'un homme,
 Et, te perçant du coup qui percera son flanc,
 Il éteindra ta race et ton nom dans son sang :
 Ta fille, devant toi, par le bourreau forcée,
 Des plus abandonnés blessera la pensée,
 Et de ton dernier coup la nature en suspens
 Promènera ta mort en chacun de tes sens.
 D'un si triste spectacle es-tu donc à l'épreuve ?

SEJANUS

Cela n'est que la mort et n'a rien qui m'émeuve !

AGRIPPINE

Et cette incertitude où mène le trépas ?

SÉJANUS

Étais-je malheureux, lorsque je n'étais pas ?
 Une heure après la mort, notre âme évanouie
 Sera ce qu'elle était une heure avant la vie.

AGRIPPINE

Mais il faut, t'annonçant ce que tu vas souffrir,
 Que tu meures cent fois, avant que de mourir.

SÉJANUS

J'ai beau plonger mon âme et mes regards funèbres
 Dans ce vaste néant et ces longues ténèbres,
 J'y rencontre partout un état sans douleur,
 Qui n'élève à mon front ni trouble ni terreur ;
 Car, puisque l'on ne reste, après ce grand passage,
 Que le songe léger d'une légère image,

Et que le coup fatal ne fait ni mal ni bien ;
 Vivant, parce qu'on est, mort, parce qu'on n'est rien,
 Pourquoi perdre à regret la lumière reçue,
 Qu'on ne peut regretter, après qu'elle est perdue ?
 Pensez-vous m'étonner par ce faible moyen,
 Par l'horreur du tableau d'un être qui n'est rien ?
 Non, quand ma mort au ciel luirait dans un comète,
 Elle me trouvera dans une ferme assiette :
 Sur celle des Catons je m'en vais enrichir,
 Et, si vous en doutez, venez me voir mourir.
 Marchez, Gardes !

AGRIPPINE

Marchez ! Je te rends grâce, ô Rome !
 D'avoir d'un si grand cœur partagé ce grand homme ;
 Car je suis sûre au moins d'avoir vengé le sort
 Du grand Germanicus par une grande mort.

PENSÉES DÉTACHÉES

Il n'y a rien qu'on persuade plus aisément au peuple que
 ce qu'il est bien aise de croire.

—

Un honnête homme n'est ni Français, ni Allemand, ni
 Espagnol ; il est citoyen du monde et sa patrie est partout.

—

L'ignorance des sots aurait un grand privilège, si nous
 étions obligés d'écouter patiemment le rebours de toutes
 les vérités qui ne sont pas de sa connaissance.

—

Il est malaisé de parler comme les maraudeurs, et de ne le
 pas être.

Puisque notre ami butine nos pensées, c'est une marque qu'il nous estime; il ne les prendrait pas, s'il ne les croyait bonnes, et nous avons grand tort de nous estomaquer de ce que, n'ayant point d'enfants, il adopte les nôtres.

Dois-je pleurer, dois-je écrire, dois-je mourir? Il vaut mieux que j'écrive; mon cornet me prêterait plus d'encre que mes yeux ne me fourniraient de larmes.

Brûlons d'amour! Cette flamme est si douce : personne n'en est jamais mort.

Puisque jadis il s'est rencontré des prophètes qui, l'esprit échauffé d'un vigoureux enthousiasme, ont eu des pressentiments du futur, il n'est pas impossible qu'il ne vienne à un fort génie quelque odeur du passé.

A pénétrer sérieusement la matière, vous connaîtrez qu'elle n'est qu'une, qui, comme excellente comédienne, joue ici-bas toutes sortes de personnages, sous toutes sortes d'habits.

Ni le nom d'Aristote, plus savant que moi, ni celui de Platon, ni celui de Socrate ne me persuade point, si mon jugement n'est convaincu par raison de ce qu'ils disent. La Raison seule est une reine.

Le destin grave tout sur des tables de cuivre.
On ne déchire pas les feuillets d'un tel livre.

ENTRETIENS POINTUS

PRÉFACE

La pointe n'est pas d'accord avec la raison : c'est l'agréable jeu de l'esprit, et merveilleux en ce point, qu'il réduit toutes choses sur le pied nécessaire à ses agréments, sans avoir égard à leur propre substance. S'il faut que pour la pointe l'on fasse d'une belle chose une laide, cette étrange et prompte métamorphose se peut faire sans scrupule, et toujours on a bien fait, pourvu qu'elles brillent ; il n'importe, et, s'il s'y trouve d'ailleurs quelques défauts, ils sont purifiés par le feu qui les accompagne. C'est pourquoi, Lecteur, ne blâme point ces contrariétés et faussetés manifestes, qui se trouveront quelquefois en ces Entretiens ; on n'a voulu que se divertir ; et tant de beaux esprits qui tiennent ici leur rang, se traitant ici quelquefois les uns les autres, et souvent eux-mêmes, de *stupides* et d'*insensés*, témoignent assez qu'ils ne veulent pas être crus, mais seulement admirés, et que ce plaisir est leur seul objet. Suis donc leurs intentions, mon cher Lecteur ; et, sans éplucher les choses, prends part à leurs divertissements, qui te seront agréables ou dégoûtants, selon que tu leur seras semblable ou dissemblable. Au reste, j'ai déguisé leurs noms, afin que la liberté qu'ils se sont donnée ne leur puisse être nuisible, et que, sous le masque, se jouant de tous également, ils puissent descendre du théâtre parmi le peuple, sans courir les dangers où les pourraient mettre les ressentiments d'un brutal.

I

Timandre, parlant d'une arcade que l'on voulait élever en un troisième étage pour joindre deux bâtiments opposés, fut averti par Socrate que c'était des desseins en l'air.

II

Le même Socrate dit fort bien, sur la mort inopinée d'un jeune homme, qui, tombant de faiblesse, était tombé

sur la pointe d'un couteau qu'il tenait en main : qu'il mourait désespéré, puisqu'il se tuait lui-même; et partant, qu'il ne fallait pas s'étonner de sa mort, toutes actions de désespoir étant actions de faiblesse.

III

Platon, prenant un siège, comme en voulant exiger par force de Simarande ce qu'il lui demandait, fut sollicité par Socrate (1) de s'en servir plutôt comme d'un placet (2), pour le fléchir.

IV

Socrate, parlant d'un amoureux transi, qui, pour coucher avec une jeune fille, avait veillé en vain toute une nuit et bâillait le lendemain avec assoupissement, dit qu'il en viendrait à bout, puisqu'il s'avisait de bailler.

V

D'un autre, qui, sortant du grand chemin pavé, après avoir longtemps exercé son esprit, s'étonnait de sa vivacité; il lui en découvrit la raison, alléguant que son esprit s'était aiguisé sur les grès.

VI

Le même assura, contre Épaminondas, qui tenait le capuchon des Capucins pour une bonne pointe, que c'en était une très pauvre.

VII

Et, sollicité de payer un obligeant ami de plusieurs pointes, il refusa de le faire, de peur qu'il ne s'en piquât.

(1) Socrate semble Cyrano lui-même. Les autres noms dissimulent ses amis, Leuret, Bernier, etc.

(2) Jeu de mots sur *placet*, requête et tabouret.

VIII

Le frère aîné de Socrate ne rencontra pas moins bien, orsque, parlant d'une personne avancée par une dame stupide et lubrique, il assura qu'il devait encore aller plus loin, étant monté sur une si bonne bête.

IX

Cette pointe fut suivie d'une autre que fit Socrate, lorsque, rendant raison de l'amour que les dames ont pour les bêtes, au préjudice des gens d'esprit, il dit que les chevaux étaient de plus grand travail que les hommes.

X

Épaminondas disait d'un fripon d'écolier qui voulait escroquer son maître à écrire, et se vantait d'avoir du papier très-fin, qu'il avait raison, puisque son papier devait attraper l'écrivain.

XI

Phocion, jeune frère de Socrate, parlant d'un autre qui mangeait par les rues continuellement, il dit que c'était dîner en ville.

XII

Et Socrate, sur quelques discours avancés ensuite, s'étonna de ce que les chrétiens étaient si faciles à corrompre, vu qu'ils étaient salés dès leur naissance.

XIII

Et poursuivit sa pointe contre un sot bien reblanchi et magnifique du tout en canons, disant qu'il voulait prendre les hommes comme les loups, c'est-à-dire dans les toiles.

XIV

Philogias, parlant d'un homme vêtu de vert, l'appelait *Vert-Galant*.

XV

Socrate, dans le même entretien, ayant bu un grand verre d'eau pour se refaire, dit qu'il s'était rhabillé avec une pièce de verrerie.

XVI

Et, voyant un cheval qui, courant la bague, fientait dans sa carrière, dit qu'il chait sur le métier.

XVII

Pareillement, de monsieur Lenfant (1), mal peint et sans bordure, il dit que c'était l'enfant gâté et débordé.

XVIII

D'un autre qui marchait beaucoup, bien qu'il eût un trou à la tête, il dit qu'il courait les rues, comme ayant la tête fêlée.

XIX

Et de lui-même, qui se plaisait à l'amour des mâles, il assura qu'il en usait ainsi, pour être honteux, au point de se cacher derrière les autres.

XX

Il assurait aussi, d'une femme parée de fleurs, qu'elle avait ses fleurs.

XXI

Et qu'il faisait bon offenser le pape, vu qu'il avait beaucoup d'indulgence.

(1) J. Lenfant, peintre au pastel et graveur.

XXII

Et, parlant d'une montre qu'on avait volée, et qui ne pouvait être retrouvée, il dit qu'elle ne reviendrait pas, étant assurément fort mal montée.



LIVRE II

L'AUTRE MONDE

I

LES ÉTATS ET EMPIRES DE LA LUNE

CHAPITRE PREMIER

En revenant de Clamart. — Ce que suggère la pleine lune. — Projet de voyage. — Première expérience. — Arrivée à la Nouvelle France. — Conversation avec le vice-roi. — Construction et essai d'une machine. — Départ involontaire. — Arrivée dans la lune.

La lune était en son plein, le ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées, lorsque, revenant de Clamart, près Paris (où monsieur de Cuigy le fils, qui en est le seigneur, nous avait régalés plusieurs de mes amis et moi), les diverses pensées que nous donna cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin : de sorte que, les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel, tantôt un autre assurait que c'était la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon ; un autre, que ce pouvait bien être le soleil lui-même, qui, s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde, quand il n'y était pas.

« Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois, sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire mar-

cher plus vite, que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune. »

Quelques-uns de la compagnie me régalerent d'un grand éclat de rire.

« Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant, dans la lune, de quelque autre, qui soutient que ce globe-ci est un monde. »

Mais j'eus beau leur alléguer que Pythagore, Epicure, Démocrite, et, de notre âge, Copernic et Képler (1) avaient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.

Cette pensée cependant, dont la hardiesse biaisait à mon humeur, affermie par la contradiction, se plongea si profondément chez moi que, pendant tout le reste du chemin, je demeurai gros de mille définitions de lune, dont je ne pouvais accoucher : de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnements presque sérieux, il s'en fallait peu que je n'y déférasse déjà, quand le miracle ou l'accident, la providence, la fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimère, ou folie, si on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours.

Étant arrivé chez moi, je montai dans mon cabinet, où je trouvai sur la table un livre ouvert que je n'y avais point mis. C'était celui de Cardan ; et, quoique je n'eusse pas dessein d'y lire, je tombai de la vue, comme par force, justement sur une histoire de ce philosophe, qui dit qu'étudiant un soir à la chandelle il aperçut entrer, au travers des portes fermées, deux grands vieillards, lesquels, après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étaient habitants de la lune, et en même temps disparurent. Je demeurai si surpris, tant de voir un livre qui s'était apporté là tout seul, que du temps et de la feuille où il s'était rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaî-
nure

(1) Au lieu de ces noms donnés par le ms., les textes imprimés portent « plusieurs grands hommes ».

d'incidents pour une inspiration de faire connaître aux hommes que la lune est un monde.

« Quoi! disais-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre qui est peut-être le seul au monde où cette matière se traite si particulièrement, voler de ma bibliothèque sur ma table, devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse; entraîner mes yeux dessus, comme par force, et fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions, et à ma volonté les desseins que je fais!

— Sans doute, continuais-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme sont ceux-là mêmes qui ont dérangé mon livre, et qui l'ont ouvert sur cette page pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont faite à Cardan.

— Mais, ajoutais-je, je ne saurais m'éclaircir de ce doute, si je ne monte jusque-là?

— Et pourquoi non? me répondais-je aussitôt. Prométhée fut bien autrefois au ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui? et ai-je lieu de n'en pas espérer un succès aussi favorable? »

A ces boutades, qu'on nommera peut-être des accès de fièvre chaude, succéda l'espérance de faire réussir un si beau voyage: de sorte que je m'enfermai, pour en venir à bout, dans une maison de campagne assez écartée, où, après avoir flatté mes rêveries de quelques moyens proportionnés à mon sujet, voici comment je montai au ciel.

J'avais attaché autour de moi quantité de fioles pleines de rosée, sur lesquelles le soleil dardait ses rayons si violemment, que la chaleur, qui les attirait, comme elle fait les plus grosses nuées, m'éleva si haut qu'enfin je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Mais, comme cette attraction me faisait monter avec trop de rapidité, et qu'au lieu de m'approcher de la lune, comme je prétendais, elle me paraissait plus éloignée qu'à mon départ, je

cassai plusieurs de mes fioles, jusqu'à ce que je sentis que ma pesanteur surmontait l'attraction, et que je redescendais vers la terre. Mon opinion ne fut point fausse, car j'y retombai quelque temps après; et à compter de l'heure que j'en étais parti, il devait être minuit. Cependant je reconnus que le soleil était alors au plus haut de l'horizon, et qu'il était là midi. Je vous laisse à penser combien je fus étonné : certes, je le fus de si bonne sorte que, ne sachant à quoi attribuer ce miracle, j'eus l'insolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardiesse, Dieu avait encore une fois recloué le soleil aux cieux, afin d'éclairer une si généreuse entreprise.

Ce qui accrut mon étonnement, ce fut de ne point connaître le pays où j'étais, vu qu'il me semblait qu'étant monté droit, je devais être descendu au même lieu d'où j'étais parti. Equipé pourtant comme j'étais, je m'acheminai vers une espèce de chaumière, où j'aperçus de la fumée; et j'en étais à peine à une portée de pistolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'hommes tout nus. Ils parurent fort surpris de ma rencontre; car j'étais le premier, à ce que je pense, qu'ils eussent jamais vu habillé de bouteilles. Et, pour renverser encore toutes les interprétations qu'ils auraient pu donner à cet équipage, ils voyaient qu'en marchant je ne touchais presque point à la terre : aussi ne savaient-ils pas qu'au moindre branle que je donnais à mon corps, l'ardeur des rayons de midi me soulevait avec ma rosée, et que, sans que mes fioles n'étaient plus en assez grand nombre, j'eusse été, possible, à leur vue enlevé dans les airs.

Je les voulus aborder; mais comme si la frayeur les eût changés en oiseaux, un moment les vit perdre dans la forêt prochaine. J'en attrapai un toutefois, dont les jambes sans doute avaient trahi le cœur. Je lui demandai, avec bien de la peine (car j'étais tout étouffé), combien l'on comptait de là à Paris, et depuis quand en France le monde allait

tout nu, et pourquoi ils me fuyaient avec tant d'épouvante. Cet homme, à qui je parlais, était un vieillard olivâtre qui d'abord se jeta à mes genoux ; et, joignant les mains en haut derrière la tête, ouvrit la bouche et ferma les yeux. Il marmotta longtemps entre ses dents, mais je ne discernai point qu'il articulât rien : de façon que je pris son langage pour le gazouillement enroué d'un muet.

A quelque temps de là, je vis arriver une compagnie de soldats tambour battant, et j'en remarquai deux se séparer du gros, pour me reconnaître. Quand ils furent assez proche pour être entendus, je leur demandai où j'étais.

« Vous êtes en France, me répondirent-ils ; mais quel diable vous a mis en cet état ? et d'où vient que nous ne vous connaissons point ? Est-ce que les vaisseaux sont arrivés ? En allez-vous donner avis à monsieur le gouverneur ? et pourquoi avez-vous divisé votre eau-de-vie en tant de bouteilles ? »

A tout cela, je leur repartis que le diable ne m'avait point mis en cet état ; qu'ils ne me connaissaient pas, à cause qu'ils ne pouvaient pas connaître tous les hommes ; que je ne savais point que la Seine portât des navires ; que je n'avais point d'avis à donner à monsieur de Montbazon (1) ; et que je n'étais point chargé d'eau-de-vie.

« Ho, ho, me dirent-ils, me prenant les bras, vous faites le gaillard ? Monsieur le gouverneur vous connaîtra bien, lui ! »

Ils me menèrent vers leur gros, où j'appris que j'étais véritablement en France, mais en la Nouvelle, de sorte qu'à quelque temps de là je fus présenté à M. de Montmagnie (2), qui en est le vice-roi ; il me demanda mon pays, mon nom et ma qualité ; et après que je l'eus satisfait, lui contant l'agréable succès de mon voyage, soit qu'il le crût, soit qu'il feignît de le croire, il eut la bonté de me faire

(1) Les imprimés portent : « M. le maréchal de l'Hôpital. »

(2) Nom omis par les imprimés.

donner une chambre dans son appartement. Mon bonheur fut grand de rencontrer un homme capable de hautes opinions, et qui ne s'étonna point, quand je lui dis qu'il fallait que la terre eût tourné pendant mon élévation, puisque, ayant commencé de monter à deux lieues de Paris, j'étais tombé, par une ligne quasi perpendiculaire, en Canada.

Le soir, comme je m'allais coucher, il entra dans ma chambre, et me dit :

« Je ne serais pas venu interrompre votre repos, si je n'avais cru qu'une personne qui a pu trouver le secret de faire tant de chemin en un demi-jour n'ait pas eu aussi celui de ne se point lasser. Mais vous ne savez pas, ajouta-t-il, la plaisante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos Pères Jésuites (1) ? Ils veulent absolument que vous soyez magicien ; et la plus grande grâce que vous puissiez obtenir d'eux est de ne passer que pour imposteur. Et, en effet, ce mouvement que vous attribuez à la terre est un paradoxe assez délicat ; et, pour moi, je vous dirai franchement que ce qui fait que je ne suis pas de votre opinion, c'est qu'encore qu'hier vous soyez parti de Paris, vous pouvez être arrivé aujourd'hui en cette contrée, sans que la terre ait tourné ; car le soleil, vous ayant enlevé par le moyen de vos bouteilles, ne doit-il pas vous avoir amené ici, puisque, selon Ptolémée, Tycho-Brahé (2) et les philosophes modernes, il chemine du biais que vous faites marcher la terre ? Et puis, quelle grande vraisemblance avez-vous, pour vous figurer que le soleil soit immobile, quand nous le voyons marcher ? et quelle apparence que la terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la sentons ferme dessous nous ?

— Monsieur, lui répliquai-je, voici les raisons à peu près qui nous obligent à le préjuger. Premièrement, il est

(1) Mot omis.

(2) Nom omis.

du sens commun de croire que le soleil a pris la place au centre de l'univers, puisque tous les corps qui sont dans la nature ont besoin de ce feu radical, qu'il habite au cœur de ce royaume, pour être en état de satisfaire promptement à la nécessité de chaque partie, et que la cause des générations soit placée au milieu de tous les corps, pour y agir également et plus aisément, de même que la sage nature a placé les parties génitales dans l'homme, les pepins dans le centre des pommes, les noyaux au milieu de leur fruit.

Cette pomme est un petit univers à soi-même, dont le pepin, plus chaud que les autres parties, est le soleil, qui répand autour de soi la chaleur, conservatrice de son globe; et ce germe, dans cette opinion, est le petit soleil de ce petit monde, qui réchauffe et nourrit le sel végétatif de cette petite masse. Cela donc supposé, je dis que la terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur, et de l'influence de ce grand feu, elle tourne autour de lui pour recevoir également en toutes ses parties cette vertu qui la conserve. Car il serait aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tournât autour d'un point dont il n'a que faire que de s'imaginer, quand nous voyons une alouette rôtie, qu'on a, pour la cuire, tourné la cheminée alentour. Autrement, si c'était au soleil à faire cette corvée, il semblerait que la médecine eût besoin du malade; que le fort dût plier sous le faible; le grand servir au petit; et qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une province, la province tournerait autour du vaisseau. Que si vous avez peine à comprendre comme une masse si lourde se peut mouvoir, dites-moi, je vous prie, les astres et les cieux, que vous faites si solides, sont-ils plus légers? Encore est-il plus aisé à nous, qui sommes assurés de la rondeur de la terre, de conclure son mouvement par sa figure. Mais pourquoi supposer le ciel rond, puisque vous ne le sauriez savoir, et que, de toutes les figures, s'il n'a

pas celle-ci il est certain qu'il ne se peut mouvoir? Je ne vous reproche point vos excentriques, ni vos épicycles; lesquels vous ne sauriez expliquer que très confusément, et dont je sauve mon système. Parlons seulement des causes naturelles de ce mouvement... »

A ces mots, M. de Montmagnie m'interrompt :

« J'aime mieux, dit-il, vous dispenser de cette peine; aussi bien, ai-je lu, sur ce sujet, quelques livres de Gas-sendi, mais à la charge que vous écouterez ce que me répondit un jour un de nos Pères, qui soutenait votre opinion : « En effet, disait-il, je m'imagine que la terre tourne, non point pour les raisons qu'allègue Copernic, mais pour ce que, le feu d'enfer étant enclos au centre de la terre, les damnés qui veulent fuir l'ardeur de sa flamme gravissent, pour s'en éloigner, contre la voûte, et font ainsi tourner la terre, comme un chien fait tourner une roue, lorsqu'il court enfermé dedans. »

Nous louâmes quelque temps le zèle du bon Père, et, son panégyrique achevé, M. de Montmagnie (1) me dit qu'il s'étonnait fort, vu que le système de Ptolémée était si peu probable qu'il eût été si généralement reçu.

« Monsieur, lui répondis-je, la plupart des hommes, qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader par leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre croit demeurer immobile, et que le rivage chemine, ainsi les hommes, tournant avec la terre autour du ciel, ont cru que c'était le ciel lui-même qui tournait autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le soleil, un grand corps quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la terre (2), n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles, et

(1) Passage restitué d'après le MS.

(2) « Kircher regarde le soleil comme surpassant de mille fois le volume de la sphère terrestre. Il était ici plus rapproché de la vérité

pommer ses choux. Quant à moi, bien loin de consentir à l'insolence de ces brutaux (1), je crois que les planètes sont des mondes autour du soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des soleils qui ont des planètes autour d'eux, c'est-à-dire des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse, et parce que leur lumière empruntée ne saurait venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que ces globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes, et que le nôtre, à cause que nous y rampons, une douzaine de glorieux coquins! ait été bâti pour commander à tous (2)? Quoi! parce que le soleil compasse nos jours et nos années, est-ce à dire, pour cela, qu'il n'ait été construit qu'afin que nous ne nous cognions pas de la tête contre les murs? Non, non, si ce dieu visible éclaire l'homme, c'est par accident, comme le flambeau du roi éclaire par accident au crocheteur qui passe par la rue.

— Mais, me dit-il, si, comme vous assurez, les étoiles fixes sont autant de soleils, on pourrait conclure de là que le monde serait infini, puisqu'il est vraisemblable que les peuples de ce monde qui sont autour d'une étoile fixe, que vous prenez pour un soleil, découvrent encore au-dessus d'eux d'autres étoiles fixes que nous ne saurions apercevoir d'ici, et qu'il en va de cette sorte à l'infini.

— N'en doutez point, lui répliquai-je; comme Dieu a pu faire l'âme immortelle, il a pu faire le monde infini, s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, et l'infini une étendue sans limites. Et puis, Dieu serait fini lui-même, supposé que le monde ne fût pas infini, puisqu'il ne pourrait pas être où il n'y aurait rien, et qu'il ne pourrait accroître la grandeur du monde,

que Cyrano de Bergerac. » Flammarion, *les Mondes imaginaires et les mondes réels*, ch. VIII.

(1) « Brutaux », supprimé dans les imprimés.

(2) Passage très corrompu, et très adouci, dans l'imprimé.

qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue, commençant d'être où il n'était pas auparavant. Il faut donc croire que, comme nous voyons d'ici Saturne et Jupiter, si nous étions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'apercevons pas, et que l'univers est à l'infini construit de cette sorte.

— Ma foi ! me répliqua-t-il, vous avez beau dire, je ne saurais du tout comprendre cet infini.

— Hé ! dites-moi, lui repartis-je, comprenez-vous le rien qui est au delà ? Point du tout. Car, quand vous songez à ce néant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent ou comme de l'air, et cela, c'est quelque chose ; mais l'infini, si vous ne le comprenez en général, vous le concevez au moins par parties, puisqu'il n'est pas difficile de se figurer, au delà de ce que nous voyons de terre et d'air, du feu, d'autre air, et d'autre terre. Or, l'infini n'est rien qu'une tissure sans bornes de tout cela... Si j'ai jamais l'honneur de vous voir en France, je vous ferai observer, par le moyen d'une lunette excellente, que certaines obscurités, qui d'ici paraissent des taches, sont des mondes qui se construisent. »

Mes yeux, qui se fermaient en achevant ce discours, obligèrent M. de Montmagnie de sortir. Nous eûmes, le lendemain et les jours suivants, des entretiens de pareille nature. Mais, comme quelque temps après l'embarras des affaires de la province accrocha notre philosophie, je retombai de plus belle au dessein de monter à la lune.

Je m'en allais, dès qu'elle était levée, rêvant, parmi les bois, à la conduite et à la réussite de mon entreprise ; et enfin, une veille de Saint-Jean, qu'on tenait conseil dans le Fort pour déterminer si l'on donnerait secours aux Sauvages du pays contre les Iroquois, je m'en allai tout seul, derrière notre habitation, au coupeau d'une petite montagne, où voici ce que j'exécutai. J'avais fait une machine que je m'imaginai capable de m'élever autant que je voudrais, en

sorte que, rien de tout ce que j'y croyais nécessaire n'y manquant, je m'assis dedans, et me précipitai en l'air, du haut d'une roche. Mais, parce que je n'avais pas bien pris mes mesures, je culbutai rudement dans la vallée. Tout froissé néanmoins que j'étais, je m'en retournai dans ma chambre, sans perdre courage, et je pris de la moelle de bœuf, dont je m'oignis tout le corps, car j'étais tout meurtri, depuis la tête jusqu'aux pieds; et, après m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'essence cordiale, je m'en retournai chercher ma machine; mais je ne la trouvai point, car certains soldats, qu'on avait envoyés dans la forêt couper du bois pour faire le feu de la Saint-Jean, l'ayant rencontrée par hasard, l'avaient apportée au Fort, où, après plusieurs explications de ce que pouvait être, quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il y fallait attacher quantité de fusées volantes, parce que, leur rapidité les ayant enlevées bien haut, et le ressort agitant ses grandes ailes, il n'y aurait personne qui ne prît cette machine pour un dragon de feu. Je la cherchai longtemps, cependant, mais enfin je la trouvai, au milieu de la place de Québec, comme on y mettait le feu. La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en un si grand péril me transporta tellement que je courus saisir le bras du soldat qui y allumait le feu, je lui arrachai sa mèche, et me jetai tout furieux dans ma machine pour briser l'artifice dont elle était environnée; mais j'arrivai trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds que me voilà enlevé dans la nue.

L'horreur dont je fus consterné ne renversa point tellement les facultés de mon âme que je ne me sois souvenu depuis de tout ce qui m'arriva en cet instant. Car, dès que la flamme eut dévoré un rang de fusées, qu'on avait disposées six à six, par le moyen d'une amorce qui bordait chaque demi-douzaine, un autre étage s'embrasait, puis un autre; en sorte que le salpêtre, prenant feu, éloignait

le péril en le croissant. La matière, toutefois, étant usée, fit que l'artifice manqua, et, lorsque je ne songeais plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne, je sentis, sans que je remuasse aucunement, mon élévation continuée, et, ma machine prenant congé de moi, je la vis retomber vers la terre...

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ai fait depuis, beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la terre d'avec la lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon; encore, ne m'en fussé-je pas aperçu si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la vérité que je ne retombais pas vers notre monde; car, encore que je me trouvasse entre deux lunes, et que je remarquasse fort bien que je m'éloignais de l'une à mesure que je m'approchais de l'autre, j'étais assuré que la plus grande était notre globe; parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du soleil venant à confondre la diversité des corps et des climats, il ne m'avait plus paru que comme une grande plaque d'or. Cela me fit imaginer que je baissais vers la lune; et je me confirmai dans cette opinion quand je vins à me souvenir que je n'avais commencé de choir qu'après les trois quarts du chemin. « Car, disais-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité ait aussi moins d'étendue, et que, par conséquent, j'aie senti plus tard la force de son centre. »

Enfin, après avoir été fort longtemps à tomber (à ce que je préjugeai, car la violence du précipice m'empêcha de le remarquer), le plus loin dont je me souviens, c'est que je me trouvai sous un arbre, embarrassé avec trois ou quatre branches assez grosses que j'avais éclatées par ma chute (1)...

(1) Entre ces deux chapitres s'intercale une longue digression incompréhensible dans le texte imprimé, qui est plein de lacunes, et assez en-

CHAPITRE II

Les habitants de la lune. — L'auteur pris pour un animal. — Le démon de Socrate. — Langage des Lunaires. — Repas lunaire. — Les alouettes rôties. — La poésie, monnaie du pays. — Présentation à la cour. — L'auteur mis en cage avec un Espagnol qui passe pour un singe.

Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connaissais point. J'avais beau promener mes yeux, et la jeter par la campagne, aucune creature ne s'offrait pour les consoler. Enfin, je résolus de marcher jusqu'à ce que la fortune me fit rencontrer la compagnie ou de quelques bêtes, ou de la mort.

Elle m'exauça, car, au bout d'un demi-quart de lieue, je rencontrai deux fort grands animaux, dont l'un s'arrêta devant moi ; l'autre s'enfuit légèrement au gîte : au moins, je le pensai ainsi, à cause qu'à quelque temps de là je le vis revenir accompagné de plus de sept ou huit cents de même espèce, qui m'environnèrent. Quand je les pus discerner de près, je connus qu'ils avaient la taille et la figure comme nous. Cette aventure me fit souvenir de ce

nuyeuse dans le ms. Il s'agit du Paradis terrestre, où l'auteur rencontre Elie, avec lequel il a des entretiens d'une théologie bizarre. Il n'y a presque rien à retenir de cette partie, qui semble un travail antérieur soudé maladroitement à la version définitive adoptée par Cyrano. Voici le seul passage qui ait quelque piquant : « J'oubliais, ô mon fils, à vous découvrir un secret dont on ne peut pas vous avoir instruit. Vous saurez donc qu'après qu'Eve et son mari eurent mangé de la pomme défendue Dieu, pour punir le serpent quiles avait tentés, le reléqua dans le corps de l'homme. Il n'est point né depuis de créature qui, en punition du crime de son premier père, ne nourrisse un serpent dans son ventre... — En effet, lui dis-je, en l'interrompant, j'ai remarqué que, comme ce serpent essaie toujours de s'échapper du corps de l'homme, on lui voit la tête et le col sortir au bas du ventre. Mais aussi Dieu n'a pas permis que l'homme seul en fût tourmenté : il a voulu qu'il se bandât contre la femme pour lui jeter son venin, et que l'enflure lui durât neuf mois après l'avoir piquée. Et pour vous montrer que je parle suivant la parole du Seigneur, c'est qu'il dit au serpent qu'il aurait beau faire trébucher la femme, en se roidissant contre elle, qu'elle lui ferait baisser la tête. » Je voulais continuer ces fariboles, mais Elie m'en empêcha...

Ce passage est inédit.

que jadis j'avais ouï conter à ma nourrice, des sirènes, des faunes et des satyres. De temps en temps, ils élevaient des huées si furieuses, causées sans doute par l'admiration de me voir, que je croyais quasi être devenu monstre. Enfin, une de ces bêtes-hommes, m'ayant pris par le col, de même que font les loups quand ils enlèvent des brebis, me jeta sur son dos et me mena dans leur ville, où je fus plus étonné que devant, quand je reconnus en effet que c'étaient des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Lorsque ce peuple me vit si petit (car la plupart d'entre eux ont douze coudées de longueur), et mon corps soutenu de deux pieds seulement, ils ne purent croire que je fusse un homme, car ils tenaient que, la nature ayant donné aux hommes, comme aux bêtes, deux jambes et deux bras, ils s'en devaient servir comme eux. Et, en effet, rêvant depuis là-dessus, j'ai songé que cette situation de corps n'était point extravagante, quand je me suis souvenu que les enfants, lorsqu'ils ne sont encore instruits que de la nature, marchent à quatre pieds, et qu'ils ne se lèvent sur deux que par le soin de leurs nourrices, qui les dressent dans de petits chariots, et leur attachent des lanières pour les empêcher de choir sur les quatre, comme la seule assiette où la figure de notre masse incline de se reposer.

Ils disaient donc (à ce que je me suis fait depuis interpréter) qu'inafailliblement j'étais la femelle du petit animal de la reine. Ainsi je fus, en qualité de tel ou d'autre chose, mené droit à l'hôtel de ville, où je remarquai, selon le bourdonnement et les postures que faisaient et le peuple et les magistrats, qu'ils consultaient ensemble ce que je pouvais être. Quand ils eurent longtemps conféré, un certain bourgeois, qui gardait les bêtes rares, supplia les échevins de me commettre à sa garde, en attendant que la reine m'envoyât quérir pour vivre avec mon mâle. On n'en fit aucune difficulté, et ce bateleur me porta à son logis, où il

m'instruisit à faire le godenot (1), à passer des culbutes, à figurer des grimaces ; et, des après-dînées, il faisait prendre à la porte un certain prix, de ceux qui me voulaient voir. Mais le ciel, fléchi de mes douleurs, et fâché de voir profaner le temple de son maître, voulut qu'un jour, comme j'étais attaché au bout d'une corde, avec laquelle le charlatan me faisait sauter pour divertir le monde, j'entendis la voix d'un homme qui me demanda en grec qui j'étais. Je fus bien étonné d'entendre parler, en ce pays-là, comme en notre monde. Il m'interrogea quelque temps ; je lui répondis, et lui contai ensuite généralement toute l'entreprise et le succès de mon voyage. Il me consola, et je me souviens qu'il me dit :

« Hé bien, mon fils, vous portez enfin la peine des faiblesses de votre monde. Il y a du vulgaire, ici comme là, qui ne peut souffrir la pensée des choses où il n'est point accoutumé. Mais sachez qu'on ne vous traite qu'à la pareille ; et que, si quelqu'un de cette terre avait monté dans la vôtre, avec la hardiesse de se dire homme, vos savants le feraient étouffer comme un monstre. »

Il me promit ensuite qu'il avertirait la Cour de mon désastre ; et il ajouta qu'aussitôt qu'il avait su la nouvelle qui courait de moi, il était venu pour voir, et m'avait reconnu pour un homme du monde dont je me disais ; parce qu'il y avait autrefois voyagé, et qu'il avait demeuré en Grèce, où on l'appelait le Démon de Socrate ; qu'il avait, depuis la mort de ce philosophe, gouverné et instruit, à Thèbes, Épaminondas ; qu'ensuite, étant passé chez les Romains, la justice l'avait attaché au parti du jeune Caton ; qu'après sa mort il s'était donné à Brutus ; que tous ces grands personnages, n'ayant laissé en ce monde à leurs places que le fantôme de leurs vertus, il s'était retiré, avec ses compagnons, dans les temples et dans les solitudes.

(1) Le grotesque.

« Enfin, ajouta-t-il, le peuple de votre terre devint si stupide et si grossier que mes compagnons et moi perdîmes tout le plaisir que nous avions autrefois pris à l'instruire. Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler de nous, car on nous appelait *Oracles, Nymphes, Génies, Fées, Dieux Foyers, Lemures, Larves, Lamies, Farfadets, Naiades, Incubes, Ombres, Manes Spectres, et Fantômes*; et nous abandonnâmes votre monde sous le règne d'Auguste, un peu après que je me fus apparu à Drusus, fils de Livia, qui portait la guerre en Allemagne, et que je lui eus défendu de passer outre. Il n'y a pas longtemps que j'en suis arrivé pour la seconde fois; depuis cent ans en ça, j'ai eu commission d'y faire un voyage: j'ai rôdé beaucoup en Europe, et conversé avec des personnes que possible vous aurez connues. Un jour, entre autres, j'apparus à Cardan, comme il étudiait; je l'instruisis de quantité de choses, et, en récompense, il me promit qu'il témoignerait, à la postérité, de qui il tenait les miracles qu'il s'attendait d'écrire. J'y vis Agrippa, l'abbé Trithème, le Docteur Fauste, La Brosse, César (1), et une certaine cabale de jeunes gens que le vulgaire a connus sous le nom de *Chevaliers de la Rose-Croix* à qui j'ai enseigné quantité de souplesses et de secrets naturels, qui sans doute les auront fait passer pour de grands magiciens. Je connus aussi Campanelle: ce fut moi qui lui conseillai, pendant qu'il était à l'Inquisition dans Rome, de styler son visage et son corps aux postures ordinaires de ceux dont il avait besoin de connaître l'intérieur, afin d'exciter chez soi, par une même assiette, les pensées que cette même situation avait appelées dans ses adversaires, parce qu'ainsi il ménagerait mieux leur arme, quand il la connaîtrait, et il commença, à ma prière, un livre que nous intitulâmes *de Sensu rerum*. J'ai fréquenté pareillement en France La Mothe Le Vayer et Gassendi. Ce second est un homme qui écrit autant en philo-

(1) César de Nostradamus.

sophe que ce premier y vit. J'ai connu quantité d'autres gens, que votre siècle traite de divins, mais je n'ai trouvé en eux que beaucoup de babil et beaucoup d'orgueil. Enfin, comme je traversais, de votre pays en Angleterre, pour étudier les mœurs de ses habitants, je rencontrai un homme, la honte de son pays : car, certes, c'est une honte aux grands de votre État, de reconnaître en lui, sans l'adorer, la vertu dont il est le trône. Pour abréger son panégyrique, il est esprit, il est tout cœur, et il a toutes ces qualités, dont une jadis suffisait à marquer un héros : c'était Tristan l'Hermite. Véritablement, il faut que je vous avoue que, quand je vis une vertu si haute, j'appréhendai qu'elle ne fût pas reconnue; c'est pourquoi je tâchai de lui faire accepter trois fioles : la première était pleine d'huile de talc, l'autre de poudre de projection, et la dernière, d'or potable; mais il les refusa avec un dédain plus généreux que Diogène ne reçut les compliments d'Alexandre. Enfin je ne puis rien ajouter à l'éloge de ce grand homme, sinon que c'est le seul poète, le seul philosophe, et le seul homme libre que vous ayez. Voilà les personnes considérables que j'ai fréquentées; toutes les autres, au moins de celles que j'ai connues, sont si fort au-dessous de l'homme que j'ai vu des bêtes un peu au-dessus.

« Au reste je ne suis point originaire de votre terre ni de celle-ci : je suis né dans le soleil. Mais, parce que quelquefois notre monde se trouve trop peuplé, à cause de la longue vie de ses habitants, et qu'il est presque exempt de guerres et de maladies, de temps en temps, nos magistrats envoient des colonies dans les mondes des environs. Quant à moi, je fus commandé pour aller au vôtre, et déclaré chef de la peuplade qu'on y envoyait avec moi. J'ai passé depuis en celui-ci, pour les raisons que je vous ai dites; et ce qui fait que j'y demeure actuellement, c'est que les hommes y sont amateurs de la vérité, qu'on n'y voit point de pédants; que les philosophes ne se laissent persua-

der qu'à la raison, et que l'autorité d'un savant, ni le plus grand nombre, ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange, quand il raisonne aussi fortement. Bref, en ce pays, on ne compte pour insensés que les sophistes et les orateurs. »

Tant de belles choses qu'il m'expliquait me donnèrent la curiosité de l'interroger sur sa naissance et sur sa mort ; si au pays du soleil l'individu venait au jour par les voies de génération, et s'il mourait par le désordre de son tempérament, ou la rupture de ses organes.

« Il y a trop peu de rapport, dit-il, entre vos sens et l'explication de ces mystères. Vous vous imaginez, vous autres que ce que vous ne sauriez comprendre est spirituel, ou qu'il n'est point ; mais cette conséquence est très fautive, et c'est un témoignage qu'il y a dans l'univers un million peut-être de choses qui, pour être connues, demanderaient en vous un million d'organes tous différents. Moi, par exemple, je connais par mes sens la cause de la sympathie de l'aimant avec le pôle, celle du reflux de la mer, et ce que l'animal devient après sa mort ; vous autres, ne sauriez donner jusqu'à ces hautes conceptions que par la foi, à cause que les proportions à ces miracles vous manquent, non plus qu'un aveugle ne saurait s'imaginer ce que c'est que la beauté d'un paysage, le coloris d'un tableau, et les nuances de l'iris ; ou bien il se les figurera tantôt comme quelque chose de palpable, comme le manger, comme un son, ou comme une odeur. Tout de même, si je voulais vous expliquer ce que j'aperçois par les sens qui vous manquent, vous vous le représenteriez comme quelque chose qui peut être ouï, vu, touché, fleuré, ou savouré, et ce n'est rien cependant de tout cela. »

Il en était là de son discours, quand mon bateleur s'aperçut que la chambrée commençait à s'ennuyer de mon jargon, qu'ils n'entendaient point, et qu'ils prenaient pour un grognement non articulé. Il se remit de plus belle à

tirer ma corde, pour me faire sauter, jusqu'à ce que, les spectateurs étant souls de rire et d'assurer que j'avais presque autant d'esprit que les bêtes de leur pays, ils se retirèrent chacun chez soi.

J'adouçissais ainsi la dureté des mauvais traitements de mon maître, par les visites que me rendait cet officieux démon ; car, de m'entretenir avec ceux qui me venaient voir, outre qu'ils me prenaient pour un animal des mieux enracinés dans la catégorie des brutes, ni je ne savais leur langue, ni eux n'entendaient pas la mienne, et jugez ainsi quelle proportion ; car vous saurez que deux idiomes seulement sont usités en ce pays, l'un qui sert aux grands, et l'autre qui est particulier pour le peuple.

Celui des grands n'est autre chose qu'une différence de tons non articulés, à peu près semblables à notre musique quand on n'a pas ajouté les paroles à l'air, et certes c'est une invention tout ensemble et bien utile et bien agréable ; car, quand ils sont las de parler, ou quand ils dédaignent de prostituer leur gorge à cet usage, ils prennent ou un luth, ou un autre instrument, dont ils se servent aussi bien que de la voix à se communiquer leurs pensées ; de sorte que quelquefois ils se rencontreront jusqu'à quinze ou vingt de compagnie, qui agiteront un point de théologie, ou les difficultés d'un procès, par un concert, le plus harmonieux dont on puisse chatouiller l'oreille.

Le second, qui est en usage chez le peuple, s'exécute par le trémoussement des membres, mais non pas peut-être comme on se le figure, car certaines parties du corps signifient un discours tout entier. L'agitation, par exemple, d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lèvre, d'un bras, d'un œil, d'une joue, feront, chacun en particulier, une oraison ou une période, avec tous ses membres. D'autres ne servent qu'à désigner des mots, comme un pli sur le front, les divers frissonnements des muscles, les renversements des mains, les battements de pied, les contorsions

de bras ; de sorte que, quand ils parlent, avec la coutume qu'ils ont prise d'aller tout nus. leurs membres. accoutumés à gesticuler leurs conceptions, se remuent si dru qu'il ne semble pas un homme qui parle, mais un corps qui tremble.

Presque tous les jours le démon me venait visiter, et ses merveilleux entretiens me faisaient passer sans ennui les violences de ma captivité. Enfin, un matin, je vis entrer dans ma logette un homme que je ne connaissais point, et qui, m'ayant fort longtemps léché, me gueula (1) doucement par l'aisselle, et de l'une des pattes dont il me soutenait, de peur que je me blessasse, me jeta sur son dos, où je me trouvai si mollement et si à mon aise qu'avec l'affliction qui me faisait sentir un traitement de bête, il ne me prit aucune envie de me sauver ; et puis, ces hommes qui marchent à quatre pieds vont bien d'une autre vitesse que nous, puisque les plus pesants attrapent les cerfs à la course.

Je m'affligeais cependant outre mesure de n'avoir point de nouvelles de mon courtois démon, et le soir de la première traite, arrivé que je fus au gîte, je me promenais dans la cour de l'hôtellerie, attendant que le manger fût prêt, lorsqu'un homme, fort jeune et assez beau, me vint rire au nez, et jeter à mon col ses deux pieds de devant. Après que je l'eus quelque temps considéré :

« Quoi ? me dit-il en français, vous ne connaissez plus votre ami ? »

Je vous laisse à penser ce que je devins alors. Certes, ma surprise fut si grande que dès lors je m'imaginai que tout le globe de la lune, tout ce qui m'y était arrivé, et tout ce que j'y voyais n'était qu'enchantement ; et cet homme-bête, étant le même qui m'avait servi de monture, continua de me parler ainsi :

« Vous m'avez promis que les bons offices que je vous

(1) *Gueuler* a, en vénerie, le sens de « prendre avec la gueule ».

rendrais ne vous sortiraient jamais de la mémoire, et cependant il semble que vous ne m'ayez jamais vu ! »

Mais, voyant que je demeurais dans mon étonnement :

« Enfin, ajouta-t-il, je suis le démon de Socrate. »

Ce discours augmenta mon étonnement ; mais, pour m'en tirer, il me dit :

« Je suis le démon de Socrate, qui vous ai diverti pendant votre prison, et qui, pour vous continuer mes services, me suis revêtu du corps, avec lequel je vous portai hier.

— Mais, l'interrompis-je, comment tout cela se peut-il faire, vu qu'hier vous étiez d'une taille extrêmement longue, et qu'aujourd'hui vous êtes très court, qu'hier vous aviez une voix faible et cassée, et qu'aujourd'hui vous avez une voix claire et vigoureuse ; qu'hier enfin vous étiez un vieillard tout chenu et que vous n'êtes aujourd'hui qu'un jeune homme ? Quoi donc ! au lieu qu'en mon pays on chemine de la naissance à la mort, les animaux de celui-ci vont de la mort à la naissance, et rajeunissant à force de vieillir ?

— Sitôt que j'eus parlé au prince, me dit-il, après avoir reçu l'ordre de vous conduire à la cour, je vous allai trouver où vous étiez, et vous ayant apporté ici, j'ai senti le corps que j'informais (1) si fort atténué de lassitude que tous les organes me refusaient leurs fonctions ordinaires, en sorte que je me suis enquis du chemin de l'hôpital. J'y fus et, dès que j'entrai dans la première chambre, je trouvai le corps d'un jeune homme qui venait de rendre l'esprit. Je m'en suis approché, feignant d'y connaître encore du mouvement, et protestant à ceux qui étaient présents qu'il n'était point mort, et que sa maladie n'était pas même dangereuse ; de sorte que, sans être aperçu, j'ai approché ma bouche de la sienne, où je suis entré comme par un souffle ; lors, mon vieux cadavre est tombé à la

(1) Dont j'avais pris la forme, terme de philosophie scolastique. L'âme *informe* la matière qu'elle anime, lui donne la forme.

renverse, et, comme si j'eusse été ce jeune homme, je me suis levé, et m'en suis venu vous chercher, laissant là les assistants crier miracle. »

On nous vint quérir là-dessus, pour nous mettre à table, et je suivis mon conducteur dans une salle magnifiquement meublée, mais où je ne vis rien de préparé pour manger. Une si grande solitude de viande, lorsque je péris-sais de faim, m'obligea de lui demander où l'on avait mis le couvert. Je n'écoutai point ce qu'il me répondit, car trois ou quatre jeunes garçons, enfants de l'hôte, s'approchèrent de moi dans cet instant, et avec beaucoup de civilité me dépouillèrent jusqu'à la chemise. Cette nouvelle cérémonie m'étonna si fort que je n'en osai pas seulement demander la cause à mes beaux valets de chambre, et je ne sais comment mon guide, qui me demanda par où je voulais commencer, put tirer de moi ces deux mots : *Un potage* ; mais je les eus à peine proférés que je sentis l'odeur du plus succulent mitonné qui frappa jamais le nez du mauvais riche. Je voulus me lever de ma place pour chercher à la piste la source de cette agréable fumée, mais mon porteur m'en empêcha :

« Où voulez-vous aller ? me dit-il. Nous irons tantôt à la promenade, mais maintenant il est saison de manger ; achevez votre potage, et puis nous ferons venir autre chose.

— Et où diable est ce potage ? lui répondis-je presque en colère. Avez-vous fait gageure de vous moquer de moi tout aujourd'hui ?

— Je pensais, me répliqua-t-il, que vous eussiez vu, à la ville d'où nous venons, votre maître, ou quelque autre, prendre ses repas ; c'est pourquoi je ne vous avais point dit de quelle façon on se nourrit ici. Puis donc que vous l'ignorez encore, sachez que l'on n'y vit que de fumée. L'art de cuisiner est de renfermer, dans de grands vaisseaux moulés exprès, l'exhalaison qui sort des viandes en les cuisant ; et, quand on en a ramassé de plusieurs sortes et de

différents goûts, selon l'appétit de ceux que l'on traite, on débouche le vaisseau où cette odeur est assemblée; on en découvre après cela un autre, et ainsi jusqu'à ce que la compagnie soit repue. A moins que vous n'ayez déjà vécu de cette sorte, vous ne croirez jamais que le nez, sans dents et sans gosier, fasse, pour nourrir l'homme, l'office de la bouche; mais je vous le veux faire voir par expérience. »

Il n'eut pas plutôt achevé que je sentis entrer successivement dans la salle tant d'agréables vapeurs, et si nourrissantes, qu'en moins de demi-quart d'heure je me sentis tout à fait rassasié. Quand nous fûmes levés :

« Ceci n'est pas, dit-il, une chose qui doit causer beaucoup d'admiration, puisque vous ne pouvez pas avoir tant vécu, sans avoir observé qu'en votre monde les cuisiniers, les pâtisseries et les rôtisseurs, qui mangent moins que les personnes d'une autre vocation, sont pourtant beaucoup plus gras. D'où procède leur embonpoint, à votre avis, si ce n'est de la fumée dont ils sont sans cesse environnés, et laquelle pénètre leur corps et les nourrit? Aussi les personnes de ce monde jouissent d'une santé bien moins interrompue et plus vigoureuse, à cause que la nourriture n'engendre presque point d'excréments, qui sont l'origine de presque toutes les maladies. Vous avez peut-être été surpris, lorsque, avant le repas, on vous a déshabillé, parce que cette coutume n'est pas usitée en votre pays; mais c'est la mode de celui-ci, et l'on en use ainsi, afin que l'animal soit plus transpirable à la fumée.

— Monsieur, lui repartis-je, il y a très grande apparence à ce que vous dites, et je viens moi-même d'en expérimenter quelque chose; mais je vous avouerai que, ne pouvant pas me débrutaliser si promptement, je serais bien aise de sentir un morceau palpable sous mes dents. »

Il me le promit, et toutefois ce fut pour le lendemain, à cause, dit-il, que de manger sitôt après le repas cela me produirait une indigestion. Nous discourûmes encore quel-

que temps, puis nous montâmes à la chambre pour nous coucher. Un homme, au haut de l'escalier, se présenta à nous, et, nous ayant envisagés attentivement, me mena dans un cabinet dont le plancher était couvert de fleurs d'orange à la hauteur de trois pieds, et mon Démon, dans un autre, rempli d'œillet et de jasmins ; il me dit, voyant que je paraissais étonné de cette magnificence, que c'étaient les lits du pays. Enfin, nous nous couchâmes chacun dans notre cellule ; et, dès que je fus étendu sur mes fleurs, j'aperçus, à la lueur d'une trentaine de gros vers luisants enfermés dans un cristal (car on ne sert point de chandelles), ces trois ou quatre jeunes garçons qui m'avaient déshabillé au souper, dont l'un se mit à me chatouiller les pieds, l'autre les cuisses, l'autre les flancs, l'autre les bras, et tous avec tant de mignoterics et de délicatesse qu'en moins d'un moment je me sentis assoupi.

Je vis entrer, le lendemain, mon Démon, avec le soleil, « Je vous veux tenir parole, me dit-il ; vous déjeunerez plus solidement que vous ne soupâtes hier. »

A ces mots, je me levai, et il me conduisit, par la main, derrière le jardin du logis, où l'un des enfants de l'hôte nous attendait avec une arme à la main, presque semblable à nos fusils. Il demanda à mon guide si je voulais une douzaine d'alouettes, parce que les magots (il croyait que j'en fusse un) se nourrissaient de cette viande. A peine eus-je répondu qu'oui, que le chasseur déchargea un coup de feu, et vingt ou trente alouettes tombèrent à nos pieds toutes rôties. « Voilà, m'imaginai-je aussitôt, ce qu'on dit, par proverbe, en notre monde, d'un pays où les alouettes tombent toutes rôties ! » Sans doute que quelqu'un était revenu d'ici.

« Vous n'avez qu'à manger, me dit mon Démon ; ils ont l'industrie de mêler parmi leur poudre et leur plomb une certaine composition qui tue, plume, rôtit, et assaisonne le gibier. »

J'en ramassai quelques-unes, dont je mangeai sur sa parole, et, en vérité, je n'ai jamais en ma vie rien goûté de si délicieux. Après ce déjeuner, nous nous mîmes en état de partir, et avec mille grimaces dont ils se servent, quand ils veulent témoigner de l'affection, l'hôte reçut un papier de mon Démon. Je lui demandai si c'était une obligation pour la valeur de l'écot. Il me répartit que non; qu'il ne lui devait rien, et que c'étaient des vers.

« Comment des vers? lui répliquai-je. Les taverniers sont donc ici curieux de rimes ?

— C'est, me dit-il, la monnaie du pays, et la dépense que nous venons de faire céans s'est trouvée monter à un sixain que je lui viens de donner. Je ne craignais pas de demeurer court; car, quand nous ferions ici ripaille pendant huit jours, nous ne saurions dépenser un sonnet, et j'en ai quatre sur moi, avec deux épigrammes, deux odes et une églogue.

— Eh, plutôt à Dieu, lui dis-je, que cela fût de même en notre monde ! J'y connais beaucoup d'honnêtes poètes qui meurent de faim, et qui feraient bonne chère, si on payait les traiteurs en cette monnaie. »

Je lui demandai si ces vers servaient toujours, pourvu qu'on les transcrivît : il me répondit que non, et continua ainsi :

« Quand on en a composé, l'auteur les porte à la cour des Monnaies, où les poètes jurés du royaume tiennent leur séance. Là, ces versificateurs officiers mettent les pièces à l'épreuve, et si elles sont jugées de bon aloi, on les taxe, non pas selon leur prix, c'est-à-dire qu'un sonnet ne vaut pas toujours un sonnet, mais selon le mérite de la pièce ; et ainsi, quand quelqu'un meurt de faim, ce n'est jamais qu'un buffle, et les personnes d'esprit font toujours grand'chère. »

J'admirais, tout extasié, la police judicieuse de ce pays-là, et il poursuivit de cette façon : « Il y a encore d'autres

personnes qui tiennent cabaret d'une manière bien différente. Lorsqu'on sort de chez eux, ils demandent, à proportion des frais, un acquit pour l'autre monde ; et, dès qu'on le leur donne, ils écrivent dans un grand registre qu'ils appellent les comptes du grand Jour, à peu près en ces termes : « *Item*, la valeur de tant de vers, délivrés un « jour, à un tel qu'on m'y doit rembourser aussitôt l'ac-
« quit du premier fonds qui s'y trouvera ; » et lorsqu'ils se sentent en danger de mourir, ils font hacher ces registres en morceaux, et les avalent, parce qu'ils croient que, s'ils n'étaient ainsi digérés, cela ne leur profiterait de rien. »

Cet entretien n'empêchait pas que nous ne continuassions de marcher, c'est-à-dire mon porteur à quatre pattes sous moi, et moi à califourchon sur lui. Je ne particulariserai point davantage les aventures qui nous arrêteraient sur les chemins, qu'enfin nous terminâmes à la ville où le roi fait sa résidence. Je n'y fus pas plutôt arrivé qu'on me conduisit au palais, où les grands me reçurent avec des admirations plus modérées que n'avait fait le peuple, quand j'étais passé dans les rues. Mais la conclusion que j'étais sans doute la femelle du petit animal de la reine fut celle des grands comme celle du peuple. Mon guide me l'interprétait ainsi ; et cependant lui-même n'entendait point cette énigme, et ne savait qui était ce petit animal de la reine ; mais nous en fûmes bientôt éclaircis. Le roi, quelque temps après m'avoir considéré, commanda qu'on l'amenât, et, à une demi-heure de là, je vis entrer au milieu d'une troupe de singes qui portaient la fraise et le haut de chausses, un petit homme bâti presque tout comme moi, car il marchait à deux pieds ; sitôt qu'il m'aperçut, il m'aborda par un *Criado, vuestra merced* (1) ; je lui ripostai sa révérence à peu près en mêmes termes. Mais, hélas ! il ne nous eurent pas plutôt vus parler ensemble qu'ils crurent tous le préjugé véritable ; et cette con-

(1) En espagnol : Serviteur, Votre Grâce.

jecture n'avait garde de produire un autre succès, car celui des assistants qui opinait pour nous avec plus de ferveur protestait que notre entretien était un grognement que la joie d'être rejoints, par un instinct naturel, nous faisait bourdonner. Ce petit homme me conta qu'il était Européen, natif de la vieille Castille; qu'il avait trouvé moyen, avec des oiseaux, de se faire porter jusques au monde de la lune où nous étions alors; qu'étant tombé entre les mains de la reine elle l'avait pris pour un singe, à cause qu'ils habillent, par hasard en ce pays-là, les singes à l'espagnole, et que, l'ayant à son arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avait point douté qu'il ne fût de l'espèce.

« Il faut bien dire, lui répliquai-je, qu'après leur avoir essayé toutes sortes d'habits ils n'en ont point rencontré de plus ridicules, et que ce n'est qu'à cause de cela qu'ils les équipent de la sorte, n'entretenant ces animaux que pour s'en donner du plaisir.

— Ce n'est pas connaître, reprit-il, la dignité de notre nation, en faveur de qui l'univers ne produit des hommes que pour nous donner des esclaves, et pour qui la nature ne saurait engendrer que des matières de rire. »

Il me supplia ensuite de lui apprendre comment je m'étais osé hasarder de monter à la lune avec la machine dont je lui avais parlé : je lui répondis que c'était à cause qu'il avait emmené les oiseaux sur lesquels j'y pensais aller. Il sourit de cette raillerie, et, environ un quart d'heure après, le roi commanda aux gardeurs de singes de nous ramener, avec ordre exprès de nous faire coucher ensemble, l'Espagnol et moi, pour faire en son royaume multiplier notre espèce. On exécuta de point en point la volonté du prince; de quoi je fus très aise, pour le plaisir que je recevais d'avoir quelqu'un qui m'entretînt pendant la solitude de ma brutification. Un jour, mon mâle (car on me prenait pour la femelle) me conta que ce qui l'avait

véritablement obligé de courir toute la terre, et enfin de l'abandonner pour la lune, était qu'il n'avait pu trouver un seul pays où l'imagination même fût en liberté.

« Voyez-vous, me dit-il, à moins de porter un bonnet, quoi que vous puissiez dire de beau, s'il est contre les principes des docteurs de drap (1), vous êtes un idiot, un fou, et quelque chose de pis. On m'a voulu mettre, en mon pays, à l'Inquisition, parce qu'à la barbe des pédants j'avais soutenu qu'il y avait du vide, et que je ne connaissais point de matière au monde plus pesante l'une que l'autre. »

Je lui demandai de quelles probabilités il appuyait une opinion si peu reçue.

« Il faut, me répondit-il, et pour en venir à bout, supposer qu'il n'y a qu'un élément; car, encore que nous voyions de l'eau, de la terre, de l'air et du feu séparés, on ne les trouve jamais pourtant si parfaitement purs qu'ils ne soient encore engagés les uns avec les autres. Quand, par exemple, vous regardez du feu, ce n'est que de l'eau beaucoup étendue; l'air n'est que de l'eau fort dilatée; l'eau n'est que de la terre qui se fond, et la terre elle-même n'est autre chose que de l'eau beaucoup resserrée; et ainsi, à pénétrer sérieusement la matière, vous connaîtrez qu'elle n'est qu'une, qui, comme excellente comédienne, joue ici-bas toutes sortes de personnages, sous toutes sortes d'habits... »

Je pense qu'il voulait encore parler; mais on nous apporta notre mangeaille; et parce que nous avions faim, je fermai les oreilles à ses discours, pour ouvrir l'estomac aux viandes qu'on nous donna.

Il me souvient qu'une autre fois, comme nous philoso-

(1) C'est-à-dire docteur à diplômes, parce que, suivant les usages universitaires, tout licencié qui voulait être reçu docteur donnait une pièce de drap au professeur devant lequel il passait sa thèse (LACROIX).

phions, car nous n'aimions guère ni l'un ni l'autre à nous entretenir des choses basses :

« Je suis bien fâché, dit-il, de voir un esprit de la trempe du vôtre infecté des erreurs du vulgaire. Il faut donc que vous sachiez, malgré le pédantisme d'Aristote, dont retentissent aujourd'hui toutes les classes de votre France, que tout est en tout, c'est-à-dire que dans l'eau, par exemple, il y a du feu; dedans le feu, de l'eau; dedans l'air, de la terre, et dedans la terre, de l'air... Ainsi, on peut dire que dans l'homme il y a tout ce qui est nécessaire pour composer un arbre et dans un arbre tout ce qui est nécessaire pour composer un homme. Enfin, de cette façon, toutes choses se rencontreront en toutes choses; mais il nous manque un Prométhée, qui nous tire du sein de la nature et nous rende sensible ce que je veux bien appeler *matière première*. »

CHAPITRE III

Succès des « bêtes du roi ». — Les docteurs du pays décident que l'auteur est un oiseau sans plumes. — On le remet en cage. — Curiosité d'une fille de la reine. — Nouvelle délibération des docteurs. — Un avocat d'office. — Mise en liberté.

Voilà les choses à peu près dont nous amusions le temps; car ce petit Espagnol avait l'esprit joli. Notre entretien toutefois n'était que la nuit, à cause que, depuis six heures du matin jusques au soir, la grande foule du monde, qui nous venait contempler à notre logis, nous eût détournés; car quelques-uns nous jetaient des pierres; d'autres, des noix; d'autres, de l'herbe. Il n'était bruit que des bêtes du roi. On nous servait tous les jours à manger à nos heures, et le roi et la reine prenaient eux-mêmes assez souvent la peine de me tâter le ventre, pour connaître si je n'emplissais point, car ils brûlaient d'une envie extraordinaire d'avoir de la race de ces petits animaux. Je ne sais si ce fut pour avoir été plus attentif que mon

mâle à leurs simagrées et à leurs tons ; mais j'appris plus tôt que lui à entendre leur langue et à l'écorcher un peu : ce qui fit qu'on nous considéra d'une autre façon qu'on n'avait fait, et les nouvelles coururent aussitôt par tout le royaume qu'on avait trouvé deux hommes sauvages, plus petits que les autres, à cause des mauvaises nourritures que la solitude nous avait fournies, et qui, par un défaut de la semence de leurs pères, n'avaient pas eu les jambes de devant assez fortes pour s'appuyer dessus.

Cette créance allait prendre racine à force d'être confirmée, sans les docteurs du pays, qui s'y opposèrent, disant que c'était une impiété épouvantable de croire que non seulement des bêtes, mais des monstres, fussent de leur espèce.

« Il y aurait bien plus d'apparence, ajoutaient les moins passionnés, que nos animaux domestiques participassent au privilège de l'humanité, et de l'immortalité, par conséquent, à cause qu'ils sont nés dans notre pays, qu'une bête monstrueuse qui se dit née je ne sais où dans la lune ; et puis, considérez la différence qui se remarque entre nous et eux. Nous autres marchons à quatre pieds, parce que Dieu ne se voulut pas fier d'une chose si précieuse à une moins ferme assiette, et il eut peur qu'ailant autrement il n'arrivât malheur à l'homme ; c'est pourquoi il prit la peine de l'asseoir sur quatre piliers, afin qu'il ne pût tomber ; mais, dédaignant de se mêler de la construction de ces deux brutes, il les abandonna au caprice de la nature, laquelle, ne craignant pas la perte de si peu de chose, ne les appuya que sur deux pattes.

« Les oiseaux mêmes, disaient-ils, n'ont pas été si maltraités qu'elles, car au moins ils ont reçu des plumes pour subvenir à la faiblesse de leurs pieds, et se jeter en l'air, quand nous les éconduirons de chez nous ; au lieu que la nature, en ôtant les deux pieds à ces monstres, les a mis en état de ne pouvoir échapper à notre justice.

« Voyez un peu, outre cela, comment ils ont la tête tournée devers le ciel! C'est la disette où Dieu les a mis de toutes choses, qui l'a située de la sorte, car cette posture suppliante témoigne qu'ils se plaignent au ciel de Celui qui les a créés, et qu'ils lui demandent permission de s'accommoder de nos restes. Mais, nous autres, nous avons la tête penchée en bas, pour contempler les biens dont nous sommes seigneurs, et comme n'y ayant rien au ciel à qui notre heureuse condition puisse porter envie. »

J'entendais tous les jours, à ma loge, faire ces contes, ou d'autres semblables; et ils en bridèrent si bien l'esprit des peuples sur cet article qu'il fut arrêté que je ne passerais tout au plus que pour un perroquet sans plumes; car ils confirmaient les persuadés, sur ce que, non plus qu'un oiseau, je n'avais que deux pieds. Cela fit qu'on me mit en cage par ordre exprès du Conseil d'en haut.

Là, tous les jours, l'oiseleur de la reine prenant le soin de me venir siffler la langue, comme on fait ici aux sanonnets, j'étais heureux, à la vérité, en ce que je ne manquais point de mangeaille. Cependant, parmi les sornettes dont les regardants me rompaient les oreilles, j'appris à parler comme eux, en sorte que, quand je fus assez rompu dans l'idiome pour exprimer la plupart de mes conceptions, j'en contais des plus belles. Déjà les compagnies ne s'entretenaient plus que de la gentillesse de mes bons mots, et de l'estime que l'on faisait de mon esprit. On vint jusque-là, que le Conseil fut contraint de faire publier un arrêt, par lequel on défendait de croire que j'eusse de la raison, avec un commandement très exprès à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles fussent, de s'imaginer, quoi que je pusse faire de spirituel, que c'était l'instinct qui me le faisait faire.

Cependant la définition de ce que j'étais partagea la ville en deux factions. Le parti qui soutenait en ma faveur grossissait de jour en jour, et enfin, en dépit de l'a-

nathème par lequel on tâchait d'épouvanter le peuple, ceux qui tenaient pour moi demandèrent une assemblée des États, pour résoudre cette controverse. On fut longtemps à s'accorder sur le choix de ceux qui opineraient; mais les arbitres pacifièrent l'animosité par le nombre des intéressés qu'ils égalèrent, et qui ordonnèrent qu'on me porterait dans l'assemblée comme l'on fit; mais j'y fus traité autant sévèrement qu'on se le peut imaginer. Les examinateurs m'interrogèrent, entre autres choses, de philosophie : je leur exposai, tout à la bonne foi, ce que jadis mon régent m'en avait appris, mais ils ne mirent guère de temps à me le réfuter par beaucoup de raisons convaincantes; de sorte que, n'y pouvant répondre, j'alléguai pour dernier refuge les principes d'Aristote, qui ne me servirent pas davantage que les sophismes; car, en deux mots, ils m'en découvrirent la fausseté.

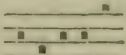
« Cet Aristote, me dirent-ils, dont vous vantez si fort la science, accommodait sans doute les principes à sa philosophie, au lieu d'accommoder sa philosophie aux principes, et encore devait-il les prouver au moins plus raisonnables que ceux des autres sectes dont vous nous avez parlé. C'est pourquoi le bon seigneur ne trouvera pas mauvais si nous lui baisons les mains. »

Enfin, comme ils virent que je ne clabaudais autre chose, si non qu'ils n'étaient pas plus savants qu'Aristote, et qu'on m'avait défendu de discuter contre ceux qui niaient les principes, ils conclurent tous d'une commune voix, que je n'étais pas un homme, mais possible quelque espèce d'autruche, vu que je portais comme elle la tête droite, que je marchais sur deux pieds, et qu'enfin, hormis un peu de duvet, je lui étais tout semblable; si bien qu'on ordonna à l'Oiseleur de me reporter en cage.

J'y passais mon temps avec assez de plaisir, car, à cause de leur langue que je possédais correctement, toute la cour se divertissait à me faire jaser. Les filles de la

reine, entre autres, fourraient toujours quelque bribe dans mon panier; et la plus gentille de toutes, ayant conçu quelque amitié pour moi, elle était si transportée de joie, lorsqu'étant en secret, je l'entretenais des mœurs et des divertissements des gens de notre monde, et principalement de nos cloches et de nos autres instruments de musique, qu'elle me protestait, les larmes aux yeux, que si jamais je me trouvais en état de revoler à notre monde, elle me suivrait de bon cœur.

Un jour, de grand matin, m'étant éveillé en sursaut, je la vis qui tambourinait contre les bâtons de ma cage :

Réjouissez-vous, me dit-elle, hier dans le Conseil on conclut la guerre contre le Roi  (1). J'espère,

parmi l'embarras des préparatifs, pendant que notre monarque et ses sujets seront éloignés, faire naître l'occasion de vous sauver.

— Comment, la guerre? l'interrompis-je. Arrive-t-il des querelles entre les princes de ce monde ici comme entre ceux du nôtre? Hé! je vous prie, parlez-moi de leur façon de combattre.

— Quand les arbitres, reprit-elle, élus au gré des deux parties, ont désigné le temps accordé pour l'armement, celui de la marche, le nombre des combattants, le jour et le lieu de la bataille, et tout cela avec tant d'égalité qu'il n'y a pas dans une armée un seul homme plus que dans l'autre, les soldats estropiés d'un côté sont tous enrôlés dans une compagnie, et, lorsqu'on en vient aux mains, les maréchaux de camp ont soin de les exposer aux estropiés de l'autre côté; les géants ont en tête les colosses; les escrimeurs, les adroits; les vaillants, les courageux; les débiles, les faibles; les indisposés, les malades; les robustes, les forts; et, si quelqu'un entreprenait de frapper un autre que son

(1) Nom du roi de la Lune, noté en musique: *Doladodosol*, d'après une note du ms.

ennemi désigné, à moins qu'il ne pût justifier que c'était par méprise, il est condamné comme couard. Après la bataille donnée, on compte les blessés, les morts, les prisonniers; car, pour les fuyards, il ne s'en trouve point; si les pertes se trouvent égales de part et d'autre, ils tirent à la courte paille à qui se proclamera victorieux.

« Mais, encore qu'un roi eût défait son ennemi de bonne guerre, ce n'est presque rien avancé, car il y a d'autres armées, plus nombreuses, de savants et d'hommes d'esprit, des disputes desquelles dépend entièrement le triomphe ou la servitude des États.

« Un savant est opposé à un autre savant, un spirituel à un autre spirituel, et un judicieux à un autre judicieux. Au reste, le triomphe que remporte un État en cette façon est compté pour trois victoires à force ouverte. Après la proclamation de la victoire, on rompt l'assemblée, et le peuple vainqueur choisit pour être son roi, ou celui des ennemis, ou le sien. »

Je ne pus m'empêcher de rire de cette façon scrupuleuse de donner des batailles; et j'alléguais, pour exemple d'une bien plus forte politique, les coutumes de notre Europe, où le monarque n'avait garde d'omettre aucun de ses avantages pour vaincre; et voici comme elle me parla :

« Apprenez-moi, me dit-elle, si vos princes ne prétextent pas leurs armements, du droit ?

— Si fait, lui répliquai-je, et de la justice de leur cause.

— Pourquoi donc, continua-t-elle, ne choisissent-ils des arbitres non suspects, pour être accordés ? Et s'il se trouve qu'ils aient autant de droit l'un que l'autre, qu'ils demeurent comme ils étaient, ou qu'ils jouent en un coup de piquet la ville ou la province dont ils sont en dispute ?

— Mais vous, lui repartis-je, pourquoi toutes ces circonstances en votre façon de combattre ? Ne suffit-il pas que les armées soient un pareil nombre d'hommes ?

— Vous n'avez guère de jugement, me répondit-elle.

Croiriez-vous, par votre foi, ayant vaincu sur le pré votre ennemi seul à seul, l'avoir vaincu de bonne guerre, si vous étiez maillé (1), et lui, non; s'il n'avait qu'un poignard, et vous une estocade; enfin s'il était manchot, et que vous eussiez deux bras? Cependant, avec toute l'égalité que vous recommandez tant à vos gladiateurs, ils ne se battent jamais pareils; car l'un sera de grande, l'autre, de petite taille; l'un sera adroit, l'autre, n'aura jamais manié d'épée; l'un sera robuste, l'autre faible; et, quand même ces disproportions seraient égales, qu'ils seraient aussi adroits et aussi forts l'un que l'autre, encore ne seraient-ils pas pareils, car l'un des deux aura peut-être plus de courage que l'autre; et, sous l'ombre que cet emporté ne considérera pas le péril, qu'il sera bilieux, qu'il aura plus de sang, qu'il avait le cœur plus serré, avec toutes ces qualités qui font le courage, comme si ce n'était pas, aussi bien qu'une épée, une arme que son ennemi n'a point, il s'ingère de se ruer éperdument sur lui, de l'effrayer, et d'ôter la vie à ce pauvre homme, qui prévoit le danger, dont la chaleur est étouffée dans la pituite, et duquel le cœur est trop vaste pour unir les esprits nécessaires à dissiper cette glace qu'on appelle *poltronnerie*. Ainsi vous louez cet homme d'avoir tué son ennemi avec avantage, et, le louant de sa hardiesse, vous le louez d'un péché contre nature, puisque sa hardiesse tend à la destruction. Et, à propos de cela, je vous dirai qu'il y a quelques années qu'on fit une remontrance au Conseil de guerre, pour apporter un règlement plus circonspect et plus consciencieux dans les combats. Et le philosophe qui donnait l'avis parla ainsi :

« Vous vous imaginez, Messieurs, avoir bien égalé les
« avantages de deux ennemis, quand vous les avez choisis
« tous deux grands, tous deux adroits, tous deux pleins
« de courage; mais ce n'est pas encore assez, puisqu'il

(1) Couvert d'une cotte de maille.

« faut qu'enfin le vainqueur surmonte par adresse, par
 « force, et par fortune. Si ç'a été par adresse, il a frappé
 « sans doute son adversaire par un endroit où il ne l'at-
 « tendait pas, ou plus vite qu'il n'était vraisemblable ; ou,
 « feignant de l'attraper d'un côté, il l'a assailli de l'autre.
 « Cependant tout cela, c'est affiner, c'est tromper, c'est
 « trahir, et la tromperie et la trahison ne doivent pas faire
 « l'estime d'un véritable généreux. S'il a triomphé par
 « force, estimerez-vous son ennemi vaincu, puisqu'il a été
 « violenté ? Non sans doute, non plus que vous ne direz
 « pas qu'un homme ait perdu la victoire, encore qu'il soit
 « accablé de la chute d'une montagne, parce qu'il n'a pas
 « été en puissance de la gagner. Tout de même, celui-là
 « n'a point été surmonté, à cause qu'il ne s'est point trouvé,
 « dans ce moment, disposé à pouvoir résister aux violen-
 « ces de son adversaire. Si ç'a été par hasard qu'il a ter-
 « rassé son ennemi, c'est la fortune qu'on doit couronner.
 « Il n'y a rien contribué ; et enfin le vaincu n'est non plus
 « blâmable que le joueur de dés, qui sur dix-sept points
 « en voit faire dix-huit. »

« On lui confessa qu'il avait raison ; mais qu'il était impossible, selon les apparences humaines, d'y mettre ordre, et qu'il valait mieux subir un petit inconvénient, que de s'abandonner à cent autres de plus grande importance. »

Elle ne m'entretint pas cette fois davantage, parce qu'elle craignait d'être trouvée toute seule avec moi si matin. Ce n'est pas qu'en ce pays l'impudicité soit un crime ; au contraire, hors les coupables convaincus, tout homme a pouvoir sur toute femme, et une femme tout de même pourrait appeler un homme en justice, qui l'aurait refusée. Mais elle ne m'osait pas fréquenter publiquement, à cause que les gens du Conseil avaient dit, dans la dernière assemblée, que c'étaient les femmes principalement qui publiaient que j'étais homme, afin de couvrir sous ce prétexte le désir qui les brûlait de se mêler aux bêtes, et de commettre avec

moi sans vergogne des péchés contre nature. Cela fut cause que je demeurai longtemps sans la voir, ni pas une du sexe.

Cependant il fallait bien que quelqu'un eût réchauffé les querelles de la définition de mon être, car, comme je ne songeais plus qu'à mourir en ma cage, on me vint quérir encore une fois pour me donner audience. Je fus donc interrogé, en présence d'un grand nombre de courtisans, sur quelques points de physique, et mes réponses, à ce que je crois, en satisfirent un, car celui qui présidait m'exposa fort au long ses opinions sur la structure du monde. Elles me semblèrent ingénieuses; et, sans qu'il passât jusqu'à son origine, qu'il soutenait éternelle, j'eusse trouvé sa philosophie beaucoup plus raisonnable que la nôtre. Mais, sitôt que je l'entendis soutenir une rêverie si contraire à ce que la foi nous apprend, je brisai avec lui, dont il ne fit que rire; ce qui m'obligea de lui dire que, puisqu'ils en venaient là, je recommençais à croire que leur monde n'était qu'une lune.

« Mais, me dirent-ils tous, vous y voyez de la terre, des rivières, des mers; que serait-ce donc tout cela? »

— N'importe! repartis-je, Aristote assure que ce n'est que la lune; et, si vous aviez dit le contraire dans les classes où j'ai fait mes études, on vous aurait sifflés. »

Il se fit, sur cela, un grand éclat de rire. Il ne faut pas demander si ce fut de leur ignorance; mais cependant on me conduisit dans ma cage.

Mais d'autres savants, plus emportés que les premiers, avertis que j'avais osé dire que la lune d'où je venais était un monde, et que leur monde n'était qu'une lune, crurent que cela leur fournissait un prétexte assez juste pour me faire condamner à l'eau: c'est la façon d'exterminer les impies. Pour cet effet, ils furent en corps faire leur plainte au roi, qui leur promit justice, et ordonna que je serais remis sur la sellette.

Me voilà donc dégagé pour la troisième fois; et lors, le plus ancien prit la parole, et plaida contre moi. Je ne me souviens pas de sa harangue, à cause que j'étais trop épouvanté pour recevoir les espèces de sa voix sans désordre, et parce aussi qu'il s'était servi, pour déclamer, d'un instrument dont le bruit m'étourdissait : c'était une trompette qu'il avait tout exprès choisie afin que la violence de ce son martial échauffât leurs esprits à ma mort, et afin d'empêcher par cette émotion que le raisonnement ne pût faire son office, comme il arrive dans nos armées, où le tintamarre des trompettes et des tambours empêche le soldat de réfléchir sur l'importance de sa vie. Quand il eut dit, je me levai pour défendre ma cause, mais j'en fus délivré par une aventure qui va vous surprendre. Comme j'avais la bouche ouverte, un homme, qui avait eu grande difficulté à traverser la foule, vint choir aux pieds du roi, et se traîna longtemps sur le dos en sa présence. Cette façon de faire ne me surprit pas, car je savais que c'était la posture où ils se mettaient, quand ils voulaient discourir en public. Je rengainai seulement ma harangue; voici celle que nous eûmes de lui :

« Justes, écoutez-moi ! vous ne sauriez condamner cet
 « homme, ce singe ou ce perroquet, pour avoir dit que
 « la lune est un monde d'où il venait ; car, s'il est
 « homme, quand même il ne serait pas venu de la lune,
 « puisque tout homme est libre, ne lui est-il pas libre aussi
 « de s'imaginer ce qu'il voudra ? Quoi ! pouvez-vous le
 « contraindre à n'avoir pas ses visions ? Vous le forcerez
 « bien à dire que la lune n'est pas un monde, mais il ne le
 « croira pas pourtant ; car, pour croire quelque chose, il
 « faut qu'il se présente à son imagination certaines possi-
 « bilités plus grandes au *oui* qu'au *non* ; à moins que vous
 « ne lui fournissiez ce vraisemblable, ou qu'il ne vienne
 « de soi-même s'offrir à son esprit, il vous dira bien qu'il
 « croit mais il ne croira pas pour cela.

« J'ai maintenant à vous prouver qu'il ne doit pas être
« condamné, si vous le posez dans la catégorie des bêtes.

« Car, supposé qu'il soit animal sans raison, en auriez-
« vous vous-mêmes de l'accuser d'avoir péché contre elle ?
« Il a dit que la lune était un monde ; or, les bêtes n'agis-
« sissent que par instinct de la nature ; donc, c'est la
« nature qui le dit, et non pas lui. De croire que cette sa-
« vante nature qui a fait le monde et la lune ne sache ce
« que c'est qu'elle-même, et que vous autres, qui n'avez de
« connaissance que ce que vous en tenez d'elle, le sachiez
« plus certainement, cela serait bien ridicule. Mais, quand
« même la passion vous ferait renoncer à vos principes, et
« que vous supposeriez que la nature ne guidât pas les
« bêtes, rougissez à tout le moins des inquiétudes que
« vous causent les caprices d'une bête. En vérité, Messieurs,
« si vous rencontriez un homme d'âge mûr, qui veillât à
« la police d'une fourmilière, pour tantôt donner un souf-
« flet à la fourmi qui aurait fait choir sa compagne, tantôt
« en emprisonner une qui aurait dérobé à sa voisine un
« grain de blé, tantôt mettre en justice une autre qui au-
« rait abandonné ses œufs, ne l'estimeriez-vous pas insensé
« de vaquer à des choses trop au-dessous de lui, et de pré-
« tendre assujettir à la raison des animaux qui n'en ont
« pas l'usage ? Comment donc, vénérable assemblée, dé-
« fendrez-vous l'intérêt que vous prenez aux caprices de ce
« petit animal ? Justes, j'ai dit. »

Dès qu'il eut achevé, une sorte de musique d'applaudis-
sements fit retentir toute la salle ; et, après que toutes les
opinions eurent été débattues un gros quart d'heure, le
roi prononça :

« Que dorénavant je serais censé homme, comme tel
mis en liberté, et que la punition d'être noyé serait modi-
fiée en une amende honteuse (car il n'en est point en ce
pays-là d'honorable) ; dans laquelle amende je me dédi-
rais publiquement d'avoir soutenu que la lune était un

Monde, à cause du scandale que la nouveauté de cette opinion aurait pu apporter dans l'âme des faibles. »

Cet arrêt prononcé, on m'enlève hors du palais ; on m'habille par ignominie fort magnifiquement : on me porte sur la tribune d'un magnifique chariot, et, traîné que je fus par quatre princes qu'on avait attachés au joug, voici ce qu'ils m'obligèrent de prononcer aux carrefours de la ville.

« Peuple, je vous déclare que cette lune-ci n'est pas une « lune, mais un monde ; et que ce monde là-bas n'est pas « un monde, mais une lune. Tel est ce que le Conseil « trouve bon que vous croyiez. »

Après que j'eus crié la même chose aux cinq grandes places de la cité, j'aperçus mon avocat qui me tendait la main pour m'aider à descendre. Je fus bien étonné de reconnaître, quand je l'eus envisagé, que c'était mon Démon. Nous fûmes une heure à nous embrasser :

« Et venez-vous-en chez moi, me dit-il, car de retourner en cour après une amende honteuse, vous n'y seriez pas vu de bon œil. Au reste, il faut que je vous dise que vous seriez encore parmi les singes, aussi bien que l'Espagnol votre compagnon, si je n'eusse publié dans les compagnies la vigueur et la force de votre esprit, et brigué contre vos ennemis, en votre faveur, la protection des grands. »

La fin de mes remerciements nous vit entrer chez lui ; il m'entretint, jusqu'au repas, des ressorts qu'il avait fait jouer pour obliger mes ennemis, malgré tous les plus précieux scrupules dont ils avaient embabouiné le peuple, à se déporter d'une poursuite si injuste. Mais, comme on nous eut avertis qu'on avait servi, il me dit qu'il avait, pour me tenir compagnie, ce soir-là, prié deux professeurs d'académie de cette ville de venir manger avec nous.

« Je les ferai tomber, ajouta-t-il, sur la philosophie qu'ils enseignent en ce monde-ici, et, par même moyen, vous verrez le fils de mon hôte. C'est un jeune homme

autant plein d'esprit que j'en aie jamais rencontré : ce serait un second Socrate, s'il pouvait régler ses lumières, et ne point étouffer dans le vice les grâces dont Dieu continuellement le visite, et ne plus affecter le libertinage, comme il fait, par une chimérique ostentation et une affectation de s'acquérir la réputation d'homme d'esprit. Je me suis logé céans pour épier les occasions de l'instruire. »

Il se tut, comme pour me laisser à mon tour la liberté de discourir ; puis, il fit signe qu'on me dévêtit des honneux ornements dont j'étais encore tout brillant.

CHAPITRE IV

Dîner avec des philosophes lunaires. — Discussions philosophiques. — Mœurs lunaires. — Privilèges de la jeunesse. — Les pères et les fils. — Un Pythagoricien.

Les deux professeurs que nous attendions entrèrent presque aussitôt, et nous allâmes nous mettre à table, où elle était dressée, et où nous trouvâmes le jeune garçon dont il m'avait parlé, qui mangeait déjà. Ils lui firent grande saluade, et le traitèrent d'un respect aussi profond que d'esclave à seigneur ; j'en demandai la cause à mon Démon, qui me répondit que c'était à cause de son âge, parce qu'en ce monde-là les vieux rendaient toute sorte de respect et de déférence aux jeunes ; bien plus, que les pères obéissent à leurs enfants, aussitôt que, par l'avis du Sénat des Philosophes, ils avaient atteint l'âge de raison.

« Vous vous étonnez, continua-t-il, d'une coutume si contraire à celle de votre pays ? Mais elle ne répugne point à la droite raison ; car, en conscience, dites-moi, quand un homme jeune et chaud est en force d'imaginer, de juger et d'exécuter, n'est-il pas plus capable de gouverner une famille, qu'un infirme sexagénaire, pauvre hébété, dont la neige de soixante hivers a glacé l'imagination, qui ne se conduit que par ce que vous appelez expérience des heureux

succès, qui ne sont cependant que de simples effets du hasard contre toutes les règles de l'économie de la prudence humaine.

« Pour du jugement, il en a aussi peu, quoique le vulgaire de votre monde en fasse un apanage de la vieillesse ; mais, pour se désabuser, il faut qu'il sache que ce qu'on appelle *prudence* en un vieillard n'est autre chose qu'une appréhension panique, une peur enragée de rien entreprendre, qui l'obsède. Ainsi, quand il n'a pas risqué un danger où un jeune homme s'est perdu, ce n'est pas qu'il en préjugéât sa catastrophe, mais il n'avait pas assez de feu pour allumer ces nobles élans qui nous font oser ; au lieu que l'audace de ce jeune homme était comme un gage de la réussite de son dessein, parce que cette ardeur qui fait la promptitude et la facilité d'une exécution était celle qui le poussait à l'entreprendre.

« Pour ce qui est d'exécuter, je ferais tort à votre esprit de m'efforcer à le convaincre de preuves. Vous savez que la jeunesse seule est propre à l'action ; et, si vous n'en étiez pas tout à fait persuadé, dites-moi, je vous prie, quand vous respectez un homme courageux, n'est-ce pas à cause qu'il vous peut venger de vos ennemis, ou de vos oppresseurs ? Et est-ce par autre considération que par pure habitude, que vous le considérez, lorsqu'un bataillon de septante janviers a gelé son sang, et tué de froid tous les nobles enthousiasmes dont les jeunes personnes sont échauffées ? Lorsque vous déférez au plus fort, n'est-ce pas afin qu'il vous soit obligé d'une victoire que vous ne lui sauriez disputer ? Pourquoi donc vous soumettre à lui, quand la paresse a fondu ses muscles, débilité ses artères, évaporé ses esprits, et sucé la moelle de ses os ?

« Si vous adoriez une femme, n'était-ce pas à cause de sa beauté ? Pourquoi donc continuer vos genuflexions, après que la vieillesse en a fait un fantôme qui ne représente plus qu'une hideuse image de la mort ? Enfin, lors-

que vous aimiez un homme spirituel, c'était à cause que, par la vivacité de son génie, il pénétrait une affaire mêlée et la débrouillait; qu'il défrayait par son bien dire l'assemblée au plus haut carat; qu'il digérait les sciences d'une seule pensée; et cependant, vous lui continuez vos honneurs, quand ses organes usés rendent sa tête imbécile, pesante et importune aux compagnies, et lorsqu'il ressemble plutôt à la figure d'un Dieu Foyer qu'à un homme de raison ?

« Concluez donc par là, mon fils, qu'il vaut mieux que les jeunes gens soient pourvus du gouvernement des familles que les vieillards. D'autant plus même que, selon vos maximes, Hercule, Achille, Épaminondas, Alexandre et César, qui sont presque tous morts en deçà de quarante ans, n'auraient mérité aucuns honneurs, parce qu'à votre compte ils auraient été trop jeunes, bien que leur seule jeunesse fût seule la cause de leurs belles actions, qu'un âge plus avancé eût rendues sans effet, parce qu'il eût manqué de l'ardeur et de la promptitude qui leur ont donné ces grands succès.

« Mais, direz-vous, toutes les lois de notre monde font retentir avec soin ce respect qu'on doit aux vieillards. Il est vrai; mais, aussi, tous ceux qui ont introduit ces lois ont été des vieillards qui craignaient que les jeunes ne les dépossédassent justement de l'autorité qu'ils avaient extorquée et ont fait (1), comme les législateurs des fausses religions, un mystère de ce qu'ils n'ont pu prouver. Oui, mais, direz-vous encore, ce vieillard est mon père, et le ciel me promet une longue vie si je l'honore? Si votre père, ô mon fils, ne vous ordonne rien de contraire aux inspirations du Très-Haut, je vous l'avoue, mais autrement marchez sur le ventre du père qui vous engendra, trépignez sur le sein de la mère qui vous conçut, car de vous imaginer que ce lâche respect que des parents vicieux ont arra-

(1) Inédit jusqu'à : « Vous ne tenez, ô mon fils »... , page 187.

ché de votre faiblesse soit tellement agréable au ciel, qu'il en allonge pour cela vos fuseaux, je n'y vois guère d'apparence. Quoi ! ce coup de chapeau dont vous chatouillez et nourrissez la superbe de votre père crève-t-il un abcès que vous avez dans le côté, répare-t-il votre humide radical, fait-il la cure d'une estocade à travers votre estomac, vous casse-t-il une pierre dans la vessie ? Si cela est, les médecins ont grand tort ; au lieu de potions infernales dont ils empestent la vie des hommes, qu'ils ordonnent pour la petite vérole trois révérences à jeun, quatre grands mercis après dîner et douze « bonsoir, mon père et ma mère », avant de dormir.

« Vous me répliquerez que sans lui vous ne seriez pas ; il est vrai, mais aussi lui-même sans votre grand-père n'aurait jamais été, votre grand-père sans votre bisaïeul ; et sans vous votre père n'aurait pas de petits-fils. Lorsque la nature le mit au jour, c'était à condition de rendre ce qu'elle lui prêtait ; ainsi, quand il vous engendra, il ne vous donna rien, il s'acquitta. Encore je voudrais bien savoir si vos parents songeaient à vous quand il vous firent ? Hélas, point du tout ; et toutefois vous croyez leur être obligé d'un présent qu'il vous ont fait sans y penser. Comment, parce que votre père fut si gaillard qu'il ne put résister aux beaux yeux de je ne sais quelle créature, qu'il en fit le marché pour assouvir sa passion, et que de leur patrouillis vous fûtes le maçonage, vous révérez ce voluptueux comme un des sept Sages de Grèce ? Quoi, parce que cet autre, avare, acheta les riches biens de sa femme par la façon d'un enfant, cet enfant ne lui doit parler qu'à genoux ? Ainsi votre père fit bien d'être ribaud et cet autre d'être chiche, car autrement ni vous ni lui n'auriez jamais été. Mais je voudrais bien savoir si, quand il eût été certain que son pistolet eût pris un rat (1), s'il n'eût point tiré le

(1) Eût raté.

coup ? Juste ciel, qu'on en fait accroire au peuple de votre monde !

« Vous ne tenez, ô mon fils, que le corps, de votre architecte mortel. Votre âme part des cieux qu'il pouvait engainer aussi bien dans un autre fourneau. Votre père serait, possible, né votre fils, comme vous êtes né le sien. Que savez-vous même s'il ne vous a point empêché d'hériter d'un diadème ? Votre esprit était peut-être parti du ciel à dessein d'animer le roi des Romains au ventre de l'impératrice ; en chemin par hasard, il rencontra votre embryon ; pour abrégér son voyage, il s'y logea. Non, non, Dieu ne vous eût point rayé du calcul qu'il avait fait des hommes, quand votre père fût mort petit garçon, mais qui sait si vous ne seriez point aujourd'hui l'ouvrage de quelque vaillant capitaine qui vous aurait associé à sa gloire comme à ses biens ?... »

« Votre père consulta-t-il votre volonté lorsqu'il embrassa votre mère ? Vous demanda-t-il si vous trouveriez bon de voir ce siècle-là ou d'en attendre un autre, si vous vous contenteriez d'être le fils d'un sot ou si vous auriez l'ambition de sortir d'un brave homme ? Hélas, vous que l'affaire concernait tout seul, vous étiez le seul dont on ne prenait point l'avis. Peut-être qu'alors, si vous eussiez été enfermé autre part que dans la matrice des idées de la nature, et que votre naissance eût été à votre option, vous auriez dit à la Parque : Ma chère demoiselle, prends le fuseau d'un autre ; il y a fort longtemps que je suis dans le rien et j'aime mieux demeurer même cent ans à n'être pas que d'être aujourd'hui pour m'en repentir demain. Cependant, il vous fallait passer par là. Vous eûtes beau piailler pour retourner à la longue et noire maison dont on vous arrachait, on faisait semblant de croire que vous demandiez à téter... »

A ces mots, il se tut, et le fils de notre hôte prit ainsi la parole :

« Permettez-moi, lui dit-il, puisque je suis informé, par votre soin, de l'origine, de l'histoire, des coutumes, et de la

philosophie du monde de ce petit homme, que j'ajoute quelque chose à ce que vous avez dit, et que je prouve que les enfants ne sont point obligés à leurs pères, de leur génération, parce que leurs pères étaient obligés en conscience à les engendrer.

« La philosophie de leur monde la plus étroite confesse qu'il est plus avantageux de mourir (à cause que, pour mourir il faut avoir vécu) que de n'être point. Or, puisqu'en ne donnant pas l'être à ce rien, je le mets en un état pire que la mort, je suis plus coupable de ne pas le produire que de le tuer. Tu croirais cependant, ô mon petit homme! avoir fait un parricide indigne de pardon, si tu avais égorgé ton fils; il serait énorme, à la vérité, mais il est bien plus exécrationnable de ne pas donner l'être à ce qui le peut recevoir; car cet enfant, à qui tu ôtes la lumière pour toujours, eût eu la satisfaction d'en jouir quelque temps. Encore nous savons qu'il n'en est privé que pour quelques siècles; mais, pour ces pauvres quarante petits riens, dont tu pouvais faire quarante bons soldats à ton roi, tu les empêches malicieusement de venir au jour, et les laisses corrompre dans les reins, au hasard d'une apoplexie qui t'étouffera.

« Qu'on ne m'objecte point (1) les beaux panégyriques de la virginité; cet honneur n'est qu'une fumée, car enfin tous ces respects dont le vulgaire l'idolâtre ne sont rien (2);... c'est pourquoi je m'étonne fort, vu que la continence, au monde d'où vous venez est tenue si préférable à la propagation charnelle, que Dieu ne vous a pas fait naître à la rosée du mois de mai, comme les champignons, ou tout au moins, comme les crocodiles, du limon gras de la terre échauffée par le soleil. Cependant, il n'envoie chez vous d'eunuques que par accident et n'arrache point les génitoires à vos moines, à vos prêtres, ni à vos cardinaux. Vous

(1) Inédit depuis ces mots jusqu'à « Nous nous étendîmes sur des matelas fort mollets... », page 190.

(2) Ici, dans le ms., cinq lignes incompréhensibles.

me direz que la nature les leur a donnés ; oui, mais il est le maître de la nature, et s'il avait reconnu que ce morceau fût nuisible à leur salut, il aurait commandé de le couper, aussi bien que le prépuce aux juifs dans l'ancienne loi. Mais ce sont des visions trop ridicules pour votre foi. Y a-t-il quelque place sur votre corps plus sacrée ou plus maudite l'une que l'autre ? Pourquoi commettrai-je un péché quand je me touche par la pièce du milieu et non pas quand je touche mon oreille ou mon talon ? Est-ce à cause qu'il y a du chatouillement ? Je ne dois donc pas me purger au bassin, car cela ne se fait point sans quelque sorte de volupté ; ni les dévots ne doivent pas non plus s'élever à la contemplation de Dieu, car ils y trouvent un grand plaisir d'imagination. En vérité je m'étonne, vu combien la religion de votre pays est contre nature et jalouse de tous les contentements des hommes, que les prêtres n'ont pas fait un crime de se gratter, à cause de l'agréable douleur qu'on y sent.

« Avec tout cela, j'ai remarqué que la prévoyante nature a fait pencher tous les grands personnages, et vaillants et spirituels, aux délicatesses de l'amour, témoin Samson, David, Hercule, César, Annibal, Charlemagne. Etait-ce donc afin qu'ils se moissonnassent l'organe de ce plaisir d'un coup de serpe ? Hélas, elle alla jusque sous un cuvier débaucher Diogène maigre, laid et pouilleux, et le contraindre de composer, du vent dont il soufflait les carottes (1), des soupirs à Laïs. Sans doute, elle en usa de la sorte pour l'appréhension qu'elle eut que les honnêtes gens ne manquassent au monde.

« Concluons de là que votre père était obligé en conscience de vous lâcher à la lumière. Et quand il penserait vous avoir beaucoup obligé en se chatouillant, il ne vous a donné, au fond, que ce qu'un taureau banal donne aux veaux tous les jours dix fois, pour se réjouir. »

(1) Dont il faisait sa nourriture.

« Vous avez tort, interrompit alors mon Démon, de vouloir régenter la sagesse de Dieu. Il est vrai qu'il nous a défendu l'excès de ce plaisir, mais que savez-vous s'il ne l'a point ainsi voulu, afin que les difficultés que nous trouverions à combattre cette passion nous fissent mériter la gloire qu'il nous prépare? Mais que savez-vous s'il ne prévoyait point qu'abandonnant la jeunesse aux impétuosités de la chair, le coût trop fréquent énerverait leur semence et marquerait la fin du monde aux arrière-neveux du premier homme? Mais que savez-vous s'il ne voulut point empêcher que la fertilité de la terre ne manquât au besoin de tant d'affamés? Enfin que savez-vous s'il ne l'a point voulu faire, contre toute apparence de raison, afin de récompenser justement ceux qui, contre toute apparence de raison, se seront fiés en sa parole? »

Cette réponse ne satisfit pas, à ce que je crois, le petit hôte, car il en hocha deux ou trois fois la tête; mais notre commun précepteur se tut, parce que le repas était en impatience de s'envoler.

Nous nous étendîmes sur des matelas fort mollets, couverts de grands tapis; et un jeune serviteur, ayant pris le plus vieil de nos philosophes, le conduisit dans une petite salle séparée: d'où mon Démon lui cria de nous venir retrouver, sitôt qu'il aurait mangé.

Cette fantaisie de manger à part me donna la curiosité d'en demander la cause:

« Il ne goûte point, me dit-il, d'odeur de viande, ni même des herbes, si elles ne sont mortes d'elles-mêmes, à cause qu'il les pense capables de douleur.

— Je ne suis pas si surpris, répliquai-je, qu'il s'abstienne de la chair, et de toutes choses qui ont eu vie sensitive; car, en notre monde, les Pythagoriciens, et même quelques saints anachorètes, ont usé de ce régime; mais de n'oser, par exemple, couper un chou, de peur de le blesser, cela me semble tout à fait ridicule.

— Et moi, répondit mon Démon, je trouve beaucoup d'apparence en son opinion.

« Car, dites-moi, ce chou dont vous parlez n'est-il pas comme vous un être existant de la nature ? Ne l'avez-vous pas tous deux pour mère également ? Encore, semble-t-il qu'elle ait pourvu plus nécessairement à celle du végétant que du raisonnable, puisqu'elle a remis la génération d'un homme aux caprices de son père, qui peut, selon son plaisir, l'engendrer ou ne l'engendrer pas : rigueur dont cependant elle n'a pas voulu traiter avec le chou ; car, au lieu de remettre à la discrétion du père de germer le fils, comme si elle eût appréhendé davantage que la race du chou périclît que celle des hommes, elle les contraint, bon gré, mal gré, de se donner l'être les uns aux autres, et non pas ainsi que les hommes, qui ne les engendrent que selon leurs caprices, et qui en leur vie ne peuvent engendrer au plus qu'une vingtaine, au lieu que les choux en peuvent produire quatre cent mille par tête. De dire que la nature a pourtant plus aimé l'homme que le chou, c'est que nous nous chatouillons, pour nous faire rire. Étant incapable de passion, elle ne saurait ni haïr ni aimer personne ; et si elle était susceptible d'amour, elle aurait plutôt des tendresses pour ce chou que vous tenez, qui ne saurait l'offenser, que pour cet homme qui voudrait la détruire, s'il le pouvait.

Il est vrai que nous naquîmes les premiers ; mais dans la famille de Dieu, il n'y a point de droit d'aînesse : si donc les choux n'eurent point de part avec nous du fief de l'immortalité, ils furent sans doute avantagés de quelque autre qui, par sa grandeur, récompensât sa brièveté ; c'est peut-être un intellect universel, une connaissance parfaite de toutes les choses dans leurs causes ; et c'est aussi pour cela que ce sage Moteur ne leur a point taillé d'organes semblables aux nôtres, qui n'ont qu'un simple raisonnement faible et souvent trompeur, mais d'autres plus ingénieusement travaillés, plus forts et plus nombreux, qui servent à

l'opération de leurs spéculatifsentretiens. Vous me demanderez peut-être ce qu'ils nous ont jamais communiqué de ces grandes pensées?...

Moïse, le plus grand de tous les philosophes, et qui puisait la connaissance de la nature dans la source de la nature même, signifiait cette vérité, lorsqu'il parlait de l'arbre de science, et il voulait sans doute nous enseigner, sous cette énigme, que les plantes possèdent, privativement à nous, la philosophie parfaite. Souvenez-vous donc, ô de tous les animaux le plus superbe! qu'encore qu'un chou que vous coupez ne dise mot, il n'en pense pas moins. Mais le pauvre végétant n'a pas des organes propres à hurler comme vous; il n'en a pas pour frétiler ni pour pleurer; il en a toutefois, par lesquels il se plaint du tort que vous lui faites, et par lesquels il attire sur vous la vengeance du ciel. Que si enfin vous insistez à me demander comment je sais que les choux ont ces belles pensées, je vous demande comment vous savez qu'ils ne les ont point, et que tel d'entre eux, à votre imitation, ne dise pas le soir, en s'enfermant : « Je suis, monsieur le Chou Frisé, votre très-humble serviteur, CHOU CABUS. »

CHAPITRE V

Le Physionome. — Suite des discussions philosophiques. — La cironité universelle. — Les villes mobiles et les villes sédentaires.

Il en était là de son discours, quand ce jeune garçon qui avait emmené notre philosophe le ramena.

« Eh quoi! déjà diné? » lui cria mon Démon.

Il répondit que oui, à l'issue (1) près, d'autant que le physionome lui avait permis de tâter de la nôtre. Le jeune hôte n'attendit pas que je lui demandasse l'explication de ce mystère :

« Je vois, dit-il, que cette façon de vivre vous étonne.

(1) Dessert.

Sachez donc, quoiqu'en votre monde on gouverne la santé plus négligemment, que le régime de celui-ci n'est pas à mépriser. Dans toutes les maisons, il y a un physionome, entretenu du public, qui est à peu près ce qu'on appellerait chez vous un médecin, hormis qu'il n'y gouverne que les sains et qu'il ne juge des diverses façons dont il nous fait traiter, que par la proportion, figure et symétrie de nos membres, par les linéaments du visage, le coloris de la chair, la délicatesse du cuir, l'agilité de la masse, le son de la voix, la teinture, la force et la dureté du poil. N'avez-vous pas tantôt pris garde à un homme, de taille assez courte, qui vous a considéré? C'était le physionome de céans. Assurez-vous que, selon qu'il a reconnu votre complexion, il a diversifié l'exhalaison de votre dîner. Regardez combien le matelas où l'on vous a fait coucher est éloigné de nos lits : sans doute qu'il vous a jugé d'un tempérament bien éloigné du nôtre, puisqu'il a craint que l'odeur qui s'évapore de ces petits robinets sous notre nez ne s'épandît jusqu'à vous, ou que la vôtre ne fumât jusqu'à nous. Vous le verrez, ce soir, qui choisira les fleurs pour votre lit avec la même circonspection. »

Pendant tout ce discours, je faisais signe à mon hôte qu'il tachât d'obliger les philosophes à tomber sur quelque chapitre de la science qu'ils professaient; il m'était trop ami, pour n'en pas faire naître aussitôt l'occasion; c'est pourquoi je ne vous dirai point ni les discours ni les prières qui firent l'ambassade de ce traité; aussi bien, la nuance du ridicule au sérieux fut trop imperceptible pour pouvoir être imitée. Tant y a, lecteur, que le dernier venu de ces docteurs, après plusieurs autres choses, continua ainsi :

« Il me reste à prouver qu'il y a des mondes infinis dans un monde infini. Représentez-vous donc l'univers comme un animal; que les étoiles, qui sont des mondes, sont dans ce grand animal, comme d'autres grands animaux, qui

servent réciproquement de mondes à d'autres peuples, tels que nous, nos chevaux, etc., et que nous, à notre tour, sommes aussi des mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits sans comparaison que nous, comme sont certains vers, des poux, des cirons; que ceux-ci sont la terre d'autres plus imperceptibles; qu'ainsi, de même que nous paraissions chacun en particulier un grand monde à ce petit peuple, peut-être que notre chair, notre sang, nos esprits, ne sont autre chose qu'une tissure de petits animaux qui s'entretiennent, nous prêtent mouvement par le leur, et, se laissant aveuglément conduire à notre volonté qui leur sert de cocher, nous conduisent nous-mêmes, et produisent tous ensemble cette action que nous appelons la vie.

« Et pour prouver encore cette cironité universelle, vous n'avez qu'à considérer, quand vous êtes blessé, comment le sang accourt à la plaie. Vos docteurs disent qu'il est guidé par la prévoyante nature qui veut secourir les parties débilitées : ce qui ferait conclure qu'outre l'âme et l'esprit il y aurait encore en nous une troisième substance intellectuelle qui aurait ses fonctions et ses organes à part. C'est pourquoi je trouve bien plus probable de dire que ces petits animaux, se sentant attaqués, envoient chez leurs voisins demander du secours, et qu'étant arrivés de tous côtés, et le pays se trouvant incapable de tant de gens, ou ils meurent de faim, ou étouffent dans la presse. Cette mortalité arrive, quand l'apostume est mûre; car, pour témoigner qu'alors ces animaux sont étouffés, c'est que la chair pourrie devient insensible; que si bien souvent la saignée, qu'on ordonne pour divertir (1) la fluxion, profite, c'est à cause que, s'en étant perdu beaucoup par l'ouverture que ces petits animaux tâchaient de boucher, ils refusent d'assister leurs alliés, n'ayant que médiocrement la puissance de se défendre chacun chez soi (2). »

(1) Détourner.

(2) Ne pense-t-on point, en lisant ceci, à la théorie toute récente de la *phagocytose* ?

Il acheva ainsi, quand le second philosophe s'aperçut que nos yeux assemblés sur les siens l'exhortaient de parler à son tour.

« Hommes, dit-il, vous voyant curieux d'apprendre à ce petit animal, notre semblable, quelque chose de la science que nous professons, je dicte maintenant un traité que je serais bien aise de lui produire, à cause des lumières qu'il donne à l'intelligence de notre physique, c'est l'explication de l'origine éternelle du monde. Mais, comme je suis empressé de faire travailler à mes soufflets (car demain sans remise la ville part), vous pardonnerez au temps, avec promesse toutefois qu'aussitôt qu'elle sera arrivée où elle doit aller, je vous satisferai. »

A ces mots, le fils de l'hôte appela son père pour savoir quelle heure il était ; mais ayant répondu qu'il était huit heures sonnées, il lui demanda tout en colère pourquoi il ne les avait pas avertis à sept, comme il le lui avait commandé ; qu'il savait bien que les maisons partaient le lendemain, et que les murailles de la ville étaient déjà parties.

« Mon fils, répliqua le bonhomme, on a publié, depuis que vous êtes à table, une défense expresse de partir avant après-demain.

— N'importe, repartit le jeune homme ; vous devez obéir aveuglément, ne point pénétrer dans mes ordres, et vous souvenir seulement de ce que je vous ai commandé. Vite, allez quérir votre effigie. »

Lorsqu'elle fut apportée, il la saisit par le bras, et la fouetta un gros quart d'heure.

« Or sus ! vaurien, continua-t-il, en punition de votre désobéissance, je veux que vous serviez aujourd'hui de risée à tout le monde, et, pour cet effet, je vous commande de ne marcher que sur deux pieds le reste de la journée. »

Le pauvre homme sortit fort éploré, et son fils nous fit des excuses de son emportement.

J'avais bien de la peine, quoique je me mordisse les lè-

vres, à m'empêcher de rire d'une si plaisante punition, et cela fut cause que, pour rompre cette burlesque pédagogie qui m'aurait sans doute fait éclater, je le suppliai de me dire ce qu'il entendait par ce voyage de la ville, dont tantôt il avait parlé ; et si les maisons et les murailles cheminaient. Il me répondit :

« Entre nos villes, cher étranger, il y en a de mobiles et de sédentaires ; les *mobiles*, comme par exemple celle où nous sommes maintenant, sont faites comme je vais vous dire. L'architecte construit chaque palais, ainsi que vous voyez, d'un bois fort léger ; il pratique dessous quatre roues ; dans l'épaisseur de l'un des murs, il place dix gros soufflets, dont les tuyaux passent, d'une ligne horizontale, à travers le dernier étage, de l'un à l'autre pignon, en sorte que, quand on veut traîner les villes autre part (car on les change d'air à toutes les saisons), chacun déplie sur l'un des côtés de son logis quantité de larges voiles au-devant des soufflets ; puis, ayant bandé un ressort pour les faire jouer, leurs maisons, en moins de huit jours, avec les bouffées continuelles que vomissent ces montres à vent, sont emportées, si on veut, à plus de cent lieues. Quant à celles que nous appelons *sédentaires*, les logis en sont presque semblables à vos tours, hormis qu'ils sont de bois, et qu'ils sont percés au centre d'une grosse et forte vis, qui règne de la cave jusqu'au toit, pour les pouvoir hausser et baisser à discrétion. Or, la terre est creusée aussi profond que l'édifice est élevé, et le tout est construit de cette sorte, afin qu'aussitôt que les gelées commencent à morfondre le ciel, ils puissent descendre leurs maisons en terre, où ils se tiennent à l'abri des intempéries de l'air. Mais, sitôt que les douces haleines du printemps viennent à le radoucir, ils remontent au jour, par le moyen de leur grosse vis, dont je vous ai parlé. »

Je le priai, puisqu'il avait déjà eu tant de bonté pour moi, et que la ville partait le lendemain, de me dire quel-

que chose de cette origine éternelle du monde, dont il m'avait parlé quelque temps auparavant :

« Et je vous promets, lui dis-je, qu'en récompense, sitôt que je serai de retour dans ma lune, dont mon gouverneur (je lui montrai mon Démon) vous témoignera que je suis venu, j'y semerai votre gloire, en y racontant les belles choses que vous m'aurez dites. Je vois bien que vous riez de cette promesse, parce que vous ne croyez pas que la lune dont je vous parle soit un monde, et que j'en suis un habitant ; mais je vous puis assurer aussi que les peuples de ce monde-là, qui ne prennent celui-ci que pour une lune, se moqueront de moi, quand je dirai que votre lune est un monde, et qu'il y a des campagnes avec des habitants. »

Il ne me répondit que par un souris, et parla ainsi :

« Puisque nous sommes contraints, quand nous voulons recourir à l'origine de ce grand Tout, d'encourir trois ou quatre absurdités, il est bien raisonnable de prendre le chemin qui nous fait le moins broncher. Je dis donc que le premier obstacle qui nous arrête, c'est l'éternité du monde ; et l'esprit des hommes n'étant pas assez fort pour la concevoir et ne pouvant non plus s'imaginer que ce grand univers, si beau, si bien réglé, pût s'être fait soi-même, ils ont eu recours à la création ; mais, semblable à celui qui s'enfoncerait dans la rivière, de peur d'être mouillé de la pluie, ils se sauvent, des bras nains, à la miséricorde d'un géant ; encore, ne s'en sauvent-ils pas ; car cette éternité, qu'ils ôtent au monde, pour ne l'avoir pu comprendre, ils la donnent à Dieu, comme s'il avait besoin de ce présent, et comme s'il était plus aisé de l'imaginer dans l'un que dans l'autre. Car, dites-moi, je vous prie, a-t-on jamais conçu comment de rien il se peut faire quelque chose ? Hélas ! entre rien et un atome seulement, il y a des proportions tellement infinies que la cervelle la plus aiguë n'y saurait pénétrer ; il faudra, pour échapper à ce labyrinthe inexplicable, que

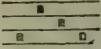
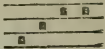
vous admettiez une matière éternelle avec Dieu. Mais, me direz-vous, quand je vous accorderais la matière éternelle, comment ce chaos s'est-il arrangé de soi-même? Ah! je vous le vais expliquer.

« Il faut, ô mon petit animal! après avoir séparé mentalement chaque petit corps visible en une infinité de petits corps invisibles, s'imaginer que l'univers infini n'est composé d'autre chose que de ces atomes infinis, très solides, très incorruptibles et très simples, dont les uns sont cubiques, les autres parallélogrammes, d'autres angulaires, d'autres ronds, d'autres pointus, d'autres pyramidaux, d'autres hexagones, d'autres ovales, qui tous agissent diversement chacun selon sa figure. Et qu'ainsi ne soit, posez une boule d'ivoire ronde sur un lieu fort uni : à la moindre impression que vous lui donnerez, elle sera un demi-quart d'heure sans s'arrêter. Or, j'ajoute que, si elle était aussi parfaitement ronde que le sont quelques-uns de ces atomes dont je parle, et la surface où elle serait posée parfaitement unie, elle ne s'arrêterait jamais. Si donc l'art est capable d'incliner un corps au mouvement perpétuel, pourquoi ne croirons-nous pas que la nature le puisse faire? Il en est de même des autres figures, desquelles l'une, comme carrée, demande le repos perpétuel, d'autres un mouvement de côté, d'autres un demi-mouvement comme de trépidation; et la ronde, dont l'être est de se remuer, venant à se joindre à la pyramidale, fait peut-être ce que appelons *feu*, parce que non seulement le feu s'agite sans se reposer, mais perce et pénètre facilement. Le feu a, outre cela, des effets différents, selon l'ouverture et la qualité des angles, où la figure ronde se joint, comme par exemple le feu du poivre est autre chose que le feu du sucre, le feu du sucre que celui de la cannelle, celui de la cannelle que celui du clou de girofle, et celui-ci que le feu du fagot. Or, le feu, qui est le constructeur des parties et du tout de l'univers, a poussé et ramassé dans un chêne la quantité

des figures nécessaires à composer ce chêne. Mais, me direz-vous, comment le hasard peut-il avoir ramassé en un lieu toutes les choses nécessaires à produire ce chêne? Je vous réponds que ce n'est pas merveille que la matière, ainsi disposée, ait formé un chêne; mais que la merveille eût été plus grande si, la matière ainsi disposée, le chêne n'eût pas été produit; un peu moins de certaines figures, c'eût été un orme, un peuplier, un saule; un peu plus de certaines figures, c'eût été la plante sensitive, une huitre à l'écaille, un ver, une mouche, une grenouille, un moineau, un singe, un homme. Quand, ayant jeté trois dés sur une table, il arrive rasle de deux ou bien de trois, quatre et cinq, ou bien deux, six et un, direz-vous: « O le grand miracle! A chaque dé, il est arrivé le même point, tant d'autres points pouvant arriver! O le grand miracle! Il est arrivé trois points qui se suivent. O le grand miracle! Il est arrivé justement deux fiches, et le dessous de l'autre fiche! » Je suis assuré qu'étant homme d'esprit vous ne ferez jamais ces exclamations, car, puisqu'il n'y a sur les dés qu'une certaine quantité de nombres, il est impossible qu'il n'en arrive quelqu'un. Et, après cela, vous vous étonnez comment cette matière, brouillée pêle-mêle au gré du hasard, peut avoir constitué un homme, vu qu'il y avait tant de choses nécessaires à la construction de son être. Vous ne savez donc pas qu'un million de fois cette matière, s'acheminant au dessein d'un homme, s'est arrêtée à former tantôt une pierre, tantôt du plomb, tantôt du corail, tantôt une fleur, tantôt une comète, et tout cela à cause du plus ou du moins de certaines figures qu'il fallait, ou qu'il ne fallait pas, à désigner (1) un homme? Si bien que ce n'est pas merveille qu'entre une infinité de matières qui changent et se remuent incessamment elles aient rencontré à faire le peu d'animaux, de végétaux, de minéraux que nous voyons; non plus que ce n'est pas merveille qu'en cent coups de dés

(1) Dessiner.

il arrive une raffe; aussi bien est-il impossible que de ce remuement il ne se fasse quelque chose, et cette chose sera toujours admirée d'un étourdi qui ne saura pas combien peu s'en est fallu qu'elle n'ait pas été faite.

Quand la grande rivière de  (1) fait moudre un moulin, conduit les ressorts d'une horloge, et que le petit ruisseau de  (2) ne fait que couler et se dérober quelquefois, vous ne direz pas que cette rivière a bien de l'esprit, parce que vous savez qu'elle a rencontré les choses disposées à faire tous ces beaux chefs-d'œuvre; car, si son moulin ne se fût pas trouvé dans son cours, elle n'aurait pas pulvérisé le froment; si elle n'eût point rencontré l'horloge, elle n'aurait pas marqué les heures; et si le petit ruisseau dont j'ai parlé avait eu la même rencontre, il aurait fait les mêmes miracles. Il en va tout ainsi de ce feu qui se meut de soi-même, car, ayant trouvé les organes propres à l'agitation nécessaire pour raisonner, il a raisonné; quand il en a trouvé de propres seulement à sentir, il a senti; quand il en a trouvé de propres à végéter, il a végété; et qu'ainsi ne soit, qu'on crève les yeux de cet homme que le feu de cette âme fait voir, il cessera de voir, de même que notre grande horloge cessera de marquer les heures, si l'on en brise le mouvement... »

CHAPITRE VI

Flambeaux incombustibles. — Livres phonographiques. — Singuliers cadrans solaires. — Etrange marque distincte des nobles lunaires. — Départ de la lune et arrivée sur la terre.

Il allait continuer; mais le vieil hôte entra là-dessus, qui fit songer notre philosophe à la retraite. Il apportait des


(1) *Lamidola.*

(2) *Ladomimi.*

cristaux pleins de vers luisants, pour éclairer la salle ; mais comme ces petits feux-insectes perdent beaucoup de leur éclat quand ils ne sont pas nouvellement amassés, ceux-ci, vieux de dix jours, n'éclairaient presque point. Mon Démon n'attendit pas que la compagnie en fût incommodée ; il monta dans son cabinet, et en redescendit aussitôt avec deux boules de feu si brillantes que chacun s'étonna comment il ne se brûlait point les doigts.

« Ces flambeaux incombustibles, dit-il, nous serviront mieux que vos pelotons de verre. Ce sont des rayons du soleil, que j'ai purgés de leur chaleur ; autrement, les qualités corrosives de son feu auraient blessé votre vue en l'éblouissant. J'en ai fixé la lumière, et l'ai renfermée dans ces boules transparentes que je tiens. Cela ne vous doit pas fournir un grand sujet d'admiration, car il ne m'est pas plus difficile à moi, qui suis né dans le Soleil, de condenser ses rayons, qui sont la poussière de ce monde-là, qu'à vous, d'amasser de la poussière ou des atomes, qui sont de la terre pulvérisée de celui-ci. »

Là-dessus notre hôte envoya un valet conduire les philosophes, parce qu'il était nuit, avec une douzaine de globes à verres pendus à ses quatre pieds. Pour nous autres (savoir : mon précepteur et moi), nous nous couchâmes par l'ordre du physionome. Il me mit cette fois-là dans une chambre de violettes et de lis, et m'envoya chatouiller à l'ordinaire ; et le lendemain, sur les neuf heures, je vis entrer mon Démon, qui me dit qu'il venait du palais,

où  (1), l'une des demoiselles de la reine, l'avait prié de l'aller trouver, et qu'elle s'était enquisse de moi, témoignant qu'elle persistait toujours dans le dessein de me tenir parole, c'est-à-dire que, de bon cœur, elle me suivrait si je la voulais mener avec moi dans l'autre monde.

(1) *Domiladosol*.

« Ce qui m'a fort édifié, continua-t-il, c'est quand j'ai reconnu que le motif principal de son voyage était de se faire chrétienne. Ainsi, je lui ai promis d'aider son dessein de toutes mes forces, et d'inventer, pour cet effet, une machine capable de tenir trois ou quatre personnes, dans laquelle vous pourrez monter ensemble dès aujourd'hui. Je vais m'appliquer sérieusement à l'exécution de cette entreprise : c'est pourquoi, afin de vous divertir, pendant que je ne serai point avec vous, voici un livre que je vous laisse. Je l'apportai jadis de mon pays natal ; il est intitulé : *les Etats et Empires de la Lune, avec une Addition de l'Histoire de l'Etincelle*. Je vous donne encore celui-ci, que j'estime beaucoup davantage ; c'est *le Grand Œuvre des Philosophes*, qu'un des plus forts esprits du soleil a composé. Il prouve là-dedans que toutes choses sont vraies, et déclare la façon d'unir physiquement les vérités de chaque contradictoire, comme, par exemple, que le blanc est noir, et que le noir est blanc ; qu'on peut être et n'être pas, en même temps ; qu'il peut y avoir une montagne sans vallée ; que le néant est quelque chose, et que toutes les choses qui sont ne sont point. Mais remarquez qu'il prouve tous ces inouïs paradoxes, sans aucune raison captieuse ou sophistique. Quand vous serez ennuyé de lire, vous pourrez vous promener, ou vous entretenir avec le fils de notre hôte : son esprit a beaucoup de charmes ; ce qui me déplaît en lui, c'est qu'il est impie. S'il lui arrive de vous scandaliser, ou de faire, par quelque raisonnement, chanceler votre foi, ne manquez pas aussitôt de me le venir proposer, je vous en résoudrai les difficultés. Un autre vous ordonnerait de rompre compagnie, lorsqu'il voudrait philosopher sur ces matières : mais, comme il est extrêmement vain, je suis assuré qu'il prendrait cette fuite pour une défaite, et il se figurerait que notre croyance serait sans raison, si vous refusiez d'entendre les siennes. Songez à librement vivre. »

Il me quitta, en achevant ce mot, car c'est l'adieu dont en

ce pays-là on prend congé de quelqu'un, comme le bonjour ou le monsieur, votre serviteur, s'exprime par ce compliment : Aime-moi puisque je t'aime (1) ; mais il fut à peine sorti que je me mis à considérer attentivement mes livres, et leurs boîtes, c'est-à-dire leurs couvertures, qui me semblaient admirables pour leurs richesses ; l'une était taillée d'un seul diamant, sans comparaison plus brillant que les nôtres ; la seconde ne paraissait qu'une monstrueuse perle fendue en deux. Mon Démon avait traduit ces livres en langage de ce monde ; mais, parce que je n'en ai point de leur imprimerie je m'en vais expliquer la façon de ces deux volumes.

A l'ouverture de la boîte, je trouvai, dans un je ne sais quoi de métal presque semblable à nos horloges, plein de je ne sais quelques petits ressorts et de machines imperceptibles. C'est un livre à la vérité ; mais c'est un livre miraculeux, qui n'a ni feuillets ni caractères ; enfin, c'est un livre où, pour apprendre, les yeux sont inutiles : on n'a besoin que des oreilles. Quand quelqu'un donc souhaite lire, il bande, avec grande quantité de toutes sortes de petits nerfs, cette machine ; puis il tourne l'aiguille sur le chapitre qu'il désire écouter, et au même temps il en sort, comme de la bouche d'un homme, ou d'un instrument de musique, tous les sons distincts et différents qui servent, entre les grands Lunaires, à l'expression du langage.

Je sortis en ville pour me promener, et je n'eus pas achevé d'arpenter la rue qui tombe vis à vis de notre maison, que je rencontrai, à l'autre bout, une troupe assez nombreuse de personnes tristes (2).

Quatre d'entre eux portaient sur les épaules une espèce de cercueil enveloppé de noir. Je m'informai, d'un regardant, ce que voulait dire ce convoi semblable aux pompes funèbres de mon pays ; il me répondit que ce méchant

(1) Passage inédit, depuis : « Songez à librement vivre. »

(2) Cette phrase comble une lacune des imprimés que Lacroix croyait très considérable.



(2), qui avait été convaincu d'envie et d'ingrati-

tude, était décédé le jour précédent, et que le Parlement l'avait condamné, il y avait plus de vingt ans, à mourir, dans son lit, et puis à être enterré après sa mort. Je me pris à rire de cette réponse; et lui, m'interrogeant pourquoi :

« Vous m'étonnez, répliquai-je, de dire que ce qui est une marque de bénédiction dans notre monde, comme la longue vie, une mort paisible, une sépulture honorable, serve en celui-ci d'une punition exemplaire.

— Quoi! vous prenez la sépulture pour quelque chose de précieux! me repartit cet homme. Eh, par votre foi, pouvez-vous concevoir quelque chose de plus épouvantable qu'un cadavre marchant sous les vers dont il regorge, à la merci des crapauds qui lui mâchent les joues; enfin la peste revêtue du corps d'un homme? Bon Dieu! la seule imagination d'avoir, quoique mort, le visage embarrassé d'un drap, et sur la bouche une pique de terre, me donne de la peine à respirer! Ce misérable que vous voyez porter, outre l'infamie d'être jeté dans une fosse, a été condamné d'être assisté, dans son convoi de cent cinquante de ses amis, et commandement à eux, en punition d'avoir aimé un envieux et un ingrat, de paraître à ses funérailles avec un visage triste; et sans que les juges en ont eu pitié, imputant en partie ses crimes à son peu d'esprit, ils auraient ordonné de pleurer. Hormis les criminels, on brûle ici tout le monde; aussi, est-ce une coutume très raisonnable; car nous croyons que, le feu ayant séparé le pur d'avec l'impur, la chaleur rassemble par sympathie cette chaleur naturelle qui faisait l'âme et lui donne la force de s'élever toujours, en montant jusque quelque astre, la terre de certains peuples plus immatériels que nous et plus intellectuels, parce que leur tempérament doit répondre et participer à la pureté du globe qu'ils habitent... »

(1) *Ladomila.*

J'interrompis ce discours et continuai ma promenade, qui fut si longue, que, quand je revins, il y avait deux heures que le dîner était prêt. On me demanda pourquoi j'étais arrivé si tard :

« Ce n'a pas été ma faute, répondis-je au cuisinier, qui s'en plaignait ; j'ai demandé plusieurs fois, par les rues, quelle heure il était, mais on ne m'a répondu qu'en ouvrant la bouche, serrant les dents, et tournant le visage de travers.

— Quoi ! s'écria toute la compagnie, vous ne savez pas que par là ils vous montraient l'heure ?

— Par ma foi, repartis-je, ils avaient beau exposer leur grand nez au soleil avant que je l'apprisse.

— C'est une commodité, me dirent-ils, qui leur sert à se passer d'horloge ; car, de leurs dents, ils font un cadran si juste que, lorsqu'ils veulent instruire quelqu'un de l'heure, ils ouvrent les lèvres ; et l'ombre de ce nez, qui vient tomber dessus leurs dents, marque comme un cadran celle dont le curieux est en peine. Maintenant, afin que vous sachiez pourquoi en ce pays tout le monde a le nez grand, apprenez qu'aussitôt que la femme est accouchée la matrone porte l'enfant au maître du séminaire ; et justement, au bout de l'an, les experts étant assemblés, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le syndic, il est censé camus et mis entre les mains de gens qui le chârent. Vous me demanderez la cause de cette barbarie, et comment il se peut faire que nous, chez qui la virginité est un crime, établissons des continences par force ? Mais sachez que nous le faisons après avoir observé, depuis trente siècles, qu'un grand nez est le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, généreux, libéral ; et que le petit est un signe du contraire. C'est pourquoi des camus on bâtit les eunuques, parce que la république aime mieux ne pas avoir d'enfants, que d'en avoir qui leur fussent semblables. »

Il parlait encore, lorsque je vis entrer un homme tout nu.

Je m'assis aussitôt et me couvris pour lui faire honneur, car ce sont les marques du plus grand respect qu'on puisse, en ce pays-là, témoigner à quelqu'un.

« Le royaume, dit-il, souhaite qu'avant de retourner en votre monde, vous en avertissiez les magistrats, à cause qu'un mathématicien vient tout à l'heure de promettre au conseil, que, pourvu qu'étant de retour chez vous, vous vouliez construire une certaine machine qu'il vous enseignera, il attirera votre globe et le joindra à celui-ci. »

A quoi je promis de ne pas manquer.

« Eh! je vous prie, dis-je à mon hôte, quand l'autre fut parti, de me dire pourquoi cet envoyé portait à la ceinture des parties honteuses de bronze? »

C'est ce que j'avais vu plusieurs fois, pendant que j'étais en cage, sans l'avoir osé demander, parce que j'étais toujours environné des filles de la reine, que je craignais d'offenser, si j'eusse en leur présence attiré l'entretien d'une matière si grasse. De sorte qu'il me répondit :

« Les femelles ici, non plus que les mâles, ne sont pas assez ingrates pour rougir à la vue de celui qui les a forgées; et les vierges n'ont pas honte d'aimer sur nous, en mémoire de leur mère nature, la seule chose qui porte son nom. Sachez donc que l'écharpe dont cet homme est honoré, et où pend pour médaille la figure d'un membre viril, est le symbole du gentilhomme et la marque qui distingue le noble d'avec le roturier. »

Ce paradoxe me sembla si extravagant que je ne pus m'empêcher de rire.

« Cette coutume me semble bien extraordinaire, repartis-je, car en notre monde la marque de noblesse est de porter une épée. »

Mais l'hôte, sans s'émouvoir :

« O mon petit homme! s'écria-t-il, quoi! les grands de votre monde sont si enragés de faire parade d'un grand instrument qui désigne un bourreau, qui n'est forgé que pour

nous détruire, enfin l'ennemi juré de tout ce qui vit ; et de cacher, au contraire, un membre, sans qui nous serions au rang de ce qui n'est pas, le Prométhée de chaque animal, et le réparateur infatigable des faiblesses de la nature ! Malheureuse contrée, où les marques de génération sont ignominieuses, et où celles d'anéantissement sont honorables ! Cependant vous appelez ce membre-là des *parties honteuses*, comme s'il y avait quelque chose de plus glorieux que de donner la vie, et rien de plus honteux que de l'ôter ! »

Pendant tout ce discours, nous ne laissions pas de dîner ; et, sitôt que nous fûmes levés, nous allâmes au jardin prendre l'air, et là, prenant occasion de la génération et conception des choses, il me dit :

« Vous devez savoir que la terre se faisant un arbre, d'un arbre un pourceau, et d'un pourceau un homme, nous devons croire, puisque tous les êtres dans la nature tendent au plus parfait, qu'ils aspirent à devenir hommes, cette essence étant l'achèvement du plus beau mixte, et le mieux imaginé qui soit au monde, parce que c'est le seul qui fasse le lien de la vie animale avec la raisonnable. C'est ce qu'on ne peut nier, sans être pédant, puisque nous voyons qu'un prunier, par la chaleur de son germe, comme par une bouche, suce et digère le gazon qui l'environne ; qu'un pourceau au dévore ce fruit et le fait devenir une partie de soi-même, et qu'un homme mange le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à soi, et fait revivre cet animal sous une plus noble espèce. Ainsi, cet homme, que vous voyez, était peut-être, il y a soixante ans, une touffe d'herbe dans mon jardin ; ce qui est d'autant plus probable, que l'opinion de la métempsycose pythagorique, soutenue par tant de grands hommes, n'est vraisemblablement parvenue jusqu'à nous qu'afin de nous engager à en rechercher la vérité, comme, en effet, nous avons trouvé que tout ce qui est, sent et végète, et qu'enfin, après que toute la matière est parvenue à ce période qui est sa perfection, elle descend et retourne

dans son inanité, pour revenir et jouer de rechef les mêmes rôles. »

Je descendis, très satisfait, au jardin, et je commençais à réciter à mon compagnon ce que notre maître m'avait appris, quand le physionome arriva pour nous conduire à la réfection et au dortoir.

Le lendemain, dès que je fus éveillé, je m'en allai faire lever mon antagoniste.

« C'est un aussi grand miracle, lui dis-je en l'abordant, de trouver un fort esprit, comme le vôtre, enseveli dans le sommeil, que de voir du feu sans action. »

Il souffrit de ce mauvais compliment.

« Mais, s'écria-t-il avec une colère passionnée d'amour ne vous déferez-vous jamais de ces termes fabuleux ? Sachez que ces noms-là diffament le nom de philosophe, et que, comme le sage ne voit rien au monde qu'il ne conçoive et qu'il ne juge pouvoir être conçu, il doit abhorrer toutes ces expressions de prodiges et d'événements de nature, qu'ont inventés les stupides, pour excuser les faiblesses de leur entendement. »

Je crus alors être obligé, en conscience, de prendre la parole pour le détromper.

« Encore, lui répliquai-je, que vous ne croyez pas aux miracles, il ne laisse pas de s'en faire, et beaucoup. J'en ai vu de mes yeux. J'ai connu plus de vingt malades guéris miraculeusement.

— Vous le dites, continua-t-il ; mais vous ne savez pas que la force de l'imagination est capable de guérir toutes les maladies que vous attribuez au surnaturel, à cause d'un certain baume naturel contenant toutes les qualités contraires à toutes celles de chaque mal qui nous attaque : ce qui se fait, quand notre imagination, avertie par la douleur, va chercher en ce lieu le remède spécifique qu'elle apporte au venin. C'est là d'où vient qu'un habile médecin de votre monde conseille au malade de prendre plutôt un médecin ignorant,

qu'on estimera pourtant fort habile, qu'un fort habile, qu'on estimera ignorant, parce qu'il se figure que notre imagination, travaillant à notre santé, pourvu qu'elle soit aidée de remèdes, est capable de nous guérir; mais que les plus puissants étaient trop faibles, quand l'imagination ne les appliquait pas. Vous étonnez-vous que les premiers hommes de votre monde vivaient tant de siècles, sans avoir aucune connaissance de la médecine? Non. Et qu'est-ce, à votre avis, qui en pouvait être la cause, sinon leur nature encore dans sa force, et ce baume universel, qui n'est pas encore dissipé par les drogues dont vos médecins vous consomment; n'ayant lors, pour rentrer en convalescence, qu'à le souhaiter fortement, et s'imaginer d'être guéris? Aussi, leur fantaisie vigoureuse, se plongeant dans cette huile, en attirait l'élixir, et, appliquant l'actif au passif, ils se trouvaient presque dans un clin d'œil aussi sains qu'auparavant: ce qui, malgré la dépravation de la nature, ne laisse pas de se faire encore aujourd'hui, quoique un peu rarement, à la vérité; mais le populaire l'attribue à miracle. Pour moi, je n'en crois rien du tout, et je me fonde sur ce qu'il est plus facile que tous ces docteurs se trompent, que cela n'est facile à faire; car, je leur demande: le fiévreux, qui vient d'être guéri, a souhaité bien fort, pendant sa maladie, comme il est vraisemblable, d'être guéri, et même il a fait des vœux pour cela; de sorte qu'il fallait nécessairement qu'il mourût, ou qu'il demeurât dans son mal, ou qu'il guérit; s'il fût mort, on eût dit que le Ciel l'avait récompensé de ses peines, et même on eût dit que, selon la prière du malade, il a été guéri de tous ses maux; s'il fût demeuré dans son infirmité, on aurait dit qu'il n'avait pas la foi; mais, parce qu'il est guéri, c'est un miracle tout visible. N'est-il pas bien plus vraisemblable que sa fantaisie, excitée par les violents désirs de la santé, a fait son opération? Car je veux qu'il soit réchappé. Pourquoi crier miracle, puisque nous voyons beaucoup de personnes qui

s'étaient vouées, périr misérablement avec leurs vœux ?

— Mais, à tout le moins, lui repartis-je, si ce que vous dites de ce baume est véritable, c'est une marque de la raisonnable de notre âme, puisque, sans se servir des instruments de notre raison, sans s'appuyer du concours de notre volonté, elle fait elle-même, comme si, étant hors de nous, elle appliquait l'actif au passif. Or, si, étant séparée de nous, elle est raisonnable, il faut nécessairement qu'elle soit spirituelle ; et, si vous la confessez spirituelle, je conclus qu'elle est immortelle, puisque la mort n'arrive dans l'animal que par le changement des formes, dont la matière seule est capable. »

Ce jeune homme alors, s'étant mis en son séant sur son lit, et m'ayant fait asseoir, discourut à peu près de cette sorte :

« Pour l'âme des bêtes, qui est corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure, vu qu'elle n'est, possible, qu'une harmonie des quatre qualités, une force de sang, une proportion d'organes bien concertés ; mais je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle et immortelle, soit contrainte de sortir de chez nous par la même cause qui fait périr celle d'un bœuf. A-t-elle fait pacte avec notre corps que, quand il aurait un coup d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade à travers le corps, d'abandonner aussitôt sa maison trouée ? Encore manquerait-elle souvent à son contrat, car quelques-uns meurent d'une blessure dont les autres réchappent ; il faudrait que chaque âme eût fait un marché particulier avec son corps. Sans mentir, elle qui a tant d'esprit, à ce qu'on nous a fait accroire, est bien enragée de sortir d'un logis, quand elle voit qu'au partir de là on lui va marquer son appartement en enfer (1). Et, si cette âme était spirituelle et par soi-même si raisonnable, qu'elle fût aussi capable d'intelligence, quand elle est séparée de notre masse, que

(1) Inédit, depuis « Encore manquerait-elle... »

quand elle en est revêtue, pourquoi les aveugles-nés, avec tous les beaux avantages de cette âme intellectuelle, ne sauraient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir? Est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privés, par le trépas, de tous leurs sens? Quoi! je ne pourrai donc me servir de ma main droite, à cause que j'en ai une gauche?

— Ils allèguent, pour prouver qu'elle ne saurait agir sans les sens, encore qu'elle soit spirituelle, l'exemple d'un peintre qui ne saurait faire un tableau s'il n'a ses pinceaux.

— Oui, mais, ce n'est pas à dire que le peintre qui ne peut travailler sans pinceaux, quand il aura perdu ses couleurs, ses crayons et ses coquilles, qu'alors il pourra mieux faire : bien au contraire, plus d'obstacles s'opposeront à son labeur, plus il lui sera impossible de peindre (1). Cependant ils veulent que cette âme, qui ne peut agir qu'imparfaitement, à cause de la perte d'un de ses outils dans le cours de la vie, puisse alors travailler avec perfection, quand après notre mort elle les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas besoin de ces instruments pour faire ses fonctions, je leur rechanterai qu'il faut fouetter les Quinze-Vingts, qui font semblant de ne voir goutte.

— Oui, mais (2), lui dis-je, si notre âme mourait, comme je vois bien que vous voulez conclure, la résurrection que nous attendons ne serait donc qu'une chimère, car il faudrait que Dieu la recréât et cela ne serait pas résurrection. »

Il m'interrompit par un hochement de tête.

« Hé, par votre foi, s'écria-t-il, qui vous a bercé de ce *Peau d'Ane*? Quoi, vous! quoi, moi! quoi, ma servante ressusciter!

— Ce n'est point, lui répondis-je, un conte fait à plaisir, c'est une vérité indubitable que je vous prouverai.

(1) Inédit depuis : « Ils allèguent... ».

(2) Inédit jusqu'à : « Il voulait continuer... », p. 214.

— Et moi, dit-il, je vous prouverai bien le contraire. Pour commencer donc, je suppose que vous mangiez un mahométan. Vous le convertissez, par conséquent, en votre substance. N'est-il pas vrai que ce mahométan digéré se change partie en chair, partie en sang, partie en sperme ? Vous embrasserez votre femme, et de la semence tirée tout entière du cadavre du mahométan, vous jetez en moule un beau petit chrétien. Je demande : le mahométan aura-t-il son corps ? Si la terre le lui rend, le petit chrétien n'aura pas le sien ; Dieu dérobera donc au mahométan ce que le petit chrétien n'a reçu que de lui. Ainsi faut-il que l'un ou l'autre manque de corps. Vous me répondrez peut-être que Dieu reproduira de la matière pour suppléer à celui qui n'en aura pas assez. Oui, mais une autre difficulté nous arrête, c'est que le mahométan damné ressuscitant et Dieu lui fournissant un corps tout neuf, à cause du sien que le chrétien lui a volé, comme le corps tout seul, comme l'âme toute seule ne fait pas l'homme, mais l'un et l'autre joints en un seul sujet, et comme le corps et l'âme sont parties aussi intégrantes de l'homme l'une que l'autre, si Dieu pétrit à ce mahométan un autre corps que le sien, ce n'est plus le même individu. Ainsi Dieu damne un autre homme que celui qui a mérité l'enfer ; ainsi ce corps a paillardé, ce corps a continuellement abusé de tous ses sens et Dieu, pour châtier ce corps, en jette un autre au feu, lequel est vierge, lequel est pur et qui n'a jamais prêté ses organes à l'opération du moindre crime ; et, ce qui serait encore bien ridicule, c'est que ce corps aurait mérité l'enfer et le paradis tout ensemble, car, en tant que mahométan, il doit être damné, en tant que chrétien, il doit être sauvé : de sorte que Dieu ne le saurait mettre en paradis, qu'il ne soit injuste, récompensant de la gloire la damnation qu'il avait méritée comme mahométan, et ne le peut mettre en enfer qu'il ne soit injuste aussi, récompensant de la mort éternelle la béatitude qu'il avait méritée comme chrétien. Il

faut donc, s'il veut être équitable, qu'il damne et sauve éternellement cet homme-là. »

Alors, je pris la parole :

« Je n'ai rien à répondre, lui repartis-je, à vos arguments sophistiqués contre la résurrection, tant y a que Dieu l'a dit. Dieu ne peut mentir.

— N'allez pas si vite, me répliqua-t-il, vous en êtes déjà à Dieu l'a dit; il faut prouver auparavant qu'il est un Dieu, car pour moi je vous le nie tout à plat.

— Je ne m'amuserai point, lui dis-je, à vous réciter les démonstrations évidentes dont les philosophes se sont servis pour l'établir, il faudrait redire tout ce qu'ont jamais écrit les hommes raisonnables. Je vous demande seulement quel inconvénient vous trouvez de le croire. Je suis bien assuré que vous ne m'en sauriez protester aucun; puisque donc il est impossible d'en tirer, que ne vous le persuadez-vous? Car s'il y a un Dieu, outre qu'en ne le croyant pas, vous vous serez mécompté, vous aurez désobéi au précepte qui commande d'en croire, et s'il n'y en a point, vous n'en serez pas mieux que nous.

— Si fait, me répondit-il, j'en serai mieux que vous, car s'il n'y en a point, vous et moi serons à deux de jeu; mais au contraire, s'il y en a, je n'aurai pas pu avoir offensé une chose que je croyais n'être point, puisque, pour pécher, il faut ou le savoir ou le vouloir. Ne voyez-vous pas qu'un homme même tant soit peu sage ne se piquerait pas qu'un crocheteur l'eût injurié, si le crocheteur eût pensé ne pas le faire, s'il l'avait pris pour un autre, ou si c'était le vin qui l'eût fait parler; à plus forte raison Dieu tout inébranlable s'emportera-t-il contre nous pour ne l'avoir pas connu, puisque c'est lui-même qui nous a refusé les moyens de le connaître? Mais, par votre foi, mon petit animal, si la créance en Dieu nous était si nécessaire, enfin si elle nous importait de l'éternité, Dieu lui-même ne nous en aurait-il pas infusé à tous les lumières aussi claires que le soleil qui

ne se cache à personne? Car de feindre qu'il ait voulu jouer entre les hommes à cligne musette, faire comme les enfants « Tonton, le voilà! » c'est-à-dire, tantôt se masquer, tantôt se démasquer, se déguiser à quelques-uns pour se manifester aux autres, c'est se forger un Dieu ou sot ou malicieux, vu que si c'était par la force de mon génie que je l'aie connu, c'est lui qui mérite, et non moi, d'autant qu'il pouvait me donner une âme ou des organes imbéciles qui me l'auraient fait méconnaître; et si, au contraire, il m'eût donné un esprit incapable de le comprendre, ce n'aurait pas été ma faute, mais la sienne, puisqu'il pouvait m'en donner un si vif que je l'eusse compris (1). »

Il voulait continuer dans de si impertinents raisonnements; mais je lui fermai la bouche, en le priant de les cesser: comme il fit, de peur de querelle; car il connaissait que je commençais à m'échauffer. Il s'en alla ensuite, et me laissa dans l'admiration des gens de ce monde-là, dans lesquels, jusqu'au simple peuple, il se trouve naturellement tant d'esprit, au lieu que ceux du nôtre en ont si peu, et qui leur coûte si cher. Enfin, l'amour de mon pays me détachant petit à petit de l'affection, et même de la pensée que j'avais eue de demeurer en celui-là, je ne songeai plus qu'à mon départ; mais j'y vis tant d'impossibilité que j'en devins tout chagrin. Mon Démon s'en aperçut; et, m'ayant demandé à quoi il tenait que je ne parusse pas le même que toujours, je lui dis franchement le sujet de ma mélancolie; mais il me fit de si belles promesses pour mon retour que je m'en reposai sur lui entièrement. J'en donnai avis au Conseil, qui m'envoya quérir, et qui me fit prêter serment que je raconterais dans notre monde les choses que j'avais vues

(1) Fin de l'inédit. A partir d'ici, le texte du ms. et celui du texte imprimé diffèrent encore, mais sans corrompre la pensée de l'auteur. Il ne s'agit plus que de la manière dont il quitte la lune et se retrouve sur la terre. La version imprimée est la moins déraisonnable ou, si l'on veut, la plus logique.

en celui-là. Ensuite, on me fit expédier des passe-ports, et mon Démon, s'étant muni des choses nécessaires pour un si grand voyage, me demanda en quel endroit de mon pays je voulais descendre. Je lui dis que la plupart des riches enfants de Paris, se proposant un voyage à Rome une fois en la vie, ne s'imaginant pas, après cela, qu'il y eût rien de beau ni à faire, ni à voir, je le priais de trouver bon que je les imitasse.

« Mais, ajoutai-je, dans quelle machine ferons-nous ce voyage, et quel ordre pensez-vous que me veuille donner le mathématicien qui me parla l'autre jour de joindre ce globe-ci au nôtre ?

— Quant au mathématicien, me dit-il, ne vous y arrêtez point, car c'est un homme qui promet beaucoup, et qui ne tient rien. Et quant à la machine qui vous reportera, ce sera la même qui vous voitura à la cour.

— Comment ? dis-je, l'air deviendra pour soutenir mes pas aussi solide que la terre ? C'est ce que je ne crois point.

— Et c'est une chose étrange, reprit-il, que ce que vous croyez et ne croyez pas ! Eh ! pourquoi les sorciers de votre monde, qui marchent en l'air et conduisent des armées, des grêles, des neiges, des pluies, et d'autres tels météores, d'une province en une autre, auraient-ils plus de pouvoir que nous ? Soyez, soyez, je vous prie, plus crédule en ma faveur.

— Il est vrai, lui dis-je, que j'ai reçu de vous tant de bons offices, de même que Socrate et les autres pour qui vous avez tant eu d'amitié, que je me dois fier à vous, comme je fais, en m'y abandonnant de tout mon cœur. »

Je n'eus pas plutôt achevé cette parole qu'il s'enleva comme un tourbillon, me tenant entre ses bras : il me fit passer, sans incommodité, tout ce grand espace que nos astronomes mettent entre nous et la lune, en un jour et demi ; ce qui me fit connaître le mensonge de ceux qui disent qu'une meule de moulin serait trois cent soixante et tant d'années

à tomber du ciel, puisque je fus si peu de temps à tomber du globe de la lune en celui-ci. Enfin, au commencement de la seconde journée, je m'aperçus que j'approchais de notre monde. Déjà je distinguais l'Europe d'avec l'Afrique, et ces deux d'avec l'Asie, lorsque je sentis le soufre que je vis sortir d'une fort haute montagne : cela m'incommodait, de sorte que je m'évanouis. Je ne puis pas dire ce qui m'arriva ensuite ; mais je me trouvai, ayant repris mes sens, dans des bruyères, sur la pente d'une colline, au milieu de quelques pâtres qui parlaient italien. Je ne savais ce qu'était devenu mon Démon, et je demandai à ces pâtres s'ils ne l'avaient point vu. A ce mot, ils firent le signe de la croix, et me regardèrent comme si j'en eusse été un moi-même. Mais, leur disant que j'étais chrétien, et que je les priais par charité de me conduire en quelque lieu où je pusse me reposer, ils me menèrent dans un village, à un mille de là, où je fus à peine arrivé que tous les chiens du lieu, depuis les bichons jusqu'aux dogues, se vinrent jeter sur moi, et m'eussent dévoré si je n'eusse trouvé une maison où je me sauvai. Mais cela ne les empêcha pas de continuer leur sabbat, en sorte que le maître du logis m'en regardait de mauvais œil ; et je crois que, dans le scrupule où le peuple augure de ces sortes d'accidents, cet homme était capable de m'abandonner en proie à ces animaux, si je ne me fusse avisé que ce qui les acharnait ainsi après moi était le monde d'où je venais, à cause qu'ayant accoutumé d'aboyer à la lune, ils sentaient que j'en venais, et que j'en avais l'odeur, comme ceux qui conservent une espèce de relent ou air marin, quelque temps après être descendus de dessus la mer. Pour me purger de ce mauvais air, je m'exposai sur une terrasse, durant trois ou quatre heures, au soleil : après quoi, je descendis, et les chiens qui ne sentaient plus l'influence qui m'avait fait leur ennemi ne m'aboyèrent plus et s'en retournèrent chacun chez soi. Le lendemain, je partis pour Rome, où je vis les restes des triomphes de quelques





grands hommes, de même que ceux des siècles : j'en admirai les belles ruines, et les belles réparations qu'y ont faites les modernes. Enfin, après y être demeuré quinze jours en la compagnie de M. de Cyrano, mon cousin, qui me prêta de l'argent pour mon retour, j'allai à Civita-Vecchia, et me mis sur une galère qui m'amena jusqu'à Marseille.

Pendant tout ce voyage, je n'eus l'esprit tendu qu'aux merveilles de celui que je venais de faire. J'en commençai les mémoires dès ce temps-là ; et, quand j'ai été de retour, je les mis autant en ordre que la maladie qui me retient au lit me l'a pu permettre. Mais, prévoyant quelle sera la fin de mes études et de mes travaux, pour tenir parole au conseil de ce monde-là, j'ai prié M. Lebret, mon plus cher et mon plus inviolable ami, de les donner au public, avec l'*Histoire de la République du Soleil*, celle de l'*Étincelle*, et quelques autres ouvrages de même façon, si ceux qui nous les ont dérobés les lui rendent, comme je les en conjure de tout mon cœur.

II

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DU SOLEIL

CHAPITRE I

De Toulon à Toulouse. — Popularité de l'auteur. — Il est accusé de sorcellerie. — Ameutés par un curé, les paysans le maltraitent. — Il est jeté en prison.

Enfin notre vaisseau surgit au havre de Toulon ; et d'abord, après avoir rendu grâce aux vents et aux étoiles, pour la félicité du voyage, chacun s'embrassa sur le port, et se dit adieu. Pour moi, parce qu'au monde de la lune, d'où j'arrivais, l'argent se met au nombre des contes faits à plaisir, et que j'en avais comme perdu la mémoire, le

pilote se contenta, pour le nolage, de l'honneur d'avoir porté dans son navire un homme tombé du ciel. Rien ne nous empêcha donc d'aller jusqu'auprès de Toulouse, chez un de mes amis. Je brûlais de le voir, pour la joie que j'espérais lui causer au récit de mes aventures. Je ne serai point ennuyeux à vous réciter tout ce qui m'arriva sur le chemin ; je me lassai, je me reposais, j'eus soif, j'eus faim, je bus, je mangeai. Au milieu de vingt ou trente chiens qui composaient sa meute, quoique je fusse en fort mauvais ordre, maigre, et rôti du hâle, il ne laissa pas de me reconnaître. Transporté de ravissement, il me sauta au cou, et, après m'avoir baisé plus de cent fois, tout tremblant d'aise, il m'entraîna dans son château, où, sitôt que les larmes eurent fait place à la voix :

« Enfin, s'écria-t-il, nous vivons et nous vivrons, malgré tous les accidents dont la fortune a ballotté notre vie ! Mais, bons dieux ! il n'est donc pas vrai, le bruit qui courut que vous aviez été brûlé en Canada, dans ce grand feu d'artifice duquel vous fûtes l'inventeur ? Et cependant deux ou trois personnes de créance, parmi ceux qui m'en apportèrent les tristes nouvelles, m'ont juré avoir vu et touché cet oiseau de bois dans lequel vous fûtes ravi. Ils me contèrent que, par malheur, vous étiez entré dedans, au moment qu'on y mit le feu, et que la rapidité des fusées qui brûlaient tout alentour vous enlevèrent si haut que l'assistance vous perdit de vue. Et vous fûtes, à ce qu'ils protestent, consumé de telle sorte que, la machine étant retombée, on n'y trouva que fort peu de vos cendres.

— Ces cendres, lui répondis-je, Monsieur, étaient donc celles de l'artifice même, car le feu ne m'endommagea en façon quelconque. L'artifice était attaché au dehors, et sa chaleur, par conséquent, ne pouvait pas m'incommoder. Or, vous saurez qu'aussitôt que le salpêtre fut à bout, l'impétueuse ascension des fusées ne soutenant plus la machine, elle tomba en terre. Je la vis choir, et, lorsque je

pensais culbuter avec elle, je fus bien étonné de sentir que je montais vers la lune. »

Je lui racontai ensuite fort au long toutes les particularités de mon voyage, et M. de Colignac, ravi d'entendre des choses si extraordinaires, me conjura de les rédiger par écrit. Moi, qui aime le repos, je résistai longtemps, à cause des visites qu'il était vraisemblable que cette publication m'attirerait. Toutefois, honteux du reproche dont il me rebattait, de ne faire assez de compte de ses prières, je me résolus enfin de la satisfaire. Je mis donc la plume à la main, et, à mesure que j'achevais un cahier, impatient de ma gloire, qui lui démangeait plus que la sienne, il allait à Toulouse le prôner dans les plus belles assemblées. Comme il était en réputation d'être un des plus forts génies de son siècle, mes louanges, dont il semblait l'infatigable écho, me firent connaître de tout le monde. Déjà les graveurs, sans m'avoir vu, avaient buriné mon image; et la ville retentissait, dans chaque carrefour, du gosier enroué des col-porteurs, qui criaient à tue-tête : *Voilà le portrait de l'auteur des États et Empires de la Lune*. Parmi les gens qui lurent mon livre, il se rencontra beaucoup d'ignorants qui le feuilletèrent. Pour contrefaire les esprits de la grande volée, ils applaudirent comme les autres, jusqu'à battre des mains à chaque mot, de peur de se méprendre, et, tout joyeux, s'écrièrent : *Qu'il est bon!* aux endroits qu'ils n'entendaient point. Mais la superstition, travestie en remords, de qui les dents sont bien aiguës, sous la chemise d'un sot, leur rongea tant le cœur qu'ils aimèrent mieux renoncer à la réputation de philosophe (laquelle aussi bien leur était un habit mal fait), que d'en répondre au jour du jugement.

Voilà donc la médaille renversée; c'est à qui chantera la palinodie. L'ouvrage, dont ils avaient fait tant de cas, n'est plus qu'un pot-pourri de contes ridicules, un amas de lambeaux décousus, un répertoire de *Peau-d'Ane* à bercer les

enfants ; et tel ne connaît pas seulement la syntaxe, qui condamne l'auteur à porter une bougie à S. Mathurin (1).

Ce contraste d'opinions, entre les habiles et les idiots, augmenta son crédit. Peu après, les copies en manuscrit se vendirent sous le manteau ; tout le monde, et ce qui est hors du monde, c'est-à-dire depuis le gentilhomme jusqu'au moine, acheta cette pièce : les femmes même prirent parti. Chaque famille se divisa, et les intérêts de cette querelle allèrent si loin que la ville fut partagée en deux sections, la Lunaire et l'Antilunaire.

On était aux escarmouches de la bataille, quand un matin je vis entrer, dans la chambre de Colignac, neuf ou dix barbes à longue robe, qui, d'abord, lui parlèrent ainsi :

« Monsieur, vous savez qu'il n'y a pas un de nous en cette compagnie, qui ne soit votre allié, votre parent, ou votre ami, et que, par conséquent, il ne vous peut rien arriver de honteux qui ne nous rejaillisse sur le front. Cependant, nous sommes informés de bonne part que vous retirez un sorcier dans votre château.

— Un sorcier ! s'écria Colignac ; ô Dieux ! nommez-le-moi ! Je vous le mets entre les mains. Mais il faut prendre garde que ce ne soit une calomnie.

— Eh quoi ! Monsieur, interrompit l'un des plus vénérables, y a-t-il aucun parlement qui se connaisse en sorciers, comme le nôtre ? Enfin, mon cher neveu, pour ne vous pas davantage tenir en suspens, le sorcier que nous accusons est l'auteur des *Elats et Empires de la Lune* ; il ne saurait pas nier qu'il ne soit le plus grand magicien de l'Europe, après ce qu'il avoue lui-même. Comment ! avoir monté à la lune, cela se peut-il, sans l'entremise de... Je n'oserais nommer la bête ; car enfin, dites-moi, qu'allait-il faire chez la lune ?

— Belle demande ! interrompit un autre ; il allait assister au sabbat, qui s'y tenait possible ce jour-là : et, en

(1) Patron des fous.

effet, vous voyez qu'il eut accointance avec le Démon de Socrate. Après cela, vous étonnez-vous que le diable l'ait, comme il dit, rapporté en ce monde? Mais, quoi qu'il en soit, voyez-vous, tant de lunes, tant de cheminées, tant de voyages par l'air ne valent rien, je dis, rien du tout; et entre vous et moi (à ces mots, il approcha sa bouche de son oreille), je n'ai jamais vu de sorcier qui n'eût commerce avec la Lune. »

Ils se turent, après ces bons avis; et Colignac demeura tellement surpris de leur commune extravagance qu'il ne put jamais dire un mot. Ce que voyant, un vénérable butor, qui n'avait point encore parlé :

« Voyez-vous, dit-il, notre parent, nous connaissons où vous tient l'enclouure. Le magicien est une personne que vous aimez. Mais n'appréhendez rien; à votre considération, les choses iront à la douceur : vous n'avez seulement qu'à nous le mettre entre les mains; et, pour l'amour de vous, nous engageons notre honneur de le faire brûler sans scandale. »

A ces mots, Colignac, quoique ses poings dans ses côtés, ne put se contenir; un éclat de rire le prit, qui n'offensa pas peu messieurs ses parents; de sorte qu'il ne fut pas en son pouvoir de répondre à aucun point de leur harangue, que par des *ha a a a*, ou des *ho o o o*; si bien que nos messieurs, très scandalisés, s'en allèrent, je dirais avec leur courte honte, si elle n'avait duré jusqu'à Toulouse. Quand ils furent partis, je tirai Colignac dans son cabinet, où, sitôt que j'eus fermé la porte dessus nous :

« Comte, lui dis-je, ces ambassadeurs à long poil me semblent des comètes chevelues; j'appréhende que le bruit, dont ils ont éclaté, ne soit le tonnerre de la foudre qui s'ébranle pour choir. Quoique leur accusation soit ridicule, et, possible, un effet de leur stupidité, je ne serais pas moins mort, quand une douzaine d'habiles gens, qui m'auraient vu griller, diraient que mes juges sont des

sots. Tous les arguments dont ils prouveraient mon innocence ne me ressusciteraient pas ; et mes cendres demeureraient tout aussi froides dans un tombeau qu'à la voirie. C'est pourquoi, sauf votre meilleur avis, je serais fort joyeux de consentir à la tentation qui me suggère de ne leur laisser en cette province que mon portrait ; car j'enragerais au double de mourir pour une chose à laquelle je ne crois guère. »

Colignac n'eut quasi pas la patience d'attendre que j'eusse achevé pour répondre. D'abord, toutefois, il me railla ; mais, quand il vit que je le prenais sérieusement :

« Ah ! par la mort ! s'écria-t-il d'un visage alarmé, on ne vous touchera point au bord du manteau que moi, mes amis, mes vassaux, et tous ceux qui me considèrent ne périssent auparavant. Ma maison est telle qu'on ne peut la forcer sans canon ; elle est très avantageuse d'assiette et bien flanquée. Mais je suis fou de me précautionner contre des tonnerres de parchemin.

— Ils sont, lui répliquai-je, quelquefois plus à craindre que ceux de la moyenne région. »

De là en avant, nous ne parlâmes que de nous réjouir. Un jour, nous chassions ; un autre, nous allions à la promenade ; quelquefois, nous recevions visite, et quelquefois, nous en rendions ; enfin, nous quittions toujours chaque divertissement, avant que ce divertissement eût pu nous ennuyer.

Le marquis de Cussan, voisin de Colignac, homme qui se connaît aux bonnes choses, était ordinairement avec nous, et nous avec lui ; et, pour rendre les lieux de notre séjour encore plus agréables par ce changement, nous allions de Colignac à Cussan, et revenions de Cussan à Colignac. Les plaisirs innocents, dont le corps est capable, ne faisaient que la moindre partie : de tous ceux que l'esprit peut trouver dans l'étude et la conversation, aucun ne nous manquait ; et nos bibliothèques, unies comme nos

esprits, appelaient tous les doctes dans notre société. Nous mêlions la lecture à l'entretien ; l'entretien à la bonne chère, celle-là à la pêche ou à la chasse, aux promenades ; et, en un mot, nous jouissions, pour ainsi dire, et de nous-mêmes et de tout ce que la nature a produit de plus doux pour notre usage, et ne mettions que la raison pour bornes à nos désirs. Cependant, ma réputation, contraire à mon repos, courait les villages circonvoisins, et les villes mêmes de la province. Tout le monde, attiré par ce bruit, prenait prétexte de venir voir le seigneur, pour voir le sorcier. Quand je sortais du château, non seulement les enfants et les femmes, mais aussi les hommes, me regardaient comme la Bête, surtout le pasteur de Colignac, qui, par malice ou par ignorance, était en secret le plus grand de mes ennemis. Cet homme, simple en apparence, et dont l'esprit bas et naïf était infiniment plaisant en ses naïvetés, était, en effet, très méchant : il était vindicatif jusqu'à la rage ; calomniateur, comme quelque chose de plus qu'un Normand, et si chicaneur que l'amour de la chicane était sa passion dominante. Ayant longtemps plaidé contre son seigneur, qu'il haïssait d'autant plus qu'il l'avait trouvé ferme contre ses attaques, il en craignait le ressentiment, et, pour l'éviter, il avait voulu permuter son bénéfice. Mais, soit qu'il eût changé de dessein, ou seulement qu'il eût différé pour se venger de Colignac, en ma personne, pendant le séjour qu'il ferait en ses terres, il s'efforçait de persuader le contraire, bien que des voyages qu'il faisait bien souvent à Toulouse en donnassent quelque soupçon. Il y faisait mille contes ridicules de mes enchantements ; et la voix de cet homme malin, se joignant à celle des simples et des ignorants, y mettait son nom en exécration. On n'y parlait plus de moi que comme d'un nouvel Agrippa, et nous sûmes qu'on y avait même informé contre moi, à la poursuite du curé, lequel avait été précepteur de ses enfants. Nous en eûmes avis par plu-

sieurs personnes qui étaient dans les intérêts de Colignac et du marquis ; et, bien que l'humeur grossière de tout un pays nous fût un sujet d'étonnement et de risée, je ne laissai pas de m'en effrayer en secret, lorsque je considérais de plus près les suites fâcheuses que pourrait avoir cette erreur. Mon bon génie, sans doute, m'inspirait cette frayeur, il éclairait ma raison de toutes ces lumières, pour me faire voir le précipice où j'allais tomber ; et, non content de me conseiller ainsi tacitement, se voulut déclarer plus expressément en ma faveur.

Une nuit des plus fâcheuses qui fut jamais, ayant succédé à un des jours les plus agréables que nous eussions eus à Colignac, je me levai aussitôt que l'aurore ; et, pour dissiper les inquiétudes et les nuages dont mon esprit était encore offusqué, j'entrai dans le jardin, où la verdure, les fleurs et les fruits, l'artifice et la nature, enchantaient l'âme par les yeux, lorsqu'en même instant j'aperçus le marquis, qui s'y promenait seul dans une grande allée, laquelle coupait le parterre en deux. Il avait le marcher lent et le visage pensif. Je restai fort surpris de le voir, contre sa coutume, si matineux ; cela me fit hâter mon abord, pour lui en demander la cause.

Il me répondit que quelques fâcheux songes, dont il avait été travaillé, l'avaient contraint de venir, plus matin qu'à son ordinaire, guérir au jour un mal que lui avait causé l'ombre.

Je lui confessai qu'une semblable peine m'avait empêché de dormir, et je lui en allais conter le détail ; mais, comme j'ouvrais la bouche, nous aperçûmes, au coin d'une palissade qui croisait dans la nôtre, Colignac qui marchait à grands pas. D'aussi loin qu'il nous aperçut :

« Vous voyez, dit-il, un homme qui vient d'échapper aux plus affreuses visions dont le spectacle soit capable de faire tourner le cerveau. A peine ai-je eu le loisir de mettre mon pourpoint, que je suis descendu pour vous le conter ; mais

vous n'étiez plus ni l'un ni l'autre dans vos chambres...

— C'est, par ma foi, qu'à Colignac on fait de fort mauvais songes, et que, si j'en suis cru, nous irons essayer d'en faire de meilleurs à Cussan.

— Allons-y donc, me dit le comte, puisque ce trouble-fête en a tant d'envie. »

Nous délibérâmes de partir le même jour. Je les suppliai de se mettre donc en chemin devant, parce que j'étais bien aise (ayant, comme ils venaient de conclure, à y séjourner un mois) d'y faire porter quelques livres. Ils en tombèrent d'accord, et, aussitôt après déjeuner, mirent le cul sur la selle. Ma foi ! cependant, je fis un ballot des volumes que je m'imaginai n'être pas à la bibliothèque de Cussan, dont je chargeai un mulet ; et je sortis environ sur les trois heures, monté sur un très-bon coureur. Je n'allais pourtant qu'au pas afin d'accompagner ma petite bibliothèque, et pour enrichir mon âme avec plus de loisir des libéralités de ma vue. Mais écoutez une aventure qui vous surprendra.

J'avais avancé plus de quatre lieues, quand je me trouvai dans une contrée que je pensais indubitablement avoir vue autre part. En effet, je sollicitai tant ma mémoire de me dire d'où je connaissais ce paysage que la présence des objets excitant les images, je me souvins que c'était justement le lieu que j'avais vu en songe la nuit passée. Ce rencontre bizarre eût occupé mon attention plus de temps qu'il ne l'occupa, sans une étrange apparition par qui j'en fus réveillé. Un spectre (au moins, je le pris pour tel), se présentant à moi, au milieu du chemin, saisit mon cheval par la bride. La taille de ce fantôme était énorme, et, par le peu qui paraissait de ses yeux, il avait le regard triste et rude. Je ne saurais pourtant dire s'il était beau ou laid, car une longue robe, tissée des feuillettes d'un livre de plainchant, le couvrait jusqu'aux ongles, et son visage était caché d'une carte où l'on avait écrit l'*In principio*. Les premières paroles que le fantôme prononça :

« *Satanus Diabolus!* cria-t-il tout épouvanté, je te conjure par le grand Dieu vivant. »

À ces mots, il hésita; mais, répétant toujours le *grand Dieu vivant*, et cherchant d'un visage effaré son pasteur, pour lui souffler le reste, quand il vit que, de quelque côté qu'il allongeât la vue, son pasteur ne paraissait point, un si effroyable tremblement le saisit qu'à force de claquer la moitié de ses dents en tombèrent, et les deux tiers de la gamme, sous lesquels il était gisant, s'écartèrent en papilotes. Il se retourna pourtant vers moi, et, d'un regard ni doux ni rude, où je voyais son esprit flotter pour résoudre lequel serait plus à propos de s'irriter ou de s'adoucir :

« Oh bien, dit-il, *Satanus Diabolus*, par le sangüé! je te conjure, au nom de Dieu et de M. Saint Jean, de me laisser faire; car, si tu grouilles ni pied ni patte, diable emporte, je t'étriperai. »

Je tirais contre lui la bride de mon cheval; mais les éclats de rire qui me suffoquaient m'ôtèrent toute force. Ajoutez à cela qu'une cinquantaine de villageois sortirent de derrière une haie, marchant sur leurs genoux, et s'égosillant à chanter *Kyrie Eleison*. Quand ils furent assez proche, quatre des plus robustes, après avoir trempé leurs mains dans un bénitier que tenait tout exprès le serviteur du presbytère, me prirent au collet. J'étais à peine arrêté, que je vis paraître messire Jean, lequel tira dévotement son étole, dont il me garrotta; et ensuite, une cohue de femmes et d'enfants, qui, malgré toute ma résistance, me cousirent dans une grande nappe; au reste, j'en fus si bien entortillé, qu'on ne me voyait que la tête. En cet équipage, ils me portèrent à Toulouse, comme s'ils m'eussent porté au monument. Tantôt l'un s'écriait que sans cela il y aurait eu famine, parce que, lorsqu'ils m'avaient rencontré, j'allais assurément jeter le sort sur les blés; et puis, j'en entendais un autre qui se plaignait que le claveau n'avait commencé dans sa bergerie, que d'un dimanche, qu'au sortir de vêpres

je lui avais frappé sur l'épaule. Mais ce qui, malgré tous mes désastres, me chatouilla de quelque émotion pour rire, fut le cri plein d'effroi d'une jeune paysanne, après son fiancé; autrement, le fantôme, qui m'avait pris mon cheval (car vous saurez que le rustre s'était acalifourchonné dessus, et déjà, comme sien, le talonnait de bonne guerre):

« Misérable! glapissait son amoureuse, es-tu donc borgne? Ne vois-tu pas que le cheval du magicien est plus noir que charbon, et que c'est le diable en personne qui t'emporte au sabbat? »

Notre pitaut, d'épouvante, en culbuta par-dessus la croupe; ainsi, mon cheval eut la clef des champs. Ils consultèrent s'ils se saisiraient du mulet, et délibérèrent que oui; mais ayant décousu le paquet, et, au premier volume qu'ils ouvrirent, s'étant rencontré la *Physique* de M. Descartes, quand ils aperçurent tous les cercles par lesquels ce philosophe a distingué le mouvement de chaque planète, tous d'une voix hurlèrent que c'étaient les cernes que je traçais pour appeler Belzébut. Celui qui le tenait le laissa choir d'appréhension, et par malheur, en tombant, il s'ouvrit dans une page où sont expliquées les vertus de l'aimant; je dis par malheur, parce qu'à l'endroit dont je parle il y a une figure de cette pierre métallique, où les petits corps qui se déprennent de sa masse pour accrocher le fer sont représentés comme des bras. A peine un de ces marauds l'aperçut, que je l'entendis s'égosiller que c'était là le crapaud qu'on avait trouvé dans l'auge de l'écurie de son cousin Fiacre, quand ses chevaux moururent. A ce mot, ceux qui avaient paru les plus échauffés rengainèrent leurs mains dans leur sein, ou se regantèrent de leurs pochettes. Messire Jean, de son côté, criait à gorge déployée qu'on se gardât de toucher à rien; que tous ces livres-là étaient de francs grimoires, et le mulet, un Satan. La canaille, ainsi épouvantée, laissa partir le mulet en paix. Je vis pourtant Mathurine, la servante de M. le curé, qui le chassait vers

l'étable du presbytère, de peur qu'il n'allât dans le cimetière polluer l'herbe des trépassés.

Il était bien sept heures du soir, quand nous arrivâmes à un bourg, où, pour me rafraîchir, on me traîna dans la geôle ; car le lecteur ne me croirait pas, si je disais qu'on m'enterra dans un trou, et cependant il est si vrai qu'avec une pirouette j'en visitai toute l'étendue. Enfin, il n'y a personne qui, me voyant en ce lieu, ne m'eût pris pour une bougie allumée sous une ventouse...

L'aiguille avait marqué dix heures au cadran de la grosse tour, avant que personne eût frappé à mon tombeau. Mais, environ ce temps-là, comme déjà la douleur d'une amère tristesse commençait à me serrer le cœur, et désordonner ce juste accord qui fait la vie, j'entendis une voix, laquelle m'avertissait de saisir la perche qu'on me présentait...

J'arrivai enfin à la lumière, et puis dans la cour, où, sitôt que je fus entré, deux hommes me saisirent, que d'abord je ne pus connaître, à cause qu'ils s'étaient jetés sur moi en même temps et me tenaient l'un et l'autre la face attachée contre la mienne. Je fus longtemps sans les deviner ; mais les transports de leur amitié prenant un peu de trêve, je reconnus mon cher Colignac et le brave marquis. Colignac avait le bras en écharpe, et Cussan fut le premier qui sortit de son extase.

« Hélas ! dit-il, nous n'aurions jamais soupçonné un tel désastre, sans votre coureur et le mulet, qui sont arrivés cette nuit aux portes de mon château : leur poitrail, leurs sangles, leur croupière, tout était rompu, et cela nous a fait présager quelque chose de votre malheur. Nous sommes montés aussitôt à cheval, et n'avons pas cheminé deux ou trois lieues vers Colignac, que tout le pays, ému de cet accident, nous en a particularisé les circonstances. Au galop, en même temps, nous avons donné jusqu'au bourg où vous étiez en prison ; mais, y ayant appris votre évasion, sur le

bruit qui courait que vous aviez tourné du côté de Toulouse, avec ce que nous avions de nos gens, nous y sommes venus à toute bride. Le premier à qui nous avons demandé de vos nouvelles nous a dit qu'on vous avait repris. En même temps, nous avons poussé nos chevaux vers cette prison ; mais d'autres gens nous ont assuré que vous vous étiez évanoui de la main des sergents. Et, comme nous avançons toujours chemin, des bourgeois se contaient l'un à l'autre que vous étiez devenu invisible. Enfin, à force de prendre langue, nous avons su qu'après vous avoir pris, perdu et repris, je ne sais combien de fois, on vous menait à la prison de la Grosse Tour. Nous avons coupé chemin à vos archers, et, d'un bonheur plus apparent que véritable, nous les avons rencontrés en tête, attaqués, combattus et mis en fuite ; mais nous n'avons pu apprendre, des blessés mêmes que nous avons pris, ce que vous étiez devenu, jusqu'à ce matin qu'on nous est venu dire que vous étiez aveuglément venu vous-même vous sauver en prison. Colignac est blessé en plusieurs endroits, mais fort légèrement. Au reste, nous venons de mettre ordre que vous fussiez logé dans la plus belle chambre d'ici. Comme vous aimez le grand air, nous avons fait meubler un petit appartement pour vous seul, tout au haut de la Grosse Tour, dont la terrasse vous servira de balcon ; vos yeux du moins seront en liberté, malgré le corps qui les attache... »

Sur ces entrefaites, mon geôlier nous vint retrouver pour nous avertir que la chambre était prête.

« Allons la voir, » répondit Cussan.

Il marcha, et nous le suivîmes. Je la trouvai fort ajustée.

« Il ne manque rien, leur dis-je, sinon des livres. »

Colignac me promit de m'envoyer dès le lendemain tous ceux dont je lui donnerais la liste. Quand nous eûmes bien considéré et bien reconnu, par la hauteur de ma tour, par les fossés à fond de cuve qui l'entouraient et par tou-

tes les dispositions de mon appartement, que de me sauver était une entreprise hors du pouvoir humain, mes amis, se regardant l'un et l'autre, et puis jetant les yeux sur moi, se mirent à pleurer; mais, comme si tout à coup notre douleur eût fléchi la colère du ciel, une soudaine joie attira l'espérance, et l'espérance, de secrètes lumières, dont ma raison se trouva tellement éblouie, que, d'un emportement contre ma volonté, qui me semblait ridicule à moi-même :

« Allez! leur dis-je, allez m'attendre à Colignac : j'y serai dans trois jours, et envoyez-moi tous les instruments de mathématique dont je travaille ordinairement. Au reste, vous trouverez dans une grande boîte force cristaux taillés de diverses façons; ne les oubliez pas. Toutefois, j'aurai plus tôt fait de spécifier dans un mémoire les choses dont j'ai besoin. »

Ils se chargèrent du billet que je leur donnai, sans pouvoir pénétrer mon intention. Après quoi, je les congédiai.

CHAPITRE II

L'évasion. — Description de la machine à voler. — Elle s'élève vers les hautes régions. — Traversée des espaces. — Arrivée au soleil. — Populations étranges.

Depuis leur départ, je ne fis que ruminer à l'exécution des choses que j'avais préméditées, et j'y ruminais encore le lendemain, quand on m'apporta de leur part tout ce que j'avais marqué au catalogue. Un valet de chambre de Colignac me dit qu'on n'avait point vu son maître depuis le jour précédent, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Cet accident ne me troubla point, parce qu'aussitôt il me vint à la pensée qu'il serait possible allé en cour solliciter ma sortie. C'est pourquoi, sans m'étonner, je mis la main à l'œuvre. Huit jours durant je charpentai, je rabotai, je collai, enfin je construisis la machine que je vous vais décrire.

Ce fut une grande boîte fort légère et qui fermait fort

juste ; elle était haute de six pieds ou environ, et large de trois à quatre. Cette boîte était trouée par en bas ; et, pardessus la voûte, qui l'était aussi, je posai un vaisseau de cristal, troué de même, fait en globe, mais fort ample, dont le goulot aboutissait justement, et s'enchâssait dans le pertuis que j'avais pratiqué au chapiteau.

Le vase était construit exprès à plusieurs angles, et en forme d'icosaèdre, afin que, chaque facette étant convexe et concave, ma boule produisit l'effet d'un miroir ardent.

Le geôlier ni ses guichetiers ne montaient jamais à ma chambre qu'ils ne me rencontrassent occupé à ce travail ; mais ils ne s'en étonnaient point, à cause des gentillesses de mécanique qu'ils voyaient dans ma chambre, dont je me disais l'inventeur. Il y avait, entre autres, une horloge à vent, un œil artificiel avec lequel on voit la nuit, une sphère où les astres suivent le mouvement qu'ils ont dans le ciel. Tout cela leur persuadait que la machine où je travaillais était une curiosité semblable ; et puis l'argent dont Colignac leur graissait les mains les faisait marcher doux en beaucoup de pas difficiles. Or, il était neuf heures du matin, mon geôlier était descendu, et le ciel était obscurci, quand j'exposai cette machine au sommet de ma Tour, c'est-à-dire au lieu le plus découvert de ma terrasse. Elle fermait si close qu'un seul grain d'air, hormis par les deux ouvertures, ne s'y pouvait glisser, et j'avais emboîté par dedans un petit ais fort léger qui servait à m'asseoir.

Tout cela disposé de la sorte, je m'enfermai dedans, et j'y demeurai près d'une heure, attendant ce qu'il plairait à la fortune d'ordonner de moi.

Quand le soleil, débarrassé des nuages, commença d'éclairer ma machine, cet icosaèdre transparent, qui recevait à travers ses facettes les trésors du soleil, en répandait par le bocal la lumière dans ma cellule ; et, comme cette splendeur s'affaiblissait à cause des rayons qui ne pouvaient se replier jusqu'à moi sans se rompre beaucoup de fois, cette

vigueur de clarté tempérée convertissait ma châsse en un petit ciel de pourpre émaillé d'or.

J'admirais avec extase la beauté d'un coloris si mélangé, et voici que tout à coup je sens mes entrailles émues de la même façon que les sentirait tressaillir quelque'un enlevé par une poulie.

J'allais ouvrir mon guichet pour connaître la cause de cette émotion ; mais, comme j'avançais la main, j'aperçus, par le trou du plancher de ma boîte, ma tour déjà fort basse au-dessous de moi, et mon petit château en l'air, poussant mes pieds contre-mont, me fit voir, en un tournemain, Toulouse qui s'enfonçait en terre. Ce prodige m'étonna, non point à cause d'un effort si subit, mais à cause de cet épouvantable emportement de la raison humaine, au succès d'un dessein qui m'avait même effrayé en l'imaginant. Le reste ne me surprit pas, car j'avais bien prévu que le vide qui surviendrait dans l'icosaèdre, à cause des rayons unis du soleil par les verres concaves, attirerait, pour le remplir, une furieuse abondance d'air, dont ma boîte serait enlevée, et qu'à mesure que je monterais l'horrible vent qui s'engouffrerait par le trou ne pourrait s'élever jusqu'à la voûte qu'en pénétrant cette machine avec furie, il ne la poussât en haut. Quoique mon dessein fût digéré avec beaucoup de précaution, une circonstance toutefois me trompa, pour n'avoir pas assez espéré de la vertu de mes miroirs. J'avais disposé autour de ma boîte une petite voile, facile à contourner, avec une ficelle dont je tenais le bout, qui passait par le bocal du vase ; car je m'étais imaginé qu'ainsi, quand je serais en l'air, je pourrais prendre autant de vent qu'il m'en faudrait pour arriver à Colignac ; mais en un clin d'œil, le soleil, qui battait à plomb et obliquement sur les miroirs ardents de l'icosaèdre, me guinda si haut que je perdis Toulouse de vue. Cela me fit abandonner ma ficelle, et, fort peu de temps après, j'aperçus, par une des vitres que j'avais pratiquées

aux quatre côtés de la machine, ma petite voile arrachée, qui s'envolait au gré d'un tourbillon entonné dedans.

Je me souviens qu'en moins d'une heure je me trouvai au-dessus de la moyenne région. Je m'en aperçus bientôt, parce que je voyais grêler et pleuvoir plus bas que moi. On me demandera peut être d'où venait alors ce vent (sans lequel ma boîte ne pouvait monter), dans un étage du ciel exempt de météores. Mais, pourvu qu'on m'écoute, je satisferai à cette objection. Je vous ai dit que le soleil, qui battait vigoureusement sur mes miroirs concaves, unissant les rayons dans le milieu du vase, chassait avec son ardeur, par le tuyau d'en haut, l'air dont il était plein, et qu'ainsi, le vase demeurant vide, la nature, qui l'abhorre, lui faisait rehumérer, par l'ouverture basse, d'autre air pour se remplir : s'il en perdait beaucoup, il en recouvrait autant ; et, de cette sorte, on ne doit pas s'étonner que, dans une région au-dessus de la moyenne où sont les vents, je continuasse de monter, parce que l'éther devenait vent, par la furieuse vitesse avec laquelle il s'engouffrait pour empêcher le vide, et devait, par conséquent, pousser sans cesse ma machine.

Je ne fus quasi pas travaillé de la faim, hormis lorsque je traversai cette moyenne région ; car, véritablement, la froideur du climat me la fit voir de loin ; je dis de loin, à cause qu'une bouteille d'essence, que je portais toujours, dont j'avalais quelques gorgées, lui défendit d'approcher.

Pendant tout le reste de mon voyage, je ne sentis aucune atteinte ; au contraire, plus j'avançais vers ce monde enflammé, plus je me trouvais robuste. Je sentais mon visage un peu chaud et plus gai qu'à l'ordinaire, mes mains paraissaient plus colorées d'un vermeil agréable, et je ne sais quelle joie coulait parmi mon sang, qui me faisait être au delà de moi...

Je connus très distinctement, comme autrefois j'avais soupçonné en montant à la lune, qu'en effet c'est la terre

qui tourne d'orient en occident à l'entour du soleil et non pas le soleil autour d'elle ; car je voyais, en suite de la France, le pied de la botte d'Italie, puis la Mer Méditerranée, puis la Grèce, puis le Bosphore, le Pont-Euxin, la Perse, les Indes, la Chine, et enfin le Japon, passer successivement vis-à-vis du trou de ma loge ; et, quelques heures après mon élévation, toute la mer du Sud, ayant tourné, laissa mettre à sa place le continent de l'Amérique.

Je distinguai clairement toutes ces révolutions, et je me souviens même que longtemps après je vis encore l'Europe remonter une fois sur la scène, mais je n'y pouvais plus remarquer séparément les Etats, à cause de mon exaltation, qui devint trop haute. Je laissai sur ma route, tantôt à gauche, tantôt à droite, plusieurs terres comme la nôtre, où, pour peu que j'atteignisse les sphères de leur activité, je me sentais fléchir. Toutefois, la rapide vigueur de mon essor surmontait celle de ces attractions.

Je côtoyai la lune, qui pour lors se trouvait entre le soleil et la terre, et je laissai Vénus à main droite. Mais, à propos de cette étoile, la vieille astronomie a tant prêché que les planètes sont les astres qui tournent à l'entour de la terre, que la moderne n'oserait en douter. Et je remarquai, toutefois, que, durant tout le temps que Vénus parut au deçà du soleil, à l'entour duquel elle tourne, je la vis toujours en croissant ; mais, achevant son tour, j'observai qu'à mesure qu'elle passa derrière, ses cornes se rapprochèrent et son ventre noir se redora. Or, cette vicissitude de lumières et de ténèbres montre bien évidemment que les planètes sont, comme la lune et la terre, des globes sans clarté, qui ne sont capables que de réfléchir celles qu'ils empruntent.

En effet, à force de monter, je fis encore la même observation, de Mercure. Je remarquai, de plus, que tous ces mondes ont encore d'autres petits mondes qui se meuvent à l'entour d'eux. Rêvant depuis aux causes de la construc-

tion de ce grand univers, je me suis imaginé qu'au débrouillement du chaos, après que Dieu eut créé la matière, les corps semblables se joignirent par ce principe d'amour inconnu, avec lequel nous expérimentons que toute chose cherche son pareil. Des particules formées de certaine façon s'assemblèrent, et cela fit l'air. D'autres, à qui la figure donna possible un mouvement circulaire, composèrent, en se liant, les globes qu'on appelle astres, qui non-seulement à cause de cette inclination de pirouetter sur leurs pôles, à laquelle leur figure les nécessite, ont dû s'amasser en rond, comme nous le voyons, mais ont dû même, s'évaporant de la masse, et cheminant dans leur fuite d'une allure semblable, faire tourner les orbes moindres qui se rencontraient dans la sphère de leur activité. C'est pourquoi Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne ont été contraints de pirouetter et rouler tout ensemble à l'entour du soleil. Ce n'est pas qu'on ne se puisse imaginer qu'autrefois tous ces autres globes n'aient été des soleils, puisqu'il reste encore à la Terre, malgré son extinction présente, assez de chaleur pour faire tourner la lune autour d'elle, par le mouvement circulaire des corps qui se déprennent de sa masse, et qu'il en reste assez à Jupiter, pour en faire tourner quatre. Mais ces soleils, à la longueur du temps, ont fait une perte de lumière et de feu si considérable, par l'émission continuelle des petits corps qui font l'ardeur et la clarté, qu'ils sont demeurés un marc froid, ténébreux et presque impuissant. Nous découvrirons même que ces taches qui sont au soleil, dont les anciens ne s'étaient point aperçus, croissent de jour en jour. Or, que sait-on si ce n'est point une croûte qui se forme en sa superficie, sa masse qui s'éteint, à mesure que la lumière s'en dépend; et s'il ne deviendra point, quand tous ces corps mobiles l'auront abandonné, un corps opaque comme la terre? Il y a des siècles fort éloignés, au delà desquels il ne paraît aucun vestige du genre humain.

Peut-être qu'auparavant la terre était un soleil peuplé d'animaux proportionnés au climat qui les avait produits...

Je tairai tout ce qui survint au reste de mon voyage, de peur d'être aussi long à le conter qu'à le faire. Tant y a qu'au bout de vingt-deux mois j'abordai enfin très heureusement les grandes plaines du jour.

Cette terre est semblable à des flocons de neige embrasée, tant elle est lumineuse ; cependant, c'est une chose assez incroyable, que je n'ai jamais su comprendre, depuis que ma boîte tomba, si je montai ou si je descendis au soleil. Il me souvient absolument, quand j'y fus arrivé, que je marchais légèrement dessus ; je ne touchais le plancher que d'un point, et je roulais souvent comme une boule, sans que je me trouvasse incommodé de cheminer avec la tête non plus qu'avec les pieds. Encore que j'eusse quelquefois les jambes vers le ciel et les épaules contre terre, je me sentais dans cette posture aussi naturellement situé que si j'eusse eu les jambes contre terre et les épaules vers le ciel. Sur quelque endroit de mon corps que je me plantasse, sur le ventre, sur le dos, sur un coude, sur une oreille, je m'y trouvais debout. Je connus par là que le soleil est un monde qui n'a point de centre, et que, comme j'étais bien loin hors de la sphère active du nôtre et de tous ceux que j'avais rencontrés, il était, par conséquent, impossible que je pesasse encore, puisque la pesanteur n'est qu'une attraction du centre dans la sphère de son activité.

Le respect avec lequel j'imprimais de mes pas cette lumineuse campagne suspendit pour un temps l'ardeur dont je pétillais d'avancer mon voyage. Je me sentais tout honteux de marcher sur le jour. Mon corps même, étonné, se voulant appuyer de mes yeux, et cette terre transparente, qu'ils pénétraient, ne les pouvant soutenir, mon instinct, malgré moi devenu maître de ma pensée, l'entraînait au plus creux d'une lumière sans fond. Ma raison pourtant peu à peu désabusa mon instinct ; j'appuyai, sur la plaine, des ves-

tiges assurés et non tremblants, et je comptai mes pas si fièrement que, si les hommes avaient pu m'apercevoir de leur monde, ils m'auraient pris pour ce grand Dieu qui marche sur les nues. Après avoir, comme je crois, cheminé durant quinze jours, je parvins en une contrée du soleil moins resplendissante que celle dont je sortais ; je me sentis tout ému de joie, et je m'imaginai qu'indubitablement cette joie procédait d'une secrète sympathie que mon être gardait encore pour son opacité. La connaissance que j'en eus ne me fit point pourtant désister de mon entreprise ; car alors je ressemblais à ces vieillards endormis, lesquels, encore qu'ils sachent que le sommeil leur est préjudiciable, et qu'ils aient commandé à leurs domestiques de les en arracher, sont pourtant bien fâchés dans ce temps-là, quand on les réveille. Ainsi, quoique mon corps s'obscurecissait à mesure que j'atteignais des provinces plus ténébreuses, il recontracta les faiblesses qu'apporte cette infirmité de la matière : je devins las et le sommeil me saisit...

C'était une rase campagne tellement découverte que ma vue, de sa plus longue portée, n'y rencontrait pas seulement un buisson ; et cependant, à mon réveil, je me trouvai sur un arbre, en comparaison de qui les plus hauts cèdres ne paraîtraient que de l'herbe. Son tronc était d'or massif, ses rameaux d'argent, et ses feuilles d'émeraudes, qui, dessus l'éclatante verdure de leur précieuse superficie, se représentaient comme dans un miroir les images du fruit qui pendait alentour. Mais jugez si le fruit devait rien aux feuilles ! L'écarlate enflammée d'un gros escarboucle composait la moitié de chacun, et l'autre était en suspens si elle tenait sa matière d'une chrysolite ou d'un morceau d'ambre doré ; les fleurs épanouies étaient des roses de diamant fort larges, et les boutons, de grosses perles en poires.

Je restai longtemps interdit à la vue de ce riche spectacle, et je ne pouvais m'assouvir de le regarder. Mais, comme j'occupais toute ma pensée à contempler entre les autres

fruits une pomme de grenade extraordinairement belle, dont la chair était un essaim de plusieurs gros rubis en masse, j'aperçus remuer cette petite couronne qui lui tient lieu de tête, laquelle s'allongea autant qu'il le fallait pour former un cou. Je vis ensuite bouillonner au-dessus je ne sais quoi de blanc, qui, à force de s'épaissir, de croître, d'avancer et de reculer la matière en certains endroits, parut enfin le visage d'un petit buste de chair. Ce petit buste se terminait en rond vers la ceinture, c'est-à-dire qu'il gardait encore par en bas sa figure de pomme. Il s'étendit pourtant peu à peu, et sa queue s'étant convertie en deux jambes, chacune de ses jambes se partagea en cinq orteils. Humanisée que fut la grenade, elle se détacha de sa tige ; et, d'une légère culbute, tomba justement à mes pieds. Certes, je l'avoue, quand j'aperçus marcher fièrement devant moi cette pomme raisonnable, ce petit bout de nain, pas plus grand que le pouce, et cependant assez fort pour se créer lui-même, je demurai saisi de vénération.

« Animal humain, me dit-il (en cette langue matrice dont je vous ai autrefois discouru (1), après t'avoir longtemps considéré du haut de la branche où je pendais, je crus lire dans ton visage que tu n'étais pas originaire de ce monde ; c'est à cause de cela que j'en suis descendu, pour en être éclairci au vrai. »

Quand j'eus satisfait sa curiosité à propos de toutes les matières dont il me questionna :

« Mais vous, lui dis-je, découvrez-moi qui vous êtes ? Car ce que je viens de voir est si fort étonnant que je désespère d'en connaître jamais la cause, si vous ne me l'apprenez. Quoi ! un grand arbre tout de pur or, dont les feuilles sont d'émeraudes, les fleurs de diamants, les boutons de perles, et, parmi tout cela, des fruits qui se font hommes en un

(1) Langue si logique et si claire que tout homme la comprend, et même tout animal.

clin d'œil ! Pour moi, j'avoue que la compréhension d'un tel miracle surpasse ma capacité. »

En suite de cette exclamation, comme j'attendais sa réponse :

« Vous ne trouverez pas mauvais, dit-il, étant le roi de tout le peuple qui compose cet arbre, que je l'appelle pour me suivre. »

Quand il eut ainsi parlé, je pris garde qu'il se recueillit en lui-même. Je ne sais si, bandant les ressorts intérieurs de sa volonté, il excita hors de soi quelque mouvement qui fit arriver ce que vous allez entendre ; mais tant il y a qu'aussitôt après tous les fruits, toutes les fleurs, toutes les feuilles, toutes les branches, enfin tout l'arbre tomba par pièces en petits hommes, voyant, sentant et marchant, lesquels, comme pour célébrer le jour de leur naissance au moment de leur naissance même, se mirent à danser alentour de moi. Le rossignol, entre tous, resta dans sa figure, et ne fut point métamorphosé, il se vint jucher sur l'épaule de notre petit monarque, où il chanta un air si mélancolique et si amoureux que toute l'assemblée, et le prince même, attendris par les douces langueurs de sa voix mourante, en laissa couler quelques larmes. La curiosité d'apprendre d'où venait cet oiseau me saisit pour lors d'une lémangeaison de langue si extraordinaire que je ne la pus contenir :

« Seigneur, dis-je m'adressant au roi, si je ne craignais l'importuner Votre Majesté, je lui demanderais pourquoi, parmi tant de métamorphoses, le rossignol tout seul a gardé son être ? »

Ce petit prince m'écouta avec une complaisance qui marquait bien sa bonté naturelle ; et, connaissant ma curiosité :

« Le rossignol, me répliqua-t-il, n'a point, comme nous, changé de forme, parce qu'il ne l'a pu. C'est un véritable oiseau qui n'est que ce qu'il vous paraît. Mais marchons

vers les régions opaques, et je vous conterai, en chemin faisant, qui je suis, avec l'histoire du rossignol. »

A peine lui eus-je témoigné la satisfaction que je recevais de son offre, qu'il sauta légèrement sur l'une de mes épaules. Il se haussa sur ses petits ergots pour atteindre de sa bouche à son oreille ; et, tantôt se balançant à mes cheveux, tantôt s'y donnant l'estrapade :

« Ma foi ! me dit-il, excuse une personne qui se sent déjà hors d'haleine. Comme dans un corps étroit, j'ai les poumons serrés, et la voix, par conséquent, si déliée, que je suis contraint de me peiner beaucoup pour me faire ouïr, le rossignol trouvera bon de parler lui-même de soi-même. Qu'il chante donc, si bon lui semble ! Au moins, nous aurons le plaisir d'écouter son histoire en musique. »

Je lui répliquai que je n'avais point encore assez d'habitude au langage d'oiseau.

« Eh bien, dit-il, puisque tu le veux, tes oreilles ne seront pas simplement sevrées des belles chansons du rossignol, mais de quasi toute son aventure, de laquelle je ne te puis raconter que ce qui est venu à ma connaissance. Toutefois, tu te contenteras de cet échantillon ; aussi bien, quand je la saurais tout entière, la brièveté de notre voyage en son pays, où je le vais reconduire, ne me permettrait pas de prendre mon récit de plus loin. »

Ayant ainsi parlé, il sauta de dessus mon épaule à terre ; ensuite, il donna la main à tout son petit peuple, et se mit à danser avec eux, d'une sorte de mouvement que je ne saurais représenter, parce qu'il ne s'en est jamais vu de semblable. Mais, écoutez, peuples de la terre, ce que je ne vous oblige pas de croire, puisqu'au monde où vos miracles ne sont que des effets naturels, celui-ci a passé pour un miracle ! Aussitôt que ces petits hommes se furent mis à danser, il me sembla sentir leur agitation dans moi, et mon agitation dans eux. Je ne pouvais regarder cette danse, que je ne fusse entraîné sensiblement de ma place,

comme par un vortex qui remuait, de son même branle et de l'agitation particulière d'un chacun, toutes les parties de mon corps ; et je sentais épanouir sur mon visage la même joie qu'un mouvement pareil avait étendue sur le leur. A mesure que la danse se serra, les danseurs se brouillèrent d'un trépignement beaucoup plus prompt et plus imperceptible : il semblait que le dessein du ballet fût de représenter un énorme géant ; car, à force de s'approcher et de redoubler la vitesse de leurs mouvements, ils se mêlèrent de si près que je ne discernai plus qu'un grand colosse à jour et quasi transparent ; mes yeux toutefois les virent entrer l'un dans l'autre. Ce fut en ce temps-là que je commençai à ne pouvoir davantage distinguer la diversité des mouvements de chacun, à cause de leur extrême volubilité, et parce, aussi, que, cette volubilité s'étrécissant toujours à mesure qu'elle s'approchait du centre, chaque vortex occupa enfin si peu d'espace qu'il échappait à ma vue. Je crois pourtant que les parties s'approchèrent encore ; car cette masse humaine, auparavant démesurée, se réduisit peu à peu à former un jeune homme, de taille médiocre, dont tous les membres étaient proportionnés avec une symétrie où la perfection, dans sa plus forte idée, n'a jamais pu voler. Il était beau au delà de ce que tous les peintres ont élevé leur fantaisie ; mais ce que je trouvai de bien merveilleux, c'est que la liaison de toutes les parties qui achevèrent ce parfait microcosme se fit en un clin d'œil. Tels d'entre les plus agiles de nos petits danseurs s'élançèrent par une cabriole à la hauteur et dans la posture essentielle à former une tête ; tels, plus chauds et moins déliés, formèrent le cœur ; et tels, beaucoup plus pesants, ne fournirent que les os, la chair et l'embonpoint,

Quand ce beau grand jeune homme fut entièrement fini, quoique sa prompte construction ne m'eût quasi pas laissé de temps pour remarquer aucun intervalle dans son progrès, je vis entrer, par la bouche, le roi de tous les peu-

ples dont il était un chaos. Encore il me semble qu'il fut attiré dans ce corps par la respiration du corps même. Tout cet amas de petits hommes n'avait point encore, avant cela, donné aucune marque de vie ; mais, sitôt qu'il eut avalé son petit roi, il ne se sentit plus être qu'un. Il demeura quelque temps à me considérer ; et, s'étant comme appriivoisé par ses regards, il s'approcha de moi, me caressa, et, me donnant la main :

« C'est maintenant que, sans endommager la délicatesse de mes poumons, je pourrais t'entretenir des choses que tu passionnais de savoir, me dit-il ; mais il est bien raisonnable de te découvrir auparavant les secrets cachés de notre origine. Sache donc que nous sommes des animaux natifs du soleil dans les régions éclairées, car il y a une différence bien remarquable entre les peuples que produit la Région lumineuse et les peuples du Pays opaque. C'est nous qu'au monde de la terre vous appelez des *esprits*, et votre présomptueuse stupidité nous a donné ce nom, à cause que, n'imaginant point d'animaux plus parfaits que l'homme, et voyant faire à de certaines créatures des choses au-dessus du pouvoir humain, vous avez cru ces animaux-là des esprits. Vous vous trompez toutefois ; nous sommes des animaux comme vous ; car, encore que, quand il nous plaît, nous donnions à notre matière, comme tu viens de voir, la figure et la forme essentielle des choses auxquelles nous voulons nous métamorphoser, cela ne conclut pas que nous soyons des Esprits. Mais, écoute, et je te découvrirai comment toutes ces métamorphoses, qui te semblent autant de miracles, ne sont rien que de purs effets naturels. Il faut que tu saches qu'étant nés habitants de la partie claire de ce grand monde, où le principe de la matière est d'être en action, nous devons avoir l'imagination beaucoup plus active que ceux des régions opaques, et la substance du corps aussi beaucoup plus déliée. Or, cela supposé, il est infallible que notre imagination, ne rencontrant aucun

obstacle dans la matière qui nous compose, elle l'arrange comme elle veut, et, devenue maîtresse de toute notre masse, elle la fait passer, en remuant toutes ses particules, dans l'ordre nécessaire à constituer en grand cette chose qu'elle avait formée en petit. Ainsi, chacun de nous s'étant imaginé l'endroit et la partie de ce précieux arbre auquel il se voulait changer, et ayant, par cet effort d'imagination excité notre matière aux mouvements nécessaires à les produire, nous nous y sommes métamorphosés. Ainsi, mon aigle, ayant les yeux crevés, n'a eu, pour se les rétablir, qu'à s'imaginer un aigle clairvoyant, car toutes nos transformations arrivent par le mouvement. C'est pourquoi, quand de feuilles, de fleurs et de fruits que nous étions, nous avons été transmués en hommes, tu nous as vus danser encore quelque temps après, parce que nous n'étions pas encore remis du branle qu'il avait fallu donner à notre matière pour nous faire hommes : à l'exemple des cloches, qui, quoiqu'elles soient arrêtées, bruissent encore quelque temps après et suivent sourdement le même son que le batail causait en les frappant. Aussi, est-ce pourquoi tu nous a vus danser, avant de faire ce grand homme, parce qu'il a fallu, pour le produire, nous donner tous les mouvements généraux et particuliers qui sont nécessaires à le constituer, afin que cette agitation, serrant nos corps peu à peu et les absorbant en un, chacun de nous, par son mouvement, créât en chaque partie le mouvement spécifique qu'elle doit avoir. Vous autres hommes, ne pouvez pas les mêmes choses, à cause de la pesanteur de votre masse et de la froideur de votre imagination. »

Il continua sa preuve, et l'appuya d'exemples si familiers et si palpables qu'enfin je me désabusai d'un grand nombre d'opinions mal prouvées, dont nos docteurs aheurtés préviennent l'entendement des faibles. Alors, je commençai de comprendre qu'en effet l'imagination de ces peuples solaires, laquelle à cause du climat doit être plus chaude, leurs

corps, pour la même raison, plus légers, et leurs individus plus mobiles (n'y ayant point, en ce monde-là, comme au nôtre, d'activité du centre, qui puisse détourner la matière du mouvement que cette imagination lui imprime), je conçus, dis-je, que cette imagination pouvait produire sans miracle tous les miracles qu'elle venait de faire. Mille exemples d'événements quasi pareils, dont les peuples de notre globe font foi, achevèrent de me persuader. Cippus, roi d'Italie, qui, pour avoir assisté à un combat de taureaux, et avoir eu toute la nuit son imagination occupée à des cornes, trouva son front cornu le lendemain; Gallus Vitius, qui banda son âme et l'excita si vigoureusement à concevoir l'essence de la folie qu'ayant donné à sa matière, par un effort d'imagination, les mêmes mouvements que cette matière doit avoir pour constituer la folie, devint fou. Le roi Codrus, poumonique, qui, fichant ses yeux et sa pensée sur la fraîcheur d'un jeune visage, et cette florissante allégresse, qui regorgeait jusqu'à lui de l'adolescence du garçon, prenant dans son corps le mouvement par lequel il se figurait la santé d'un jeune homme, se remit en convalescence. Enfin, plusieurs femmes grosses qui ont fait monstres leurs enfants déjà formés dans la matrice, parce que leur imagination, qui n'était pas assez forte pour se donner à elles-mêmes la figure des monstres qu'elles concevaient, l'était assez pour arranger la matière du fœtus, beaucoup plus chaude et plus mobile que la leur, dans l'ordre essentiel à la production de ces monstres. Je me persuadai même que, si, quand ce fameux hypocondre de l'antiquité s'imaginait être cruche, sa matière trop compacte et trop pesante avait pu suivre l'émotion de sa fantaisie, elle aurait formé de tout son corps une cruche parfaite; et il aurait paru à tout le monde véritablement cruche, comme il se le paraissait à lui seul. Tant d'autres exemples, dont je me satisfis, me convinquirent en telle sorte, que je ne doutai plus d'aucune des merveilles que l'Homme-Esprit m'avait racontées. Il me

demandai si je ne souhaitais plus rien de lui ; je le remerciai de tout mon cœur. Et ensuite il eut encore la bonté de me conseiller que, puisque j'étais habitant de la terre, je suivisse le rossignol aux régions opaques du soleil, parce qu'elles étaient plus conformes aux plaisirs qu'appête la nature humaine. A peine eut-il achevé ce discours qu'ayant ouvert la bouche fort grande je vis sortir du fond de son gosier le roi de ces petits animaux, en forme de rossignol. Le grand Homme tomba aussitôt, et en même temps tous ses membres par morceaux s'envolèrent sous la figure d'aigles. Ce rossignol, créateur de soi-même, se pencha sur la tête du plus beau d'entre eux, d'où il entonna un air admirable avec lequel je pense qu'il me disait adieu. Le véritable rossignol prit aussi sa volée, mais non pas de leur côté, ni ne monta pas si haut. Aussi, je ne le perdis point de vue ; nous marchions à peu près de même force ; car, comme je n'avais pas dessein d'aborder plutôt une terre que l'autre, je fus bien aise de l'accompagner, outre que les régions opaques des oiseaux étant plus conformes à mon tempérament, j'espérais y rencontrer aussi des aventures plus correspondantes à mon humeur. Je voyageai, sur cette espérance, pour le moins trois semaines, avec toute sorte de contentement. si je n'eusse eu que mes oreilles à satisfaire ; car le rossignol ne me laissait point manquer de musique ; quand il était las, il venait se reposer sur mon épaule ; et, quand je m'arrêtais, il m'attendait. A la fin, j'arrivai dans une contrée du royaume de ce petit chantre, qui alors ne se soucia plus de m'accompagner. L'ayant perdu de vue, je le cherchai, je l'appelai, mais enfin je restai si las d'avoir couru après lui vainement, que je résolus de me reposer. Pour cet effet, je m'étendis sur un gazon d'herbe moile qui tapissait les racines d'un superbe rocher. Ce rocher était couvert de plusieurs jeunes arbres verts et touffus dont l'ombre charma mes sens fatigués le plus agréablement du monde et m'obligea de les abandonner au

sommeil pour réparer avec sûreté mes forces dans un lieu si tranquille et si frais.

CHAPITRE III

Histoire des Oiseaux. — L'Oiseau merveilleux. — Son discours. — Prisonnier des Oiseaux. — Le tribunal des Oiseaux. — Intervention de la Pie. — Le roi Colombe.

Je commençais de m'endormir à l'ombre, lorsque j'aperçus en l'air un oiseau merveilleux qui planait sur ma tête; il se soutenait d'un mouvement si léger et si imperceptible que je doutai plusieurs fois si ce n'était point encore un petit univers balancé par son propre centre. Il descendit pourtant peu à peu, et arriva enfin si proche de moi que mes yeux soulagés furent tout pleins de son image. Sa queue paraissait verte, son estomac d'azur émaillé, ses ailes incarnates, et sa tête de pourpre faisait briller, en s'agitant, une couronne d'or dont les rayons jaillissaient de ses yeux.

Il fut longtemps à voler dans la nue, et je me tenais tellement à tout ce qu'il devenait que mon âme s'étant repliée et comme raccourcie à la seule opération de voir, elle n'atteignit presque pas jusqu'à celle d'ouïr, pour me faire entendre que l'oiseau parlait en chantant.

Ainsi, peu à peu débandé de mon extase, je remarquai distinctement les syllabes, les mots et le discours qu'il articula.

Voici donc, au mieux qu'il me souvient, les termes dont il arrangea le tissu de sa chanson :

« Vous êtes étranger, siffla l'oiseau fort agréablement, et naquîtes dans un monde d'où je suis originaire. Or, cette propension secrète, dont nous sommes émus pour nos compatriotes, est l'instinct qui me pousse à vouloir que vous sachiez ma vie.

« Je vois votre esprit tendu à comprendre comment il est

possible que je m'explique à vous d'un discours suivi, vu que, encore que les oiseaux contrefassent votre parole, ils ne la conçoivent pas ; mais aussi, quand vous contrefaites l'aboi d'un chien ou le chant d'un rossignol, vous ne concevez pas non plus ce que le chien ou le rossignol ont voulu dire. Tirez donc conséquence de là que ni les oiseaux ni les hommes ne sont pas pour cela moins raisonnables.

« Cependant, de même qu'entre vous autres il s'en est trouvé de si éclairés qu'ils ont entendu et parlé notre langue, comme Apollonius de Tyanes, Anaximandre, Esope, et plusieurs autres dont je vous tais les noms. pour ce qu'ils ne sont jamais venus à votre connaissance ; de même, parmi nous, il s'en trouve qui entendent et parlent la vôtre. Quelques-uns, à la vérité, ne savent que celle d'une nation. Mais, tout ainsi qu'il se rencontre des oiseaux qui ne disent mot, quelques-uns qui gazouillent, d'autres qui parlent, il s'en rencontre encore de plus parfaits qui savent user de toutes sortes d'idiomes ; quant à moi, j'ai l'honneur d'être de ce petit nombre.

« Au reste, vous saurez qu'en quelque monde que ce soit nature a imprimé aux oiseaux une secrète envie de voler jusqu'ici, et peut-être que cette émotion de notre volonté qui nous fait croître des ailes, comme les femmes grosses produisent sur leurs enfants la figure des choses qu'elles ont désirées ; ou plutôt comme ceux qui, passionnant de savoir nager, ont été vus tout endormis se plonger au courant des fleuves et franchir, avec plus d'adresse qu'un expérimenté nageur, des hasards qu'étant éveillés ils n'eussent osé seulement regarder ; ou comme ce fils du roi Crésus, à qui un véhément désir de parler pour garantir son père enseigna tout d'un coup une langue ; ou, bref. comme cet ancien, qui, pressé de son ennemi et surpris sans armes, sentit croître sur son front des cornes de taureau, par le désir qu'une fureur semblable à celle de cet animal lui inspira.

« Quand donc les oiseaux sont arrivés au soleil, ils vont joindre la république de leur espèce. Je vois bien que vous êtes gros d'apprendre qui je suis. C'est moi que parmi vous on appelle Phénix. Dans chaque monde il n'y en a qu'un à la fois, lequel y habite durant l'espace de cent ans ; car, au bout d'un siècle, quand sur quelque montagne d'Arabie il s'est déchargé d'un gros œuf au milieu des charbons de son bûcher, dont il a trié la matière de rameaux d'aloès, de cannelle et d'encens, il prend son essor et dresse sa volée au soleil, comme la patrie où son cœur a longtemps aspiré. Il a bien fait auparavant tous ses efforts pour ce voyage ; mais la pesanteur de son œuf, dont les coques sont si épaisses qu'il faut un siècle à le couvrir, retardait toujours l'entreprise.

« Je me doute bien que vous aurez de la peine à concevoir cette miraculeuse production ; c'est pourquoi je veux vous l'expliquer. Le Phénix est hermaphrodite ; mais, entre les hermaphrodites, c'est encore un autre Phénix tout extraordinaire, car... »

Il resta un demi-quart d'heure sans parler, et puis il ajouta :

« Je vois bien que vous soupçonnez de fausseté ce que je vous viens d'apprendre ; mais, si je ne dis vrai, je veux jamais n'aborder votre globe, qu'un aigle ne fonde sur moi. »

Il demeura encore quelque temps à se balancer dans le ciel, et puis il s'envola.

L'admiration qu'il m'avait causée par son récit me donna la curiosité de le suivre ; et, parce qu'il fendait le vague des cieux d'un essor non précipité, je le conduisis de la vue et du marcher assez facilement.

Environ au bout de cinquante lieues, je me trouvai dans un pays si plein d'oiseaux que leur nombre égalait presque celui des feuilles qui les couvraient. Ce qui me surprit davantage fut que ces oiseaux, au lieu de s'effaroucher à ma

rencontre, voltigeaient alentour de moi ; l'un sifflait à mes oreilles, l'autre faisait la roue sur ma tête ; bref, après que leurs petites gambades eurent occupé mon attention fort longtemps, tout à coup je sentis mes bras chargés de plus d'un million de toutes sortes d'espèces, qui pesaient dessus si lourdement que je ne les pouvais remuer.

Ils me tinrent en cet état jusqu'à ce que je vis arriver quatre grandes aigles, dont les unes, m'ayant de leurs serres accolé par les jambes, les deux autres par les bras, m'enlevèrent fort haut.

Je remarquai parmi la foule une pie, qui, tantôt deçà, tantôt delà, volait et revolait avec beaucoup d'empressement, et j'entendis qu'elle me cria que je ne me défendisse point, à cause que ses compagnons tenaient déjà conseil de me crever les yeux. Cet avertissement empêcha toute la résistance que j'aurais pu faire ; de sorte que ces aigles m'emportèrent à plus de mille lieues de là dans un grand bois, qui était (à ce que me dit ma pie) la ville où leur roi faisait sa résidence.

La première chose qu'ils firent fut de me jeter en prison dans le tronc creusé d'un grand chêne, et quantité des plus robustes se perchèrent sur les branches, où ils exercèrent les fonctions d'une compagnie de soldats sous les armes.

Environ au bout de vingt-quatre heures, il en entra d'autres en garde qui relevèrent ceux-ci. Pendant que j'attendais avec beaucoup de mélancolie ce qu'il plairait à la fortune d'ordonner de mes désastres, ma charitable pie m'apprenait tout ce qui se passait.

Entre autres choses, il me souvient qu'elle m'avertit que la populace des oiseaux avait fort crié de ce qu'on me gardait si longtemps sans me dévorer ; qu'ils avaient remontré que j'amaigrirais tellement qu'on ne trouverait plus sur moi que des os à ronger.

La rumeur pensa s'échauffer en sédition, car, ma pie s'étant émancipée de représenter que c'était un procédé bar-

bare de faire ainsi mourir sans connaissance de cause un animal qui approchait en quelque sorte de leur raisonnement, ils la pensèrent mettre en pièces, alléguant que cela serait bien ridicule de croire qu'un animal tout nu, que la nature même en mettant au jour ne s'était pas souciée de fournir des choses nécessaires à le conserver, fût comme eux capable de raison.

« Encore, ajoutaient-ils, si c'était un animal qui approchât un peu davantage de notre figure, mais justement le plus dissemblable et le plus affreux ; enfin une bête chauve, un oiseau plumé, une chimère amassée de toutes sortes de natures et qui fait peur à toutes : l'homme, dis-je, si sot et si vain, qu'il se persuade que nous n'avons été faits que pour lui ; l'homme, qui, avec son âme si clairvoyante, ne saurait distinguer le sucre d'avec l'arsenic, et qui avalera de la ciguë que son beau jugement lui aurait fait prendre pour du persil ; l'homme, qui soutient qu'on ne raisonne que par le rapport des sens, qui cependant a les sens les plus faibles, les plus tardifs et les plus faux d'entre toutes les créatures ; l'homme enfin que la nature, pour faire de tout, a créé comme les monstres, mais en qui pourtant elle a infus l'ambition de commander à tous les animaux et de les exterminer. »

Voilà ce que disaient les plus sages : pour la commune, elle criait que cela était horrible de croire qu'une bête qui n'avait pas le visage fait comme eux eût de la raison.

« Eh quoi, murmuraient-ils l'un à l'autre, il n'a ni bec ni plumes, ni griffes, et son âme serait spirituelle ! O dieux ! quelle impertinence ! »

La compassion qu'eurent de moi les plus généreux n'empêcha point qu'on n'instruisît mon procès criminel : on en dressa toutes les écritures dessus l'écorce d'un cyprès ; et puis, au bout de quelques jours, je fus porté au tribunal des oiseaux. Il n'y avait, pour avocats, pour conseillers et pour juges, à la séance que des pies, des geais et des étourneaux ;

encore, n'avait-on choisi que ceux qui entendaient ma langue.

Au lieu de m'interroger sur la sellette, on me mit à califourchon sur un chicot de bois pourri, d'où celui qui présidait à l'auditoire, après avoir claqué du bec deux ou trois coups, et secoué majestueusement ses plumes, me demanda d'où j'étais, de quelle nation et de quelle espèce. Ma charitable pie m'avait donné auparavant quelques instructions qui me furent très salutaires, et, entre autres, que je me gardasse bien d'avouer que je fusse homme. Je répondis donc que j'étais de ce petit monde qu'on appelait la terre, dont le phénix et quelques autres que je voyais dans l'assemblée pouvaient leur avoir parlé; que le climat qui m'avait vu naître était assis sous la zone tempérée du pôle arctique, dans une extrémité de l'Europe, qu'on nommait la France; et, quant à ce qui concernait mon espèce, que je n'étais point homme comme ils se le figuraient, mais singe; que des hommes m'avaient enlevé au berceau fort jeune et nourri parmi eux; que leur mauvaise éducation m'avait ainsi rendu la peau délicate; qu'ils m'avaient fait oublier ma langue naturelle et instruit à la leur; que, pour complaire à ces animaux farouches, je m'étais accoutumé à ne marcher que sur deux pieds; et qu'enfin, comme on tombe plus facilement qu'on ne monte d'espèce, l'opinion, la coutume et la nourriture de ces bêtes immondes avaient tant de pouvoir sur moi qu'à peine mes parents, qui sont singes d'honneur, me pourraient eux-mêmes reconnaître. J'ajoutai, pour ma justification, qu'ils me fissent visiter par des experts, et qu'en cas que je fusse trouvé homme je me soumettais à être anéanti comme un monstre.

« Messieurs, s'écria une hirondelle de l'assemblée, dès que j'eus cessé de parler, je le tiens convaincu: vous n'avez pas oublié qu'il vient de dire que le pays qui l'avait vu naître était la France; mais vous savez qu'en France les singes n'engendrent point: après cela, jugez s'il est ce qu'il se vante d'être? »

Je répondis à mon accusatrice que j'avais été enlevé si jeune du sein de mes parents et transporté en France qu'à bon droit je pouvais appeler mon pays natal celui duquel je me souvenais le plus loin.

Cette raison, quoique spécieuse, n'était pas suffisante ; mais la plupart, ravis d'entendre que je n'étais pas homme, furent bien aises de le croire ; car ceux qui n'en avaient jamais vu ne pouvaient se persuader qu'un homme ne fût bien plus horrible que je ne leur paraissais, et les plus sensés ajoutaient que l'homme était quelque chose de si abominable qu'il était utile qu'on crût que ce n'était qu'un être imaginaire.

De ravissement, tout l'auditoire en battit des ailes, et sur l'heure on me mit, pour m'examiner, au pouvoir des syndics, à la charge de me représenter le lendemain, et d'en faire, à l'ouverture des Chambres, le rapport à la compagnie. Ils s'en chargèrent donc, et me portèrent dans un bocage reculé. Là, pendant qu'ils me tinrent, ils ne s'occupèrent qu'à gesticuler autour de moi cent sortes de culbutes, à faire la procession, des coques de noix sur la tête. Tantôt ils battaient des pieds l'un contre l'autre, tantôt ils creusaient de petites fosses pour les remplir, et puis j'étais tout étonné que je ne voyais personne.

Le jour et la nuit se passèrent à ces bagatelles, jusqu'au lendemain que, l'heure prescrite étant venue, on me reporta derechef comparaître devant mes juges, où mes syndics, interpellés de dire vérité, répondirent que, pour la décharge de leur conscience, ils se sentaient tenus d'avertir la Cour qu'assurément je n'étais pas singe, comme je me vantais :

« Car, disaient-ils, nous avons eu beau sauter, marcher, pirouetter et inventer en sa présence cent tours de passe-passe, par lesquels nous prétendions l'émouvoir à faire de même, selon la coutume des singes. Or, quoiqu'il eût été nourri parmi les hommes, comme le singe est toujours singe, nous soutenons qu'il n'eût pas été en sa puissance de

s'abstenir de contrefaire nos singerie. Voilà, Messieurs, notre rapport. »

Les juges alors s'approchèrent pour venir aux opinions ; mais on s'aperçut que le ciel se couvrait et paraissait chargé. Cela fit lever l'assemblée.

Je m'imaginai que les apparences du mauvais temps les y avait conviés, quand l'avocat général me vint dire, par ordre de la cour, qu'on ne me jugerait point ce jour-là ; que jamais on ne vidait un procès criminel lorsque le ciel n'était pas serein, parce qu'ils craignaient que la mauvaise température de l'air n'altérât quelque chose à la bonne constitution de l'esprit des juges ; que le chagrin, dont l'humeur des oiseaux se charge durant la pluie, ne dégorgeât sur la cause, ou qu'enfin la cour ne se vengeât de sa tristesse sur l'accusé ; c'est pourquoi mon jugement fut remis à un plus beau temps. On me ramena donc en prison, et je me souviens que, pendant le chemin, ma charitable pie ne m'abandonna guère, et elle vola toujours à mes côtés, et je crois qu'elle ne m'eût point quitté, si ses compagnons ne se fussent approchés de nous.

Enfin j'arrivai au lieu de ma prison, où, pendant ma captivité, je ne fus nourri que du pain du roi : c'était ainsi qu'ils appelaient une cinquantaine de vers et autant de guillots qu'ils m'apportaient à manger de sept heures en sept heures.

Je pensais comparaître dès le lendemain, et tout le monde le croyait ainsi ; mais un de mes gardes me conta, au bout de cinq ou six jours, que tout ce temps-là avait été employé à rendre justice à une communauté de chardonnerets, qui l'avait implorée contre un de leurs compagnons. Je demandai à ce garde de quel crime ce malheureux était accusé :

« Du crime, répliqua le garde, le plus énorme dont un oiseau puisse être noirci. On l'accuse... le pourrez-vous bien croire ? On l'accuse... mais, bons dieux ! d'y penser

seulement les plumes m'en dressent à la tête... Enfin, on l'accuse de n'avoir pas encore, depuis six ans, mérité d'avoir un ami ; c'est pourquoi il a été condamné à être roi, et roi d'un peuple différent de son espèce.

« Si ses sujets eussent été de sa nature, il aurait pu tremper, au moins des yeux et du désir, dans leurs voluptés ; mais, comme les plaisirs d'une espèce n'ont point du tout de relation avec les plaisirs d'une autre espèce, il supportera toutes les fatigues et boira toutes les amertumes de la royauté, sans pouvoir en goûter aucune des douceurs.

« On l'a fait partir ce matin, environné de beaucoup de médecins, pour veiller à ce qu'il ne s'empoisonne dans le voyage. »

Quoique mon garde fût grand causeur de sa nature, il ne m'osa pas entretenir seul plus longtemps, de peur d'être soupçonné d'intelligence.

Environ sur la fin de la semaine, je fus encore ramené devant mes juges.

On me nicha sur la fourche d'un petit arbre sans feuilles. Les oiseaux de longue robe, tant avocats, conseillers que présidents, se juchèrent tous par étage, chacun selon sa dignité, au coupeau d'un grand cèdre. Pour les autres qui n'assistaient à l'assemblée que par curiosité, ils se placèrent pêle-mêle tant que les sièges furent remplis, c'est-à-dire tant que les branches du cèdre furent couvertes de pattes.

Cette pie, que j'avais toujours remarquée pleine de compassion pour moi, se vint percher sur mon arbre, où, feignant de se divertir à becqueter la mousse :

« En vérité, me dit-elle, vous ne sauriez croire combien votre malheur m'est sensible ; car, encore que je n'ignore pas qu'un homme parmi les vivants est une peste dont on devrait purger tout Etat bien policé ; quand je me souviens toutefois d'avoir été dès le berceau élevée parmi eux, d'avoir appris leur langue si parfaitement, que j'en ai presque oublié la mienne, et d'avoir mangé de leur main des fro-

mages mous si excellents, que je ne saurais y songer sans que l'eau m'en vienne aux yeux et à la bouche, je sens pour vous des tendresses qui m'empêchent d'incliner au plus juste parti. »

Elle achevait ceci, quand nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un aigle qui se vint asseoir entre les rameaux d'un arbre assez proche du mien. Je voulus me lever, pour me mettre à genoux devant lui, croyant que ce fût le roi, si ma pie, de sa patte, ne m'eût contenu en mon assiette.

« Pensez-vous donc, me dit-elle, que ce grand aigle fût notre souverain ? C'est une imagination de vous autres hommes, qui, à cause que vous laissez commander aux plus grands, aux plus forts et aux plus cruels de vos compagnons, avez sottement cru, jugeant de toutes choses par vous, que l'aigle nous devait commander.

« Mais notre politique est bien autre ; car nous ne choisissons pour nos rois, que les plus faibles, les plus doux et les plus pacifiques ; encore, le changeons-nous tous les six mois, et nous les prenons faibles, afin que le moindre à qui ils auraient fait quelque tort se pût venger d'eux. Nous les choisissons doux, afin qu'ils ne haïssent ni se fassent haïr de personne, et nous voulons qu'ils soient d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, le canal de toutes les injustices.

« Chaque semaine, notre roi tient les États, où tout le monde est reçu à se plaindre de lui. S'il se rencontre seulement trois oiseaux mal satisfaits de son gouvernement, il est dépossédé, et l'on procède à une nouvelle élection.

« Pendant la journée que durent les États, notre roi est monté au sommet d'un grand if sur le bord d'un étang, les pieds et les ailes liés. Tous les oiseaux, l'un après l'autre, passent par devant lui ; et si quelqu'un d'eux le sait coupable du dernier supplice, il le peut jeter à l'eau. Mais il faut que sur-le-champ il justifie la raison qu'il en a eue, autrement il est condamné à la mort triste. »

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui demander ce qu'elle entendait par la *mort triste*, et voici ce qu'elle me répliqua :

« Quand le crime d'un coupable est jugé si énorme que la mort est trop peu de chose pour l'expier, on tâche d'en choisir une qui contienne la douleur de plusieurs ; et l'on y procède de cette façon :

« Ceux d'entre nous qui ont la voix la plus mélancolique et la plus funèbre sont délégués vers le coupable qu'on porte sur un funeste cyprès. Là, ces tristes musiciens s'amassent tout autour, et lui remplissent l'âme, par l'oreille, de chansons si lugubres et si tragiques que, l'amertume de son chagrin désordonnant l'économie de ses organes et lui pressant le cœur, il se consume à vue d'œil et meurt suffoqué de tristesse.

« Toutefois un tel spectacle n'arrive guère ; car, comme nos rois sont fort doux, ils n'obligent jamais personne à vouloir, pour se venger, encourir une mort si cruelle.

« Celui qui règne à présent est une colombe dont l'humeur est si pacifique que, l'autre jour, qu'il fallait accorder deux moineaux, on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre ce que c'était qu'inimitié. »

Ma pie ne put continuer un si long discours, sans que quelques-uns des assistants y prissent garde ; et, parce qu'on la soupçonnait déjà de quelque intelligence, les principaux de l'assemblée lui firent mettre la main sur le collet par un aigle de la garde, qui se saisit de sa personne. Le roi Colombe arriva sur ces entrefaites ; chacun se tut et la première chose qui rompit le silence fut la plainte que le grand censeur des oiseaux dressa contre la pie. Le roi, pleinement informé du scandale dont elle était cause, lui demanda son nom et comment elle me connaissait.

« Sire, répondit-elle fort étonnée, je me nomme Margot ; il y a ici force oiseaux de qualité qui répondront de moi. J'appris un jour, au monde de la terre d'où je suis native,

par Guillery l'Enrhumé, que voilà (qui, m'ayant entendu crier en cage, me vint visiter à la fenêtre où j'étais pendue), que mon père était Porte-queue et ma mère Croche-noix. Je ne l'aurais pas su sans lui ; car j'avais été enlevée de dessous l'aile de mes parents, au berceau, fort jeune. Ma mère, quelque temps après, en mourut de déplaisir, et mon père, désormais hors d'âge de faire d'autres enfants, désespéré de se voir sans héritiers, s'en alla à la guerre des geais, où il fut tué d'un coup de bec dans la cervelle. Ceux qui me ravirent furent certains animaux sauvages qu'on appelle *porchers*, qui me portèrent vendre à un château, où je vis cet homme à qui vous faites maintenant le procès. Je ne sais s'il conçut quelque bonne volonté pour moi, mais il se donnait la peine d'avertir les serviteurs de me hacher de la mangeaille. Il avait quelquefois la bonté de l'apprêter lui-même. Si en hiver j'étais morfondue, il me portait auprès du feu, calfeutrait ma cage ou commandait au jardinier de me réchauffer dans sa chemise. Les domestiques n'osaient m'agacer en sa présence, et je me souviens qu'un jour il me sauva de la gueule du chat, qui me tenait entre ses griffes, où le petit laquais de ma dame m'avait exposée. Mais il ne sera pas mal à propos de vous apprendre la cause de cette barbarie. Pour complaire à Verdelet (c'est le nom du petit laquais), je répétais un jour les sottises qu'il m'avait enseignées. Or, il arriva, par malheur, quoique je récitasse toujours mes quolibets de suite, que je vins à dire en son ordre, justement comme il entra pour faire un faux message : *Taisez-vous, fils de putain, vous avez menti !* Cet homme accusé, que voilà, qui, connaissant le naturel menteur du fripon, s'imagina que je pourrais bien avoir parlé par prophétie, envoya sur les lieux s'enquérir si Verdelet y avait été : Verdelet fut convaincu de fourbe, Verdelet fut fouetté et Verdelet, pour se venger, m'eût fait manger au matou, sans lui. »

Le Roi, d'un baissement de tête, témoigna qu'il était

content de la pitié qu'elle avait eue de mon désastre; il lui défendit toutefois de me plus parler en secret. Ensuite il demanda à l'avocat de ma partie si son plaidoyer était prêt. Il fit signe, de la patte, qu'il allait parler, et voici, ce me semble, les mêmes points dont il insista contre moi.

CHAPITRE IV

Plaidoyer fait au parlement des Oiseaux. — Le crime d'être homme. — Condamnation à mort. — L'auteur reçoit les exhortations de deux Oiseaux du Paradis. — Le supplice des mouches. — La grâce.

« Messieurs, la partie de ce criminel est Guillemette la Charnue, perdrix de son extraction, nouvellement arrivée du monde de la terre, la gorge encore ouverte d'une balle de plomb que lui ont tirée les hommes, demanderesse à l'encontre du genre humain, et par conséquent à l'encontre d'un animal que je prétends être un membre de ce grand corps. Il ne nous serait pas malaisé d'empêcher par sa mort les violences qu'il peut faire; toutefois, comme le salut ou la perte de tout ce qui vit importe à la république des vivants, il me semble que nous mériterions d'être nés hommes, c'est-à-dire dégradés de la raison et de l'immortalité que nous avons par-dessus eux, si nous leur avons ressemblé par quelque une de leurs injustices.

« Examinons donc, Messieurs, les difficultés de ce procès, avec toute la contention de laquelle nos divins esprits sont capables.

« Le nœud de l'affaire consiste à savoir si cet animal est homme; et puis, en cas que nous avérions qu'il le soit, si pour cela il mérite la mort.

« Pour moi, je ne fais point de difficulté qu'il ne le soit, premièrement, par un sentiment d'horreur dont nous nous sommes tous sentis saisis à sa vue sans en pouvoir dire la cause; secondement, en ce qu'il rit comme un fou; troisièmement, en ce qu'il pleure comme un sot; quatrièmement,

en ce qu'il se mouche comme un vilain; cinquièmement, en ce qu'il est plumé comme un galeux; sixièmement, en ce qu'il porte la queue devant; septièmement en ce qu'il a toujours une quantité de petits grès carrés dans la bouche, qu'il n'a pas l'esprit de cracher ni d'avalier; huitièmement, et pour conclusion, en ce qu'il lève en haut tous les matins ses yeux, son nez et son large bec, colle ses mains ouvertes la pointe au ciel, plat contre plat, et n'en fait qu'une attachée comme s'il s'ennuyait d'en avoir deux livres; se casse les jambes par la moitié, en sorte qu'il tombe sur ses gigots; puis, avec des paroles magiques qu'il bourdonne, j'ai pris garde que ses jambes rompues se rattachent, et qu'il se relève après aussi gai qu'auparavant. Or, vous savez, Messieurs, que de tous les animaux il n'y a que l'homme seul dont l'âme soit assez noire pour s'adonner à la magie, et, par conséquent, celui-ci si homme. Il faut maintenant examiner si, pour être homme, il mérite la mort.

« Je pense, Messieurs, qu'on n'a jamais révoqué en doute que toutes les créatures sont produites par notre commune mère, pour vivre en société. Or, si je prouve que l'homme semble n'être né que pour la rompre, ne prouverai-je pas qu'allant contre la fin de sa création il mérite que la nature se repente de son ouvrage ?

« La première et la plus fondamentale loi pour la manutention d'une république, c'est l'égalité ; mais l'homme ne la saurait endurer éternellement : il se rue sur nous, pour nous manger; il se fait accroire que nous n'avons été faits que pour lui; il prend, pour argument de sa supériorité prétendue, la barbarie avec laquelle il nous massacre et le peu de résistance qu'il trouve à forcer notre faiblesse, et ne veut pas cependant avouer pour ses maîtres, les aigles, les condors et les grisons, par qui les plus robustes d'entre eux sont surmontés.

« Mais pourquoi cette grandeur et disposition de membres marquerait-elle diversité d'espèce, puisque, entre

eux-mêmes, il se rencontre des nains et des géants ?

« Encore, est-ce un droit imaginaire que cet empire dont ils se flattent : ils sont, au contraire, si enclins à la servitude que, de peur de manquer à servir, ils se vendent les uns aux autres leur liberté. C'est ainsi que les jeunes sont esclaves des vieux, les pauvres des riches, les paysans des gentils-hommes, les princes des monarques, et les monarques mêmes des lois qu'ils ont établies. Mais, avec tout cela, ces pauvres serfs ont si peur de manquer de maîtres que, comme s'ils appréhendaient que la liberté ne leur vînt de quelque endroit non attendu, ils se forgent des dieux de toutes parts, dans l'eau, dans l'air, dans le feu, sous la terre ; ils en feront plutôt du bois, qu'ils n'en aient, et je crois même qu'ils se chatouillent des fausses espérances de l'immortalité, moins par l'horreur dont le non-être les effraie que par la crainte qu'ils ont de n'avoir pas qui leur commande après la mort. Voilà le bel effet de cette fantastique monarchie et de cet empire si naturel de l'homme sur les animaux et sur nous-mêmes, car son insolence a été jusque-là. Cependant, en conséquence de cette principauté ridicule, il s'attribue tout joliment sur nous le droit de vie et de mort ; il nous dresse des embuscades, il nous enchaîne, il nous jette en prison, il nous égorge, il nous mange, et, de la puissance de tuer ceux qui sont demeurés libres, il fait un prix à la noblesse. Il pense que le soleil s'est allumé pour l'éclairer à nous faire la guerre ; que nature nous a permis d'étendre nos promenades dans le ciel, afin seulement que de notre vol il puisse tirer de malheureux ou favorables auspices ; quand Dieu mit des entrailles dedans notre corps, qu'il n'eut intention que de faire un grand livre où l'homme pût apprendre la science des choses futures.

« Eh bien, ne voilà pas un orgueil tout à fait insupportable ! Celui qui l'a conçu pouvait-il mériter un moindre châtement que de naître homme ? Ce n'est pas toutefois sur quoi je vous presse de condamner celui-ci. La pauvre bête

n'ayant pas comme nous l'usage de la raison, j'excuse ses erreurs quant à celles que produit son défaut d'entendement ; mais, pour celles qui ne sont filles que de la volonté, j'en demande justice : par exemple, de ce qu'il nous tue, sans être attaqué par nous ; de ce qu'il nous mange, pouvant repaître sa faim de nourriture plus convenable, et, ce que j'estime beaucoup plus lâche, de ce qu'il débauche le bon naturel de quelques-uns des nôtres, comme des laniers, des faucons et des vautours, pour les instruire au massacre des leurs, à faire gorge chaude de leur semblable ou nous livrer entre ses mains.

« Cette seule considération est si pressante que je demande à la cour qu'il soit exterminé de la mort triste. »

Tout le barreau frémit de l'horreur d'un si grand supplice ; c'est pourquoi, afin d'avoir lieu de le modérer, le roi fit signe à mon avocat de répondre.

C'était un étourneau, grand jurisconsulte, lequel, après avoir frappé trois fois de sa patte contre la branche qui le soutenait, parla ainsi à l'assemblée :

« Il est vrai, Messieurs, qu'ému de pitié j'avais entrepris la cause de cette malheureuse bête ; mais, sur le point de la plaider, il m'est venu un remords de conscience, et comme une voix secrète qui m'a défendu d'accomplir une action si détestable. Ainsi, Messieurs, je vous déclare, et à toute la cour, que, pour faire le salut de mon âme, je ne veux contribuer en façon quelconque à la durée d'un monstre tel que l'homme. »

Toute la populace claqua du bec en signe de réjouissance, et pour approuver le sincérité d'un si oiseau de bien.

Ma pie se présenta pour plaider à sa place ; mais il lui fut impossible d'avoir audience, à cause qu'ayant été nourrie parmi les hommes, et peut-être infectée de leur morale, il était à craindre qu'elle n'apportât à ma cause un esprit prévenu ; car la cour des oiseaux ne souffre point que l'avocat, qui s'intéresse davantage pour un client que pour

l'autre, soit ouï, à moins qu'il ne puisse justifier que cette inclination procède du bon droit de la partie.

Quand mes juges virent que personne ne se présentait pour me défendre, ils étendirent leurs ailes, qu'ils secouèrent, et volèrent incontinent aux opinions.

La plus grande partie, comme j'ai su depuis, insista fort que je fusse exterminé de la mort triste ; mais, toutefois, quand on aperçut que le roi penchait à la douceur, chacun revint à son opinion. Ainsi, mes juges se modérèrent, et, au lieu de la mort triste, dont ils me firent grâce, ils trouvèrent à propos, pour faire sympathiser mon châtement à quelqu'un de mes crimes, et m'anéantir par un supplice qui servit à me détromper en bravant ce prétendu empire de l'homme sur les oiseaux, que je fusse abandonné à la colère des plus faibles d'entre eux ; cela veut dire qu'ils me condamnèrent à être mangé des mouches.

En même temps, l'assemblée se leva, et j'entendis murmurer qu'on ne s'était pas davantage étendu à particulariser les circonstances de ma tragédie, à cause de l'accident arrivé à un oiseau de la troupe, qui venait de tomber en pâmoison comme il voulait parler au roi. On crut qu'elle était causée par l'horreur qu'il avait eue de regarder trop fixement un homme. C'est pourquoi on donna ordre de m'emporter.

Mon arrêt me fut prononcé auparavant, et sitôt que l'orfraie, qui servait de greffier criminel, eut achevé de me le lire, j'aperçus à l'entour de moi le ciel tout noir de mouches, de bourdons, d'abeilles, de guiblets (1), de cousins et de puces, qui bruissaient d'impatience.

J'attendais encore que mes aigles m'enlevassent comme à l'ordinaire, mais je vis à leur place une grande autruche noire, qui me mit honteusement à califourchon sur son dos, car cette posture est entre eux la plus ignominieuse où l'on

(1) Très petits mouchérons, *vibette* dans Robert Wace, *vibel* en normand actuel.

puisse appliquer un criminel, et jamais oiseau, pour quelque offense qu'il ait commise, n'y peut être condamné.

Les archers qui me conduisirent au supplice étaient une cinquantaine de condors et autant de griffons ; devant et derrière ceux-ci, volait fort lentement une procession de corbeaux qui croassaient je ne sais quoi de lugubre, et il me semblait ouïr, comme de plus loin, des chouettes qui leur répondaient.

A partir du lieu où mon jugement m'avait été rendu, deux Oiseaux de paradis, à qui on avait donné charge de m'assister à la mort, se vinrent asseoir sur mes épaules.

Quoique mon âme fût alors fort troublée à cause de l'horreur du pas que j'allais franchir, je me suis pourtant souvenu de quasi tous les raisonnements, par lesquels ils tâchèrent de me consoler.

« La mort, me dirent-ils, me mettant le bec à l'oreille, n'est pas sans doute un grand mal, puisque nature, notre bonne mère, y assujettit tous ses enfants ; et ce ne doit pas être une affaire de grande conséquence, puisqu'elle arrive à tout moment et pour si peu de chose ; car, si la vie était si excellente, il ne serait pas en notre pouvoir de ne la point donner ; ou, si la mort traînait après soi des suites de l'importance que tu te fais accroire, il ne serait pas en notre pouvoir de la donner. Il y a beaucoup d'apparence, au contraire, puisque l'animal commence par jeu, qu'il finit de même. Je parle à toi ainsi, à cause que ton âme, n'étant pas immortelle comme la nôtre, tu peux bien juger, quand tu meurs, que tout meurt avec toi. Ne t'afflige donc point de faire plus tôt ce que quelques-uns de tes compagnons feront plus tard. Leur condition est plus déplorable que la tienne ; car, si la mort est un mal, elle n'est mal qu'à ceux qui ont à mourir, et ils seront, au prix de toi, qui n'as plus qu'une heure entre ci et là, cinquante ou soixante ans en état de pouvoir mourir. Et puis, dis-moi, celui qui n'est pas né n'est pas malheureux ? Or, tu vas être comme celui qui n'est pas

né ; un clin d'œil après la vie, tu seras ce que tu étais un clin d'œil devant, et, ce clin d'œil passé, tu seras mort d'aussi longtemps que celui qui mourut il y a mille siècles. Mais, en tout cas, supposez que la vie soit un bien, le même rencontre, qui, parmi l'infinité du temps, a pu faire que tu sois, ne peut-il pas faire quelque jour que tu sois encore un autre coup ? La matière, qui, à force de se mêler, est enfin arrivée à ce nombre, cette disposition et cet ordre nécessaires à la construction de ton être, ne peut-elle pas, en se remêlant, arriver à une disposition requise pour faire que tu te sentes être encore une autre fois (1) ? Oui ; mais, me diras-tu, je ne me souviendrai pas d'avoir été ? Eh ! mon cher frère, que t'importe, pourvu que tu te sentes être ? Et puis, ne se peut-il pas faire que, pour te consoler de la perte de ta vie, tu imagineras les mêmes raisons que je te représente maintenant ?

« Voilà des considérations assez fortes pour t'obliger à boire cette absinthe en patience. Il m'en reste, toutefois, d'autres encore plus pressantes qui t'inviteront sans doute à la souhaiter. Il faut, mon cher frère, te persuader que, comme toi et les autres brutes êtes matériels, et comme la mort, au lieu d'anéantir la matière, elle n'en fait que troubler l'économie, tu dois, dis-je, croire avec certitude que, cessant d'être ce que tu étais, tu commenceras d'être quelque autre chose. Je veux donc que tu ne deviennes qu'une motte de terre ou un caillou, encore seras-tu quelque chose de moins méchant que l'homme. Mais j'ai un secret à te découvrir, que je ne voudrais pas qu'aucun de mes compagnons eût entendu de ma bouche : c'est qu'étant mangé, comme tu vas être, de nos petits oiseaux, tu passeras en leur substance. Oui, tu auras l'honneur de contribuer quoique aveuglément, aux opérations intellectuelles de nos mouches, et de participer à la gloire, si tu ne raisones toi-même, de les faire au moins raisonner. »

(1) Faut-il voir ici une modeste esquisse de l'idée du retour éternel ?

Environ à cet endroit de l'exhortation nous arrivâmes au lieu destiné pour mon supplice.

Il y avait quatre arbres fort proches l'un de l'autre, et quasi en même distance, sur chacun desquels, à la hauteur pareille, un grand héron s'était perché. On me descendit de dessus l'autruche noire, et quantité de cormorans m'élevèrent où les quatre hérons m'attendaient. Ces oiseaux, vis-à-vis l'un de l'autre, appuyés fermement chacun sur son arbre, avec leur cou de longueur prodigieuse, m'entortillèrent comme avec une corde, les uns par les bras, les autres par les jambes, et me lièrent si serré qu'encore que chacun de mes membres ne fût garrotté que du cou d'un seul, il n'était pas en ma puissance de me remuer le moins du monde.

Ils devaient demeurer longtemps en cette posture, car j'entendis qu'on donna charge à ces cormorans, qui m'avaient élevé, d'aller à la pêche pour les hérons et de leur couler la mangeaille dans le bec.

On attendait encore les mouches, à cause qu'elles n'avaient pas fendu l'air d'un vol si puissant que nous : toutefois, on ne resta guère sans les ouïr.

Pour la première fois qu'ils exploitèrent, d'abord ils s'entre-départirent mon corps, et cette distribution fut faite si malicieusement qu'on assigna mes yeux aux abeilles, afin de me les crever en me les mangeant ; mes oreilles, aux bourdons, afin de me les étourdir et de me les dévorer tout ensemble ; mes épaules, aux puces, afin de les entamer d'une morsure qui me démangeât, et ainsi du reste. A peine leur avais-je entendu disposer de leurs ordres, qu'incontinent après je les vis approcher. Il semblait que tous les atomes dont l'air est composé se fussent convertis en mouches ; car je n'étais presque pas visité de deux ou trois faibles rayons de lumière qui semblaient se dérober pour venir jusqu'à moi, tant ces bataillons étaient serrés et voisins de ma chair.

Mais comme chacun d'entre eux choisissait déjà du désir

la place qu'il devait mordre, tout à coup je les vis brusquement reculer, et, parmi la confusion d'un nombre infini d'éclats qui retentissaient jusqu'aux nues, je distinguai plusieurs fois ce mot de *Grâce ! grâce ! grâce !*

Ensuite, deux tourterelles s'approchèrent de moi. A leur venue, tous les funestes appareils de ma mort se dissipèrent ; je sentis mes hérons relâcher les cercles de ces longs cous qui m'entortillaient, et mon corps, étendu en sautoir, tomber du faite des quatre arbres jusqu'aux pieds de leurs racines.

Je n'attendais de ma chute que de briser à terre contre quelque rocher ; mais, au bout de ma peur, je fus bien étonné de me trouver à mon séant sur une autruche blanche qui se mit au galop, dès qu'elle me sentit sur son dos.

On me fit faire un autre chemin que celui par où j'étais venu, car il me souvient que je traversai un grand bois de myrtes et un autre de térébinthes aboutissant à une vaste forêt d'oliviers où m'attendait le roi Colombe au milieu de toute sa cour.

Sitôt qu'il m'aperçut, il fit signe qu'on m'aidât à descendre. Aussitôt deux aigles de la garde me tendirent les pattes et me portèrent à leur prince.

Je voulus par respect embrasser et baiser les petits ergots de Sa Majesté, mais elle se retira.

« Eh, je vous demande, dit-elle auparavant, si vous connaissez cet oiseau ? »

A ces paroles, on me montra un perroquet qui se mit à rouer et à battre des ailes : comme il aperçut que je le considérais :

« Eh, il me semble, criai-je au roi, que je l'ai vu quelque part ; mais la peur et la joie ont chez moi tellement embrouillé les espèces que je ne puis encore marquer bien clairement où ç'a été. »

Le perroquet, à ces mots, me vint de ses deux ailes accoler le visage, et me dit :

« Quoi ! vous ne connaissez plus César, le perroquet de votre cousine, à l'occasion de qui vous avez tant de fois soutenu que les oiseaux raisonnent ? C'est moi qui tantôt, pendant votre procès, ai voulu déclarer à l'assemblée les obligations que je vous ai : mais la douleur de vous voir en un si grand péril m'a fait tomber en pâmoison. »

Son discours acheva de me dessiller la vue. L'ayant donc reconnu, je l'embrassai et le baisai ; il m'embrassa et me baisa.

« Donc, lui dis-je, est-ce toi, mon pauvre César, à qui j'ouvris la cage pour te rendre la liberté que la tyrannique coutume de notre monde t'avait ôtée ? »

Le roi interrompit nos caresses, et me parla de la sorte :

« Homme, parmi nous, une bonne action n'est jamais perdue ; c'est pourquoi, encore qu'étant homme tu mérites de mourir, seulement à cause que tu es né, le sénat te donne la vie. Il peut bien accompagner de cette reconnaissance les lumières dont nature éclaira ton instinct, quand elle te fit pressentir en nous la raison que tu n'étais pas capable de connaître. Va donc en paix, et vis joyeux ! »

Il donna tout bas quelques ordres, et mon autruche blanche, conduite par deux tourterelles, m'emporta de l'assemblée.

CHAPITRE V

Les Arbres parlants. — Les amours des Arbres et de la Terre. — Les Arbres amants. — La Bête à feu et l'animal Glaçon. — Rencontre de Campanella. — Province des Philosophes. — Les trois ordres d'esprits.

Après m'avoir galopé environ un demi-jour, elle me laissa proche d'une forêt, où je m'enfonçai, dès qu'elle fut partie. Là, je commençai à goûter le plaisir de la liberté, et celui de manger le miel qui coulait le long de l'écorce des arbres.

Je pense que je n'eusse jamais fini ma promenade ; car l'agréable diversité du lieu me faisait toujours découvrir

quelque chose de plus beau, si mon corps eût pu résister au travail. Mais, comme enfin je me trouvai tout à fait amolli de lassitude, je me laissai couler sur l'herbe.

Ainsi étendu à l'ombre de ces arbres, je me sentais inviter au sommeil par la douce fraîcheur et le silence de la solitude, quand un bruit incertain de voix confuses, qu'il me semblait entendre voltiger autour de moi, me réveilla en sursaut.

Le terrain paraissait fort uni, et n'était hérissé d'aucun buisson qui pût rompre la vue; c'est pourquoi la mienne s'allongeait fort avant entre les arbres de la forêt. Cependant le murmure, qui venait à mon oreille, ne pouvait partir que de fort proche de moi; de sorte que, m'y étant rendu encore plus attentif, j'entendis fort distinctement une suite de paroles grecques; et, parmi beaucoup de personnes qui s'entretenaient, j'en démêlai une qui s'exprimait ainsi :

« Monsieur le médecin. un de mes alliés, l'orme à trois têtes, me vient d'envoyer un pinson. par lequel il me mande qu'il est malade d'une fièvre étiq̄ue et d'un grand mal de mousse, dont il est couvert depuis la tête jusqu'aux pieds. Je vous en supplie, par l'amitié que vous me portez, de lui ordonner quelque chose. »

Je demeurai quelque temps sans rien ouïr; mais, au bout d'un petit espace, il me semble qu'on répliqua ainsi :

« Quand l'orme à trois têtes ne serait point votre allié, et quand, au lieu de vous qui êtes mon ami, le plus étrange de notre espèce me ferait cette prière, ma profession m'oblige de secourir tout le monde. Vous ferez donc dire à l'orme à trois têtes que, pour la guérison de son mal, il a besoin de sucer le plus d'humide et le moins de sec qu'il pourra; que, pour cet effet, il doit conduire les petits filets de ses racines vers l'endroit le plus moite de son lit, ne s'entretenir que de choses gaies, et se faire tous les jours donner la musique par quelques rossignols excellents. Après, il vous fera savoir comment il se sera trouvé de ce

régime de vivre; et puis, selon le progrès de son mal, quand nous aurons préparé ses humeurs, quelque cigogne de mes amies lui donnera de ma part un clistère qui le remettra tout à fait en convalescence. »

Ces paroles achevées, je n'entendis plus le moindre bruit, sinon qu'un quart d'heure après une voix que je n'avais point encore, ce me semble, remarquée, parvint à mon oreille; et voici comment elle parlait :

« Holà, fourchu, dormez-vous? »

J'ouïs qu'une autre voix répliquait ainsi :

« Non, fraîche écorce; pourquoi? »

— C'est, reprit celle qui la première avait rompu le silence, que je me sens ému de la même façon que nous avons accoutumé de l'être, quand ces animaux qu'on appelle hommes nous approchent; et je voudrais vous demander si vous sentez la même chose. »

Il se passa quelque temps avant que l'autre répondît, comme s'il eût voulu appliquer à cette découverte ses sens les plus secrets. Puis, il s'écria :

« Mon Dieu! vous avez raison, et je vous jure que je trouve mes organes tellement pleins des espèces d'un homme que je suis le plus trompé du monde, s'il n'y en a quelqu'un fort proche d'ici. »

Alors plusieurs voix se mêlèrent, qui disaient qu'assurément elles sentaient un homme.

J'avais beau distribuer ma vue de tous côtés, je ne découvris point d'où pouvait provenir cette parole. Enfin, après m'être un peu remis de l'horreur dont cet événement m'avait consterné, je répondis à celle qu'il me sembla remarquer que c'était elle qui demandait s'il y avait là un homme, qu'il y en avait un :

« Mais je vous supplie, continuai-je aussitôt, qui que vous soyez qui parlez à moi, de me dire où vous êtes? »

Un moment après, j'écoutai ces mots :

« Nous sommes en ta présence : tes yeux nous regardent,

et tu ne nous vois pas ! Envisage les chênes où nous sentons que tu tiens ta vue attachée : c'est nous qui te parlons ; et, si tu t'étonnes que nous parlions une langue usitée au monde d'où tu viens, sache que nos premiers pères en sont originaires ; ils demeuraient en Épire, dans la forêt de Dodone, où leur bonté naturelle les convia de rendre des oracles aux affligés qui les consultaient. Ils avaient, pour cet effet, appris la langue grecque, la plus universelle qui fût alors, afin d'être entendus ; et parce que nous descendons d'eux, de père en fils, le don de prophétie a coulé jusqu'à nous. Or, tu sauras qu'une grande aigle à qui nos pères de Dodone donnaient retraite, ne pouvant aller à la chasse à cause d'une main qu'elle s'était rompue, se repaissait du gland que leurs rameaux lui fournissaient, quand, un jour, ennuyée de vivre dans un monde où elle souffrait tant, elle prit son vol au soleil, et continua son voyage si heureusement qu'enfin elle aborda le globe lumineux où nous sommes ; mais, à son arrivée, la chaleur du climat la fit vomir : elle se déchargea de force gland non encore digéré ; ce gland germa, il en crut des chênes qui furent nos aïeux.

« Voilà comment nous changeâmes d'habitation. Cependant, encore que vous nous entendiez parler une langue humaine, ce n'est pas à dire que les autres arbres s'expliquent de même ; il n'y a rien que nous autres chênes, issus de la forêt de Dodone, qui parlions comme vous ; car pour les autres végétants, voici leur façon de s'exprimer. N'avez-vous point pris garde à ce vent doux et subtil, qui ne manque jamais de respirer à l'orée des bois ? C'est l'haleine de leur parole ; et ce petit murmure ou ce bruit délicat dont ils rompent le sacré silence de leur solitude, c'est proprement leur langage. Mais, encore que le bruit des forêts semble toujours le même, il est toutefois si différent que chaque espèce de végétant garde le sien particulier, en sorte que le bouleau ne parle pas comme l'érable, ni le hêtre

comme le cerisier. Si le sot peuple de votre monde m'avait entendu parler comme je fais, il croirait que ce serait un diable enfermé sous mon écorce; car, bien loin de croire que nous puissions raisonner, il ne s' imagine pas même que nous ayons l'âme sensitive; encore que, tous les jours, il voit qu'au premier coup dont le bûcheron assaut un arbre, la cognée entre dans la chair quatre fois plus avant qu'au second; et qu'il doit conjecturer qu'assurément le premier coup l'a surpris et frappé au dépourvu, puisque aussitôt qu'il a été averti par la douleur, il s'est ramassé en soi-même, a réuni ses forces pour combattre, et s'est comme pétrifié, pour résister à la dureté des armes de son ennemi. Mais mon dessein n'est pas de faire comprendre la lumière aux aveugles; un particulier m'est toute l'espèce, et toute l'espèce ne m'est qu'un particulier, quand le particulier n'est point infecté des erreurs de l'espèce; c'est pourquoi soyez attentif, car je crois parler, en vous parlant, à tout le genre humain.

« Vous saurez donc, en premier lieu, que presque tous les concerts, dont les oiseaux font musique, sont composés à la louange des arbres; mais aussi, en récompense du soin qu'ils prennent de célébrer nos belles actions, nous nous donnons celui de cacher leurs amours; car ne vous imaginez pas, quand vous avez tant de peine à découvrir un de leurs nids, que cela provienne de la prudence avec laquelle ils l'ont caché. C'est l'arbre qui lui-même a plié ses rameaux tout autour du nid pour garantir des cruautés de l'homme la famille de son hôte. Et qu'ainsi ne soit, considérez l'aire de ceux, ou qui sont nés à la destruction des oiseaux leurs concitoyens, comme des éperviers, des hobereaux, des milans, des faucons, etc.; ou qui ne parlent que pour quereller, comme les geais et les pies; ou qui prennent plaisir à nous faire peur, comme des hibous et des chats-huants. Vous remarquerez que l'aire de ceux-là est abandonnée à la vue de tout le monde, parce que l'arbre

en a éloigné ses branches, afin de la donner en proie.

« Mais il n'est pas besoin de particulariser tant de choses, pour prouver que les arbres exercent, soit du corps, soit de l'âme, toutes vos fonctions. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui n'ait remarqué qu'au printemps, quand le soleil a réjoui notre écorce d'une sève féconde, nous allongeons nos rameaux, et les étendons chargés de fruits sur le sein de la terre dont nous sommes amoureux? La terre, de son côté, s'entr'ouvre et s'échauffe d'une même ardeur, et, comme si chacun de nos rameaux était un membre, elle s'en approche pour s'y joindre; et nos rameaux, transportés de plaisir, se déchargent, dans son giron, de la semence qu'elle brûle de concevoir. Elle est pourtant neuf mois à former cet embryon, auparavant que de le mettre au jour; mais, l'arbre, son mari, qui craint que la froideur de l'hiver ne nuise à sa grossesse, dépouille sa robe verte pour la couvrir, se contentant, pour cacher quelque chose de sa nudité, d'un vieux manteau de feuilles mortes.

« Eh bien, vous autres hommes, vous regardez éternellement ces choses, et ne les contemplez jamais; il s'en est passé à vos yeux de plus convaincantes encore, qui n'ont pas seulement ébranlé les aheurtés. »

J'avais l'attention fort bandée aux discours dont cette voix arborique m'entretenait, et j'attendais la suite, quand tout à coup elle cessa d'un ton semblable à celui d'une personne, que la courte haleine empêcherait de parler.

Comme je la vis tout à fait obstinée au silence, je la conjurai, par toutes les choses que je crus qui la pouvaient davantage émouvoir, qu'elle daignât instruire une personne qui n'avait risqué les périls d'un si grand voyage que pour apprendre. J'ouïs, dans ce temps-là, deux ou trois voix, qui lui faisaient, pour l'amour de moi, les mêmes prières, et j'en distinguai une qui lui dit, comme si elle eût été fâchée :

« Or bien, puisque vous plaignez tant vos poumons, repo-

sez-vous ; je lui vais conter l'histoire des Arbres Amants. — Oh ! qui que vous soyez, m'écriai-je en me jetant à genoux, le plus sage de tous les chênes de Dodone, qui daignez prendre la peine de m'instruire, sachez que vous ne ferez pas leçon à un ingrat ; car je fais vœu, si jamais je retourne à mon globe natal, de publier les merveilles dont vous me faites l'honneur de pouvoir être témoin. »

J'achevais cette protestation, lorsque j'entendis la même voix continuer ainsi :

« Regardez, petit homme, à douze ou quinze pas de votre main droite. Vous verrez deux arbres jumeaux, de médiocre taille, qui, confondant leurs branches et leurs racines, s'efforcent par mille sortes de moyens de ne devenir qu'un. »

Je tournai les yeux vers ces plantes d'amour, et j'observai que les feuilles de tous les deux, légèrement agitées d'une émotion quasi volontaire, excitaient en frémissant un murmure si délicat qu'à peine effleurait-il l'oreille ; avec lequel pourtant on eût dit qu'elles tâchaient de s'interroger et de se répondre...

Cette voix allait, je pense, entamer un autre discours ; mais le bruit d'une grande alarme qui survint l'en empêcha. Toute la forêt en rumeur ne retentissait que de ces mots : *Gare la peste ! Et Passe parole !*

Je conjurai l'arbre, qui m'avait si longtemps entretenu, de m'apprendre d'où procédait ce grand désordre.

« Mon ami, me dit-il, nous ne sommes pas, en ces quartiers-ci, encore bien informés des particularités du mal. Je vous dirai seulement, en trois mots, que cette peste, dont nous sommes menacés, est ce qu'entre les hommes on appelle *embrasement* : nous pouvons bien le nommer ainsi, puisque parmi nous il n'y a point de maladie si contagieuse. Le remède que nous allons apporter, c'est de roidir nos haleines, et de souffler tous ensemble vers l'endroit d'où part l'inflammation, afin de repousser ce mauvais air. Je crois que ce qui nous aura apporté cette fièvre ardente est une Bête à feu qui

rôle depuis quelques jours à l'entour de nos bois ; car, comme elles ne vont jamais sans feu et ne s'en peuvent passer, celle-ci sera sans doute venue le mettre à quelqu'un de nos arbres.

« Nous avons mandé l'animal Glaçon, pour venir à notre secours ; cependant il n'est pas encore arrivé. Mais adieu, je n'ai pas le temps de vous entretenir ; il faut songer au salut commun, et vous-mêmes, prenez la fuite ; autrement, vous courez risque d'être enveloppé dans notre ruine. »

Je suivis ce conseil, sans toutefois me beaucoup presser, parce que je connaissais mes jambes. Cependant je savais si peu la carte du pays que je me trouvai, au bout de dix-huit heures de chemin, au derrière de la forêt dont je pensais fuir ; et, pour surcroît d'appréhension, cent éclats épouvantables de tonnerre m'ébranlaient le cerveau, tandis que la funeste et blême lueur de mille éclairs venait éteindre mes prunelles.

De moment en moment, les coups redoublaient avec tant de furie qu'on eût dit que les fondements du monde allaient s'écrouler ; et malgré tout cela, le ciel ne parut jamais plus serein. Comme je me vis au bout de mes raisons, enfin le désir de connaître la cause d'un événement si extraordinaire m'invita de marcher vers le lieu d'où le bruit semblait s'épancher.

Je marchai environ l'espace de quatre cents stades, à la fin desquels j'aperçus, au milieu d'une fort grande campagne, comme deux boules qui, après avoir en bruissant tourné longtemps à l'entour l'une de l'autre, s'approchaient et puis se reculaient. Et j'observai que, quand le heurt se faisait, c'était alors qu'on entendait ces grands coups ; mais à force de marcher plus avant, je reconnus que ce qui, de loin, m'avait paru deux boules, était deux animaux ; l'un desquels, quoique rond par en bas, formait un triangle par le milieu, et sa tête fort élevée, avec sa rousse chevelure qui flottait contremont, s'aiguissait en pyramide ; son corps était troué comme un crible, et, à travers ces pertuis déliés qui lui servaient de pores, on apercevait glisser de petites

flammes qui semblaient le couvrir d'un plumage de feu.

En me promenant là autour, je rencontrai un vieillard fort vénérable qui regardait ce fameux combat avec autant de curiosité que moi. Il me fit signe de m'approcher : j'obéis, et nous nous assîmes l'un auprès de l'autre.

J'avais dessein de lui demander le motif qui l'avait amené en cette contrée, mais il me ferma la bouche par ces paroles :

« Eh bien, vous le saurez, le motif qui m'amène en cette contrée ! »

Et là-dessus il me conta fort au long toutes les particularités de son voyage. Je vous laisse à penser si je demeurai interdit. Cependant, pour accroître ma consternation, comme déjà je brûlais de lui demander quel démon lui révélait mes pensées :

« Non, non, s'écria-t-il, ce n'est point un démon qui me révèle vos pensées... »

Ce nouveau tour de devin me le fit observer avec plus d'attention qu'auparavant, et je remarquai qu'il contrefaisait mon port, mes gestes, ma mine, situait tous ses membres, et figurait toutes les parties de son visage sur le patron des miennes ; enfin, mon ombre en relief ne m'eût pas mieux représenté.

« Je vois, continua-t-il, que vous êtes en peine de savoir pourquoi je vous contrefais, et je veux bien vous l'apprendre. Sachez donc qu'afin de connaître votre intérieur j'arrange toutes les parties de mon corps dans un ordre semblable au vôtre ; car, étant de toutes parts situé comme vous, j'excite en moi, par cette disposition de matière, la même pensée que produit en vous cette même disposition de matière.

« Vous jugerez cet effet-là possible, si autrefois vous avez observé que les gémeaux qui se ressemblent ont ordinairement l'esprit, les passions et la volonté semblables ; jusquelà qu'il s'est rencontré à Paris deux bessons qui n'ont ja-

mais eu que les mêmes maladies et la même santé ; se sont mariés, sans savoir le dessein l'un de l'autre, à même heure et à même jour ; se sont réciproquement écrit des lettres, dont le sens, les mots et la constitution étaient de même, et qui, enfin, ont composé, sur un même sujet, une même sorte de vers avec les mêmes pointes, le même tour et le même ordre. Mais ne voyez-vous pas qu'il était impossible que la composition des organes de leurs corps étant pareille dans toutes ces circonstances, ils n'opérassent d'une façon pareille, puisque deux instruments égaux, touchés également, doivent rendre une harmonie égale ? Et qu'ainsi, conformant tout à fait mon corps au vôtre et, devenant, pour ainsi dire, votre gémeau, il est impossible qu'un même branle de matière ne nous cause à tous deux un même branle d'esprit. »

Après cela, il se remit encore à me contrefaire, et poursuivit ainsi :

« Je me nomme Campanella, et suis calabrais de nation. Depuis ma venue au soleil, j'ai employé mon temps à visiter les climats de ce grand globe pour en découvrir les merveilles : il est divisé en royaumes, républiques, états et principautés, comme la terre. Ainsi les quadrupèdes, les volatiles, les plantes, les pierres, chacun y a le sien ; et, quoique quelques-uns de ceux-là n'en permettent point l'entrée aux animaux d'espèce étrangère, particulièrement aux hommes, que les oiseaux par-dessus tout haïssent à la mort, je puis voyager partout, sans courir de risque, à cause qu'une âme de philosophe est tissée de parties plus déliées que les instruments dont on se servirait à la tourmenter. Je me suis trouvé heureusement dans la province des arbres, quand les désordres de la salamandre ont commencé ; ces grands éclats de tonnerre, que vous devez avoir entendus aussi bien que moi, m'ont conduit à leur champ de bataille, où vous êtes venu un moment après. Au reste, je m'en retourne à la province des Philosophes...

— Quoi, lui dis-je, il y a donc aussi des philosophes dans le soleil ?

— S'il y en a ! répliqua le bonhomme, oui, certes, et ce sont les principaux habitants du soleil, et ceux-là mêmes dont la renommée de votre monde a la bouche si pleine. Vous pourrez bientôt converser avec eux, pourvu que vous ayez le courage de me suivre, car j'espère mettre le pied dans leur ville, avant qu'il soit trois jours. Je ne crois pas que vous puissiez concevoir de quelle façon ces grands génies se sont transportés ici ?

— Non, certes, m'écriai-je ; car tant d'autres personnes auraient-elles eu jusqu'à présent les yeux bouchés, pour n'en pas trouver le chemin ? Ou bien est-ce qu'après la mort nous tombons entre les mains d'un examinateur des esprits, lequel, selon notre capacité nous accorde ou nous refuse le droit de bourgeoisie au soleil ?

— Ce n'est rien de tout cela, repartit le vieillard : les âmes viennent, par un principe de ressemblance, se joindre à cette masse de lumière ; car ce monde-ci n'est formé d'autre chose que des esprits de tout ce qui meurt dans les orbes d'autour, comme sont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne.

« Ainsi, dès qu'une plante, une bête, ou un homme, expirent, leurs âmes montent, sans s'éteindre, à sa sphère, de même que vous voyez la flamme d'une chandelle y voler en pointe, malgré le suif qui la tient par les pieds. Or, toutes ces âmes, unies qu'elles sont à la source du jour, et purgées de la grosse matière qui les empêchait, elles exercent des fonctions bien plus nobles que celle de croître, de sentir et de raisonner ; car elles sont employées à former le sang et les esprits vitaux du soleil, ce grand et parfait animal. Et c'est aussi pourquoi vous ne devez point douter que le soleil n'opère de l'esprit bien plus parfaitement que vous, puisque c'est par la chaleur d'un million de ces âmes rectifiées, dont la sienne est un élixir,

qu'il connaît le secret de la vie, qu'il influe à la matière de vos mondes la puissance d'engendrer, qu'il rend des corps capables de se sentir être, et enfin qu'il se fait voir et fait voir toutes choses.

« Il me reste maintenant à vous expliquer pourquoi les âmes des philosophes ne se joignent pas essentiellement à la masse du soleil, comme celles des autres hommes.

« Il y a trois ordres d'esprits dans toutes les planètes, c'est-à-dire dans les petits mondes qui se meuvent à l'entour de celui-ci.

« Les plus grossiers servent simplement à réparer l'embonpoint du soleil. Les subtils s'insinuent à la place de ses rayons ; mais ceux des philosophes, sans avoir rien contracté d'impur dans leur exil, arrivent tout entiers à la sphère du jour, pour en être habitants. Or, elles ne deviennent pas, comme les autres, une partie intégrante de sa masse, parce que la matière qui les compose, au point de leur génération, se mêle si exactement que rien ne la peut plus déprendre, semblable à celle qui forme l'or, les diamants et les astres, dont toutes les parties sont mêlées par tant d'enlacements, que le plus fort dissolvant n'en saurait relâcher l'étreinte.

« Or, ces âmes de philosophes sont tellement, à l'égard des autres âmes, ce que l'or, les diamants et les astres sont à l'égard des autres corps, qu'Épicure dans le soleil est le même Épicure qui vivait jadis sur la terre. »

Le plaisir que je recevais en écoutant ce grand homme m'accourcissait le chemin, et j'entamais souvent tout exprès des matières savantes et curieuses, sur lesquelles je sollicitais sa pensée, afin de m'instruire. Et, certes, je n'ai jamais vu de bonté si grande que la sienne ; car quoiqu'il pût, à cause de l'agilité de sa substance, arriver tout seul, en fort peu de journées, au royaume des philosophes, il aimait mieux s'ennuyer longtemps avec moi que de m'abandonner parmi ces vastes solitudes.

Cependant il était pressé ; car je me souviens que m'é-

tant avisé de lui demander pourquoi il s'en retournait avant d'avoir reconnu toutes les régions de ce grand monde, il me répondit que l'impatience de voir un de ses amis, lequel était nouvellement arrivé, l'obligeait à rompre son voyage. Je reconnus, par la suite de son discours, que cet ami était ce fameux philosophe de notre temps, Monsieur Descartes, et qu'il ne se hâtait que pour le joindre.

Il me répondit encore, sur ce que je lui demandai quelle estime il avait pour sa *Physique* : qu'on ne la devait lire qu'avec le même respect qu'on écoute prononcer des oracles.

« Ce n'est pas, ajouta-t-il, que la science des choses naturelles n'ait besoin, comme les autres sciences, de précéder notre jugement d'axiomes qu'elle ne prouve point ; mais les principes de la sienne sont simples et si surnaturels que, étant supposés, il n'y en a aucune qui satisfasse plus nécessairement à toutes les apparences. »

Je ne pus, en cet endroit, m'empêcher de l'interrompre :

« Mais, lui dis-je, il me semble que ce philosophe a toujours impugné le vide ; et cependant, quoiqu'il fût épicurien, afin d'avoir l'honneur de donner un principe aux principes d'Epicure, c'est-à-dire aux atomes, il a établi pour commencement des choses un chaos de matières tout à fait solide, que Dieu divisa en un nombre innombrable de petits carreaux, à chacun desquels il imprima des mouvements opposés. Or, il veut que ces cubes, en se froissant l'un contre l'autre, se soient égrugés en parcelles de toutes sortes de figures. Mais comment peut-il concevoir que ces pièces carrées aient commencé de tourner séparément, sans avouer qu'il s'est fait du vide entre leurs angles ?... »

Mon philosophe me répondit que monsieur Descartes nous rendrait raison de cela lui-même, et qu'étant né aussi obligeant que philosophe, il serait assurément ravi de trouver en ce monde un homme mortel, pour l'éclaircir des doutes que la surprise de la mort l'avait contraint de

laisser à la terre qu'il venait de quitter ; qu'il ne croyait pas qu'il eût grande difficulté à y répondre, suivant ses principes que je n'avais examinés qu'autant que la faiblesse de mon esprit me le pouvait permettre ; parce, disait-il, que les ouvrages de ce grand homme sont si pleins et si subtils qu'il faut une attention, pour les entendre, qui demande l'âme d'un vrai et consommé philosophe. Ce qui fait qu'il n'y a pas un philosophe dans le soleil, qui n'ait de la vénération pour lui ; jusque-là que l'on ne veut pas lui contester le premier rang, si sa modestie ne l'en éloigne.

« Pour tromper la peine que la longueur du chemin pourrait vous apporter, nous en discourrons suivant ses principes, qui sont assurément si clairs, et semblent si bien satisfaire à tout par l'admirable lumière de ce grand génie, qu'on dirait qu'il a concouru à la belle et magnifique structure de cet univers.

« Vous vous souvenez bien qu'il dit que notre entendement est fini. Ainsi, la matière étant divisible à l'infini, il ne faut pas douter que c'est une de ces choses qu'il ne peut comprendre ni imaginer, et qu'il est bien au-dessus de lui d'en rendre raison. « Mais, dit-il, quoique cela ne puisse tomber sous le sens, nous ne laissons pas de concevoir que cela se fait par la connaissance que nous avons de la matière ; et nous ne devons pas hésiter à déterminer notre jugement sur les choses que nous concevons. » En effet, pouvons-nous imaginer la manière dont l'âme agit sur le corps ? Cependant, on ne peut nier cette vérité, ni la révoquer en doute ; au lieu que c'est une absurdité bien plus grande d'attribuer au vide une espèce qui est une propriété qui appartient au corps de l'étendue, vu que l'on confondrait l'idée du rien avec celle l'être, et que l'on lui donnerait des qualités, à lui qui ne peut rien produire, et ne peut être auteur de quoi que ce soit.

« Mais, pauvre mortel, je sens que ces spéculations te fatiguent, parce que, comme dit cet excellent homme, tu

n'as jamais pris peine à bien épurer ton esprit d'avec la masse de ton corps, et parce que tu l'as rendu si paresseux qu'il ne veut plus faire aucunes fonctions sans le secours des sens... »

CHAPITRE VII

Eclatement de la tête d'un philosophe. — Arrivée inopinée. — Le royaume des amoureux. — Description de ce royaume. — Un séminaire d'amants. — Rencontre de Descartes. — Fin.

Au bout de cinq ou six journées de chemin, comme nous divertissions nos yeux à considérer le différent et riche aspect des paysages, une voix languissante, comme d'un malade qui gémirait, parvint à nos oreilles. Nous nous approchâmes du lieu d'où nous jugions qu'elle pouvait venir, et nous trouvâmes, sur la rive du fleuve Imagination, un vieillard, tombé à la renverse, qui poussait de grands cris. Les larmes de compassion m'en vinrent aux yeux, et la pitié que j'eus du mal de ce misérable me convia d'en demander la cause.

« Cet homme, me répondit Campanella, se tournant vers moi, est un philosophe réduit à l'agonie, car nous mourons plus d'une fois; et, comme nous ne sommes que des parties de cet univers, nous changeons de forme pour aller reprendre vie ailleurs; ce qui n'est point un mal, puisque c'est un chemin pour perfectionner son être et pour arriver à un nombre infini de connaissances. Son infirmité est celle qui fait mourir presque tous les grands hommes. »

Son discours m'obligea de considérer le malade plus attentivement, et, dès la première ceillade, j'aperçus qu'il avait la tête grosse comme un tonneau et ouverte par plusieurs endroits.

« Or sus! me dit Campanella, me tirant par le bras, toute l'assistance que nous croirions donner à ce moribond serait inutile et ne ferait que l'inquiéter. Passons outre; aussi

bien, son mal est incurable. L'enflure de sa tête provient d'avoir trop exercé son esprit ; car, encore que les espèces dont il a rempli les trois ventricules de son cerveau soient des images fort petites, elles sont corporelles et capables, par conséquent, de remplir un grand lieu, quand elles sont fort nombreuses. Or, vous saurez que ce philosophe a tellement grossi sa cervelle à force d'entasser image sur image que, ne les pouvant plus contenir, elle s'est éclatée. Cette façon de mourir est celle des grands génies, et cela s'appelle *crever d'esprit*. »

Mon guide voulait continuer, mais il en fut détourné par un accident jusqu'à cette heure inouï ; ce fut que tout à coup nous aperçûmes la terre se noircir sous nos pas, et le ciel, allumé de rayons, s'étendre sur nos têtes, comme si on eût développé entre nous et le soleil un dais large de quatre lieues.

Il me paraît malaisé de vous dire ce que nous nous imaginâmes dans cette conjoncture. Toutes sortes de terreurs nous vinrent assaillir, jusqu'à celle de la fin du monde, et nulle de ces terreurs ne nous sembla hors d'apparence ; car, de voir la nuit au soleil ou l'air obscurci de nuages, c'est un miracle qui n'y arrive point. Ce ne fut pas toutefois encore tout ; incontinent après, un bruitaigre et criard, semblable au son d'une poulie qui tournerait avec rapidité, vint frapper nos oreilles, et tout au même temps nous vîmes choir à nos pieds une cage. A peine eut-elle joint le sable, qu'elle s'ouvrit pour accoucher d'un homme et d'une femme ; ils traînaient une ancre qu'ils accrochèrent aux racines d'un roc. En suite de quoi, nous les aperçûmes venir à nous. La femme conduisait l'homme et le tirait en le menaçant. Quand elle fut fort près de nous :

« Messieurs, dit-elle d'une voix un peu émue, n'est-ce pas ici la province des philosophes ? »

Je répondis que non, mais que, dans vingt-quatre heures, nous espérions y arriver, que ce vieillard, qui me souff-

frait en sa compagnie, était un des principaux officiers de cette monarchie.

« Puisque vous êtes philosophe, répondit cette femme, adressant la parole à Campanella, il faut que, sans aller plus loin, je vous décharge ici mon cœur. Pour vous raconter donc en peu de mots le sujet qui m'amène, vous saurez que je viens me plaindre d'un assassinat commis en la personne du plus jeune de mes enfants ; ce barbare que je tiens l'a tué deux fois, encore qu'il fût son père. »

Nous restâmes fort embarrassés de ce discours ; c'est pourquoi je voulus savoir ce qu'elle entendait par un enfant tué deux fois.

« Sachez, répondit cette femme, qu'en notre pays il y a parmi les autres statuts d'amour une loi qui règle le nombre des baisers auxquels un mari est obligé à sa femme. C'est pourquoi tous les soirs chaque médecin, dans son quartier, va par toutes les maisons, où, après avoir visité le mari et la femme, il les taxe pour cette nuit-là, selon leur santé, forte ou faible, à tant ou tant d'embrassements. Or, le mien que voilà avait été mis à sept. Cependant, piqué de quelques paroles un peu fières que je lui avais dites en nous couchant, il ne m'approcha point tant que nous demeurâmes au lit. Mais Dieu, qui venge la cause des affligés, permit qu'en songe ce misérable, chatouillé par le ressouvenir des baisers qu'il me retenait injustement, laissa perdre un homme. Je vous ai dit que son père l'a tué deux fois, parce que, l'empêchant d'être, il a fait qu'il n'est point, voilà son premier assassinat, et a fait qu'il n'a point été, voilà son second ; au lieu qu'un meurtrier ordinaire fait bien que celui qu'il prive du jour n'est plus, mais il ne saurait faire qu'il n'ait point été. Nos magistrats en auraient fait bonne justice ; mais l'artificieux a dit, pour excuse, qu'il aurait satisfait au devoir conjugal s'il n'eût appréhendé (me baisant au fort de la colère où je l'avais mis) d'engendrer un homme furieux.

« Le Sénat, embarrassé de cette justification, nous a ordonné de nous venir présenter aux philosophes, et de plaider devant eux notre cause. Aussitôt que nous eûmes reçu l'ordre de partir, nous nous mîmes dans une cage pendue au cou de ce grand oiseau que vous voyez, d'où, par le moyen d'une poulie que nous y attachâmes, nous descendons à terre et nous guindons de l'air. Il y a des personnes dans notre province établies exprès pour les apprivoiser jeunes et les instruire aux travaux qui nous sont utiles. Ce qui les oblige principalement, contre leur nature féroce, à se rendre disciplinables, c'est qu'à leur faim, qui ne se peut presque assouvir, nous abandonnons les cadavres de toutes les bêtes qui meurent. Au reste, quand nous voulons dormir (car, à cause des excès d'amour trop continus qui nous affaiblissent, nous avons besoin de repos), nous lâchons, à la campagne, d'espace en espace, vingt ou trente de ces oiseaux attachés chacun à une corde, qui, prenant l'essor avec leurs grandes ailes, déploient dans le ciel une nuit plus large que l'horizon. »

J'étais fort attentif à son discours et à considérer, tout extasié, l'énorme taille de cet oiseau géant ; mais, sitôt que Campanella l'eut un peu regardé :

« Ah ! vraiment, s'écria-t-il, c'est un de ces monstres à plume, appelés condors, qu'on voit dans l'île de Mandragore, à notre monde, et par toute la zone torride ; ils y couvrent de leurs ailes un arpent de terre. Mais, comme ces animaux deviennent plus démesurés, à proportion que le soleil, qui les a vus naître, est plus échauffé, il ne se peut qu'ils ne soient, au monde du soleil, d'une épouvantable grandeur.

« Toutefois, ajouta-t-il se tournant vers la femme, il faut nécessairement que vous acheviez votre voyage ; car c'est à Socrate, auquel on a donné la surintendance des mœurs, qu'appartient de vous juger. Je vous conjure cependant de nous apprendre de quelle contrée vous êtes, parce que,

comme il n'y a que trois ou quatre ans que je suis arrivé en ce monde-ci, je n'en connais encore guère la carte.

— Nous sommes, répondit-elle, du royaume des Amoureux : ce grand Etat confine d'un côté la république de Paix, et de l'autre à celle des Justes.

« Au pays d'où je viens, à l'âge de seize ans, on met les garçons au noviciat d'amour ; c'est un palais fort somptueux qui contient presque le quart de la cité. Pour les filles, elles y entrent à treize. Ils font là, les uns et les autres, leur année de probation, pendant laquelle les garçons ne s'occupent qu'à mériter l'affection des filles, et les filles à se rendre dignes de l'amitié des garçons. Les douze mois expirés, la faculté de médecine va visiter en corps ce séminaire d'amants. Elle les tâte tous l'un après l'autre, jusqu'aux parties de leurs personnes les plus secrètes, les fait coupler à ses yeux, et puis, selon que le mâle se rencontre, à l'épreuve, vigoureux et bien conformé, on lui donne pour femmes dix, vingt, trente ou quarante filles de celles qui le chérissaient, pourvu qu'ils s'aiment réciproquement. Le marié, cependant, ne peut coucher qu'avec deux à la fois, et il ne lui est pas permis d'en embrasser aucune, tandis qu'elle est grosse. Celles qu'on reconnaît stériles ne sont employées qu'à servir, et des hommes impuissants se font les esclaves qui se peuvent mêler charnellement avec les bréhaignes. Au reste, quand une famille a plus d'enfants qu'elle n'en peut nourrir, la république les entretient ; mais c'est un malheur qui s'arrive guère, parce qu'aussitôt qu'une femme accouche dans la cité, l'épargne fournit une somme annuelle pour l'éducation de l'enfant, selon sa qualité, que les trésoriers d'Etat portent eux-mêmes à certain jour à la maison du père. Mais, si vous voulez en savoir davantage, entrez dans notre manequin, il est assez grand pour quatre. Puisque nous allons même route, nous tromperons, en causant, la longueur du voyage. »

Campanella fut d'avis que nous acceptassions l'offre. J'en

fus pareillement fort joyeux, pour éviter la lassitude; mais quand je vins pour leur aider à lever l'ancre, je fus bien étonné d'apercevoir qu'au lieu d'un gros câble qui la devait soutenir, elle n'était pendue qu'à un brin de soie aussi délie qu'un cheveu. Je demandai à Campanella comment il se pouvait faire qu'une masse lourde comme était cette ancre ne fit point rompre, par sa pesanteur, une chose si frêle, et le bon homme me répondit que cette corde ne se rompait point, parce qu'ayant été filée très égale partout, il n'y avait point de raison pourquoi elle dût se rompre plutôt à un endroit qu'à l'autre. Nous nous entassâmes tous dans le panier, et ensuite nous pouliâmes jusqu'au faite du gosier de l'oiseau, où nous ne paraissions qu'un grelot qui pendait à son cou. Quand nous fûmes tout contre la poulie, nous arrê tâmes le câble, où notre cage était pendue, à une des plus légères plumes de son duvet, qui pourtant était grosse comme le pouce; et, dès que cette femme eut fait signe à l'oiseau de partir, nous nous sentîmes fendre le ciel d'une rapide violence. Le condor modérait ou forçait son vol, haussait ou baissait, selon les volontés de sa maîtresse, dont la voix lui servait de bride. Nous n'eûmes pas volé deux cents lieues, que nous aperçûmes sur la terre, à main gauche, une nuit semblable à celle que produisait dessous lui notre vivant parasol. Nous demandâmes à l'étrangère ce qu'elle pensait que ce fût :

« C'est un autre coupable qui va aussi pour être jugé à la province où nous allons; son oiseau sans doute est plus fort que le nôtre, ou bien nous nous sommes beaucoup amusés, car il n'est parti que depuis moi. »

Je lui demandai de quel crime ce malheureux était accusé.

« Il n'est pas simplement accusé, nous répondit-elle; il est condamné à mourir, parce qu'il est déjà convaincu de ne pas craindre la mort.

— Comment donc? lui dit Campanella : les lois de votre pays ordonnent de craindre la mort?

— Oui, répliqua cette femme, elles l'ordonnent à tous, hormis à ceux qui sont reçus au collège des Sages; car nos magistrats ont éprouvé, par de funestes expériences, que qui ne craint pas de perdre la vie est capable de l'ôter à tout le monde. »

Après quelques autres discours qu'attirèrent ceux-ci, Campanella voulut s'enquérir plus au long des mœurs de son pays. Il lui demanda donc quelles étaient les lois et coutumes du royaume des Amants; mais elle s'excusa d'en parler, à cause que, n'y étant pas née, et ne le connaissant qu'à demi, elle craignait d'en dire plus ou moins.

« J'arrive, à la vérité, de cette province, continua cette femme; mais je suis, moi et tous mes prédécesseurs, originaire du royaume de Vérité. Ma mère y accoucha de moi, et n'a point eu d'autre enfant. Elle m'éleva dans le pays jusqu'à l'âge de treize ans, que le roi, par avis des médecins, lui commanda de me conduire au royaume des Amants, d'où je viens, afin qu'étant élevée dans le palais d'Amour, une éducation plus joyeuse et plus molle que celle de notre pays me rendit plus féconde qu'elle. Ma mère m'y transporta et me mit dans cette maison de plaisance.

« J'eus bien de la peine avant que de m'approprier à leurs coutumes : d'abord elles me semblèrent fort rudes; car, comme vous savez, les opinions que nous avons sucées avec le lait nous paraissent toujours les plus raisonnables, et je ne faisais encore que d'arriver du royaume de Vérité, mon pays natal.

« Ce n'est pas que je ne connusse bien que cette nation des Amants vivait avec beaucoup plus de douceur et d'indulgence que la nôtre; car, encore que chacun publiât que ma vue blessait dangereusement, que mes regards faisaient mourir, et qu'il sortait de mes yeux de la flamme qui consumait les cœurs, la bonté cependant de tout le monde, et principalement des jeunes hommes, était si grande qu'ils me caressaient, me baisaient et m'embrassaient, au lieu de

se venger du mal que je leur avais fait. J'entrai même en colère contre moi pour les désordres dont j'étais cause, et cela fit que, émue de compassion, je leur découvris un jour la résolution que j'avais prise de m'enfuir. « Mais, hélas !
 « comment vous sauver ? s'écrièrent-ils tous, se jetant à
 « mon cou et me baisant les mains : votre maison de toutes
 « parts est assiégée d'eau, et le danger paraît si grand
 « qu'indubitablement sans un miracle vous et nous serions
 « déjà noyés. »

— Quoi donc ! interrompis-je, la contrée des Amants est-elle sujette aux inondations ?

— Il le faut bien dire, me répliqua-t-elle ; car l'un de mes amoureux (et cet homme ne m'aurait pas voulu tromper, puisqu'il m'aimait) m'écrivit que, du regret de mon départ, il venait de répandre un océan de pleurs. J'en vis un autre qui m'assura que ses prunelles, depuis trois jours, avaient distillé une source de larmes ; et, comme je maudissais, pour l'amour d'eux, l'heure fatale où ils m'avaient vue, un de ceux qui se comptaient du nombre de mes esclaves m'envoya dire que, la nuit précédente, ses yeux débordés avaient fait un déluge. Je m'allais ôter du monde, afin de n'être plus la cause de tant de malheurs, si le courrier n'eût ajouté ensuite que son maître lui avait donné charge de m'assurer qu'il n'y avait rien à craindre, parce que la fournaise de sa poitrine avait desséché ce déluge. Enfin vous pouvez conjecturer que le royaume des Amants doit être bien aquatique, puisque entre eux ce n'est pleurer qu'à demi, quand il ne sort de dessous leurs paupières que des ruisseaux, des fontaines et des torrents (1).

« J'étais fort en peine dans quelle machine je me sauverais de toutes ces eaux qui m'allaient gagner ; mais un de mes amants, qu'on appelait le Jaloux, me conseilla de m'arracher le cœur, et puis que je m'embarquasse dedans ;

(1) Parodie, ainsi que la suite du récit, de certaines exagérations alors à la mode.

qu'au reste je ne devais pas appréhender de n'y pouvoir tenir, puisqu'il y en tenait tant d'autres; ni aller au fond, parce qu'il était trop léger; que tout ce que j'aurais à craindre serait l'embrassement, d'autant que la matière d'un vaisseau était fort sujette au feu; que je partisse donc sur la mer de ses larmes, que le bandeau de son amour me servirait de voile, et que le vent favorable de ses soupirs, malgré la tempête de ses rivaux, me pousserait à bon port.

« Je fus longtemps à rêver comment je pourrais mettre cette entreprise à exécution. La timidité naturelle à mon sexe m'empêchait de l'oser; mais, enfin, l'opinion que j'eus que, si la chose n'était possible, un homme ne serait pas si fou de la conseiller, et encore moins un amoureux à son amante, me donna de la hardiesse.

« J'empoignai un couteau et me fendis la poitrine: déjà même, avec mes deux mains, je fouillais dans la plaie, et, d'un regard intrépide, je choisissais mon cœur pour l'arracher, quand un jeune homme qui m'aimait survint. Il m'ôta le fer malgré moi, et puis me demanda le motif de cette action qu'il appelait désespérée. Je lui en fis le conte; mais je restai bien surprise, quand un quart d'heure après je sus qu'il avait déferé le jaloux en justice.

« Les magistrats, néanmoins, qui peut-être craignirent de donner trop à l'exemple ou à la nouveauté de l'accident envoyèrent cette cause au parlement du royaume des Justes. Là il fut condamné, outre le bannissement perpétuel, d'aller finir ses jours en qualité d'esclave sur les terres de la république de Vérité, avec défenses à tous ceux qui descendront de lui, avant la quatrième génération, de remettre le pied dans la province des Amants; même il lui fut enjoint de n'user jamais d'hyperbole, sur peine de la vie.

« Je conçus, depuis ce temps-là, beaucoup d'affection pour ce jeune homme qui m'avait conservée; et soit à cause

de ce bon office, soit à cause de la passion avec laquelle il m'avait servie, je ne le refusai point, son noviciat et le mien étant achevés, quand il me demanda pour être l'une de ses femmes.

« Nous avons toujours bien vécu ensemble, et nous vivrions bien encore, sans qu'il a tué, comme je vous l'ai dit, un de mes enfants par deux fois, dont je m'en vas implorer vengeance au royaume des Philosophes. »

Nous étions, Campanella et moi, fort étonnés du grand silence de cet homme; c'est pourquoi je tâchai de le consoler, jugeant bien qu'une si profonde taciturnité était fille d'une douleur très profonde; mais sa femme m'en empêcha.

« Ce n'est pas, dit-elle, l'excès de sa tristesse qui lui ferme la bouche, ce sont nos lois, qui défendent à tout criminel cité en justice de parler que devant les juges. »

Pendant cet entretien, l'oiseau avançait toujours pays. Je fus tout étonné, quand j'entendis Campanella, d'un visage plein de joie et de transport, s'écrier :

« Soyez le très-bien venu, le plus cher de tous mes amis ! Allons, Messieurs, allons, continua ce bon homme, au-devant de monsieur Descartes; descendons, le voilà qui arrive, il n'est qu'à trois lieues d'ici. »

Pour moi je demeurai fort surpris de cette saillie; car je ne pouvais comprendre comment il avait pu savoir l'arrivée d'une personne de qui nous n'avions point reçu de nouvelles.

« Assurément, lui dis-je, vous venez de le voir en songe ?

— Si vous appelez songe, dit-il, ce que votre âme peut voir avec autant de certitude que vos yeux le jour quand il luit, je le confesse.

— Mais, m'écriai-je, n'est-ce pas une rêverie que de croire que monsieur Descartes, que vous n'avez point vu depuis votre sortie du monde de la terre, est à trois lieues d'ici, parce que vous vous l'êtes imaginé ? »

Je préférerais la dernière syllabe, quand nous vîmes arriver Descartes. Aussitôt Campanella courut l'embrasser. Il se parlèrent longtems ; mais je ne pus être attentif à ce qu'ils se dirent réciproquement d'obligeant, tant je brûlais d'apprendre de Campanella son secret pour deviner. Ce philosophe, qui lut ma passion sur mon visage, en fit le conte à son ami, et le pria de trouver bon qu'il me contentât. M. Descartes riposta d'un sourire, et mon savant précepteur discourut de cette sorte :

« Il s'exhale, de tous les corps, des espèces, c'est-à-dire des images corporelles qui voltigent en l'air. Or, ces images conservent toujours, malgré leur agitation, la figure, la couleur et toutes les autres proportions de l'objet dont elles parlent ; mais, comme elles sont très subtiles et très déliées, elles passent au travers de nos organes, sans y causer aucune sensation ; elles vont jusqu'à l'âme, où elles s'impriment à cause de la délicatesse de sa substance, et lui font ainsi voir des choses très éloignées, que les sens ne peuvent apercevoir : ce qui arrive ici ordinairement, où l'esprit n'est point engagé dans un corps formé de matière grossière, comme dans ton monde. Nous te dirons comment cela se fait, lorsque nous aurons eu le loisir de satisfaire pleinement l'ardeur que nous avons mutuellement de nous entretenir ; car, assurément, tu mérites bien qu'on ait pour toi la dernière complaisance (1). »

(1) Le reste manque.

PHYSIQUE OU SCIENCE DES CHOSSES NATURELLES

I

IDÉE GÉNÉRALE DE LA PHYSIQUE

PREMIÈRE PARTIE

L'explication du nom de *Physique*, et le but qu'on s'y propose, en y étudiant.

Que nous l'acquérons à l'aide des facultés connaissantes qui sont en nous.

Examen de nos connaissances premières et immédiates, ou bien secondes et réfléchies.

Que les premières connaissances ne sont autre chose que les sensations.

Qu'elles sont causées pour l'ordinaire (c'est-à-dire nos sensations) par les objets extérieurs, au moyen de quelque sorte de correspondance qu'ils ont avec les parties de notre corps.

Réflexion sur ce que ces sensations sont en nous, et qu'il se faut bien garder de les confondre avec leur cause, qui est extérieure.

Induction du toucher, du goût et de l'odorat, par laquelle on découvre qu'en connaissant les qualités tactiles, comme les saveurs, les odeurs, etc., nous ne connaissons que nos sensations.

Qu'il y a de la difficulté à concevoir la même chose des sons, de la lumière et des couleurs.

Raison tirée des expériences convaincantes, par lesquelles l'entendement reconnaît que les sons, la lumière et les couleurs sont, aussi bien que la douleur, l'odeur et la saveur, des sensations qui sont en nous les effets de quelque chose d'extérieur.

Conclusions générales, que, hormis nous-mêmes, nous ne connaissons rien sans raisonnement.

Doute si notre vie n'est pas un songe continué entrecoupé de plusieurs songes particuliers.

La solution de ce doute, absolument parlant, impossible, encore que nous ne puissions nous persuader d'être toujours trompés.

Que la foi dissipe entièrement ce doute (1).

Que sans elle nous n'aurions qu'une certitude morale, qu'il y a quelques choses hors de nous.

Qu'il n'y a que l'âme qui puisse deviner quelles sont les choses extérieures.

La voie, pour les connaître, est de faire certaines suppositions, et voir si elles s'accordent avec nos expériences.

Que, d'une disconvenance manifeste, s'ensuit la fausseté absolue de notre supposition, et que, de la convenance générale à toutes les apparences, il ne s'ensuit que la simple vraisemblance.

Que la Physique ne peut être qu'une science conjecturale.

Que son incertitude est augmentée par l'ignorance dans laquelle nous sommes des secrets de Dieu.

Avis de penser la valeur des raisons, et d'être juste estimateur de nos raisonnements.

Vice des pédants, d'expliquer une chose obscure par des moyens qu'on n'entend pas.

Avis second de ne rien admettre sans nécessité, et que

(1) Rien de religieux. C'est la « croyance volontaire » de Descartes.

c'est une licence d'expliquer par le plus ce qui se peut aussi bien expliquer par le moins.

Établissement de la matière pour principe des choses sensibles.

Que la matière n'est pas couleur, chaleur, saveur, dureté, pesanteur, etc.

Que, par la matière, nous ne connaissons qu'une chose étendue.

Qu'il résulte de là l'impossibilité du vide.

Ce que c'est que la raréfaction et la condensation.

Que le monde est indéfini.

Que le plomb ne contient pas plus de matière qu'une masse de cire égale en grosseur.

Qu'il ne peut y avoir qu'un seul monde.

Les propriétés de la matière sont d'avoir des parties au moyen desquelles elle est divisible à l'infini.

Les propriétés des parties sont d'être figurées et capables du mouvement et du repos.

Que la géométrie enseigne les différentes divisions et les figures.

Du mouvement et du repos.

Que le mouvement dit rapport aux corps environnants, desquels le corps qu'on conçoit mobile se détache.

Que ce détachement est réciproque.

Quel motif on doit avoir pour nommer un corps mobile ou immobile.

Du ralentissement du mouvement.

De la composition du mouvement.

De la diversion du mouvement,

Des réfractions.

L'ordre et disposition des corps durs mis dans des liqueurs.

Que jusque-là sont expliquées en général les propriétés absolues de la matière.

Que les autres propriétés se disent par rapport à nos organes.

Abrégé de l'explication vulgaire des autres propriétés, supposant, dans les sujets, des accidents tout semblables aux sensations que nous en avons.

Défaut et contradiction de cette explication.

Que les accidents sont inutiles pour expliquer les apparences.

Qu'il est libre de supposer tout ce qu'on voudra dans les sujets, pourvu que, par ces suppositions, on rende raison de leurs apparences.

Quel doit être un corps pour être dit *dur*.

Première connaissance de la terre.

Quel doit être un corps pour être dit *liquide*.

Première connaissance de l'eau, de l'air et du feu.

De la mollesse.

Que l'on appelle ordinairement *humide* ce qui est pour le moins un peu liquide.

Qu'on nomme *sec* ce qui est dur et quelquefois ce qui est liquide.

Solution du doute comment le soleil et le feu durcissent la boue et amollissent la cire.

De la chaleur.

Continuation pour expliquer le feu.

De la chaleur du fumier et de la chaux.

Pourquoi l'air, poussé de nos poumons, paraît tantôt chaud, tantôt froid.

Des saveurs.

De l'âcre, de l'amer, du doux et des principes de chimie.

Des odeurs.

Des sons.

Établissement d'une matière autrement figurée que la terre, l'eau et l'air.

De la lumière en général.

Explication de celle dont éclairent le bois pourri, les

écailles ou la peau fort lissée du poisson qui se corrompt, et les vers luisants.

Des couleurs.

Explication des miroirs.

Qu'est-ce que *diaphane* et *opaque*?

Du passage de la lumière et des couleurs au travers des corps diaphanes, à cause des pertuis arrangés et figurés de certaine façon.

Des miroirs ardents.

Qu'on en taille de glace.

Histoire de l'œil et de ses parties.

De l'apulsement (1) de la lumière et des couleurs sur les parties de l'œil.

Expériences confirmant cette doctrine.

Comment nous connaissons les objets, avec leur figure, leur ordre et leur situation.

Pourquoi les lunettes, plus épaisses au milieu qu'au bord, font voir les objets renversés.

Conjecture pourquoi on ne voit pas l'objet renversé, puisque l'image qui s'en fait dans notre cerveau doit être renversée.

Autre conjecture pourquoi nous ne voyons pas les objets doubles, s'imprimant de chaque objet une image dans chacun de nos yeux, et pourquoi pourtant cela arrive quelquefois.

Explications des lunettes qui multiplient.

Pourquoi les lunettes, plus épaisses au milieu qu'au bord, font voir plus gros; et celles qui sont plus minces au milieu qu'au bord font voir plus petit.

Pourquoi un tison allumé, agité en rond, fait voir un cercle de feu.

Des rayons qui paraissent autour d'une chandelle, en clignant les yeux.

(1) Mouvement pulsatif, battement

Explication de toutes les particularités de cette expérience.

Du brilllement des étoiles, et le moyen de les apercevoir sans brilllement.

Pourquoi les lunettes d'approche nous font voir les étoiles fixes d'autant plus petites qu'elles grossissent l'apparence des autres objets.

Pourquoi une chandelle, regardée au soir de loin, nous paraît si grande.

Pourquoi la tête d'un camion (1), mise fort près de notre œil, nous paraît celle d'une fort grosse épingle, et comment transparente.

De la distinction et de la netteté de la vision.

Pourquoi l'on se peine à regarder de trop près.

Pourquoi un pré tout vêtu d'herbe verte, où il n'y aura que bien peu de fleurettes blanches semées par-ci par-là, regardé de loin, paraît tout blanc.

De la distance.

De certains vices des yeux.

Du moyen de les corriger, à l'aide de différentes lunettes.

SECONDE PARTIE

DE LA COSMOGRAPHIE

Du nom de Cosmographie, et qu'est-ce qu'elle se propose à expliquer.

Qu'elle est née des réflexions physiques.

Prénotions géométriques.

Observations générales qu'on peut faire en un jour.

Qu'on satisfait à ces observations, en supposant que les parties du ciel correspondent successivement sur différentes parties de la masse composée de la terre, de l'eau et de l'air.

(1) Très petite épingle de dentellière.

Que le détachement de la masse élémentaire d'avec le reste du monde est réciproque.

Qu'il n'y a que cette masse qu'on puisse concevoir distinctement se mouvoir.

Qu'on ne peut s'empêcher d'attribuer du mouvement à cette masse, quand on le lui veut nier.

Qu'encore qu'on fasse la masse élémentaire, la terre pourtant est absolument immobile.

Incommodités qui suivent le mouvement qu'on attribue aux cieux.

Que, dans cette hypothèse, on n'a point encore connu qu'est-ce que pesanteur, ou cet effort que font les corps terrestres pour aller vers le centre de la terre, non plus que la cause du flux et reflux de la mer, ni des comètes et de leur mouvement.

La nécessité de la pesanteur, supposé que ce soit la masse élémentaire qui se meuve.

Que de cette supposition s'ensuivent les mêmes expériences sur la terre, que de son immobilité.

En quel sens le monde peut être appelé une *sphère*.

Des points, lignes et cercles, qu'on conçoit dans la sphère du monde.

Comment il faut se figurer ces cercles, si on pose la masse élémentaire mobile.

Apparences du soleil et des étoiles fixes.

Hypothèse particulière pour satisfaire à ces apparences, tout le mouvement étant attribué aux cieux.

Des jours et des nuits, et de leur différence en divers endroits de la terre.

Réflexion physique.

Hypothèse qui satisfait aux apparences du soleil, après avoir supposé la masse élémentaire mobile.

Autre réflexion physique.

Comment le soleil éclaire et échauffe.

Du tempérament des saisons.

La cause de l'apogée du soleil, ou de l'aphélie de la terre.
Observation particulière des étoiles fixes.

Hypothèse pour satisfaire à leurs apparences, faisant la masse élémentaire immobile.

Hypothèse pour la même fin, la supposant mobile.

Réflexion physique à propos de leur lumière.

Apparences de la lune.

Explication de ses apparences, supposant la masse élémentaire immobile.

Réflexion physique.

La cause de ses apogées.

Des diverses faces de la lune, de ses éclipses, et de cette lumière débile qui paraît dans la partie qui n'est pas tournée vers le soleil.

Explication des apparences de la lune, supposant la masse élémentaire mobile.

Réflexion physique.

Du flux et reflux de la mer.

De l'heure à laquelle il doit arriver.

Sa diversité pendant un mois.

Sa diversité annuelle.

Sa diversité en diverses parties du monde.

Apparences de Mercure et de Vénus, et des taches du soleil.

Hypothèse géométrique satisfaisant à toutes ces apparences, soit que le mouvement soit entièrement du côté des cieux, soit en partie dans les éléments.

Erreur des anciens touchant les cieux de ces deux planètes.

Expérience et raison convaincante de l'hypothèse moderne.

Apparence de Mars, Jupiter et Saturne.

Hypothèse pour y satisfaire, en suite de l'immobilité des éléments.

Rétrogradations de ces planètes merveilleuses.

Hypothèse pour satisfaire aux apparences des mêmes planètes, supposant la masse élémentaire mobile.

Nécessité des rétrogradations, de leur quantité et du temps auquel elles nous paraissent arriver.

Des compagnons de Jupiter et de Saturne.

De la lumière des cinq planètes, et pourquoi elles ne brillent pas tant que les étoiles fixes.

Des comètes et étoiles nouvelles.

Que, posant la masse élémentaire immobile, le monde total est un monstre composé de pièces rapportées sans aucune liaison.

Liaison et simplicité du monde, attribuant du mouvement à la masse élémentaire.

TABLE DES MINÉRAUX

Où il est traité :

De l'Aimant,

Des Météores,

Des Planètes,

Et du Corps animé.

II

FRAGMENT DE PHYSIQUE (1)

CHAPITRE PREMIER

De la Physique et de son origine.

Ce mot *Physique* est originaire de Grèce; il signifie seulement *naturelle*, mais il sous-entend science, comme

(1) Ce fragment correspond presque de point en point aux douze premiers chapitres du *Traité de Physique*, par Jacques Rohault, lequel reproduit à peu près les mêmes exemples sous une forme plus précise, plus sèche et moins littéraire (Lacr.).

qui dirait *Science naturelle*, c'est-à-dire une connaissance de tout ce qui est dans la nature.

Quiconque y aspire se propose pour but de savoir l'état de toutes les choses et la cause des changements qu'on y remarque. Or, pour connaître la cause de ces changements, cela dépend des premières connaissances que nous avons des objets, ou de leurs simples appréhensions, sur lesquelles ensuite se forment tous nos raisonnements; car, si cette dépendance n'était point nécessaire, comment serait-il possible de pénétrer dans les propriétés des choses qui n'auraient fait aucune impression sur nous? C'est donc une nécessité d'observer ce que les objets causent en nous, avant de rechercher ce qu'ils sont en eux-mêmes.

Mais, afin de ne nous pas laisser emporter à quantité de préjugés que nous acquérons avec l'âge, mettons-nous en un état de pure ignorance : c'est pourquoi ne supposons rien du tout, dépouillons-nous de toute science, et considérons-nous seulement capables de sentir, sans pourtant que nous ayons encore jamais rien senti. N'est-il pas vrai que si, dans cet état, une épingle nous pique, nous nous trouvons un peu mal, et dans un état plus incommode que celui auquel nous étions avant d'être piqués? C'est ce qu'on appelle *état* ou *sentiment de douleur*. Ainsi, encore que l'épingle soit quelque chose différente de nous-mêmes, elle cause pourtant en nous cette douleur. Mais, afin que vous ne vous trompiez par l'équivoque des termes que le vulgaire ignorant a mis en usage pour expliquer son préjugé, c'est-à-dire les choses comme il les entendait, gardez-vous bien de séparer la sensation d'avec la douleur; car, quoique vous disiez ces mots : *J'ai senti de la douleur*, vous jugez bien que la douleur ne peut pas être dans l'épingle, puisque l'épingle ne vit pas; qu'elle n'est pas aussi hors de vous : inférez de là qu'elle est en vous.

Il faut pourtant de cette règle-ci excepter de certaines rencontres, comme, par exemple, celle-ci : *Je sens quel-*

qu'un qui me touche; car il diffère du premier, en ce que dans le premier ce que vous appelez *douleur* n'est qu'une façon de sentir. On pourrait, à la vérité, se servir de ces termes au pied de la lettre : *J'ai senti de la douleur*, séparant le sentiment de la douleur même, et alors ils signifieraient une connaissance réfléchie, dont les paroles voudraient dire : *J'ai reconnu que je sentais*, ou *J'ai raisonné à propos de ce que je sentais*. Mais, parce que ce ne sera pas dans ces sortes de connaissances, que vous serez si sujets à manquer, et que ce sera dans les premières, il est important que vous soyez attentifs, et que vous considériez plutôt la chose signifiée que la façon avec laquelle on l'exprime.

Revenant donc à cette douleur ou cette sensation causée par l'épingle, je me doute bien que vous l'admettez tout à fait du côté de la personne sentante, sans concevoir rien de semblable dans l'épingle; mais cette difficulté se rencontre à divers degrés dans d'autres exemples, et en voici un. Si vous appliquez votre main devant le feu, il naîtra dans vous un certain chatouillement, qui, étant médiocre, s'appellera *chaleur*, et qui, allant à l'excès, s'appellera *brûlure*; ce sont deux façons de sentir qu'il faut concevoir être en vous, comme vous concevez en vous la douleur causée par la piqûre d'une épingle. Je ne suis pourtant pas si sévère de vous défendre d'admettre quelque chose dans le feu, tel que vous voudrez vous le figurer, qui cause cette chaleur ou cette brûlure; mais je me contente, pour cette heure, de vous faire établir de la différence entre le sentiment qui est en vous et ce que vous vous figurez d'extérieur pour vous faire sentir. Corrigez donc cette façon d'imaginer et de parler : *J'ai senti le feu*; et pensez à la place :

« *Le feu a été appliqué à ma main; d'où s'est ensuivi en moi une certaine façon de sentir, qu'on nomme chaleur ou brûlure.* »

Ainsi, quelque chose que vous vous persuaderez être dans les viandes, dans les parfums et dans un tambour frappé, ces saveurs, ces odeurs et ce bruit, desquels vous vous ressouvenez, après même que les objets sont éloignés de vous, ne peuvent, de toute possibilité, être autre chose que des chatouillements divers et des façons de sentir différentes, qui sont en vous, causées par quelque chose d'extérieur. Ainsi, vous entendez que ces façons de parler : *Le feu est chaud, la perdrix est savoureuse, le musc est odorant, et le tambour est sonoreux*, ne veulent dire autre chose, sinon que le feu peut exciter en nous cette sensation de chaleur; la perdrix, celle de la saveur; le musc, de l'odeur, et le tambour, du son.

Tout cela se conçoit assez facilement; mais il n'en est pas de même de l'impression des objets sur l'œil, et du sentiment qui en résulte, lequel est ce qu'on nomme *lumière* ou *chaleur*, parce que nous les rapportons au dehors et loin de nous, et cependant la faute vient de ce que nous ne reconnaissons aucune application des objets à l'œil, comme on sait que le feu s'applique à la main, la viande à la langue, les parfums au nez, et peut-être l'air mû à l'oreille. Si toutefois on est attentif au ressouvenir des couleurs et à leur idée qui est en nous, principalement dans les songes, durant lesquels on voit des couleurs aussi distinctes que si l'on veillait, et toutes semblables à celles que l'on voit en veillant; de même que les couleurs qu'on voit en songe sont en nous, ou, à tout le moins, sont des sensations qui sont en nous, il faudra juger le même des couleurs que l'on voit en veillant, avec cette différence que les dernières couleurs sont excitées en nous par quelque chose d'extérieur qui est dans les objets, ou bien que celles des songes ont leurs causes en nous : de cette sorte, ce que voient les frénétiques n'étant pas hors d'eux, il est nécessaire que ces idées que les frénétiques se forment si fortement, et qu'ils rapportent au dehors, soient

quelque chose en eux ; mais, si vous n'osez pas vous fier au jugement de ces malades, non plus qu'à vos songes, afin de vous faire connaître que c'est mal raisonner de rapporter les couleurs au dehors, parce qu'elles vous paraissent au dehors, considérez qu'agitant en rond un tison allumé, vous voyez un cercle de feu, que vous rapportez aussi opiniâtrément au dehors que le tison même. Sachant donc qu'il n'y a rien de semblable au lieu où vous vous le figurez, et encore moins ailleurs hors de vous, pourquoi ne concluez-vous pas que cette apparence est seulement en vous ?

De même, quand, à quatre pieds, vous regarderez dedans une glace, et qu'alors vous verrez votre image quatre pieds au delà de la glace, qui sera peut-être adossée contre un mur opaque, puisque cette figure et ces couleurs ne peuvent pas être au lieu où vous les rapportez, vous les devez conclure en vous-même. Regardant un seul objet au travers d'un cristal taillé à plusieurs faces, on le voit multiplié ; regardant au travers d'un verre plus épais au milieu qu'au bord, pourvu qu'on ne l'approche pas trop près de l'œil, l'objet éloigné paraît renversé ; regardant au travers d'un verre moins épais au milieu qu'au bord, l'objet paraît plus petit. Or, cette multiplication, ce renversement et ce rapetissement, ne sont pas dans l'objet ; donc ils sont en nous.

Je finis par cette expérience, qui vous semblera sans doute plus convaincante, parce qu'elle est moins connue avec ses circonstances. Si vous regardez, au soir, d'un bout à l'autre d'une chambre, une chandelle allumée, vous remarquez, en clignant les yeux, partir des rayons de la chandelle vers le haut et vers le bas, que vous rapportez aussi opiniâtrément au dehors, que vous rapportez au dehors la lumière de la flamme. Vous savez néanmoins que les rayons ne sont pas en ce lieu-là, où vous ne les verriez pas si vous ne cligniez les yeux, et où un autre que vous ne les aperçoit, ni au

même lieu, ni au même temps, ni de la même grandeur et figure. Inférez donc avec certitude, puisque ces rayons ou cette lumière rayonnante ne sont pas autour de la chandelle, ni encore moins ailleurs hors de vous, qu'ils sont en vous. Mais, pour découvrir davantage votre tromperie, tandis que vous clignez les yeux, essayez avec quelque corps opaque, comme un livre ou autre chose, de cacher les rayons de la chandelle qui vous semblent aller vers le bas : ce que vous ferez, élevant petit à petit ce corps opaque, jusqu'à ce qu'il vous cache une partie de la chandelle ; alors, contre votre attente, vous verrez évanouir les rayons d'en haut ; et quant à ceux d'en bas, parce que vous êtes certain que vous ne les sauriez voir au travers d'un corps opaque, vous ne les rapporterez plus au lieu où vous les rapportiez auparavant. Néanmoins, à cause de la coutume que vous avez de rapporter cette sensation au dehors, vous vous imaginerez les rayons le plus loin de vous qu'il vous sera possible, et vous les jugerez sur la surface du corps opaque ; mais enfin, parce que, si vous approchez ce corps opaque encore plus près de votre œil, vous les remarquerez plus près, et ainsi, de plus près en plus près, à force de l'approcher, vous argumenterez que ces rayons ne pouvant pas être en tous ces lieux différents, ils sont infailliblement dans votre œil.

Ainsi, quoique l'habitude de voir, que vous avez acquise de longtemps, vous fasse trouver de la difficulté à concevoir que la lumière et les couleurs que vous connaissez soient en vous à la présence des objets, il ne faut pas pour cela que vous fassiez difficulté de les y établir ; mais vous devez ensuite employer votre curiosité à rechercher comment cela arrive.

De tout ce que je viens de dire, puisque la douleur, la chaleur, la saveur, l'odeur, le son, la lumière, ou les couleurs, ne sont que des façons de sentir toutes différentes, causées par divers objets des organes qui ont aussi de

différentes facultés de sentir ; puisque, l'épingle ou le feu étant appliqués à la main, nous ne connaissons immédiatement et distinctement que ce qu'ils y excitent, et non pas l'épingle ni le feu ; de même les viandes, les parfums, l'air poussé par un canon, et la flamme, étant appliqués chacun à son organe, nous ne saurions connaître, sans raisonnement, que les seules sensations, et non pas ce qui les cause : il résulte de là cette conséquence universelle, que tout ce que nous connaissons clairement, certainement, distinctement, et sans détours, sont les sensations qui sont en nous, et que nous ne connaissons rien du tout du côté des objets, si ce n'est par conjectures et par raisonnements.

CHAPITRE II

Du progrès de la Physique, et avis pour la conduite de celui qui étudie.

La vérité de cette conséquence reconnue, et nous ressouvenant aussi que nous avons eu quelquefois des songes, pendant lesquels nous pensions toucher, goûter, flairer, ouïr et voir clairement, distinctement et certainement des choses que nous rapportions au dehors, bien que depuis nous ayons été convaincus qu'il n'y avait rien de semblable, et que toutes ces sensations naissaient et se conservaient en nous seulement, nous pourrions entrer en défiance que notre vie serait un songe continu, et qu'il n'y aurait rien du tout hors de nous. Mais parce que de semblables sensations se ressuscitent en nous avec de certaines circonstances, et que nous considérons que d'autres témoignent avoir les mêmes sentiments, nous concluons qu'il y a quelque chose d'extérieur qui en est la cause.

C'est pourquoi, après avoir remarqué les effets, nous devons rechercher quels peuvent être les sujets, afin de les produire. Pour cela, nous sommes obligés de faire quelque supposition, et ensuite examiner si elle s'accorde avec les apparences ; car, si nous y trouvons une seule répugnance

qui soit évidente, nous devons conclure que toute notre invention n'est qu'une pure chimère; et, quand même on n'en remarquerait aucune, il ne faut pas toutefois être si vain que de croire certainement avoir trouvé le vrai, parce que nous pourrions bien soupçonner qu'un autre, possible, quelque jour, donnera une explication différente de celle-ci, laquelle satisfera et s'accordera de même à toutes les expériences dont la nôtre rend raison. C'est pourquoi tout ce que nous pouvons juger en faveur de notre hypothèse, c'est de la faire passer pour vraisemblable, et non pas pour vraie.

Donc, encore que par la Physique on puisse se proposer (comme nos superbes et ridicules pédants) une connaissance certaine et évidente des choses dans leurs causes, qui est, à la vérité, ce qu'on pourrait souhaiter, nous ne le devons pas attendre de la faiblesse de nos raisonnements, à moins que nous ne fussions aidés des révélations d'un Dieu (1), qui ne peut manquer, et dont la conduite est à l'aventure tout autre que ce que nous nous figurons. C'est ce qui doit encore augmenter notre incertitude, et nous empêcher de parler avec bravade. Après cela, si nous nous confessons inférieurs à ceux qui se vantent d'avoir trouvé la vérité, nous obtiendrons au moins par-dessus eux l'avantage d'être plus justes estimateurs de la valeur des choses, et nous éviterons ce vice que tous les jeunes écoliers apprennent de leurs maîtres, qui défendent avec opiniâtreté ce qui n'est pour le plus que vraisemblable, et même bien souvent ce qu'ils n'entendent pas. Mais, quand ils l'ont une fois proposé, s'imaginant qu'il serait honteux de se dédire, après avoir reconnu leur faute, ils la soutiennent opiniâtrément, comme si c'était une loi nécessaire, que tout ce qu'ils disent fût la vérité, seulement parce qu'ils le disent.

Tout homme sage n'est pas obligé à trouver toutes les

(1) Toujours du cartésianisme, et non de la théologie.

vérités : mais si on lui demande son jugement sur quelque proposition du cru d'un autre, ou il n'est pas ami de la vérité, ou il doit dire que cela est véritable qu'il reconnaît pour tel, et traiter de vraisemblable seulement ce qui ne fait pas assez de poids sur son esprit pour le convaincre, agissant toujours de bonne foi, sans malice, sans finesse, et toujours selon la vérité des choses; et, à plus forte raison, le doit-il faire, s'il s'agit de son invention, dont la modestie ne lui permet pas de parler avantageusement.

Cette conduite est de très grande importance à ceux qui s'adonnent à la recherche des sciences, et principalement de la Physique, laquelle demande qu'en l'abordant vous suiviez encore les conseils que vous allez entendre. Premièrement, de tenir plutôt votre jugement en balance, que de le déterminer à aucune opinion dans des choses qui ne se font pas comprendre, et dire plutôt : *Je n'en sais rien, je n'y comprends rien*, que de faire de vains efforts pour expliquer une chose obscure par une plus obscure.

Après cet avis, vous vous devez encore proposer cette maxime, d'éviter toujours les grands détours, et d'expliquer les choses le plus brièvement, et avec le moins d'embarras qu'il vous sera possible, suivant les préceptes de l'école (quoiqu'elle ne l'observe guère), qui défend de faire par le plus ce qui peut se faire par le moins.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à cette heure servira pour la méthode, et pour vous faire discerner ce qui est en vous d'avec ce qui est hors de vous. En suite de quoi, nous pouvons maintenant rechercher quels doivent être les êtres extérieurs, pour se faire sentir, et encore auparavant de quoi ils sont composés, qui est ce qu'on nomme leurs principes.

CHAPITRE III

Des principes des êtres sensibles, ou de la matière.

Etablissant quelque chose dont les êtres sensibles soient

composés, il importe tout à fait d'en savoir la nature, et non pas de quel nom on la doit appeler. C'est pourquoi nous tenant à la façon de parler des autres, nous la nommerons *matière* ou *corps*. Mais, puisque nous avons dessein de rechercher quelle est cette matière qui constitue tout ce qu'il y a au monde, et quelle est son essence, afin de ne pas tomber dans quelques erreurs fort préjudiciables, il faut se ressouvenir qu'elle ne nous peut pas être connue immédiatement, puisqu'en cette façon nous ne connaissons que les sensations qui sont de notre côté; ainsi, il n'y aura que l'esprit qui la pourra observer en raisonnant. Or, par le raisonnement, nous apprendrons, en premier lieu, qu'être matériel, ce n'est pas être dur, puisque l'eau n'est pas dure et ne laisse pas d'être matière, joint aussi que le plomb et les autres métaux peuvent se fondre et se rendre liquides, sans cesser d'être matériels. De même, nous conclurons qu'être coloré n'est pas être matériel, puisque l'eau, l'air et le verre sont des êtres matériels sans couleur. Après cette remarque, nous saurons encore qu'être matériel n'est pas être chaud, froid, savoureux, etc., puisque nous concevons bien la matière sans chaleur, froideur, saveur, etc. Mais, parce que nous ne la saurions comprendre sans y concevoir de l'extension, vous inférerez qu'être matière est être étendu : tellement que, pour vous proposer le corps, ou la matière hors de vous, il ne faut qu'établir une chose étendue. Par ce mot de *chose*, je n'entends pas une parole ou une pensée chimérique, mais une réalité, c'est-à-dire quelque chose qui soit, en effet, hors du néant, laquelle, pour faire différer de quelque chose spirituelle, nous concevons étendue.

Si donc, ayant médité sérieusement cette proposition : « Dieu ne peut-il pas ôter tout l'air qui est dans une chambre, sans y en substituer d'autre, et faire que les murailles demeurent en leur lieu, gardant seulement entre elles un espace sans corps ou matière? » D'abord, tout ce que vous

pourrez faire pour concevoir cet espace sera de ne plus imaginer de dureté, de résistance à se mouvoir, plus de lumière ou de couleur, en qui ne consiste pas la matière : mais vous ne pourrez pas vous empêcher de concevoir, par cet espace, quelque chose qui est véritablement, et quelque chose qui est véritablement étendu, laquelle est toute la notion claire et distincte que nous pouvons avoir de la matière. C'est pourquoi, si vos paroles expriment vos pensées, vous prononcerez que cette proposition enveloppe contradiction, et qu'elle est de la nature de ces autres : « Faire une montagne sans vallée, un bâton sans deux bouts, une boule qui ne soit pas ronde, » puisqu'il s'agit en celle-là d'ôter la matière de la matière même que l'on suppose.

La chose est donc impossible dans la condition sous laquelle elle est avancée ; car, si Dieu ôtait l'air qui est entre les murailles, et n'y laissait plus rien, vous devriez entendre que les murailles se toucheraient. Le vide, tel qu'on le propose ordinairement, est donc une chimère, puisque, si un corps a plus d'étendue qu'il n'en avait auparavant, ce n'est pas qu'il contienne du vide, mais bien d'autres corps qu'il a peut-être reçus, sans que vous vous en soyez aperçu, et sans que vous les ayez pu discerner parmi cette matière dans laquelle ils sont entrés. De même, si un corps n'est plus sous une si grande masse qu'auparavant, vous devez juger que certaines parties en sont sorties, et que les restantes se touchent plus immédiatement : ce que vous estimerez faisable, si vous considérez qu'il n'est pas nécessaire que tout ce qu'il y a au monde, et même auprès de vous, soit sensible, vu qu'il est assuré que certaines personnes peuvent sentir quelque odeur, ou voir quelque couleur, lorsque vous ne flâchez ni ne voyez rien du tout. De là vous entendrez aussi une conséquence de juger le monde sans bornes, qui est ce qu'on nomme infini, ou plutôt indéfini, parce que, de le concevoir avec des bornes, c'est ne rien concevoir au delà ; mais c'est ce qu'on ne

saurait faire, puisqu'on ne saurait s'empêcher d'admettre encore de l'étendue au dehors, c'est-à-dire qu'on ne saurait tellement limiter la matière du monde, que je n'en conçoive encore d'autre au delà des limites. C'est pourquoi, à moins que la révélation divine (1) ne nous apprenne que le monde est borné (ce qui pour lors nous obligerait de le croire sans le comprendre, étant obligés de captiver notre esprit sous le joug de la foi), nous devons concevoir que le monde est indéfini.

Or, vous devez savoir que c'est encore une conséquence de notre doctrine que, de deux corps de pareille étendue, comme du plomb et du bois, l'un ne contient pas plus de matière que l'autre, encore que vous ayez plus de difficulté à empêcher l'un d'être mû vers la terre que l'autre, parce que cette sorte de mouvement n'est pas en quoi consiste la matière.

CHAPITRE IV

Du progrès de la matière, en général.

Méditant sur cette étendue, et nous la représentant à l'esprit distinctement, nous connaissons quelque chose d'extrême, quelque chose qui fait le milieu, et encore qui fait l'autre extrémité que nous distinguons clairement; ainsi nous reconnaissons des parties dans la matière; mais, parce que quelqu'une de ces parties étant de rechef examinée, on y fait encore une semblable division, nous jugeons qu'une des premières parties est divisible dans d'autres, et celle-ci encore dans de moindres, parce qu'une de ces parties, si petites qu'on se les voudra peindre, étant mise sur une surface unie, nous concevons toujours qu'elle ne la touche que d'un côté, quelque effort que nous fassions du contraire. Quand donc nous aurons fait réflexion

(1) Prudence, bien cartésienne aussi.

sur toutes ces pensées, nous ne nous saurions empêcher de reconnaître la matière divisible à l'infini. Que si nous avons du scrupule à le dire, c'est à cause de la difficulté que nous sentons de notre côté pour faire cette division. Mais, appliquant encore notre esprit sur ces parties de la matière, et observant l'ordre qu'elles tiennent, parce que nous pouvons placer par pensée la première en suite de la dernière, ce que nous concevons la faisant passer par le milieu, ou bien les laissant toutes comme elles sont, de là nous concluons en nous-mêmes que la matière est capable de mouvement, et, par conséquent, capable d'être en tel ordre et en telle posture que nous nous la pourrions imaginer.

Ainsi, les propriétés plus immédiates de la matière sont d'être divisible, mobile, immobile et figurée... (1).

(1) Nous arrêtons ici le *Fragment de Physique*, qui se prolonge encore pendant trois chapitres d'une rédaction assez obscure. Cela suffit, il semble, avec l'*Idée générale de la Physique*, à donner une notion juste des goûts scientifiques de Cyrano, déjà avérés, d'ailleurs, par son *Autre Monde*.

APPENDICE

I

BIOGRAPHIE

§ 1. — Notice de Lebreton

L'éducation que nous avons eue ensemble, chez un bon prêtre de la campagne qui tenait de petits pensionnaires, nous avait faits amis dès notre plus grande jeunesse, et je me souviens de l'aversion qu'il avait dès ce temps-là pour ce qui lui paraissait l'ombre d'un Sidias (1) ; parce que, dans la pensée que cet homme en tenait un peu, il le croyait incapable de lui enseigner quelque chose ; de sorte qu'il faisait si peu d'état de ses leçons et de ses corrections que son père, qui était un bon vieux gentilhomme assez indifférent pour l'éducation de ses enfants, et trop crédule aux plaintes de celui-ci, l'en retira un peu trop brusquement ; et, sans s'informer si son fils serait mieux ailleurs, il l'envoya à Paris, où il le laissa jusqu'à dix-neuf ans sur sa bonne foi. Cet âge, où la nature se corrompt plus aisément, et la grande liberté qu'il avait de ne faire que ce que bon lui semblait, le portèrent sur un dangereux penchant, où j'ose dire que je l'arrêtai ; parce qu'ayant achevé mes études, et mon père voulant que je servisse dans les Gardes, je l'obligeai d'entrer avec moi dans la compagnie de Monsieur de Carbon Castel-Jaloux. Les duels, qui semblaient, en ce temps-là, l'unique et le plus prompt moyen de se faire connaître, le rendirent en si peu de jours si fameux, que les Gascons, qui composaient presque seuls cette compagnie, le

(1) Nom d'un pédant dans le poète comique grec, Théophile.

considéraient comme le démon de la bravoure, et lui comptaient autant de combats que de jours qu'il y était entré. Tout cela cependant ne le détournait point de ses études, et je le vis un jour dans un corps de garde travailler à une élégie avec aussi peu de distraction que s'il eût été dans un cabinet fort éloigné de bruit. Il alla quelque temps après au siège de Mouzon, où il reçut un coup de mousquet au travers du corps, et, depuis, un coup d'épée dans la gorge, au siège d'Arras en 1640. Mais les incommodités qu'il souffrit pendant ces deux sièges, celles que lui laissèrent ces deux grandes plaies, les fréquents combats que lui attirait la réputation de son courage et de son adresse, qui l'engagèrent plus de cent fois à être second (car il n'eut jamais une querelle, de son chef), le peu d'espérance qu'il avait d'être considéré, faute d'un patron, auprès de qui son génie tout libre le rendait incapable de s'assujettir, et enfin le grand amour qu'il avait pour l'étude le firent renoncer entièrement au métier de la guerre, qui veut tout un homme, et qui le rend autant ennemi des lettres que les lettres le font ami de la paix. Je te particuliserais quelques combats qui n'étaient point des duels comme fut celui où, de cent hommes attroupés pour insulter en plein jour à un de ses amis sur le fossé de la porte de Nesle, deux par leur mort, et sept autres, par de grandes blessures, payèrent la peine de leur mauvais dessein. Mais, outre que cela passerait pour fabuleux, quoique fait à la vue de plusieurs personnes de qualité qui l'ont publié assez hautement pour empêcher qu'on n'en puisse douter, je crois n'en devoir pas dire davantage, puisque aussi bien en suis-je à l'endroit où il quitta Mars pour se donner à Minerve ; je veux dire qu'il renonça si absolument à toutes sortes d'emplois depuis ce temps-là, que l'étude fut l'unique auquel il s'adonna jusqu'à la mort.

Au reste, il ne bornait pas sa haine pour la sujétion, à celle qu'exigent les grands auprès desquels on s'attache ; il l'étendait encore plus loin, et même jusqu'aux choses qui lui semblaient contraindre les pensées et les opinions, dans lesquelles il voulait être aussi libre que dans les plus indifférentes actions ; et il traitait de ridicules certaines gens qui, avec l'autorité d'un passage, ou d'Aristote, ou de tel autre, prétendent aussi audacieusement que les disciples de Pythagore avec leur *magister dixit* juger des questions importantes, quoique des expériences sensibles et familières les démentent tous les jours. Ce n'est pas qu'il n'eût toute la vénération qu'on doit avoir pour tant de rares philosophes, anciens et modernes ; mais la grande diversité de leurs sectes, et l'étrange contrariété de leurs opinions, lui persuadaient qu'on ne devait être d'aucun parti :

Nallius addictus jurare in verba magistri.

Démocrite et Pyrrhon lui semblaient, après Socrate, les plus raisonnables de l'antiquité ; encore, n'était-ce qu'à cause que le premier avait mis la vérité dans un lieu si obscur qu'il était impossible de la voir ; et Pyrrhon avait été si généreux qu'aucun des savants de son siècle n'avait pu mettre ses sentiments en servitude, et si modeste qu'il n'avait jamais voulu rien décider ; ajoutant, à propos de ces savants, que beaucoup de nos modernes ne lui semblaient que les échos d'autres savants, et que beaucoup de gens passent pour très doctes, qui auraient passé pour très ignorants, si des savants les avaient précédés. De sorte que, quand je lui demandais pourquoi donc il lisait les ouvrages d'autrui, il me répondait que c'était pour connaître les larcins d'autrui, et que, s'il eût été juge de ces sortes de crimes, il y aurait établi des peines plus rigoureuses que celles dont on punit les voleurs de grands chemins ; à cause que, la gloire étant quelque chose de plus précieux qu'un habit, qu'un cheval et même que de l'or, ceux qui s'en acquièrent par des livres qu'ils composent de ce qu'ils dérobent chez les autres étaient comme des voleurs de grands chemins, qui se parent aux dépens de ceux qu'ils dévalisent ; et que, si chacun eût travaillé à ne dire que ce qui n'eût point été dit, les bibliothèques eussent été moins grosses, moins embarrassantes, plus utiles, et la vie de l'homme, quoique très courte, eût presque suffi pour lire et savoir toutes les bonnes choses ; au lieu que, pour en trouver une qui soit passable, il en faut lire cent mille, ou qui ne valent rien, ou qu'on a lues ailleurs une infinité de fois, et qui font cependant consumer le temps inutilement et désagréablement.

Néanmoins, il ne blâmait jamais un ouvrage absolument, quand il y trouvait quelque chose de nouveau ; parce qu'il disait que c'était un accroissement de bien aussi grand pour la république des lettres que la découverte des terres nouvelles est utile aux anciennes : et la nation des critiques lui semblait d'autant plus insupportable, qu'il attribuait, à l'envie et au dépit qu'ils avaient de se voir incapables d'aucune entreprise (qui est toujours louable, quand bien l'effet n'y répondrait pas entièrement), la passion qu'ils font paraître à reprendre les autres. *Non ego paucis*, disait-il,

Non ego paucis
Offendar maculis quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.

« Et, en effet, si on souffre bien des ombres dans un tableau, pourquoi ne pas souffrir dans un livre quelques endroits moins

forts que d'autres, puisque, par la règle des contraires, le noir sert quelquefois à faire davantage briller le blanc ? »

Cependant, comme il n'avait que des sentiments extraordinaires, aucun de ses ouvrages n'a été mis entre les communs. Son *Agrip-pine* commence, continue, et finit d'une manière que d'autres n'avaient point encore pratiquée. L'élocution y est toute poétique le sujet bien choisi, les rôles fort beaux, les sentiments romains dans une vigueur digne d'un si grand nom, l'intrigue merveilleuse, la surprise agréable, le dénouement clair, et la règle des vingt-quatre heures si régulièrement observée que cette pièce peut passer pour un modèle de poème dramatique.

Mais en quoi particulièrement il était admirable, c'est que du sérieux il passait au plaisant et y réussissait également. Sa comédie du *Pédant joué* en est une preuve très forte et très agréable; de même que plusieurs de ses autres ouvrages; témoignage très fidèle de l'universalité de son bel esprit. Son *Histoire de l'étincelle et de la République du Soleil* (1), où, en même style qu'il a prouvé la lune habitable, il prouvait le sentiment des pierres, l'instinct des plantes, et le raisonnement des brutes, était encore au-dessus de tout cela, et j'avais résolu de la joindre à celle-ci; mais un voleur qui pillait son coffre pendant sa maladie m'a privé de cette satisfaction, et toi, de ce surcroît de divertissement (2).

Enfin, Lecteur, il passa toujours pour un homme d'esprit très rare; à quoi la nature joignit tant de bonheur du côté des sens qu'il se les soumit toujours autant qu'il voulut; de sorte qu'il ne but du vin que rarement, à cause, disait-il, que son excès abrutit, et qu'il fallait être autant sur la précaution à son égard que de l'arsenic (c'était à quoi il le comparait), parce qu'on doit tout appréhender de ce poison, quelque préparation qu'on y apporte; quand même il n'y aurait à en craindre que ce que le vulgaire nomme *qui pro quo*, qui le rend toujours dangereux. Il n'était pas moins modéré dans son manger, dont il bannissait les ragoûts tant qu'il pouvait, dans la croyance que le plus simple vivre, et le moins mixtionné, était le meilleur: ce qu'il confirmait par l'exem-

(1) Lorsque Leuret publia le *Voyage dans la Lune*, de Cyrano, l'*Histoire des Etats et Empires du Soleil* n'avait pas encore été retrouvée. Quant à l'*Histoire de l'Étincelle*, on peut croire qu'elle n'existe plus, car elle n'a pas été publiée par les détenteurs des manuscrits de Cyrano (Lac.). — Les manuscrits ne la contiennent pas, en effet, et aucune analyse n'en est connue.

(2) Le vol. des manuscrits de Cyrano (il s'en plaint amèrement à la fin du *Voyage dans la Lune*) nous paraît n'avoir eu d'autre mobile qu'un zèle religieux qui voulait détruire des écrits entachés d'impiété et nuisibles à la religion (Lac.). — Voyez page 327.

ple des hommes modernes, qui vivent si peu ; au contraire de ceux des premiers siècles, qui semblent n'avoir vécu si longtemps qu'à cause de la simplicité de leurs repas.

Il accompagnait ces deux qualités d'une si grande retenue envers le beau sexe, qu'on peut dire qu'il n'est jamais sorti du respect que le nôtre lui doit ; et il avait joint à tout cela une si grande aversion pour tout ce qui lui semblait intéressé qu'il ne put jamais s'imaginer ce que c'était de posséder du bien en particulier, le sien étant bien moins à lui qu'à ceux de sa connaissance qui en avaient besoin. Aussi le ciel, qui n'est point ingrat, voulut que d'un grand nombre d'amis qu'il eut pendant sa vie, plusieurs l'aimassent jusqu'à la mort, et quelques-uns même par delà.

Je me doute, Lecteur, que ta curiosité, pour sa gloire et ma satisfaction, demande que j'en consigne les noms à la postérité : et j'y défère d'autant plus volontiers que je ne t'en nommerai aucun qui ne soit d'un mérite extraordinaire, tant il les avait bien su choisir. Plusieurs raisons, et principalement l'ordre du temps, veulent que je commence par monsieur de Prade, en qui la belle science égalait un grand cœur et beaucoup de bonté, que son admirable histoire de France fait si justement nommer le Corneille Tacite des Français, et qui sut tellement estimer les belles qualités de monsieur de Bergerac qu'il fut après moi le plus ancien de ses amis et un de ceux qui le lui a témoigné le plus obligeamment en une infinité de rencontres. L'illustre Cavois, qui fut tué à la bataille de Lens, et le vaillant Brissailles, enseigne des Gendarmes de Son Altesse Royale, furent non seulement les justes estimateurs de ses belles actions, mais encore ses glorieux témoins, et ses fidèles compagnons en quelques-unes. J'ose dire que mon frère et monsieur Zeddé, quise connaissent en braves, et qui l'ont servi, et en ont été servis dans quelques occasions souffertes en ce temps-là aux gens de leur métier, égalaient son courage à celui des plus vaillants, et, si ce témoignage était suspect, à cause de la part qu'y a mon frère, je citerais encore un brave de la plus haute classe, je veux dire Monsieur Duret de Monchenin, qui l'a trop bien connu et trop estimé pour ne pas confirmer ce que j'en dis. J'y puis ajouter M. de Bourgogne, mestre de Camp du régiment d'infanterie de Monseigneur le Prince de Conti ; puisqu'il vit le combat surhumain dont j'ai parlé, et que le témoignage qu'il en rendit avec le nom d'*intrépide*, qu'il lui en donna toujours depuis, ne permet pas qu'il en reste l'ombre du moindre doute, au moins à ceux qui ont connu monsieur de Bourgogne, qui était trop savant à bien faire le discernement de ce qui mérite de l'estime, d'avec ce qui n'en

mérite point, et dont le génie était universellement trop beau pour se tromper dans une chose de cette nature. M. de Chavagne, qui court toujours avec une si agréable impétuosité au-devant de ceux qu'il veut obliger; cet illustre conseiller M. de Longueville-Gontier, qui a toutes les qualités d'un homme achevé; M. de Saint-Gilles, en qui l'effet suit toujours l'envie d'obliger, et qui n'est pas un petit témoin de son courage et de son esprit; M. de Lignières, dont les productions sont les effets d'un parfaitement beau feu; M. de Châteaufort, en qui la mémoire et le jugement sont si admirables, et l'application si heureuse d'une infinité de belles choses qu'il sait; M. des Billettes, qui n'ignorait rien, à vingt-trois ans, de ce que les autres font gloire de savoir à cinquante; M. de la Morlière, dont les mœurs sont si belles, et la façon d'obliger si charmante; M. le comte de Brienne, de qui le bel esprit répond si bien à sa grande naissance, eurent pour lui toute l'estime qui fait la véritable amitié, dont à l'envi ils prirent plaisir de lui donner des marques très sensibles. Je ne particulariserai rien de ce fort esprit, de ce tout savant, de cet infatigable à produire tant de bonnes et si utiles choses, M. l'abbé de Villeloin, parce que je n'ai pas l'honneur de le pratiquer; mais je puis assurer que M. de Bergerac s'en louait extrêmement, et qu'il en avait reçu plusieurs témoignages de beaucoup de bonté.

J'aurais ajouté que, pour complaire à ses amis qui lui conseillaient de se faire un patron qui l'appuyât à la cour, ou ailleurs, il vainquit le grand amour qu'il avait pour sa liberté, et que jusqu'au jour qu'il reçut à la tête le coup dont j'ai parlé (1), il demeura auprès de monsieur le duc d'Arpajon, à qui même il dédia tous ses ouvrages; mais, parce que dans sa maladie il se plaignit d'en avoir été abandonné, j'ai cru ne pas devoir décider si ce fut par un effet du malheur général pour tous les petits, et commun à tous les grands, qui ne se souviennent des services qu'on leur rend que dans le temps qu'ils les reçoivent; ou si ce n'était point un secret du ciel, qui, voulant l'ôter sitôt du monde, voulait aussi lui inspirer le peu de regret qu'on doit avoir de quitter ce qui nous y semble le plus beau, et qui pourtant ne l'est pas toujours.

(1) L'accident, demeuré obscur, semble être celui-ci : une pièce de bois lui tombant sur la tête au moment qu'il rentrait un soir à l'hôtel d'Arpajon. On n'a pas de renseignements plus précis sur la nature de la maladie dont il mourut, probablement inflammation et fièvre consécutives à cet accident, où d'aucuns ont vu une tentative d'assassinat, — qui n'aurait pas été la première.

Cf., p. 120, la lettre *contre un Jésuite assassin*.

Je ferais tort à monsieur Rohault, si je n'ajoutais son nom sur une liste si glorieuse, puisque cet illustre mathématicien, qui a tant fait de belles épreuves physiques, et qui n'est pas moins aimable pour sa bonté et sa modestie que relevé au-dessus du commun par sa science, eut tant d'amitié pour monsieur de Bergerac, et s'intéressa de telle sorte pour ce qui le touchait, qu'il fut le premier qui découvrit la véritable cause de sa maladie, et qui rechercha soigneusement, avec tous ses amis, les moyens de l'en délivrer ; mais monsieur des Boisclairs, qui jusque dans ses moindres actions n'a rien que d'héroïque, crut trouver en monsieur de Bergerac une trop belle occasion de satisfaire sa générosité, pour en laisser la gloire aux autres, qu'il résolut de prévenir, et qu'il prévint en effet, dans une conjoncture d'autant plus utile à son ami que l'ennui de sa longue captivité le menaçait d'une prompte mort, dont une violente fièvre avait même déjà commencé le triste prélude. Mais cet ami sans pair l'interrompit, par un intervalle de quatorze mois, qu'il le garda chez lui, et il eût eu, avec la gloire que méritent tant de grands soins et tant de bons traitements qu'il lui fit, celle de lui avoir conservé la vie, si ses jours n'eussent été comptés et bornés à la trente-cinquième année de son âge, qu'il finit à la campagne chez monsieur de Cyrano, son cousin, dont il avait reçu de grands témoignages d'amitié, de qui les conversations, si savantes dans l'histoire du temps présent et du passé, lui plaisaient extrêmement, et chez qui, par une affectation de changer d'air qui précède la mort, et qui en est un symptôme presque certain dans la plupart des malades, il se fit porter, cinq jours avant de mourir.

Je crois que c'est rendre à monsieur le maréchal de Gassion une partie de l'honneur qu'on doit à sa mémoire, de dire qu'il aimait les gens d'esprit et de cœur, parce qu'il se connaissait en tous les deux et que, sur le récit que messieurs de Cavois et de Cuigy lui firent de monsieur de Bergerac, il le voulut avoir auprès de lui. Mais la liberté dont il était encore idolâtre (car il ne s'attacha que longtemps après à M. d'Arpajon) ne put jamais lui faire considérer un si grand homme que comme un maître ; de sorte qu'il aima mieux n'en être pas connu et être libre, que d'en être aimé et être contraint ; et même cette humeur, si peu soucieuse de la fortune, et si peu des gens du temps, lui fit négliger plusieurs belles connaissances que la Révérende Mère Marguerite, qui l'estimait particulièrement, voulut lui procurer : comme s'il eût pressenti que ce qui fait le bonheur de cette vie lui eût été inutile pour s'assurer celui de l'autre. Ce fut la seule pensée qui l'occupa sur la fin de ses jours d'autant plus sérieusement que madame de Neuville, cette femme toute pieuse, toute

charitable, toute à son prochain, parce qu'elle est toute à Dieu, et de qui il avait l'honneur d'être parent du côté de la noble famille des Béranger, y contribua, de sorte qu'enfin le libertinage, dont les jeunes gens sont pour la plupart soupçonnés, lui parut un monstre, pour lequel je puis témoigner qu'il eut depuis cela toute l'aversion qu'en doivent avoir ceux qui veulent vivre chrétiennement (1).

J'augurai ce grand changement, quelque temps avant sa mort, de ce que, lui ayant un jour reproché la mélancolie qu'il témoignait dans les lieux où il avait accoutumé de dire les meilleures et les plus plaisantes choses, il me répondit que c'était à cause que, commençant à connaître le monde, il s'en désabusait ; et qu'enfin il se trouvait dans un état où il prévoyait que dans peu la fin de sa vie serait la fin de ses disgrâces ; mais qu'en vérité son plus grand déplaisir était de ne l'avoir pas mieux employée :

Jam juvenem vides,

me dit-il,

instet cum senior ætas,

Mœrentem stultos præteriisse dies.

« Et en vérité, ajouta-t-il, je crois que Tibulle prophétisait de moi, quand il parlait de la sorte ; car personne n'eut jamais tant de regret que j'en ai de tant de beaux jours passés si inutilement. »

(HENRI LEBRET, Préface des *Etats et empires de la Lune*.)

§ 2. — Quelques dates chronologiques (2)

En 1571, messire Savinien de Cyrano est secrétaire du Roi ; en 1573, il est auditeur à la Chambre des Comptes ; en 1574, il vend à Guillaume Durand, marchand boucher, le quart d'une maison sise rue de la Bucherie ; en 1582, il achète les terres de Mauvières et de Bergerac (3). Il avait épousé Anne Le Maire. C'est le grand-père de l'écrivain.

En 1601, noble homme Abel de Cyrano, sieur de Bergerac, tient en plein fief de Charles de Lorraine, duc de Chevreuse, le fief, terre et seigneurie, appelé de Bergerac, anciennement

(1) La conversion de Cyrano, dont s'attendrissait le bon chanoine Lebrét, est fort hypothétique.

(2) D'après Jal, *Dictionnaire*, Pierre Brun, *Savinien de Cyrano Bergerac*, et Frédy de Coubertin, *Nouvelle Revue*, 1^{er} juin 1898.

(3) Mauvières et Bergerac (maintenant Sousforêts) sont situés un peu en dessous de Chevreuse, dans le Hurepoix. Châteaux.

Soubs-Foirets, et aujourd'hui Sousforêts ; il devait le revendre, ainsi que Mauvières, en 1636. Le 3 septembre 1612, il épouse Espérance Bellanger, fille d'Antoine et de Fleurance Tricot, parente de Simon Bellanger, marchand de Paris. Cet Abel et cette Espérance sont les parents de l'écrivain.

Savinien naquit le 6 mars 1619 et fut baptisé quatre jours plus tard en l'Église Saint-Sauveur :

« Le dixième de mars mil six cent dix-neuf fut baptisé Savinien, fils d'Abel de Cyrano, écuyer, sieur de Mauvières, et de damoiselle Espérance Bellanger, le parrain noble homme Antoine Fanny, conseiller du roi et auditeur en sa chambre des Comptes, la marraine damoiselle Marie Fédeau, femme de noble homme, maistre Louis Perrot, conseiller et secrétaire du Roi, maison et couronne de France, de la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. »

Le frère aîné de Savinien, Abel de Cyrano de Mauvières, né en 1613, eut un fils, Abel-Pierre de Cyrano de Bergerac, qui vivait en 1699.

La postérité de l'oncle de Savinien, Samuel de Cyrano, s'est éteinte, pour le nom, en la personne de Jérôme-Dominique de Cyrano de Saint-Laurent, qui vivait en 1721.

De 1631 à 1637, Savinien, après un stage chez un curé de campagne (voir la notice de Leuret, p. 313), étudie au collège de Beauvais, sous le principat de Grangier, qu'il devait railler dans son *Pédant*.

En 1638, après des folies qui avaient indisposé son père, il prend du service dans les Garde-Noble, que leur capitaine, Carbon de Castel-Jaloux, recrutait de préférence parmi les Gascons. De là, la légende du « cadet de Gascogne ».

En 1639, au siège de Mouzon par les Allemands, une balle de mousquet, dans une sortie, lui traversa le corps de part en part. En 1640, à peine guéri, il rejoint l'armée devant Arras et entre dans les Gendarmes du prince de Conti. Nouvelle blessure, à la prise de la ville, coup d'épée à la gorge, fin de sa carrière militaire et retour à Paris.

En 1641 ou 1642, leçons de Gassendi, avec Molière, Chapelle, Bernier, Hesnaut, Lamothe Le Vayer, chez le président Luillier, père de Chapelle.

De 1643 à 1653, duels, nouvelles folies, combat légendaire, et peut-être seulement légendaire, avec le singe de Brioché. Voyages fort hypothétiques en Angleterre, comme Théophile et Tristan, en Pologne, comme Saint-Amant, entrée au service du duc d'Arpajon, en son hôtel du Marais ou en son château de Séverac, en Rouergue. Ce grand méridional du xvii^e siècle protégeait par-

ticulièrement ses compatriotes, d'où sans doute renforcement de la légende du « cadet de Gascogne ».

Ce n'est qu'à la fin de sa courte vie qu'il se met au travail, à partir de 1645. Il débute par *le Pédant joué*, et laisse inachevés ses voyages imaginaires, à peine ébauchée, sa *Physique*.

Ayant, à la suite d'un accident mystérieux qui lui était arrivé à l'hôtel d'Arpajon, encouru la disgrâce du duc, il accepta l'hospitalité de M. des Boisclairs, où il traîna quatorze mois. C'est là que se joua la comédie habituelle de la conversion de la dernière heure. Deux religieuses, sa tante, Catherine de Cyrano, et Marie de Sénaux, s'y dévouèrent, aidées de Mme de Neuville. Excédé, sans doute, et voulant mourir dans la paix de ses idées philosophiques, il se fit transporter à la campagne, chez M. de Mauvières, son cousin. Il y mourut cinq jours plus tard, au mois de septembre 1655.

Le corps, réclamé par sa tante, prieure du couvent des Dames de la Croix, à Charonne, fut inhumé dans l'église de la communauté dont le sous-sol est encore intact. La commission du Vieux Paris, écrivait M. Lucien Lambeau, dans *l'Intermédiaire* du 19 juillet 1907, surveille les travaux faits à cet endroit, où elle espère que l'on retrouvera les restes de Savinien de Cyrano Bergerac.

II

ANECDOTES

§ 1

Ayant entendu parler du célèbre philosophe Gassendi, qui était pour lors précepteur du fameux Chapellet, et qui se faisait un plaisir de donner des leçons, non seulement à son disciple, mais encore à Molière, à Bernier et à quelques autres jeunes gens auxquels il avait reconnu d'heureuses dispositions pour la philosophie, Cyrano, jeune homme vif et turbulent, voulut aussi entrer en société avec les disciples de Gassendi, et il fallut, bon gré, mal gré, l'y admettre, après qu'il eut intimidé par ses menaces le maître et les disciples ; à qui d'ailleurs il fit connaître, par le brillant et les saillies de son esprit, qu'il n'était pas indigne de cette faveur. Comme il était avide de savoir et qu'il avait une fort heureuse mémoire, il sut profiter des leçons de Gassendi.

(Le P. NICERON, t. III.)

§ 2

Quant à la tragédie d'*Agrippine*, la plus ancienne édition est de 1634, et les bibliographes du Théâtre sont d'accord pour rapporter la date de la première représentation à l'année même de l'impression de cette tragédie, qui ne fut jouée qu'un petit nombre de fois, l'autorité ayant interdit de la représenter, à cause du scandale qu'elle causait parmi les dévots. Depuis la représentation de cette pièce, qui fut réimprimée cependant plusieurs fois sans empêchement, Cyrano se vit considéré comme un athée dangereux et incorrigible. Cette opinion, qui semble avoir été généralement accréditée, s'était formée d'après quelques scènes de la tragédie, où Cyrano a mis, dans la bouche des personnages, divers blasphèmes contre les dieux du paganisme, outre une théorie assez matérialiste sur la nature mortelle de l'âme humaine. Une anecdote, racontée par La Monnoye dans le *Ménagiana*, prouve à quel point le public s'obstinait à découvrir des traces d'athéisme dans la tragédie de Cyrano. Des badauds, ayant ouï dire que l'auteur s'était permis de violentes attaques contre la religion chrétienne, voulurent en juger par eux-mêmes, et allèrent voir jouer *Agrippine*. Ils laissèrent passer sans s'émouvoir les endroits les plus scabreux, ils entendirent sans sourciller les impiétés de Séjanus ; mais, au milieu du quatrième acte, lorsque Séjanus s'écrie, en désignant Tibère, comme une victime à immoler : *Frappons, voilà l'hostie !* ils interrompirent l'acteur par des sifflets et des huées, en répétant : « Ah ! le scélérat ! ah ! l'athée ! Comme il parle du Saint Sacrement ! »

(LACROIX, d'après le *Menagiana* de 1715.)

§ 3

Un fou, nommé Cyrano, fit une pièce de théâtre intitulée *la Mort d'Agrippine*, où Séjanus disait des choses horribles contre les dieux. La pièce était un pur galimatias (1) ; Percy, qui l'imprima, dit à Bois-Robert qu'il avait vendu l'impression en moins de rien. Je m'en étonne, dit Bois-Robert. — Ah ! Monsieur, reprit le libraire, il y a de belles impiétés.

(TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, tome X.)

(1) Ce que c'est que les préjugés ! Rien de plus clair ni d'un meilleur style, et moins archaïque que celui de Corneille. Voir p. 130.

§ 4

Bergerac était un grand ferrailleur. Son nez, qu'il avait tout défiguré, lui a fait tuer plus de dix personnes. Il ne pouvait souffrir qu'on le regardât, et il faisait mettre aussitôt l'épée à la main. Il avait eu bruit avec Mondory, le comédien, et lui avait défendu de sa pleine autorité de monter sur le théâtre. Je t'interdis, lui dit-il, pour un mois. A deux jours de là, Bergerac se trouvant à la comédie, Mondory parut et vint faire son rôle à son ordinaire; Bergerac, du milieu du parterre, lui cria de se retirer en le menaçant, et il fallut que Mondory, crainte de pis, se retirât. Bergerac disait en parlant de Mondory : « A cause que ce coquin-là est puissant et qu'on ne peut pas le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier. » Si Bergerac avait vécu dans ce temps-ci, je doute fort qu'il fût autant estimé, à beaucoup près, qu'il l'a été de son temps, qui était le règne des pointes et des équivoques. Je ne sais si les bons mots de Bergerac qui ont été le plus admirés à la cour : *Qu'on ne savait, en parlant d'un homme qui sentait mauvais, si sa mère était accouchée de lui par le derrière ; Que M. de Boutteville, qui avait eu le cou coupé pour s'être battu en duel, s'était allé loger aux Champs-Élysées, près les grammairiens grecs qui ont inventé le duel*, et autres semblables, dérideraient à présent le front à des laquais, tant le goût est changé. Qui se fût mêlé de prédire alors un pareil changement se fût fait moquer de lui ; comme un homme qui soutiendrait à présent que ce goût peut revenir.

(Menagiana, 1695.)

§ 5

COMBAT DE CYRANO DE BERGERAC

AVEC

LE SINGE DE BRIOCHÉ, AU BOUT DU PONT-NEUF (1)

Un jour, Phœbus, plus gai qu'à l'ordinaire, avait quitté de grand matin le lit de Thétis, sa belle hôtesse, pour dorer la terre de ses rayons ; il s'était même donné les airs de montrer sa tresse blonde pendant douze heures, lorsqu'un auteur, qui se vantait de

(1) Très probablement par d'Assoucy, qui s'empessa d'ailleurs de décamper et de passer en Italie, peu soucieux de faire le *onzième* mort de Cyrano. Ce combat, célèbre anecdote, est fort peu certain, surtout sous cette forme.

tirer son origine des mages, représenta une tragique comédie au bout du pont où le cheval de bronze accompagne de loin la Samaritaine. Ce fut là que ce brave champion extermina le presqu'homme des marionnettes.

Tout ce beau préambule signifie qu'en un charmant jour d'été, sur les quatre heures du soir, *Cyano de Bergerac* tua le singe de Brioché au bout du Pont-Neuf (1)...

Charbonnons maintenant le portrait de mon héros, j'entends le portrait de sa corporance; il n'est question que celui-ci, et il fait beaucoup à la chose. *Bergerac* n'était ni de la nature des Lapons, ni de celle des gens. Sa tête paraissait presque veuve de cheveux; on les eût comptés de dix pas. Ses yeux se perdaient sous ses sourcils; son nez, large par sa tige et recourbé, représentait celui de ces babillards jaunes et verts, qu'on apporte de l'Amérique. Ses jambes, brouillées avec sa chair, figuraient des fuseaux. Son œsophage pagotait un peu. Son estomac était une copie de la bedaine ésoquie. Il n'est pas vrai que notre auteur fût mal-propre; mais il est vrai que ses souliers aimaient fort madame la boue: ils ne se quittaient presque point!...

Entrons maintenant dans l'arène et voyons le combat en question. Notre auteur, galopant de son pied sur le Pont-Neuf, s'arrêta court devant le logis de Brioché. Une troupe de gens du régiment de l'arc-en-ciel (2), attendant que les machines briochiques fussent prêtes à donner le divertissement à l'honorable compagnie, agaçaient le singe débât. Ce singe était gros ainsi qu'un pâté d'Amiens, grand comme un petit homme, bouffon en diable; Brioché l'avait coiffé d'un vieux vigogne, dont un plumet cachait les trous, les fissures, la gomme et la colle; il lui avait ceint le col d'une fraise à la Scaramouche; il lui faisait porter un pourpoint à six basques mouvantes garni de passements et d'aiguillettes, vêtement qui sentait le laqueisme; il lui avait concédé un baudrier où pendait une lame sans pointe. *Nota*, que le maître avait accoutumé son disciple à se mettre en garde et à pousser quelques bottes. Cette remarque est nécessaire.

A l'aspect de la figure de *Bergerac*, la troupe à couleur éclata de rire sardoniquement; un de la bande fit faire le moulinet au treutre de l'auteur; un autre gaillard, en lui appuyant une chique-

(1) Jean Brioché, ou Briocci, avait établi son théâtre de marionnettes à l'exirémité nord de la rue Guénégaud, en face d'une petite tour en encorbellement sur la Seine, qu'on appelait le *Château Gaillard*. Ce théâtre existait encore en 1677, puisque Boileau en fait mention dans sa VII^e épître, publiée cette année-là; mais alors François Brioché avait succédé à son père, qui s'était retiré ou qui était mort (LACROIX).

(2) C'est-à-dire la foule des laquais aux livrées de toutes couleurs.

naude au beau milieu de la face, s'écria : « Est-ce là votre nez de tous les jours ? Quel diable de nez ! Prenez donc la peine de reculer, il m'empêche de voir ! » Notre nasardé, plus brave que don Quichotte de la Manche, mit flamberge au vent contre vingt ou trente agresseurs à brettes : les laquais alors portaient des épées. Il les poussa si vivement, qu'il les chassa tous devant lui comme le mâtin d'un berger fait un troupeau. Belle comparaison ! Laissez-la passer.

Le singe, farci d'une ardeur guénonique, lorgnant notre guerrier le fer en main, se présenta pour lui allonger une botte de quarte. Bergerac, dans l'agitation où il se trouvait, crut que le singe était un laquais, et l'embrocha tout vif. O ! quelle désolation pour Brioché !

« Animal sans pareil, s'écria-t-il, larmoyant comme un veau, t'avais-je doué de tant de gentillesse pour te faire transpercer la bedaine ! Digne amusement de la canaille, introducteur du divertissement marionnettique, cher Fagotin de mes lucratives folies, utile et facétieux gagne-pain, bête moins bête que tel homme, singe des plus singes, où me réduis-tu ! »

Après ces pitoyables et lamentables paroles, il se colla quelque temps sur le mort ; ensuite son camarade Violon, l'angoisse au cœur, s'empara du corps du défunt ; ayant détaillé maintes remontrances à son maître, il lui persuada, *primo*, de rendre six blancs à ceux qui étaient entrés pour visiter les marionnettes ; *secundo* et *ultimo*, de noyer sa douleur dans le vin. Brioché suivit ce conseil salutaire ; ils prennent tous deux le chemin du cabaret gargotique : on y sable des rasades, la couleur enlumine la face, les esprits volatils de la liqueur pétillante s'insinuent dans la glande pinéale : alors, que de pleurs vineux sur la privation d'un trépassé ! que de clameurs bachiques contre l'assassin ! Minuit se fit entendre, l'hôte reçut de la pécaune, on déguerpit. . .

Cinq ou six heures après, Brioché ouvre ses visières, mal nettes, il rumine à sa perte. « Quittons le grabat, dit-il, et intentons un procès criminel. »

Ce qui fut dit, fut exécuté : il se lève et met la main à l'œuvre ; il ne prétendait pas moins que cinquante pistoles de dommages et intérêts.

Bergerac se défendit en Bergerac, c'est-à-dire avec des écrits facétieux et des paroles grotesques : il dit au juge, qu'il payerait Brioché en poète, ou en monnaie de singe ; que les espèces étaient un meuble que Phœbus ne connaissait point ; il jura qu'il apothéoserait la bête morte, par une épitaphe apollinique.

Sur les raisons alléguées, Brioché fut débouté de ses préten-

tions ; on lui défendit même de laisser vaguer à l'avenir le singe qui succéderait au défunt, crainte d'accident.

DIXI.

III

LES MANUSCRITS

§ 1. — **Cyrano et la Confrérie de l'Index** (1)

Les œuvres de Cyrano de Bergerac ont été imprimées au moins douze fois, sans compter les éditions partielles, qui sont nombreuses ; et cependant on peut les ranger parmi les livres qui, sans être rares, ne se rencontrent pas souvent dans le commerce de la librairie et qui manquent presque toujours dans les grandes bibliothèques. Pourquoi ces éditions ont-elles disparu ? Sont-elles allées pourrir sur les quais et tomber en pâte sous le pilon ? Non, certainement, car elles n'ont jamais été décriées et négligées ; jamais l'acheteur ne leur a fait défaut et leur prix vénal s'est maintenu toujours à un taux honnête, sinon élevé. L'auteur est connu, l'ouvrage est estimé, mais le livre a disparu.

Nous sommes convaincu que, jusqu'à l'époque de la Révolution de 89, les éditions de Cyrano de Bergerac ont été détruites systématiquement par les soins infatigables de la mystérieuse confrérie de l'Index. Cette confrérie, qui faisait une guerre sourde et terrible aux ouvrages des philosophes et des libres penseurs, qu'elle avait marqués du sceau de l'athéisme ou de l'impiété, se recrutait parmi les laïques comme parmi les ecclésiastiques ; ses instruments les plus actifs et les plus redoutables étaient les confesseurs *in extremis* et les syndics de la librairie. Dès qu'un homme connu par ses opinions hardies en matière de religion et noté comme tel sur les listes de l'Index était dangereusement malade, il se voyait circonvenu et obsédé par les gens qui tenaient à honneur de le confesser, de le convertir, de lui faire faire amende honorable : s'il cédait à ces persécutions, on lui enlevait ses papiers. Dans tous les cas, après sa mort, sa succession avait peine à défendre son cabinet et sa bibliothèque contre l'invasion de la confrérie de l'Index, qui faisait main basse sur tout écrit, sur tout imprimé portant témoignage des idées antireligieuses du défunt. C'est ainsi que s'épuraient les collections de livres,

(1) Ou plutôt du Saint-Sacrement. Son histoire a été faite récemment par M. Raoul Allier, *la Cabale des Dévots*, 1902.

qui ne pouvaient être mises en vente sans avoir subi le contrôle rigoureux de deux experts du syndicat de la librairie. L'objet de cette visite était d'extraire et d'anéantir les livres *défendus*, les uns notoirement désignés par l'autorité civile comme dangereux à différents titres, les autres condamnés secrètement comme hérétiques par la confrérie de l'Index. Quant aux ouvrages inédits des écrivains accusés d'être les ennemis avoués ou latents de la religion catholique, quant à leurs correspondances particulières, on les recherchait avec un zèle et une persévérance qui triomphaient tôt ou tard de la vigilance des parties intéressées. Voilà comment nous avons perdu non seulement tous les autographes de Molière, mais encore toutes les lettres qui lui avaient été adressées, toutes celles aussi où son nom se trouvait mentionné, comme si l'on eût essayé d'effacer la mémoire de l'auteur du *Tartufe*.

Il en a été de même de Cyrano, qui était, ainsi que Molière, inscrit dans le répertoire des athées, par la confrérie de l'Index. De son vivant, on l'eût fait brûler vif, si les dénonciations anonymes avaient suffi pour allumer un bûcher; on le menaça, on l'inquiéta de poursuites judiciaires; on fit interdire la représentation de sa tragédie d'*Agrippine*; on fit saisir la première édition de sa comédie du *Pédant joué*; pendant sa dernière maladie, on tenta de s'emparer de ses manuscrits, pour les détruire; mais, par bonheur, ses amis, qui les avaient cachés, en sauvèrent au moins une partie; après sa mort, on ne cessa de faire disparaître les exemplaires de ses œuvres, que le clergé avait mises à l'Index, sans que le parlement ait jamais autorisé cette proscription, qui n'en fut que plus ardente et plus impitoyable. Les éditions avaient beau succéder aux éditions, les ouvrages de Cyrano ne parvenaient pas à se répandre; son nom seul était populaire, et encore presque entaché de ridicule! On ne saurait mieux donner une idée de cette guerre acharnée faite à l'auteur par la confrérie de l'Index qu'en constatant que la première édition des *Œuvres diverses*, publiée en 1654, ne se trouve plus que dans les grandes bibliothèques publiques et qu'elle n'a figuré dans aucun catalogue de bibliothèque particulière depuis deux siècles.

En publiant une nouvelle édition des œuvres de Cyrano de Bergerac, nous aurions voulu pouvoir remplir les déplorables lacunes qui existent dans l'*Histoire comique des Etats et Empire de la Lune*. Mais le savant M. de Monmerqué, qui possède un manuscrit complet de cet ouvrage, se propose de le publier lui-même. « Il y a plus de vingt ans, nous écrit-il à ce sujet, que j'ai acquis un manuscrit des *Etats et Empires de la Lune* du singulier Cyrano de Bergerac, dans lequel les passages retran-

chés, et dont l'absence est indiquée par des points, se trouvent, sans que le sens éprouve d'interruption. Je le publierai, dès que j'aurai achevé de payer mon tribut à madame de Sévigné... Cyrano faisait partie d'une coterie prétendue philosophique, avec d'autres littérateurs du temps, sur laquelle je lèverai quelques voiles... Publiez donc votre édition sans moi et sans mes manuscrits ; je viendrai après vous et je profiterai de vos recherches.

« Tout ce que je puis vous dire, c'est que les passages retranchés dans les *Etats de la Lune*, outre certaines bizarreries propres à Cyrano, sont les avant-coureurs de la philosophie du dix-huitième siècle, dont les auteurs n'ont cherché qu'à nier et à repousser toutes les bases religieuses.

« Mon manuscrit est du temps de Bergerac ; je ne serais pas éloigné de croire qu'il est de sa main (1) ; mais je n'ai jamais vu une lettre écrite et signée par lui. Quand je le publierai, les morceaux inédits seront, je pense, imprimés en caractères italiques, pour les faire mieux distinguer des autres, sauf les observations de mon éditeur, qui pourrait demander de simples guillemets. »

Les indications que nous fournit la lettre de M. de Monmerqué sont de nature à nous faire regretter davantage de n'avoir pu faire usage de son manuscrit. Nous ne partageons pas, d'ailleurs, son sentiment à l'égard du caractère personnel de Cyrano de Bergerac : la coterie dont Cyrano faisait partie était celle des jeunes philosophes, élèves de Gassendi, de Campanella et de Descartes ; ils ne se piquaient pas d'athéisme proprement dit ; quelques-uns même, par exemple Jacques Robault, étaient fort pieux ; mais ils soumettaient à l'examen philosophique la religion, la morale et la politique ; ils s'élevaient, par la raison et la science, au-dessus des ténèbres du préjugé et de la superstition ; ils avaient la passion du beau et du vrai ; ils étudiaient la nature, ils lui dérobaient ses secrets ; ils apprenaient à douter, en s'initiant aux mystères de la sagesse humaine.

On a dit que Cyrano de Bergerac était un fou, fou spirituel, selon les uns, fou sublime, suivant les autres. C'était plutôt un sage, plein de caprice et d'imagination ; c'était un homme de génie, qui n'a pas vécu dans des conditions favorables pour faire reconnaître généralement sa supériorité comme philosophe, son mérite comme écrivain, sa puissance comme inventeur. Il y a sans doute beaucoup de verve comique dans son *Pédant joué*, beaucoup d'éloquence théâtrale dans son *Agrippine*, beaucoup

(1) C'est fort douteux. L'écriture, belle et nette, sans aucune rature, semble plutôt d'un copiste de profession.

d'esprit et d'originalité dans ses *Lettres* ; mais, malgré de grossières incorrections de style, malgré de nombreuses fautes de goût, qui sont les mêmes dans toutes les compositions de l'auteur, on peut regarder comme deux chefs-d'œuvre, comparables à ceux que le dix-septième siècle a produits, l'*Histoire comique des Etats et Empires de la Lune*, et surtout l'*Histoire comique des Etats et Empires du Soleil*, quoique ce dernier ouvrage ne soit pas achevé et que le précédent ait été mutilé par la prudence timorée des premiers éditeurs.

Nous sommes certain que tôt ou tard Cyrano de Bergerac reprendra son rang parmi les écrivains les plus remarquables de la France et en même temps parmi les philosophes les plus illustres des temps modernes. Heureux si nous avons pu contribuer, en réimprimant ses œuvres avec quelque soin, à le réhabiliter au double point de vue littéraire et scientifique ! Nous espérons aussi que cette nouvelle édition, en attirant l'attention sur notre auteur, amènera la découverte de plusieurs de ses ouvrages inédits, en prose et en vers, notamment celle de l'*Histoire de l'Étincelle*, qu'il regrettait lui-même à son lit de mort, quand il conjurait les détenteurs des manuscrits qu'on lui avait dérobés de les donner au public comme l'expression de ses dernières volontés.

(LACROIX, *Avertissement* de l'édition de 1858.)

§ 2. — L'inédit des Manuscrits

Le manuscrit dont il vient d'être question est entré à la Bibliothèque Nationale. Il est intitulé *l'Autre Monde ou les Etats et Empires de la Lune*. Monmerqué ne s'en exagérât pas l'importance. Des nombreuses pages inédites qu'il contient en effet, nous avons pu en retenir plusieurs passages assez piquants ; le reste nous a paru d'un intérêt moindre, plus théologique que philosophique, et nous l'avons négligé. M. Pierre Brun, dans son *Savinien de Cyrano*, parle de ce manuscrit ; il en cite, dans son *Appendice*, quelques pages, omettant avec soin celles de valeur. Il fait davantage ; il cite comme inédit un fragment qui figure dans toutes les éditions ou à peu près, notamment Amsterdam, 1709, et Paris, 1858. Il fait plus encore. Les dernières lignes du *Voyage à la Lune* étant différentes dans l'édition Lacroix et dans le manuscrit, il accuse Lacroix de les avoir modifiées pour justifier sa théorie de la persécution de Cyrano par les dévots. Or, cette fin a déjà été imprimée au moins dans l'édition de 1709, que j'ai sous la main, et Lacroix n'y a pas changé une

virgule. M. Pierre Brun est d'ailleurs coutumier de mettre au jour du faux inédit. Dans un autre manuscrit de *Cyrano*, entré récemment à la Bibliothèque, et qui contient *le Pédant joué* et les *Lettres*, il a découvert une lettre inédite qui figure mot pour mot dans l'édition Lacroix. Ce second manuscrit renferme cependant de l'inédit et c'est M. Pierre Brun lui-même à qui est échu d'abord le soin ironique de publier la *Lettre Contre un Jé. assassin et médisant*. Cette sortie anti-jésuitique confirme singulièrement l'idée de Lacroix exposée dans les pages citées plus haut. *Cyrano*, disait René Grousset, dans son *Étude sur les Libertins*, est mort à temps pour éviter le sort de Théophile. Mais est-il certain que l'accident mystérieux dont il fut victime à l'hôtel d'Arpajon n'était pas un de ces avertissements du ciel, comme les bons pères excellaient à en donner à leurs ennemis ? Les autres lettres du manuscrit portent souvent des titres différents de ceux qui ont été imprimés. Nous en avons adopté quelques-uns. Un manuscrit autographe a moins d'autorité qu'un imprimé surveillé par l'auteur ; et un manuscrit non autographe n'en a pas davantage que tout imprimé contemporain.

IV

JUGEMENTS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES

§ 1

Ses productions abondent en pensées antithétiques et en scintillements d'esprit ; elles sont piquantes, aiguës, étincelantes comme les fragments d'un pilier de glace brisé quand le soleil luit sur eux... La présente collection (de lettres) fut le fruit de ses années de jeunesse, les épanchements de ses fantaisies vierges, le mai de son intelligence,

Qui de son vert giron jette

le jaune coucou et la pâle primevère, fécondé vraiment par toute l'exubérance vigoureuse d'un sol riche et non labouré... Qu'une pensée se présente d'elle-même, et il la poursuit droit à travers tous ses tours et détours, jusqu'à ce qu'il se perde agréablement lui-même dans les méandres de sa propre fantaisie... *Cyrano* possédait un singulier jet d'esprit qui nous surprend avec les ressemblances les plus inouïes, les discordances les plus neuves ; mais il les mélange cependant avec la plus exquise observation de

la nature, et les imaginations les plus magnifiques. Le faux, l'affecté et le vrai, alternativement et dans une succession rapide, telle que rarement ils peuvent être séparés,

« Prennent les sens emprisonnés et les enveloppent dans un Elysée. »

Telle est la vigueur et telles sont les rêveries de Cyrano (1).

(*Satirical Characters and handsome descriptions in Lettres written to several persons of quality, by M. de Cyrano Bergerac, translated from the french, by a Person of honour ; Londres, 1658.*)

§ 2

Il semble qu'un homme qui a ouvert tant de voies au talent, et qui est allé si avant lui-même dans toutes les voies qu'il a ouvertes, devrait avoir laissé un beau nom dans une littérature. Or demandez, s'il vous plaît, ce que vaut en France le nom littéraire de Cyrano.

Il y avait une fois un cheval de bois qui porta dans ses flancs tous les conquérants d'Iliou et qui n'eut point de part au triomphe. Ceci commence comme un conte de fées..., et cependant c'est une histoire.

Pauvre cheval de bois ! pauvre Cyrano !

Que s'il avait fait valoir, aux dépens de son honneur, la tutelle obligeante de M. le duc d'Arpajon ou de M. le maréchal de Gassion, et fréquenté sous leurs auspices quelque bureau de pédants, favorisé de la clientèle d'un grand seigneur ou avantageusement noté dans la plate Gazette de Loret ;

S'il avait, l'infortuné ! doté de quelques vers d'*Agrippine* la boutique des Cinq Auteurs et l'atelier tragique du Cardinal ;

S'il avait seulement résumé son génie dans le *sonnet sans défaut* qui vaut un *long poème*, et jeté une troisième pomme de dis corde entre les Uranins et les Jobelins ;

S'il avait dépensé son entraînant gaieté à distraire, comme Boisrobert, les veilles moroses d'un tyran caco-chyme, ou son mérite éminent de versification, comme Colletet, à dépeindre en six vers descriptifs, au modeste prix de dix pistoles chacun :

La cane barbotant dans la bourbe de l'eau ;

Que dis-je ! s'il avait gardé le *silence prudent* de Conrart, ou s'il avait épanché du moins les flots de sa verve abondante au milieu d'un auditoire moins nombreux que celui de Cassagne, mais un peu frotté de bel esprit et bien accrédité en cour ;

(1) Traduction de Pierre Brun, *Cyrano*, p. 84.

Alors, il eût pu vieillir doucement, dignement, plein de jours, choyé, prôné, pensionné :

Coiffé d'un froc bien raffiné
Et revêtu d'un doyenné.

Il mourut de chagrin, de misère et peut-être de faim, à l'âge où le génie achève à peine de mesurer ses forces et de comprendre la hauteur à laquelle son essor peut s'élever. Pourquoi tenter aussi la carrière des lettres, quand on a le malheur d'y porter un caractère qui ne sympathise pas avec le monde et une liberté d'âme incapable de souplesse ?

Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Pauvre Cyrano !

CHARLES NODIER, *Bonaventure Despériers et Cyrano de Bergerac* ; 1841).

§ 3

Après avoir cité la scène de la « galère », dans *le Pédant joué*, Théophile Gautier continue :

Ne trouvez-vous pas que c'est abuser bien étrangement du privilège des hommes de génie ? Cette scène n'est pas la seule que Molière ait prise à Cyrano : la scène si plaisante des *Fourberies de Scapin*, où la rieuse Zerbinette raconte à Géronte le stratagème employé pour lui soulever de l'argent, est tout entière dans le même *Pédant joué* ; elle est encore plus textuellement copiée que l'autre, et tout s'y retrouve, jusqu'à l'interminable *ha ha ha hi hi hi* de l'égrillarde aventurière. Je ne sais pas ce qu'ont dû dire les Granier-Cassagnac du temps. Ce *Pédant joué* est, entre autres singularités, la première comédie écrite en prose et où un paysan parle son jargon. — Ce n'est pas le seul emprunt que des hommes d'une très haute réputation aient fait à l'obscur Cyrano de Bergerac : son *Voyage à la lune* et son *Histoire comique des états et empires du soleil* ont donné à Fontenelle l'idée de ses *Mondes*, à Voltaire celle de *Micromégas*, à Swift celle de *Gulliver*, et peut-être à Montgolfier l'idée des ballons ; car, entre autres moyens pour aller dans la lune ou le soleil, Cyrano donne celui-ci ; savoir : « de remplir un globe creux et très mince d'un air très subtil ou d'une fumée d'un poids moindre que celui de l'atmosphère. » — Avec cette indication il ne reste pas grand-chose à faire et le véritable inventeur du ballon est, à mon avis, Cyrano de Bergerac et non autre. Parmi les paradoxes ingénieux et les idées philosophiques de la plus haute portée, à travers le

dévergondage de l'imagination la plus effrénée et la plus aventureuse, il est facile de voir que Cyrano possédait à fond les sciences exactes, qu'il savait parfaitement la physique et connaissait parfaitement le système de Descartes ; il avait aussi fait une *Histoire de l'étincelle*, où, en même style qu'il prouvait la lune habitable, il prouvait le sentiment des pierres, l'instinct des plantes et les raisonnements des brutes ; mais un voleur pilla son coffre dans sa maladie, et malheureusement on n'a pu la retrouver. S'il faut en croire son ami, M. Le Bret, cette pièce était bien au-dessus de tous ses autres ouvrages, et il en déplore la perte amèrement.

Les ouvrages de Cyrano sont un recueil de lettres sur différents sujets qui sont des espèces d'amplifications où la bizarrerie du style le dispute à la recherche des idées ; — c'est le genre pointu et précieux à sa plus haute expression, mais il y brille un feu surprenant et une fécondité d'invention prodigieuse ; ce sont ses *juvenalia* et les premiers jeux de sa plume ; le *Pédant joué*, comédie en cinq actes et en prose ; la *Mort d'Agrippine*, tragédie d'un goût beaucoup plus sévère que tout le reste de ses œuvres, versifiée avec une vigueur toute cornélienne, et où beaucoup de passages approchent de la sublime ironie de *Nicomède* ; le morceau suivant peut servir d'échantillon :

TIBÈRE.

La femme de mon fils conspire contre moi !

CIVILLA.

Moi, femme de ton fils, moi, fille de ton frère,
 J'allois te poignarder, toi, mon oncle et mon père ;
 Par cent crimes en un me donner le renom
 De commettre un forfait qui n'eût point eu de nom ;
 Moi, ta nièce, ta bru, ta cousine, ta fille,
 Moi qu'attachent par tout les nœuds de ta famille,
 Je menois en triomphe à ce coup inhumain
 Chacun de tes parents t'égorger par ma main ;
 Je voulois profaner du coup de ma vengeance
 Tous les degrés du sang et ceux de l'alliance,
 Violer dans ton sein la nature et la loi,
 Moi seule révolter tout ton sang contre toi,
 Et montrer qu'un tyran, dans sa propre famille,
 Peut trouver un bourreau quoiqu'il n'ait qu'une fille
 J'ai tué mon époux, mais j'eusse encor fait pis,
 Afin de n'être plus la femme de ton fils,
 Car j'avais dans ma couche à ton fils donné place
 Pour être en mes enfants maîtresse de ta race
 Et pouvoir à mon gré répandre tout ton sang
 Lorsqu'il serait contraint de passer par mon flanc.

Enfin *le Voyage à la lune*, dont le début, où sont exprimées diverses conjectures sur ce que peut être le petit soleil nocturne, a de merveilleuses similitudes avec la célèbre ballade du *Point de l'i* (1).

Quoique tout jeune et malgré son manque de goût, Cyrano, à force de feu, de hardiesse et d'esprit, avait presque trouvé grâce auprès de Boileau, qui dit de lui :

J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Cotin se morfond et se glace.

Ces deux vers l'ont plus fait connaître que tout ce qu'il a fait. Regardez comment vont les fortunes humaines et que vous sert d'être un homme de génie ! car si homme de génie veut dire inventeur, original dans le fond et la forme, personne au monde n'a autant de droits à ce titre que Cyrano de Bergerac, et cependant on ne le regarde que comme un fou ingénieux et amusant.

(THÉOPHILE GAUQUIER, *les Grottesques*.)

§ 4

Un des derniers (libertins) fut peut-être Cyrano de Bergerac, l'homme à la « burlesque audace », philosophe et matamore, poète avec des airs de bretteur, s'imposant de force comme élève à Gassendi, et retenant de ses leçons juste assez pour mêler étrangement la métaphysique à ses conceptions bizarres. Il prête à un habitant de la lune tout un système du monde à demi sérieux, et qui ne manque pas de grandeur ; il devance parfois, à force d'imagination, ce que dira cent ans plus tard un Diderot ; il rêve « que la matière n'est qu'une, qui, comme une excellente comédienne, joue ici-bas toutes sortes de personnages » ; il nous la montre « s'acheminant un million de fois au dessein de faire un homme » ; il pense que tous les êtres de la nature tendent au plus parfait et « aspirent à devenir hommes ». Le philosophe sert ici le poète : il y arrive, malgré son siècle, à comprendre l'âme des choses, il écoute la voix des arbres, il nous traduit leur langage, et puis il s'arrête, il est pris de scrupules, il s'essaie à des demi-précautions qui voudraient être adroites et qui font songer à celles de Vanini... Mais Cyrano n'est bientôt plus qu'une exception singulière. On le dit un peu fou. Il vit isolé, sans dis-

(1) *La Ballade à la lune*, de Musset.

cuples, sans influence; il meurt en 1655, juste à temps, peut-être, pour éviter le sort de Théophile... »

(RENÉ GROUSSET, *les Libertins*; dans *Œuvres posthumes* 1886.)

§ 5

Flammariion, Rochas, ont reconnu le mérite scientifique de Bergerac, mais à un point de vue trop limité, à mon avis, car je crois avoir prouvé que ce philosophe a des vues remarquablement vastes, des envolées souvent géniales.... Pour certaines de ses presciences, comme ses idées sur la gravitation, la conservation de l'énergie, l'évolution, etc., on peut dire qu'elles révèlent une audace raisonneuse, une fougue méthodique qui, sur certains points, le font plus grand que les plus illustres de ses contemporains... A mon avis, Cyrano, paraît être l'homme qui reflète le mieux la pensée scientifique au début du dix-septième siècle. S'il est moins parfait que Montaigne, moins profond que Descartes, moins génial que Pascal, il a sur eux une supériorité incontestable, c'est qu'il est beaucoup plus complet et qu'il a osé s'affranchir complètement de tout *a priori* dogmatique.

Tout à la fois soldat sans peur, philosophe, auteur comique, dramaturge, poète tantôt élégiaque, tantôt satirique et pamphlétaire, tantôt précieux ou burlesque, musicien, vulgarisateur, il est physicien assez profond pour avoir entrevu ou pressenti nos découvertes les plus modernes.

Ce Gascon de Paris, cet audacieux original, dont rien ne pouvait refréner ni le geste ni la pensée, serait sûrement devenu célèbre parmi les célèbres, si des mains criminelles n'avaient détruit ou morcelé ses œuvres, et surtout si la mort, aidée par la misère et les tortures morales, n'avait fauché à trente-cinq ans cette existence remarquable à tant de points de vue, et empêché ce savant de mûrir des idées écloses dans son cerveau peut-être unique dans l'histoire de la pensée humaine... Cyrano doit être salué comme un précurseur de la science française, de nos idées sociales actuelles et de nos inventions modernes les plus remarquables.

(P. JUPPONT, *l'Œuvre scientifique de Savinien de Cyrano*, 1906.)

V

BIBLIOGRAPHIE

§ 1. — Œuvres de Cyrano

La Mort d'Agrippine, tragédie, Paris, Ch. de Sercy, 1654, in-4^o.

Le Pédant joué, comédie, par M. de Cyrano Bergerac, Paris, Ch. de Sercy, 1654, in-4^o.

Les *Œuvres diverses de M. de Cyrano Bergerac*, Paris, Ch. de Sercy, 1654, 2 part. en 1 vol. in-4^o.

Contient les *Lettres de M. de Bergerac*, les *Lettres satyriques de M. Bergerac de Cyrano*, les *Lettres amoureuses de M. de Cyrano Bergerac*, et *le Pédant joué*. Ainsi le nom de l'auteur, a fait remarquer Lacroix, est écrit de trois manières différentes dans le même recueil.

Histoire comique ou Voyage dans la Lune, par Cyrano de Bergerac, *S. l. et s. d.*, in-12.

Cette édition, qui est perdue, est citée dans le *Catalogue de la Bibliothèque du roi*, rédigé par l'abbé Sallier, t. II des *Belles lettres*, p. 33, n^o 703 A. La preuve d'une édition antérieure à la mort de Cyrano se trouve dans ce mot de l'abbé de Marolles, *Dénombrement où se trouvent les noms de ceux qui m'ont donné des livres* : « Un jeune homme de Paris, appelé Cyrano, qui n'avait que trop de cœur et d'esprit, parce qu'il les portait quelquefois dans l'excès, me donna son livre du *Voyage de la Lune*, qui est une pièce ingénieuse, et sa tragédie d'*Agrippine*. »

Histoire comique des Etats et Empires de la Lune. Paris, 1656, in-12. Edition citée par le P. Nicéron.

Histoire comique, par M. Cyrano de Bergerac, contenant les *Estats et Empires de la Lune*. Paris, de Sercy, 1659, in-12.

Nouvelles œuvres de Cyrano Bergerac, contenant l'histoire comique des Estats et Empires du Soleil et autres pièces divertissantes. Paris, Ch. de Sercy, 1662, in-12, portr. par Le Doyen. Contient pour la première fois la *Physique*, publiée par Rohault.

Nous ne donnons pas toutes les éditions anciennes; elles sont fort nombreuses, et cependant assez rares.

Histoire comique des états et empires de la lune et du soleil, et *Œuvres galantes* de Cyrano de Bergerac, avec notices et notes, par P.-L. Jacob, bibliophile (Lacroix); Paris, Delahaye, 1858, 2 vol. in-16.

Manuscripts. — Bibliothèque Nationale. Nouv. Acquisit. fr. 4557, contenant *le Pédant joué* et les *Lettres*, et 4558, contenant les *Etats et Empires de la Lune*.

§ 2. — A consulter

- Moréri, Dictionnaire.
 Nicéron, tome III.
 Ménagiana, éditions 1695 et 1729.
 Ch. Nodier, Bonaventure des Periers et Cyrano de Bergerac, 1841.
 Th. Gautier, les Grotesques.
 Jal, Dictionnaire critique.
 Auguste Vitu, le Figaro, 13 nov. 1872.
 Auguste Moutié, Société historique du Périgord, 1875.
 Dujarric-Descombes, Société archéologique du Périgord, 1889.
 Em. Forestié, Henry Lebret et Cyrano de Bergerac; Montauban, 1890.
 A. de Rochas, Revue Scientifique, 21 février 1891.
 Pierre Brun, Savinien de Cyrano Bergerac, 1893.
 Emile Magne, Erreurs de documentation de la pièce Cyrano de Bergerac, 1898.
 Frédy de Coubertin, Nouvelle Revue, 1^{er} juin 1898.
 F.-T. Perrrens, les Libertins en France au xvii^e siècle, 1899.
 P. Juppont, l'Œuvre scientifique de Savinien de Cyrano, 1906.

TABLE

NOTICE.....	6
-------------	---

LIVRE PREMIER

LE PÉDANT JOUÉ.....	11
---------------------	----

LÉTTRES ET FRAGMENTS LITTÉRAIRES

Dédicaces.....	78
Lettres satiriques.....	80
Lettres amoureuses.....	122
Scènes de la Mort d'Agrippine.....	130
Pensées détachées.....	136
Entretiens pointus.....	138

LIVRE II

L'AUTRE MONDE.

I. Les Etats et Empires de la Lune.....	143
II. Histoire de la République du Soleil.....	217

PHYSIQUE OU SCIENCE DES CHOSES NATURELLES.

Idée générale de la physique.....	292
Fragments de physique.....	300

APPENDICE

BIOGRAPHIE	313
ANECDOTES.....	322
LES MANUSCRITS.....	327
JUGEMENTS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES.....	331
BIBLIOGRAPHIE.....	337

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt mai mil neuf cent huit

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

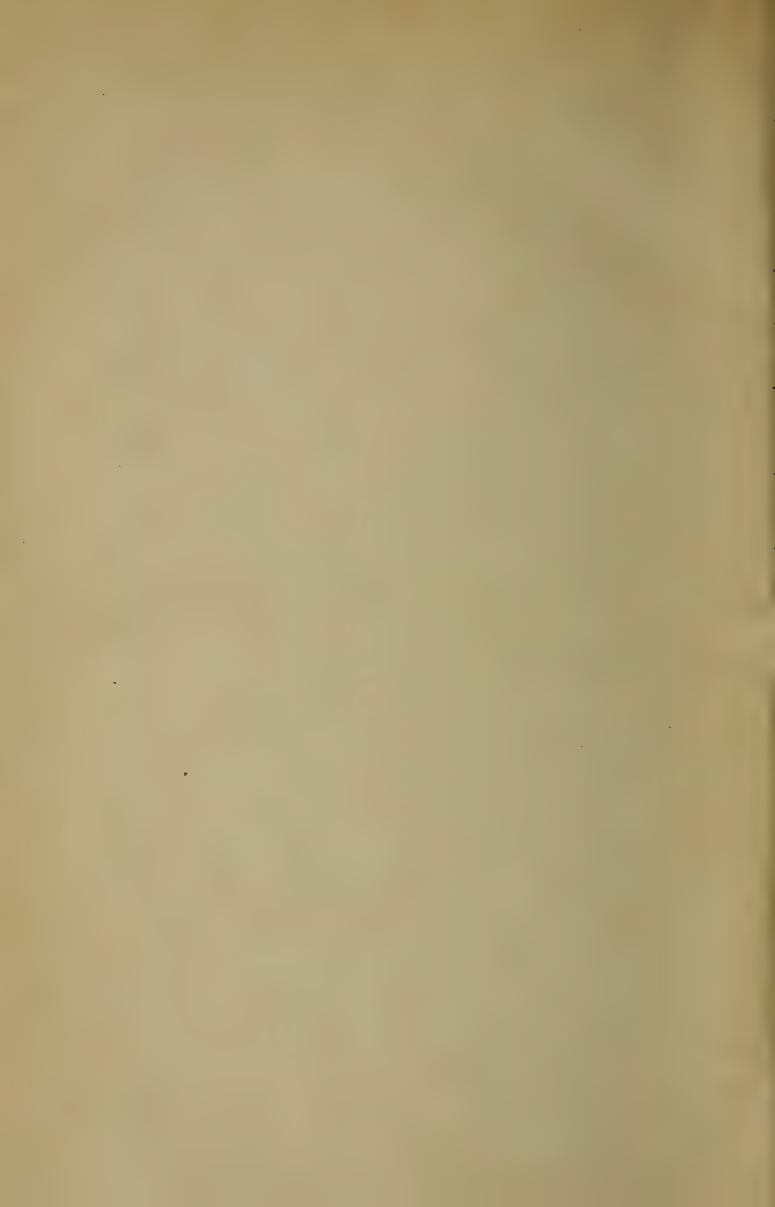
pour le

MERCURE

DE

FRANCE





MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^o

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.

Les Poèmes : Pierre Quillard.

Les Romans : Rachilde.

Littérature : Jean de Gourmont.

Littérature dramatique : Georges Polti.

Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.

Histoire : Edmond Barthélemy.

Philosophie : Jules de Gaultier.

Psychologie : Gaston Danville.

Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.

Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.

Science sociale : Henri Mazel.

Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.

Archéologie, Voyages : Charles Merki.

Questions juridiques : José Théry.

Questions militaires et maritimes : Jean Norel.

Questions coloniales : Carl Siger.

Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.

Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.

Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.

Les Revues : Charles Henry Hirsch.

Les Journaux : R. de Bury.

Les Théâtres : Maurice Boissard.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

Musique : Jean Marnold.

Art moderne : Charles Morice.

Art ancien : Tristan Leclère.

Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique du Midi : Paul Souchon.

Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.

Lettres allemandes : Henri Albert.

Lettres anglaises : Henry-D. Davray.

Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.

Lettres espagnoles : Marcel Robin.

Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.

Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.

Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.

Lettres roumaines : Marcel Montandon.

Lettres russes : E. Séménoff.

Lettres polonaises : Michel Mutermilch.

Lettres néerlandaises : H. Messet.

Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.

Lettres hongroises : Félix de Gerando.

Lettres tchèques : William Ritter.

La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.

Variétés : X...

La Curiosité : Jacques Daurelle.

Publications récentes : Mercure.

Echos : Mercure.

FRANCE

UN NUMÉRO..... 1.25

UN AN..... 25 fr.

SIX MOIS..... 14 »

TROIS MOIS..... 8 »

ÉTRANGER

UN NUMÉRO..... 1.50

UN AN..... 30 fr.

SIX MOIS..... 17 »

TROIS MOIS..... 10 »

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

UO JUN 11 2003



a39003



002344876b

CE PQ 1793

.A14 1908

C03 CYRANO DE BE CYRANO DE

ACC# 1395839

